



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

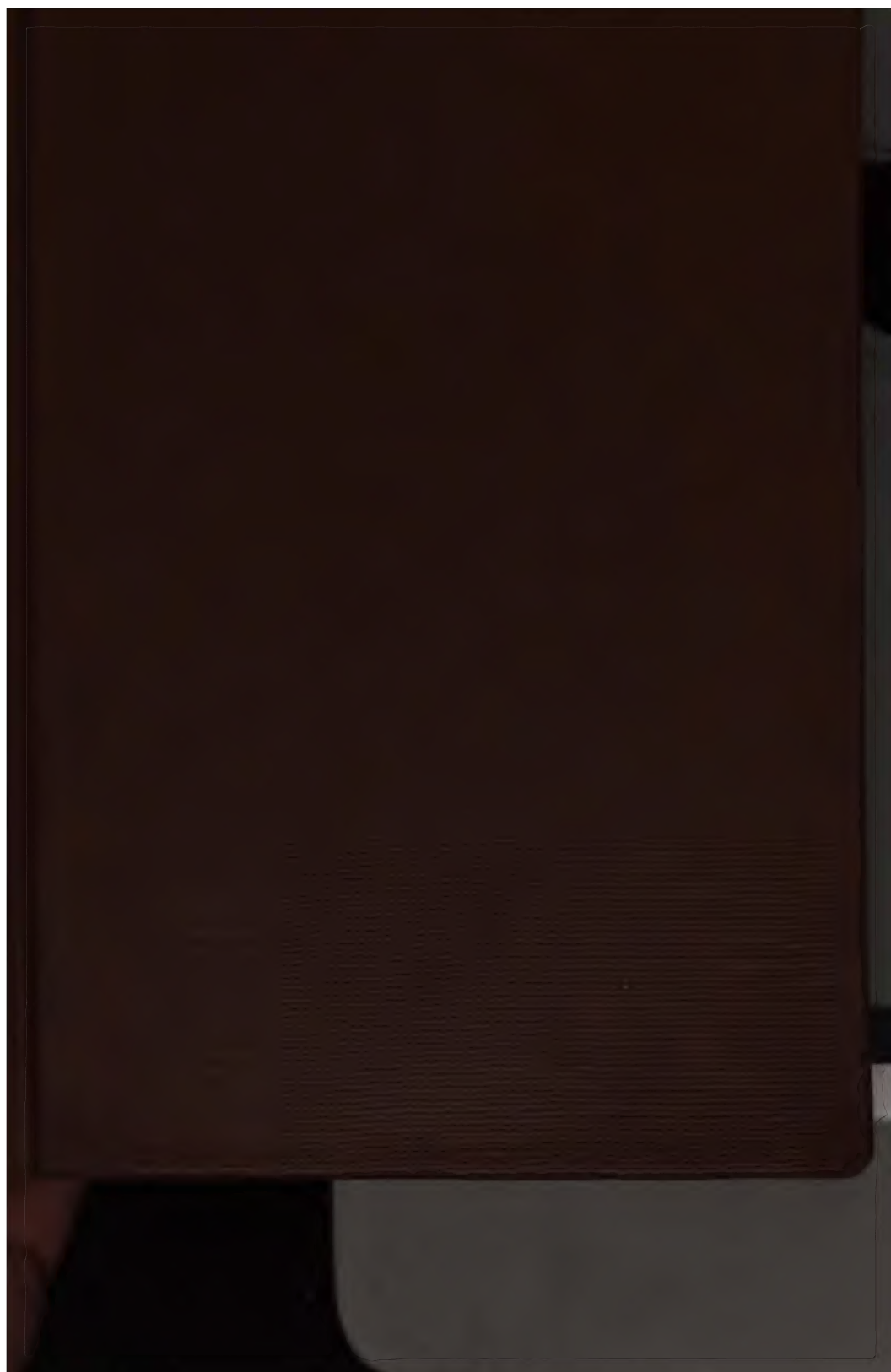
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

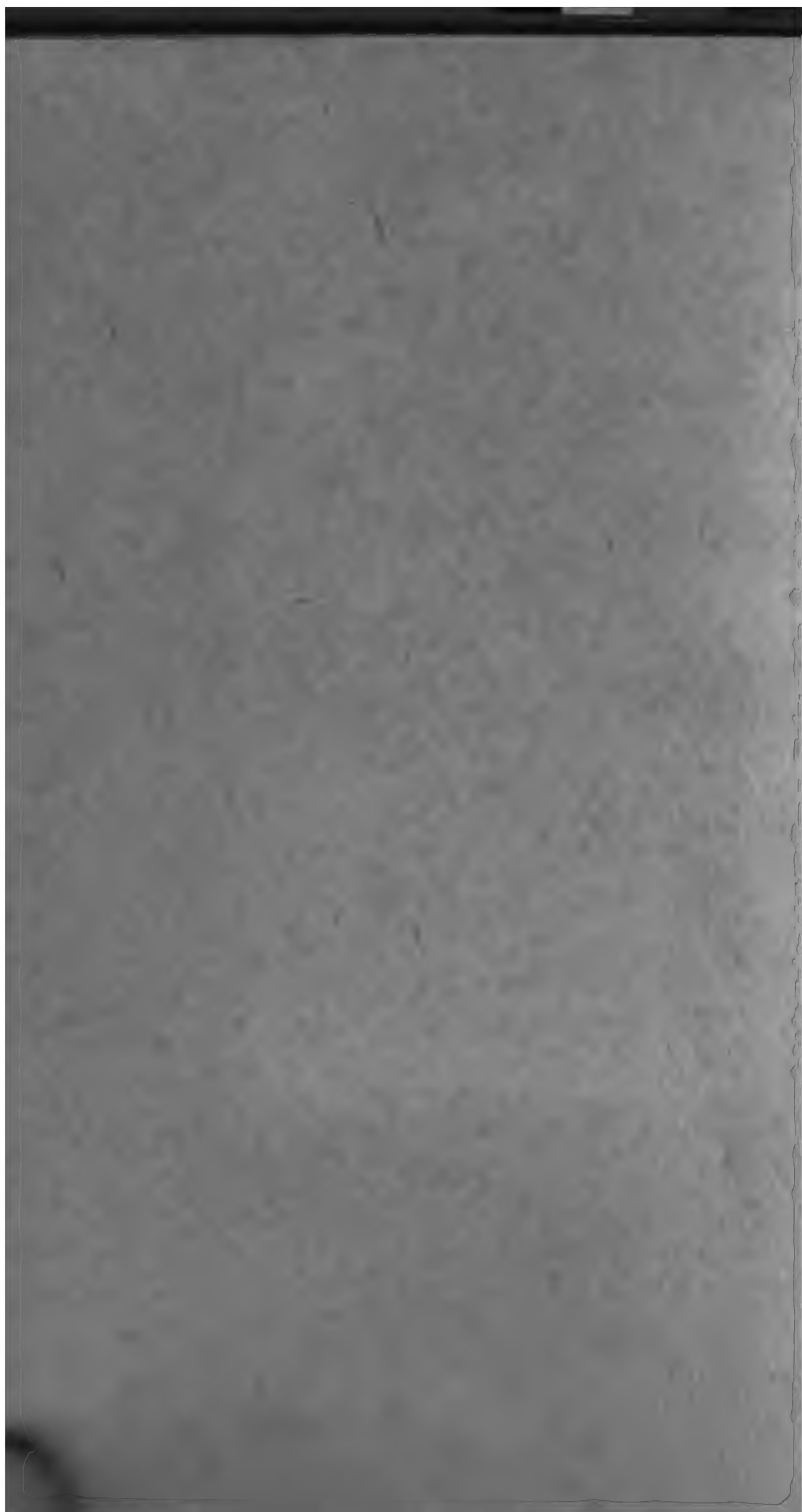




George Bancroft

Condillae

V.P.



ŒUVRES
COMPLÈTES
DE CONDILLAC.

TOME X.

A P A R I S,

Chez { **GRATIOT**, cul-de-sac Pecquay,
rue des Blancs-Manteaux.
HOUEL, rue du Bacq, N^o. 94^o.
GUILLAUME, rue de l'Éperon,
N^o. 12.
POUGIN, rue des Pères, N^o. 61.
GIDE, place St.-Sulpice.

Et A S T R A S B O U R G,

Chez LEVRAULT, libraire.

OE U V R E S D E C O N D I L L A C ,

Revue, corrigée par l'Auteur, imprimée sur
ses manuscrits autographes, et augmentée
de LA LANGUE DES CALCULS ,
ouvrage posthume.

C O U R S D'É T U D E S POUR L'INSTRUCTION DU PRINCE DE PARME.

HISTOIRE ANCIENNE.

TOME II.

A P A R I S ,
DE L'IMPRIMERIE DE CH. HOUEL.

AN VI. — 1798. (E. vulg.)

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

HISTOIRE ANCIENNE.

LIVRE CINQUIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Des anciens peuples de l'Italie.

L'ITALIE est une presqu'île, qui tient au continent par la chaîne des Alpes. Elle étoit peuplée, avant que la navigation fût connue ; et, par conséquent, les premiers habitans y sont arrivés par terre.

Conjectures
sur les premières
peuplades arri-
vées en Italie.

Les Alpes offroient trois passages ; l'un au nord, l'autre au midi, et le troisième par les gorges du Tirol et du Trentin. Les Illyriens étoient voisins du premier ; les Ibériens ou Espagnols , du second ; et les Celtes , du troisième. C'est donc par ces nations que l'Italie aura d'abord été peuplée.

La tradition nous fait voir qu'au siècle des Titans, les arts commençoient à peine

dans les parties orientales de l'Europe; et nous pouvons juger qu'ils étoient encore moins connus dans les contrées plus éloignées de l'Asie. Il est vraisemblable qu'alors les nations de l'Europe n'étoient, au moins pour la plupart, que des peuplades errantes qui ne connoissoient pas l'agriculture, ou qui la connoissoient peu. Celles qui pouvoient en avoir quelque connoissance, semblables aux Titans, la cultivoient ou la négligeoient, suivant les circonstances; et continuant d'errer, elles ne se fixoient, qu'autant qu'elles y étoient forcées. Tels ont été les peuples qu'on a depuis nommés Illyriens, Celtes, Ibériens.

Les contrées qu'habitoient les Illyriens, les Celtes et les Ibériens, ont, sans doute, été habitées par d'autres peuples que nous ne connoissons pas. Tous ces peuples errans, tombant continuellement les uns sur les autres, se chassoient, se méloient et se confondoient. Les Grecs, par exemple, tantôt mêlés avec les Illyriens, tantôt les poussant devant eux, auront pénétré en Italie par les mêmes passages. On conçoit même que, dans ces temps où les peuplades avoient

tant de peine à se fixer, il a pu arriver en Italie des peuples, qui venoient de régions fort éloignées.

La tradition, qui a conservé le souvenir de quelques-unes de ces anciennes transmigrations, prouve que les peuples, qui habitoient le Latium et quelques cantons de la Toscane, se croyoient originaires de la Grèce : il faut au moins croire que d'autres peuples s'étoient mêlés parmi eux. Ils avoient, au reste, dans leurs usages et dans leur langue, beaucoup de choses communes avec les Grecs. Mais, parce que les hommes ont la même organisation, les mêmes besoins, les mêmes facultés, et que même, dans l'établissement des sociétés, les circonstances ont été par - tout semblables à bien des égards, il est difficile de s'assurer de l'origine des peuples, d'après leurs usages et même d'après leurs langues. En commençant, tous ont dû se ressembler, parce qu'ils commençoient tous de la même manière.

Quelques-uns de ces peuplades étoient grecques d'origine.

Les premières peuplades passèrent en Italie, parce qu'elles vouloient changer de lieu, ou parce qu'elles étoient chassées des

Commencement des sociétés civiles en Italie.

contrées qu'elles habitoient. Elles n'avoient pas projeté de se transporter dans un pays qu'elles ne connoissoient pas. Elles cherchoient uniquement leur subsistance, allant au hasard, de proche en proche; et cela seul les devoit conduire en Italie, comme ailleurs.

Poussées par d'autres peuplades, qui marchaient sur leurs traces, et ne pouvant revenir sur leurs pas, elles se répandirent dans la partie méridionale. De la sorte, toute l'Italie se peupla peu-à-peu; et la population vint au point, qu'il fallut songer aux moyens de se transporter dans les îles voisines. On passa en Sicile, en Corse et en Sardaigne.

Les peuplades continuèrent d'errer en Italie, tant qu'elles purent subsister des fruits que le sol produisoit naturellement. Mais, à mesure qu'elles se multiplioient, elles subsistoient plus difficilement. Alors, forcées à cultiver la terre, elles se fixèrent; et ce fut le commencement des sociétés civiles dans cette partie de l'Europe.

Je dis que les peuplades ne cultivèrent la terre, que parce qu'elles y furent for-

cées ; c'est qu'il n'est pas vraisemblable que les hommes cherchent l'art de faire naître des fruits , lorsque le pays qu'ils habitent en produit abondamment , sans travail de leur part. En Asie , où l'agriculture étoit connue de tout temps , nous avons vu des peuplades errer pendant des siècles.

Je ne prétends pas qu'en Italie on ait été dans la nécessité de faire jusqu'aux premières découvertes de l'agriculture. Il est vraisemblable que , parmi les peuplades qui s'y transportèrent , quelques-unes , quoique errantes , en avoient quelques connoissances. C'en fut assez pour commencer. Dans la suite , le besoin multiplia les observations , et l'agriculture se perfectionna.

Nous remarquerons en Italie ce que nous avons déjà vu dans la Grèce : car les événemens ne peuvent manquer de se répéter , lorsque les circonstances et les besoins sont les mêmes. Les sociétés civiles furent d'abord peu considérables , et leurs possessions ne s'étendirent pas loin. Les peuplades choisissoient chacune un lieu , bâtissoient quelques cabanes , et jetoient ainsi les premiers fondemens des villes.

C'étoient de petites monarchies ou de petites cités sous un chef,

Lorsqu'elles erroient, elles formoient autant de troupes, qui avoient chacune leur chef : lorsqu'elles se furent fixées, elles formèrent autant de sociétés civiles, qui eurent encore chacune leur chef; et le gouvernement fut monarchique.

Occupées des soins que demandoit leur établissement, ces petites monarchies ne connoissoient pas l'ambition des conquêtes. Elles étoient même assez heureuses pour nê la pouvoir pas connoître encore : elles avoient d'autres besoins.

Une nation qui auroit pu être puissante, parce qu'elle étoit nombreuse, bien loin de penser à s'agrandir, se divisoit, au contraire, sous autant de chefs qu'elle habitoit de cantons différens.

Les villes vouloient avoir chacune leur roi. Plusieurs pouvoient se regarder comme une seule nation, parce qu'elles avoient la même origine : mais elles n'imaginoient pas de former une seule monarchie.

Tel est le gouvernement qui avoit prévalu chez les Étrusques et chez les Latins, les seuls peuples que l'histoire fasse connoître avant la fondation de Rome. Cependant

les Étrusques avoient occupé non seulement la Toscane, mais encore toute la côte de la Méditerranée, jusqu'au détroit de Sicile. Or, si un peuple aussi considérable ne formoit que de petites cités, il est à présumer qu'il en étoit de même des autres.

Sans doute les guerres étoient fréquentes : mais elles finissoient promptement. On ne vouloit pas conquérir, on ne vouloit que se venger de quelque insulte ; et, après avoir brûlé ou moissonné les champs de son ennemi, on revenoit chez soi. Il n'y avoit de grandes révolutions, que lorsqu'il survenoit de nouvelles peuplades, assez puissantes pour forcer les anciennes à refluer les unes sur les autres. Cependant, comme elles se bornoient à chercher leur subsistance, le calme reparoissoit aussitôt qu'on leur avoit abandonné assez de terres pour former un établissement.

Il ne paroît pas qu'avant les Romains, aucun peuple d'Italie ait projeté de subjuguier ses voisins. C'est qu'aucun d'eux ne pouvoit être conquérant, ni même en avoir l'ambition.

Elles n'étoient pas constituées pour faire des conquêtes.

Dans les cités qui se formoient séparé-

ment, tous les citoyens étoient à-la-fois, laboureurs et soldats; ou, pour parler plus exactement, chacun étoit alternativement l'un et l'autre.

Une cité n'avoit donc pas des troupes toujours armées : elle n'en avoit que par intervalles, pour se défendre ou pour se venger.

Or, dès qu'elle ne songeoit pas à avoir toujours sur pied des forces capables de retenir sous sa domination les peuples qu'elle avoit vaincus, elle ne songeoit pas à les vaincre pour les mettre sous sa domination. Victorieuse, elle faisoit à son ennemi tout le mal qu'elle pouvoit lui faire; et, lorsqu'on avoit posé les armes, le vaincu étoit indépendant, comme auparavant.

Le premier objet d'une cité aura été de pourvoir à sa subsistance, et le second d'être redoutable à ses voisins, afin de n'avoir pas à les redouter elle-même. Dans cette position, si elle est forcée de prendre souvent les armes contre une autre cité qu'elle ne cesse de craindre, la guerre recommencera à plusieurs reprises, jusqu'à ce qu'une des deux soit exterminée. Alors ce qui

restera du peuple vaincu, viendra se confondre dans les mêmes murs avec le peuple vainqueur, ou se répandra dans d'autres cités.

Une pareille révolution, entre des cités à-peu-près égales, ne peut arriver que rarement. Car les guerres n'étant que des incursions passagères, les intervalles de paix laissent à chaque ville le temps de réparer ses pertes, et de reprendre les armes avec avantage.

Aucun de ces peuples ne connoît encore l'art qui conduit un conquérant de succès en succès. Ils ne peuvent pas même le connoître, parce qu'après quelques combats, le vainqueur, comme le vaincu, est dans la nécessité de poser les armes. Les victoires sont donc rarement décisives : elles ont au moins peu de suites, et à chaque campagne c'est à recommencer.

Le chef ou roi d'une cité n'entreprendra donc pas de subjuguier ses voisins ; premièrement, parce que, pour former ce projet, il faut, comme nous l'avons dit ailleurs, qu'il y ait déjà eu des conquêtes, qui n'avoient pas été projetées ; en second lieu,

parce que la constitution du gouvernement lui ôtant tout moyen de conquérir, il n'imaginera pas de former une entreprise dont il ne voit point d'exemple.

Comme il n'a qu'une autorité limitée, il ne dépend pas de lui de mettre des impôts, pour avoir toujours des troupes à sa solde. Les troupes soudoyées et les impositions sont même des choses qu'on ne connoît pas encore. Il n'a pour soldats que des laboureurs, qui sont bientôt obligés de quitter les armes pour reprendre la charrue. Ils font la guerre pour eux, ils la font à leurs frais; ils n'ont d'autre dessein que de piller l'ennemi, et ils sont impatients de revenir chez eux avec le butin qu'ils ont fait.

Si le chef d'une cité ne peut pas penser à faire des conquêtes, une nation, composée de plusieurs cités, n'y pensera pas davantage. Une pareille nation est, comme la république d'Achaïe, une confédération de plusieurs petits peuples, qui n'arment que pour leur défense commune. Tous sont également jaloux de leur indépendance : tous veulent se gouverner par leurs lois

ou par leurs usages. Ils n'ont pas d'autre ambition.

Il pourra arriver qu'un peuple , forcé à reprendre les armes chaque année , ait à se défendre successivement contre tous ses voisins , et qu'il termine par des victoires la plupart des guerres dans lesquelles il s'engagera. Mais, pour avoir vaincu , il n'étendra pas sa domination sur des pays, d'où il retire toute ses forces, aussitôt qu'il rentre dans ses murs ; et la victoire ne lui offre que deux moyens de mettre les ennemis qu'il a défaits , hors d'état de lui nuire. Ou il en transportera dans sa ville une partie , qu'il remplacera par une colonie : ou il les transportera tous , après en avoir détruit les habitations , et il en fera autant de citoyens. Voilà les seuls moyens que lui suggéreront les circonstances où il se trouve.

A la vérité , il s'agrandira de la sorte , mais fort lentement. D'ailleurs , par cet agrandissement, il ne se fait pas un empire, tel que celui d'un conquérant. Les peuples qu'il a vaincus , ne sont pas des sujets sur lesquels il étend sa domination , ce sont

des citoyens qu'il acquiert; et, lorsqu'il les associe à ses privilèges, ils ne font plus avec lui qu'une seule nation. Telle sera la conduite des Romains; et par-là, ils se prépareront, de loin et à leur insu, à de grandes conquêtes.

Les villes étoient d'un usage de fonder des colonies.

Comme les peuples d'Italie étoient dans l'impuissance de faire des conquêtes, les colonies devenoient l'unique ressource des villes qui ne pouvoient pas nourrir tous leurs habitans. Denis d'Halicarnasse nous apprend ce qui se pratiquoit en pareil cas; et nous pouvons l'en croire, parce que ce sont des superstitions de nature à être conservées par la tradition, et d'ailleurs très-conformes aux préjugés des anciens peuples.

Pratiques qui leur étoient conservées en pareil cas.

On consacroit à un Dieu tous les jeunes gens d'un certain âge : on leur donnoit des armes; et, après avoir fait des sacrifices, on les envoyoit se conquérir une nouvelle patrie. Si cette résolution avoit été prise dans des temps de prospérité, on rendoit grâces aux dieux d'avoir multiplié la nation; et la colonie étoit censée partie sous de bons auspices. Si c'étoit dans des temps mal-

heureux, on ne négligeoit rien pour apaiser les dieux courroucés, et on se séparoit à regret des citoyens qu'on étoit forcé d'éloigner. Ils partoient néanmoins, persuadés que le Dieu, auquel ils avoient été voués, devenoit leur protecteur, et que leur entreprise ne pouvoit manquer de prospérer. Tantôt quelque nation leur cédoit librement une retraite : d'autres fois ils s'établissoient par la force des armes : souvent, sans doute, ils échouoient, et perdoient la vie ou la liberté. Au reste, quand ils réussissoient, il ne paroît pas que la cité, d'où ils étoient sortis, prétendît avoir quelques droits sur eux, ni sur le pays où ils s'étoient établis.

La religion de la plupart des peuples de l'Italie étoit, pour le fond, la même que celle des premiers Grecs. Seulement, suivant Denis d'Halicarnasse, ils ne connoissoient point les fables qui dégradent les lieux. C'est, sans doute, parce que la transmission de ceux qui étoient d'origine grecque, avoit été antérieure aux fictions des poètes.

La religion étoit pour le fond en Italie la même qu'en Grèce.

La superstition des présages paroît avoir

La superstition des présages en étoit la base.

été la base de leur religion ; et dans cette partie ils ont surpassé les Grecs. Avant eux, les Égyptiens l'avoient réduite en art , et ils avoient imaginé des règles sur des observations , qu'ils prétendoient avoir recueillies. Soit qu'ils eussent eux-mêmes apporté ce préjugé en Italie , ce dont il ne reste aucun vestige , soit que les Grecs n'y fussent arrivés qu'après que les colonies égyptiennes l'eurent répandu parmi eux ; soit que l'Italie ait été aussi propre que l'Égypte à produire par elle-même cette plante sauvage, il est certain qu'avant la fondation de Rome, les Étrusques passaient pour être très-habiles dans la science des présages.

Pourquoi cette
superstition a eu
plus de cours
en Italie qu'en
Grèce.

Or pourquoi cet art frivole a-t-il été plus cultivé en Italie qu'en Grèce ? C'est que le hasard n'y a pas également donné lieu à la naissance des oracles. De part et d'autre on consultait les dieux dans toutes les entreprises, soit publiques, soit particulières. Or les Grecs interrogeaient les oracles, parce qu'ils en avoient ; et conséquemment, ils observoient moins les présages. Au contraire, les peuples d'Italie étu-

dioient les présages, parce qu'ils n'avoient pas d'oracles.

Tout étoit présage, les accidens même les plus ordinaires, un éternuement, une chute, la rencontre d'un animal, le premier mot qu'on entendoit en sortant de chez soi, un éclair, etc.

Tout étoit présage parmi les peuples d'Italie.

Des phénomènes rares paroissoient déclarer encore plus sensiblement la volonté des dieux. Tels étoient des corps lumineux qui éclairoient le ciel pendant la nuit, des pluies de pierre, des aurores boréales, et d'autres effets naturels qui ne nous étonnent plus, qu'on prenoit pour des prodiges.

Il y avoit en général deux sortes de présages, les uns heureux, les autres malheureux. Dans les cérémonies de religion, dans les actes publics, dans les affaires particulières, on avoit grand soin de ne commencer que par des mots qu'on jugeoit d'un bon augure : un mot qui eût réveillé une idée triste, auroit été un mauvais pronostic. Vous verrez dans Denis d'Halicarnasse (1) pourquoi un homme, tourné

Il y en avoit de deux espèces.

(1) Liv. 2, chap. 2.

vers l'orient , doit regarder , comme un présage favorable , un éclair qui paroît de sa gauche à sa droite.

*Raison de cette
superstition.*

La naissance d'un préjugé de cette espèce ne doit pas étonner. Plus l'homme est ignorant , plus il se hâte de juger de la dépendance des choses sur quelques rapports vagues. Or il trouve de pareils rapports entre un animal nuisible et un accident qu'il craint , comme entre un animal utile et un événement dont il desire le succès. Si quelqu'un par conséquent échoue dans une entreprise , on se rappellera , par exemple , qu'en sortant de chez lui , il avoit rencontré un loup ; et , s'il réussit , on se souviendra qu'il avoit rencontré un essaim d'abeilles. Dans l'un et l'autre cas , on ne sera plus surpris de ce qui lui est arrivé.

*Comment on
demandoit des
présages aux
dieux.*

Les hommes n'attendoient pas toujours que les présages se présentassent d'eux-mêmes. Ils en demandoient ; et , comme ils n'étoient pas toujours sûrs d'interpréter le langage des dieux , ils prenoient la précaution de leur prescrire les moyens de faire connoître leur volonté. Voilà mon dessein , disoit-on ; si vous l'approuvez , faites que

la poignée de cailloux, que je vais prendre, soit en nombre pair ; faites que je rencontre des animaux de telle espèce, etc. C'est ainsi que les sorts et les autres présages ont pu s'établir.

Nous sommes naturellement impatiens d'obtenir ce que nous demandons. On n'exigeoit donc pas que les dieux fissent des prodiges. Il est vrai qu'on expliquoit ceux qu'ils envoyoit : mais, si on avoit compté sur des prodiges de cette espèce, on auroit attendu trop long-temps leur réponse. On ne leur proposoit donc pas d'interrompre le cours de la nature. On vouloit au contraire qu'ils se servissent des choses qui se remarquent le plus communément ; et c'étoit assez qu'ils parlassent. Or, pour des hommes qui habitent la campagne, rien n'étoit plus commun que le chant et le vol des oiseaux. Voilà pourquoi les présages de cette sorte ont été si fréquens, que les mots *augure* et *auspice*, qui en étoient les noms propres (1), sont

Les présages
par le vol et par
le chant des oi-
seaux,

(1) On a dit AUGURE, *ab avium garritu*, et AUSPICE, *ab avium aspectu*.

devenus communs à toutes les espèces de présages.

Vous concevez qu'à mesure que cette superstition s'est établie, il a fallu de deux choses l'une ; ou que les prêtres devinssent augures, ou que les augures devinssent prêtres. Dès-lors, il y a eu un corps intéressé à l'entretenir, et il n'est pas étonnant qu'on en ait fait un art.

Les aruspices.

On joignit à cet art celui des aruspices ; c'est-à-dire, l'art de voir l'avenir dans le sein des victimes : car il arrivoit rarement que l'on consultât les dieux sans leur faire des sacrifices. Ce sont ces deux arts qui tinrent lieu d'oracles aux peuples d'Italie.

Les expiations.

Sans doute, on ne vouloit des dieux que des réponses favorables. Mais, lorsqu'elles étoient contraires, il eût été cruel de n'avoir plus rien à espérer. Les peuples désirèrent donc de pouvoir suspendre, ou même changer l'effet des mauvais présages. Les augures se vantèrent d'en avoir le secret ; on les crut, et ils imaginèrent des cérémonies pour éloigner les maux dont on se croyoit menacé. C'est ce qu'on nomme expiations.

Vous savez que, chez toutes les nations de l'antiquité, on faisoit usage des expiations, pour se laver des crimes qu'on avoit commis. On étoit persuadé que les dieux poursuivoient les coupables dès cette vie; et c'étoit-là souvent la raison qu'on donnoit des calamités publiques ou particulières. Il étoit donc naturel de penser que les mauvais présages étoient l'effet du courroux des lieux, et d'imaginer des cérémonies pour en détourner l'accomplissement.

Vous avez vu, Monseigneur, ce que c'étoit que ces expiations chez les peuples dont M. Goguet a parlé. Il est peu important de rechercher ce qu'elles ont eu de particulier en Italie. Je remarquerai seulement qu'elles n'ont été nulle part plus fréquentes. On avoit trop multiplié les présages, pour n'être pas continuellement menacé de quelques malheurs. Non seulement chaque particulier commençoit par l'expiation toute démarche de quelque conséquence, mais encore chaque cité pratiquoit cette cérémonie dans des temps marqués pour purifier tous les citoyens. On paroissoit toujours craindre que quelque

Elles n'ont été
nulle part plus
en usage qu'en
Italie.

crime secret n'attirât la colère des dieux.

Pratiques usitées à la fondation des villes.

Il est vraisemblable que les particuliers se faisoient souvent des présages et des divinations à leur gré : dans les affaires publiques, ces sortes de pratiques étoient assujetties à des règles plus uniformes. À la fondation d'une ville, par exemple, ceux qui devoient faire quelque fonction dans ces cérémonies usitées en pareil cas, se purifioient en sautant par-dessus des feux allumés à ce dessein. On creusoit ensuite une fosse ronde, dans laquelle on jetoit les débris des fruits, et quelques poignées de terre apportées des lieux d'où sortoient ceux qui vouloient s'établir ensemble. Tout cela ayant été mêlé, on demandoit aux dieux si l'entreprise leur étoit agréable ; s'ils approuvoient le jour qu'on choisiroit pour l'exécuter ; et, lorsqu'on avoit eu leur aveu, on traçoit l'enceinte de la ville avec une terre qu'on appelloit pure, parce qu'elle étoit blanche.

En suivant le trait marqué pour l'enceinte, on ouvroit un sillon profond avec une charue attelée d'un taureau blanc et d'une genisse blanche. Pour faire connoître

que la culture des terres est le partage des hommes, le taureau étoit du côté de la campagne; et la genisse étoit du côté de la ville, pour montrer que les soins du ménage regardent les femmes. Quant à la blancheur, on l'avoit choisie, parce qu'on la regardoit comme le symbole de la pureté.

Le soc de la charrue étoit d'airain, ce qui prouve que cette cérémonie étoit plus ancienne que l'usage du fer. On croyoit même indiquer par-là, l'abondance qu'on vouloit procurer à une ville, et cette façon de penser étoit conséquente: car ce métal ayant été employé à l'agriculture avant tout autre, son idée s'étoit associée avec celle de fertilité. C'est, sans doute, d'après quelque autre préjugé, qu'on avoit l'attention de rejeter, du côté de la ville, la terre que le soc avoit tournée du côté de la campagne.

L'enceinte tracée étoit sainte et inviolable, afin que personne n'entreprît de s'y faire un passage, et que chaque citoyen la défendit aux dépens de ses jours. On n'avoit pas continué le sillon dans les endroits destinés à mettre les portes.

Dans les commencemens les villes n'é-

toient défendues que par des tours, placées de distance en distance : dans la suite, on les enferma de murs élevés sur le sillon qui marquoit l'enceinte.

~ Pourquoi on cachoit le nom du dieu auquel une ville étoit consacrée.

Après que toutes ces cérémonies et tous ces ouvrages avoient été achevés, on faisoit des sacrifices en plusieurs lieux, et on invoquoit, et les dieux du pays, et ceux sous la protection desquels on mettoit la nouvelle ville ; on les nommoit en général *patrii*, *indigètes* : mais on n'avoit garde de communiquer au vulgaire le nom particulier à chacun.

Cette précaution étoit l'effet d'un préjugé commun à toutes les nations du paganisme et plus particulier encore aux peuples d'Italie. On étoit persuadé que les dieux regardoient comme à eux, une ville qui avoit été mise sous leur protection ; et qu'elle ne pouvoit passer sous une domination étrangère que lorsqu'ils se retiroient, et qu'ils la livroient eux-mêmes à l'ennemi. C'est pour quoi, lorsqu'on assiégeoit une ville, un des premiers soins étoit d'en évoquer les dieux tutélaires. On leur déclaroit qu'on n'avoit pas pris les armes pour les combattre : on

Évocation.

les supplioit d'abandonner un peuple qu'on disoit injuste et perfide : on leur promettoit de plus grands temples, de plus belles fêtes, un culte plus digne d'eux. Mais l'évocation manquoit son effet, si on ne pouvoit pas les appeler par leur nom propre, et c'est par cette raison que chaque peuple faisoit un secret de ces noms.

Comme on évoquoit les dieux, on évoquoit encore les ancêtres, et tous les morts qu'on croyoit devoir apaiser ou consulter; c'est-à-dire, qu'on évoquoit leurs mânes, leur ombre, leur simulacre, leur image. On avoit beaucoup de mots pour une chose dont on n'avoit point d'idée; pour une chose qui n'étoit ni le corps ni l'ame, et que chacun imaginoit à son gré.

Les dieux tutélaires se nommoient *lares* ou *pénates*. De ce nombre étoient, non seulement, les divinités du premier ordre, mais encore les héros et tous les ancêtres dont on respectoit la mémoire. Chaque maison, comme chaque ville, avoit des protecteurs de cette espèce; et on ne doutoit pas que les grands hommes, qui avoient été élevés dans le ciel après leur mort, ne con-

Différens dieux
tutélaires.

tinuassent de s'intéresser à leur patrie, à leur famille, et ne pussent donner les secours dont on avoit besoin. Honorés comme dieux domestiques, ils eurent des autels, et on leur adressa des vœux. Il n'y avoit pas de maison un peu considérable qui n'eût de pareils autels dans son vestibule.

Magie.

De toutes ces superstitions naquit l'art des prodiges, ou la magie. Il y en eut de deux espèces : l'une théurgique, l'autre goétique. La théurgie étoit l'évocation des démons bienfaisans, dans le dessein de produire quelque bien : la goétie étoit l'évocation des démons malfaisans, dans le dessein de nuire : nous la nommons sorcellerie. La première faisoit partie de la religion publique, dont la seconde n'étoit qu'un abus. Dans l'une et dans l'autre, l'efficacité dépendoit, sur-tout, de certains rites et de certaines paroles, que les dieux avoient enseignés aux hommes, et qu'il falloit observer scrupuleusement. Tout étoit manqué, si on oublioit un mot, ou si même on le transposoit.

Il est utile
d'observer ces
superstitions.

Vous voyez, Monseigneur, que la théologie payenne est la source de bien des super-

titions, et que plus le peuple raisonne, quand il s'égare, plus il s'égare encore. Ses erreurs naissent les unes des autres : elles forment un système où tout est lié ; et dès qu'il en adopte une, il est entraîné, de conséquence en conséquence, à les adopter toutes. Ces présages, ces expiations et ces évocations sont des puérités : mais ce sont les puérités de l'esprit humain, et il les faut observer, si nous voulons connoître l'homme. D'ailleurs, nous y trouvons, les principaux points de la religion des anciens peuples, la raison des opinions et des cérémonies que l'histoire va mettre sous nos yeux, et un des premiers ressorts des progrès du peuple romain. Nous verrons que, dans les religions fausses, lorsqu'elles donnent de la confiance et du courage, il se fait des espèces de miracles : c'est que les succès paroissent l'effet du zèle des citoyens pour le culte établi, et que la piété envers les dieux explique le passé, répond de l'avenir, et soutient dans les grandes entreprises.

Les superstitions, dont je viens de parler, Elles sont antérieures aux Romains, subsistoient dès la fondation de Rome :

c'est pourquoi j'ai jugé qu'elles se sont établies dans les siècles antérieurs. Je ne réponds pas d'avoir saisi la suite des raisonnemens qui les ont fait naître. Mais il est au moins certain que ceux que je suppose, ne diffèrent guère de ceux qu'on a faits.

La magie a eu en Italie une autre origine qu'en Asie.

J'ai cru devoir donner à la magie une autre origine que lorsque j'ai traité des peuples de l'Asie ; parce que les mêmes préjugés ont des causes différentes, suivant la différence des circonstances. Les Italiens n'avoient pas assez cultivé l'astronomie, pour devenir successivement astrologues et magiciens.

Lors de la fondation de Rome, les sociétés civiles en Italie en étoient encore à leurs commencemens.

L'enfance des premières sociétés civiles a été longue : je veux dire qu'elles ont été long-temps avant de faire des progrès sensibles. Lors de la fondation de Rome, il y avoit, sans doute, plusieurs siècles que l'Italie étoit peuplée. Cependant les superstitions grossières des peuples de cette contrée ; l'usage, sur-tout, où ils étoient de ne former encore que de petites cités, le peu de prévoyance que nous aurons occasion de remarquer en eux, et leur ignorance à se liguier pour leur conservation mutuelle.

sont autant de monumens qui attestent qu'ils en étoient, à-peu-près, au même point où ils s'étoient trouvés en commençant. Après s'être fixés , ils se gouvernoient encore , comme ils s'étoient gouvernés lorsqu'ils erroient ; et une nation se divisoit en plusieurs cités , comme auparavant elle s'étoit divisée en plusieurs troupes.

CHAPITRE II.

De la fondation de Rome , et de Romulus.

Incertitude de
la fondation de
Rome.

IL peut y avoir eu plusieurs Romes , plusieurs Romulus. Tous ces noms viennent d'un mot grec, qui signifie force ou valeur. Or, dans un temps où la force du corps étoit la vertu première, il est naturel que les surnoms de Romus et de Romulus aient été communs à plusieurs chefs, et que celui de Rome l'ait été à toutes les villes qu'ils ont fondées. Denis d'Halicarnasse pense que Rome , bâtie quelque temps après la guerre de Troye , fut abandonnée et détruite, et ensuite rétablie, la première année de la septième Olympiade, avant Jésus-Christ 752. Il trouve même une ville de ce nom , plus ancienne que ces deux-là : mais il ne décide pas qu'elle ait été au même lieu.

De toutes les différentes histoires de la

fondation de Rome, dit M. de Pouilly, il n'en est aucune, qui, soit qu'on la considère en elle-même, soit qu'on pèse l'autorité de ceux qui la rapportent, ne soit aussi recevable que celle qui, dans les derniers siècles de la république, s'étoit acquis une croyance presque universelle. Mais les mêmes circonstances, qui auroient dû faire rejeter l'histoire de Romulus, aidèrent à lui donner du cours; et les Romains applaudirent à une fable qui illustroit par des prodiges leur fondateur, et qui lui donnoit pour père le dieu de la guerre (1).

La fondation de Rome est donc incertaine; et ce n'est pas l'esprit de critique qui a établi l'opinion la plus généralement adoptée. Cependant Varron et Caton ont entrepris d'en fixer l'époque. Le premier la fait tomber sur la fin de la sixième Olympiade, et le second sur le commencement de la septième. On suit communément le sentiment de Varron; et, par-là, Rome se trouve avoir été fondée 753 avant l'ère chrétienne. Voilà ce qu'on croit, et ce

Sentiment qui
a prévalu.

(1) Acad. des Inscript. l. 6, p. 24.

qu'il faut savoir, quand on ne peut pas découvrir ce qui est.

*Commencement
de Rome sous
Romulus.*

Des pâtres, retirés dans des montagnes, font des courses dans les campagnes voisines, et bâtissent, sur le mont Palatin, quelques cabanes pour renfermer leurs bestiaux et leur butin. Voilà les fondateurs de Rome.

*Avant J. C. 753
ans.*

*L'année
précédente, les
archontes, qui
étoient perpé-
tuels à Athè-
nes, avoient
été réduits à
dix ans.*

Ils étoient au nombre de trois mille hommes de pied et de trois cents chevaux. C'étoit trop peu pour se défendre contre les peuples voisins, dont ils s'étoient faits autant d'ennemis.

*Romulus ouvre
un asyle.*

Romulus, leur chef, ouvrit un asyle, et Rome se remplit d'esclaves fugitifs, de criminels, de vagabonds, et devint une retraite de brigands.

*Les Romains
enlèvent les fil-
les des peuples
voisins.*

Jusques-là, cette ville paroissoit devoir finir avec ses premiers habitans. Elle ne renfermoit que des hommes, et les Romains avoient besoin de s'allier par des mariages avec les peuples voisins. Refusés avec mépris, ils projettent d'employer la violence, et ils préparent à cet effet des jeux en l'honneur de Neptune. C'étoient des combats et des courses, précédés de

acrifices. Les Céniniens, les Crustuminiens, les Antemnates et les Sabins de Tures accoururent à ce spectacle. Ils y assistoient avec autant de confiance que d'attention, lorsque les jeunes Romains paroissent en armes, et se saisissent chacun des filles qui leur tombent sous la main. En mémoire de cet événement, on célébra depuis les fêtes nommées *consualia*, et consacrées au dieu qui préside aux desseins secrets. On peut mettre cet enlèvement au nombre des faits que la tradition a pu conserver, et qu'elle n'a pas conservés sans quelque altération.

Denis d'Halicarnasse, qui écrivoit sous Auguste, et qui vouloit flatter les Romains, a entrepris de prouver que, dès les premiers temps, Rome a produit des hommes d'un mérite rare; que nulle part, les citoyens n'ont été ni plus justes, ni plus courageux; et que Romulus a été lui-même un législateur bien supérieur à tous ceux de la Grèce.

On se hâte
d'admirer
les Romains.

Nous sommes naturellement portés à recevoir toutes les traditions qui donnent une grande idée des commencemens de Rome. Étonnés de la puissance à laquelle

les Romains sont parvenus, il semble que nous craignons de ne pas les admirer assez tôt ; et, lorsque nous remontons au temps où ils ne songeoient encore qu'à n'être pas exterminés, nous supposons qu'ils méditoient déjà de grandes conquêtes.

Mais si, lors de la fondation de Rome, la plupart des Grecs, malgré leur commerce avec les étrangers, étoient encore fort grossiers, et avoient à peine quelque idée de législation, que penser des peuples du Latium qui étoient tout-à-fait abandonnés à eux-mêmes ? Peut-on supposer qu'un profond législateur ait tout-à-coup paru au milieu d'eux ? et, quand on le supposerait, imaginera-t-on qu'à dix-huit ans, c'est l'âge qu'on donne à Romulus, il se soit formé parmi des pâtres ? Il me paroît que les lois, dont on lui fait honneur, sont des usages plus anciens que lui.

Dans les commentaires, les Romains ne paroissent pas à se donner des lois.

L'usage de ne communiquer que rarement les droits de citoyen, étoit un grand vice dans la politique des Grecs : nous en avons vu la cause et les effets. Si les Romains se sont conduits autrement, ce ne fut pas par choix ; ils y furent forcés.

Il faut remarquer que, dans les commencemens, les Romains n'étoient pas encore des citoyens : ce n'étoient que des brigands. Ils devoient donc s'associer tous ceux qui leur proposoient de vivre, comme eux, de brigandage. C'est pourquoi Romulus ouvrit un asyle.

Lorsque les villes de la Grèce aspiraient à se gouverner par des lois, c'est qu'elles étoient troublées au dedans, et qu'elles avoient peu d'ennemis au dehors.

Rome se trouvoit dans une position toute différente. Entourée de peuples qu'elle avoit offensés, et qui méditoient sa ruine, elle avoit des ennemis au dehors, et elle étoit sans troubles au dedans. Condamnés à vaincre ou à périr, les Romains avoient donc moins à se gouverner qu'à se défendre. Pour prévenir des désordres qu'ils ne connoissoient pas encore, ils ne pensoient pas à choisir parmi des gouvernemens qu'ils ne connoissoient pas davantage. Réunis par nécessité sous un chef, ils combattoient sous ses ordres ; et les usages, que les circonstances amenoient, leur tenoient lieu de lois. Comme le sentiment de leur foi-

blesse leur avoit fait ouvrir un asyle brigands, ce sentiment, qui continua leurs premières victoires, leur fit ouvrir asyle aux peuples vaincus : et Ron chaque guerre, se peupla de nouveau bitans. On dit que l'enlèvement des Sane procura que six à sept cents femmes cela est vrai, ce fut pour les Romains nouvelle raison de s'associer les peuples qui subissoient le joug. En tenant conduite, ils ne faisoient même que suivre un usage plus ancien qu'eux. Car, dans les temps où les peuplades erroient errans sans doute, celle qui sortoit victorieuse d'un combat, se grossissoit souvent de vaincus qui avoit été défaite. Puisque les hommes ne se conduisent que par des usages, dans ceux des troupes errantes qu'il faut chercher l'origine de ceux des sociétés civiles qui commencent. N'attribuons rien pas aux Romains des vues politiques qu'ils ne pouvoient pas avoir encore. Jugeons d'après les circonstances où ils se trouvent et il me semble que nous les jugerons l

Cependant Rome
est une ville si grande
qu'elle a pu se faire
plusieurs fois plus
grande encore.

Vraisemblablement Rome auroit été due, si les villes qu'elle avoit soulev

ussent armé toutes ensemble , et agi de concert. Mais elles se conduisirent avec plus de ressentiment que de prudence. Les Céniniens, les Antemnates et les Crustuminiens furent successivement défaits. Cénine fut détruite. On en transporta les habitans à Rome, ainsi qu'une partie de ceux d'Antemnes et de Crustuménie ; deux villes que Romulus conserva , et où il établit deux colonies.

Après la défaite des Céniniens , Romulus entra dans Rome , portant sur son épaule une espèce de trophée. C'étoit une branche de chêne à laquelle il, avoit suspendu les armes d'Acron , roi de Cénine , qu'il avoit tué de sa main. Ces dépouilles qu'on nomma *opimes* , pour en marquer l'excellence , furent déposées dans un temple qu'on bâtit sur le mont Saturnius, depuis le Capitole , et qui fut consacré à Jupiter Férétrien (*).

Dépouilles opimes, origine des triumpes.

De tous les ennemis que les Romains s'étoient faits , les Sabins paroissent avoir

Les Romains et les Sabins, après s'être fait la guerre , ne forment plus qu'un peuple.

(1) De *feretrum*, qui se dit en général de toute machine à porter quelque chose.

été les plus redoutables : ils armèrent les derniers. Rome fut au moment de succomber sous leurs efforts , quoiqu'elle vît d'augmenter le nombre de ses citoyens et par conséquent , de ses défenseurs. Les Sabins s'étoient rendus maîtres de la forteresse Tarpéïa , et ils avoient engagé sur place un combat opiniâtre et sanglant lorsque les Sabines , qui étoient la cause de la guerre , se jetèrent entre les deux armées , et se rendirent médiatrices , entre leurs pères et leurs époux. La paix se fit. Les deux peuples n'en formèrent plus qu'un , et Tatius , roi des Sabins , régna dans Rome , conjointement avec Romulus. C'est ainsi que Rome acquéroit des citoyens. Cet usage , introduit par la force des circonstances , ne pouvoit manquer de la rendre , de guerre en guerre , supérieure à des ennemis , qui ne devoient s'élever contre elle que les uns après les autres.

Cette guerre fut l'occasion d'un nouveau temple. Les Romains fuyoient , lorsque Romulus s'avisa de s'écrier : *Jupiter ordonne qu'on s'arrête , et qu'on retourne au combat.* Les soldats obéirent , com

si le dieu eût parlé; et on éleva un temple à Jupiter *Stator* dans le lieu même, c'est-à-dire, au pied du mont Palatin.

Les deux rois gouvernèrent en bonne intelligence. Ils accordèrent des honneurs aux Sabines, médiatrices de la paix; et, pour conserver la mémoire de cet événement, ils instituèrent des jeux qu'on nomma *matronalia*.

Cinq ans après, Tatius ayant été tué à Lavinium, Romulus régna seul. Il fit la guerre aux Véliens. Il soumit plusieurs peuples du Latium, et il détruisit quelques-unes de leurs villes. Mais, ayant disposé de leurs terres, de sa seule autorité, il arma contre lui un parti qui le fit périr.

Fin du règne de Romulus.

Il disparut la trente-septième année de son règne, sans qu'on ait pu découvrir les auteurs de sa mort. Pour consoler le peuple, et pour écarter les soupçons qui tomboient sur les sénateurs, on publia qu'on l'avoit vu monter au ciel, et on lui éleva des autels. Il fut adoré sous le nom de *Quirinus*.

Avant J. C. 716,
de Rome 37.

Il me reste à remarquer les réglemens établis par Romulus. Ce n'est pas qu'il

Il faut connaître les réglemens qui remontent au temps de Romulus.

soit toujours facile de s'en assurer. Mais il est certain que ceux qu'on lui attribue, ont subsisté, qu'ils sont anciens, et il est important de les connoître, si nous voulons observer, dans le principe, les mœurs et le gouvernement des Romains.

Usage qu'il
emprunta des
Étrusques.

On pense que Romulus emprunta beaucoup des Étrusques ; qu'il les consulta, lorsqu'il voulut jeter les fondemens d'une ville ; qu'il observa toutes les cérémonies religieuses dont j'ai parlé, et qu'il n'accepta la royauté, qu'après avoir eu des augures favorables. Tout cela est vraisemblable. Il est naturel qu'il se soit conformé aux usages qu'il voyoit établis chez les peuples voisins, comme il est naturel que ces usages se soient conservés après lui.

Palès : sacrifices
à Palès.

Palès étoit une divinité que des bergers devoient particulièrement honorer. Les fêtes, consacrées à cette déesse, se nommoient *palilia*. Elles se célébroient chaque année à la campagne. On y faisoit des sacrifices, en action de grâces de la fécondité que Palès avoit accordée aux troupeaux : on purifioit le bétail, et les femmes se purifioient eux-mêmes en sau-

tant par-dessus des feux de paille. On croit que Romulus institua ces fêtes en mémoire de la fondation de Rome.

Il divisa la ville en trois parties, le peuple en trois tribus, et chaque tribu en dix curies. Une tribu étoit composée de mille hommes, d'où vient le mot *miles*, et d'un corps de cent chevaux, qu'on nomma centurie de cavaliers.

Division que
Romulus fait du
peuple.

Les tribus furent commandées par des tribuns, et les curies, composées de cent hommes, par des centurions. On établit, pour rendre la justice, des duumvirs, c'est-à-dire, deux juges. On consacra quelques terres au culte des dieux : on en réserva pour le domaine du prince et pour les besoins de l'état. Le reste, partagé en trente portions égales, fut distribué aux trente curies, et chaque romain eut environ deux arpents.

Alors l'enceinte de Rome ne comprenoit que le mont Palatin. Il fallut l'étendre lorsqu'on eut reçu dans la ville les Sabins et quelques peuples d'Étrurie. Les Romains continuèrent d'habiter le mont Palatin : les Sabins s'établirent sur la roche Tar-

péienne ; et les Étrusques occupèrent la vallée située entre ces deux montagnes.

On n'augmenta pas néanmoins le nombre des tribus. Mais on les distingua comme les nations. La première fut nommée *ramnenses*, de Romulus ; la seconde, *titienses* de Titus Tatius ; la troisième, *luceres*, de Lucumon, chef des Étrusques. Rome conserva le nom de son fondateur , et on donna à tout le peuple celui de *quirites* de Cures, ville des Sabins.

Deux sortes de
assemblées.

Les assemblées du peuple se nommoient *comices*. Il y en avoit de générales et de particulières. Dans les premières , on traitoit des affaires publiques, et chaque curie y avoit un suffrage. Dans les autres , les curies s'occupoient séparément de leurs propres intérêts.

Le sénat. Origine
des familles
patriciennes.

On créa de plus un sénat. Ce corps composé d'abord de cent magistrats , fut de deux cents après la réunion des Sabins. On les nomma *pères conscripti* vraisemblablement parce qu'ils étoient choisis , pour la plupart , parmi les pères de familles , et parce qu'on les avoit tous inscrits dans une même liste. C'est de c

premiers sénateurs que vinrent les familles patriciennes ; ce qui fut cause que la naissance mit bientôt une grande différence entre les conditions.

Denis d'Halicarnasse suppose la distinction de patriciens et de plébéiens , antérieure à la création du sénat. Il veut même que le titre de patricien ait d'abord été donné aux citoyens riches. Mais comment pouvoit-il y avoir des riches et des pauvres, puisqu'il remarque lui-même que les terres avoient été partagées également ?

Le sénat étoit le conseil de l'état et le dépositaire des lois : mais il ne pouvoit rien arrêter sans la participation du peuple. Les comices établissoient les impôts , recevoient ou rejetoient les lois , décidoient de la guerre et de la paix , et créaient les magistrats.

Fonctions du sénat. Pouvoir des comices.

Les dignités civiles , militaires et sacerdotales furent données aux sénateurs. Dans la suite elles restèrent aux familles patriciennes , et les plébéiens en furent exclus.

Les dignités conférées aux sénateurs.

Le roi présidoit au sénat , où il n'avoit que son suffrage , comme les autres sénateurs. Il avoit d'ailleurs le droit d'assem-

Autorité du roi.

bler ce corps, celui de convoquer le peuple, et le commandement des armées.

Marques de sa
puissance.

Romulus prit des Étrusques les marques de sa dignité; c'est-à-dire, la chaire curule, la prétexte et douze licteurs, qui portoient devant lui des faisceaux de verges surmontés de haches, et qui exécutoient ses arrêts sur le champ. Il forma encore une garde pour sa personne, et il la composa de trois cents cavaliers, qu'il nomma *celères*.

Fonctions des
tribuns gouver-
neur de la ville.

Les tribuns étoient ses lieutenans dans la guerre, et ses ministres dans la paix. Ils avoient, sous ses ordres, le commandement des troupes et le gouvernement civil des tribus. Lorsqu'il entroit en campagne, il les menoit avec lui; et afin que la ville ne demeurât pas sans chef, il remettoit ses pouvoirs à un magistrat, qu'il nomma *præfectus urbis*, gouverneur de la ville. C'étoit ordinairement le premier sénateur. Les fonctions de ce vice-roi cessoient au retour du prince.

Le gouverne-
ment de Rome
étoit une monarchie
modérée,
formée sur les
usages y que par

D'après cette exposition, on voit que le gouvernement des Romains étoit une monarchie modérée, où la puissance sou-

veraine se partageoit entre le roi , le sénat et le peuple. C'est le gouvernement que nous avons remarqué chez tous les peuples dont nous avons pu connoître les commencemens. Ce n'est pas d'après les vues politiques qu'il se forme ; c'est d'après des usages , que les peuplades suivent , lorsqu'elles se fixent , parce qu'elles les ont suivis lorsqu'elles erroient.

En effet une peuplade errante ne peut pas se gouverner sans un chef. Ce chef n'est pas absolu. Les principaux de la troupe ne lui obéiront pas , s'ils n'ont pas reconnu qu'il est de leur intérêt de lui obéir. Il est donc forcé à se concerter avec eux , et par conséquent , ils deviennent son conseil. Mais ce conseil lui-même ne pourra rien , s'il n'a l'aveu de toute la troupe. C'est ainsi que nous retrouvons , dans les usages d'une peuplade errante , le modèle de toutes les parties qui constituent le gouvernement de Rome , et qui sont un roi , un sénat et des comices.

Mais parce qu'aujourd'hui nous distinguons des monarchies , des aristocraties et des démocraties , nous supposons qu'on

Pourquoi nous sommes portés à croire que ce gouvernement a été l'ouvrage de Romulus.

Le peu d'uniformité qu'il y avoit dans le culte , est une preuve que Romulus le laissa tel qu'il l'avoit trouvé. Or chaque curie avoit un culte à part , des divinités différentes , des fêtes particulières , auxquelles tous ceux qui la composoient , étoient obligés d'assister. Il paroît que c'est par rapport à ces différens cultes , que Romulus avoit fait la division du peuple : car le mot *curie* vient de *sacrorum cura* , soin des choses sacrées.

Chaque curie avoit un ministre des choses sacrées. On le nommoit curion. Son caractère lui donnoit l'inspection sur tous les membres de sa curie. Comme il y avoit trente curies , il y avoit trente curions , qui seuls faisoient les sacrifices , et présidoient aux cérémonies religieuses , dans des lieux différens , destinés à cet effet. Tous ensemble , ils étoient les arbitres de la religion , sous le grand curion leur chef. On peut même conjecturer qu'ils ne se bernoient pas à juger des choses qui concernent le culte. Mais de tous les prêtres , il n'y en avoit point qui eussent plus d'autorité que les augures. Interprètes

les volontés des dieux, ils pouvoient empêcher tout ce qu'ils n'approuvoient pas. Ils auroient pu exclure du trône celui que tout le peuple auroit voulu pour roi. Ils faisoient leurs fonctions dans tous les quartiers de la ville , mais plus ordinairement sur le mont Palatin et sur le Capitole. Tant de pouvoir , accordé aux ministres de la religion , prouve que le culte qui s'établissoit, n'étoit pas l'ouvrage de Romulus.

CHAPITRE III.

Numa , second roi de Rome.

Interregne
d'un an. ROMULUS n'ayant point laissé d'enfants, les Romains, qui se trouvoient dans la nécessité d'élire un roi, jugèrent la couronne élective, comme ils l'auroient jugée héréditaire, si Romulus eût eu un fils pour successeur.

Le choix d'un roi fut un sujet de dispute entre les deux principaux peuples, les Romains et les Sabins, l'un et l'autre voulant un roi de sa nation. Comme ils ne pouvoient pas s'accorder, le sénat s'arrogea la souveraineté; et cet expédient parut d'abord concilier les deux partis; parce qu'il y avoit dans ce corps autant de Sabins que de Romains. Il se divisa en décuries. Chacune devoit gouverner cinquante jours, et chaque sénateur cinq. C'étoit créer tout-à-coup une longue suite de rois : mais la plupart ne régnèrent pas. Ce gouverne-

ient , peu raisonnable et dont les ennemis auroient pu profiter , fut aboli au bout d'un an. Le peuple , las de passer continuellement sous de nouveaux maîtres , déclara qu'il ne vouloit qu'un souverain ; et Numa Pompilius fut élu. Il étoit Sabin. Quoique gendre de Tatius , il vivoit retiré près de Cures ; il jouissoit d'une grande réputation de justice et de probité. Ne voulant accepter la royauté , qu'après que son élection auroit été confirmée par les dieux , il monta au Capitole , qu'on appeloit alors le mont Tarpéien. Voici cette cérémonie.

Numa , assis sur une pierre , a le visage tourné vers le midi. L'augure , debout à sa gauche , regarde du même côté. Il tient , dans la main droite , un bâton recourbé ; et , promenant ses yeux de toutes parts , il considère si les cieux se découvrent par-tout sans obstacle. Il détermine les différentes régions du ciel , depuis l'orient jusqu'au couchant. Que les parties qui s'étendent vers le midi , soient la droite , dit-il ; que celles qui s'étendent vers le septentrion , soient la gauche ; et il remarque un point qui les sépare. Ensuite , passant son bâton

Avant J. C. 71.
ans , de Rome
38.

Numa est élu
roi de Rome.

Peu d'années
après, Déjà
règne sur les
Mèdes.

Comment on
consultoit les
dieux aux
choix.

dans la main gauche, et imposant la droite sur la tête de Numa, il se tourne vers l'orient, et fait cette prière : ô Jupiter ! si tu approuves que Numa, dont je tiens la tête, règne dans Rome, déclare-le par des signes certains, et fais-les paroître dans les régions que je viens de déterminer. Aussitôt il explique quels sont les auspices qu'il desire être envoyés. Il les attend ; et lorsqu'ils se sont montrés, il déclare que les dieux approuvent le choix du peuple.

Il ne parolt pas
que Numa ait
été un prince fort
delaissé.

Denis d'Halicarnasse représente Numa comme un prince des plus éclairés. Cependant lorsque, l'an de Rome 574, les livres de ce roi furent déterrés, le sénat ordonna de les brûler, parce qu'il en trouva les raisonnemens peu solides, et plus contraires que favorables à la religion. Ce jugement est au moins un préjugé contre les lumières de Numa. Il me semble d'ailleurs que dans le siècle de ce prince, les plus grossières superstitions passaient pour des lumières.

Il tourne l'esprit
du peuple à
la superstition.

Fort superstitieux et peu guerrier, Numa entreprit de tourner entièrement à la superstition l'esprit du peuple. Dans cette vu

Il feignit d'avoir des entretiens nocturnes avec la nymphe Égérie ; et, donnant ses projets pour des conseils de cette nymphe, il multiplia les dieux, les temples et les cérémonies religieuses.

Il y avoit alors, au moins dans plusieurs villes d'Italie, un usage qui fait voir que les peuples de cette contrée n'avoient point encore imaginé un droit de guerre, ni un droit de conquête ; et que, paroissant au contraire chercher à s'assurer de la justice de leurs armes, ils ne les prenoient que pour repousser l'injure. C'étoient de petites cités, qui, par la constitution de leur gouvernement, songeoient moins à s'agrandir qu'à se conserver ; et, dans cette position, elles devoient avoir quelque idée de justice.

Les peuples
d'Italie avoient
alors quelque
idée de justice.

Elles avoient des hérauts que les Romains ont nommés *feciales*, et qu'elles prenoient pour juges de la justice des guerres. Seuls interprètes des lois sur cette matière, et seuls ministres de l'état auprès des puissances voisines, ces hérauts étoient assujettis à des formalités si essentielles, que, si quelque chose avoit été omise, il n'étoit point permis de commettre encore aucune hostilité.

Leur usage
avant de prendre
les armes.

Revêtus d'habits consacrés à leur caractère ils se transportoient d'abord sur les frontières de l'ennemi. Là, ils prenoient dieux du ciel et des enfers à témoins de justice des demandes qu'ils alloient faire et ils faisoient des imprécations contre eux-mêmes et contre leur cité, au cas qu'il leur arrivât d'en imposer. Au premier des ennemis qu'ils rencontroient, ils faisoient les mêmes protestations et les mêmes sermens. Ils les répétoient encore, lorsqu'ils arrivoient à la porte de la ville. Enfin, parvenus dans la place publique, ils exposoient le sujet de leur ambassade, et ils renouveloient, pour la dernière fois, leurs protestations et leurs sermens.

Si on demandoit du temps pour délibérer, ils accorderoient dix jours : ils donnoient même jusqu'à trois fois un pareil délai. Mais si, après ce terme, on refusoit leur rendre justice, ils prenoient encore les dieux à témoins; et ils se retiroient. En retour chez eux, ils faisoient leur rapport. Si tout ce qui étoit prescrit par les lois avoit été observé, un féciale, accompagné de trois témoins, retournoit sur les fron-

lières. Il exposoit de nouveau les raisons que sa cité avoit de prendre les armes : il lançoit sur les terres ennemies un javelot ensanglanté, et la guerre étoit déclarée.

Cet usage n'avoit pu s'établir que parmi des peuples qui aimoient la paix. Numa le transporta à Rome, où il créa un collège de féciales, et il bâtit, en l'honneur de Janus, un temple qui devoit être ouvert en temps de guerre, et fermé en temps de paix. Nous ne savons pas avec quelles cérémonies on l'ouvroit; mais on peut conjecturer qu'elles étoient propres à retarder au moins les hostilités. Ce roi vouloit ralentir l'ardeur guerrière des Romains. Ses précautions néanmoins deviendront presque inutiles. Rome paroitra oublier qu'elle a des féciales, et elle sera injuste, parce qu'elle sera conquérante.

Numa transporte cet usage à Rome. Temple de Janus.

Aux augures et aux curions, qui conservèrent le premier rang parmi les prêtres, Numa ajouta trois flamines, ou du moins il en créa un troisième pour Romulus. C'est ainsi qu'on nomme les pontifes qui desservoient les temples de Jupiter, de Mars et de Quirinus.

Les flamines.

Les saliens.

Un bouclier tombé du ciel, et regardé comme un gage de la protection des dieux, fut une occasion de fonder un nouveau collège de prêtres. On confia ce dépôt à douze jeunes gens. Ils le gardoient sur le mont Palatin, et à des jours marqués, ils le promenoient dans la ville en dansant; ce qui les fit nommer saliens. Afin qu'il fût plus difficile d'enlever ce bouclier précieux, on en fit faire onze autres, tout-à-fait semblables.

Temple de
Vesta. Les vestales
ont consacré à cette
divinité.

L'usage de garder un feu sacré a été commun à presque toutes les nations, soit parce que les hommes ont regardé le feu comme le symbole de la divinité, soit parce qu'il a été un temps où ils ignoroient les moyens de le renouveler. Cette superstition est du nombre de celles qui ont pu naître également dans plusieurs climats. Numa la trouva établie chez les Albains; et, à leur exemple, il bâtit un temple à Vesta.

Il consacra quatre vierges au culte de cette déesse, et le destin de Rome fut attaché à la vertu de ces vestales et à la conservation du feu sacré. Cependant on avoit pris peu de précaution contre leur foiblesse : car leur

maison étoit ouverte, et elles avoient une grande liberté. On crut qu'il suffisoit de les punir sévèrement de leurs fautes. On enterroit toute vive celle qui avoit violé son vœu de chasteté. Sa honte rejaillissoit sur toute sa famille ; et le jour de son supplice étoit un jour lugubre pour tous les citoyens. Lorsqu'il s'agissoit de remplacer une vestale, chaque père ne craignoit rien tant que de voir le choix tomber sur sa fille.

Aussitôt que ces vierges entroient dans le temple, elles étoient soustraites à l'autorité paternelle. Il n'y avoit point, dans Rome, de personnes si sacrées, même parmi les prêtres. Elles jouissoient des plus grandes prérogatives, jusques-là que les lois se taisoient quelquefois devant elles. Une vestale sauvoit la vie à un criminel qu'on menoit au supplice, lorsque, l'ayant trouvé sur son chemin, elle assuroit que le hasard avoit fait cette rencontre. Denys d'Halicarnasse ne doutoit pas que Vesta n'eût fait des miracles, en faveur de ses prêtresses accusées faussement : le peuple, qui n'étoit pas moins crédule, les regardoit avec un profond respect, et leur rendoit une sorte de culte.

Numa les dota des deniers publics. La piété des citoyens augmentera leurs richesses. Non seulement on donnera à l'ordre, on leur fera encore des dons à chacune; et il y en aura de fort riches.

Peut-être le temple de Vesta ne conservoit-il d'abord que le feu sacré. Dans la suite, on imagina qu'il y avoit autre chose; et on soupçonna que c'étoit le Palladium qu'Énée, qui n'étoit jamais venu en Italie, avoit apporté de Troye. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il a été un temps où l'on respectoit beaucoup ce secret : on n'osoit pas même se permettre des conjectures.

La Bonne-foi
n'est qu'un nom
des dieux.

A la naissance des sociétés civiles, on s'occupa, sans doute, des moyens d'assurer les engagements que les citoyens contractoient. Faute d'écriture, on s'engageoit en présence de témoins; on prenoit à témoin la divinité même, et chaque peuple juroit par ses dieux.

Numa, jugeant combien la crainte des dieux, garans des sermens, pouvoit être salulaire, mit la Bonne-foi parmi les dieux. Il voulut offrir au peuple une divinité plus intéressée qu'aucune autre à punir les par-

jures.' Ce moyen lui réussit : les Romains ont passé pendant un temps pour être observateurs exacts de leur parole.

Par une autre institution de ce roi, la Le dieu Terme. religion fut encore employée pour conserver en entier, à chaque citoyen, le champ qui lui appartenait. Il fit une divinité de toutes les bornes qui marquoient les limites, dès-lors on ne crut pas pouvoir en reculer aucune, sans devenir sacrilège. Le dieu Terme fut adoré sous la forme d'une pierre ou d'une souche. Il eut un temple sur le mont Tarpéien, où on lui faisoit des sacrifices publics. Chacun lui en faisoit encore de particuliers, sur les bornes qui séparent son champ de ceux de ses voisins. Ces fêtes, qui se nommoient *terminalia*, s'observoient avec de grandes cérémonies. Les hommes sont bien grossiers, quand on les mène par de pareils moyens : mais il est heureux de pouvoir ainsi diminuer les vices d'un peuple féroce. Numa mérite des éloges pour l'usage qu'il a fait des préjugés de son siècle. Il fit servir la superstition à ses desseins, jusques-là qu'il parut ne faire que des réglemens

religieux. Tout fut rapporté au culte, tout fut subordonné, et le respect passa des dieux aux lois.

Numa réforme
le calendrier.

Du temps de Romulus, l'année, composée de dix mois, n'avoit que trois ou quatre jours qui étoient indifféremment employés au travail et au culte public. On n'avoit pas encore déterminé ceux qui devoient être consacrés aux exercices de la religion.

Il est difficile de comprendre comment dans un pays où l'agriculture étoit cultivée, vraisemblablement depuis plusieurs siècles, un homme, qu'on donne pour législateur, a pu ne compter que trois cent quatre-vingt jours dans l'année. Numa corrigea cette erreur grossière par une erreur moins grande : il fit l'année de douze mois lunaires.

Les jours qu'on
nommoit *fasti*
et *nefasti*.

Il distingua les jours qui composoient chaque mois. Dans les uns, il permit de vaquer aux affaires civiles ; il défendit d'en occuper dans les autres. Il nomma les premiers *fasti*, et les derniers *nefasti* ; nomination qui sembloit marquer que les dieux mêmes avoient fait cette différen-

Carfas et *jus* sont deux synonymes : mais celui-là se dit proprement des lois divines, et celui-ci des lois humaines.

Les jours néfastes étoient donc proprement ceux où il étoit défendu de convoquer les curies , et de vaquer à des affaires civiles. D'ailleurs il paroît qu'on pouvoit s'occuper des soins de l'agriculture. Numa pensa qu'il étoit utile qu'on ne pût pas assembler le peuple en tout temps. Dans la suite, le mot *néfaste* se prit en mauvaise part , et se dit des jours marqués par quelque calamité publique , et que par cette raison on jugeoit malheureux.

Le calendrier, dans lequel Numa distingua ces deux espèces de jours, fut nommé *fastes*. Il en confia le dépôt à un souverain pontife qu'il créa , et auquel il donna trois collègues. Ce pontife, juge suprême de tous les différends qui pouvoient naître sur la religion , exerçoit son ministère avec la plus grande autorité , n'étant soumis à aucun tribunal , et n'ayant de compte à rendre ni au sénat ni au peuple. Il avoit l'inspection sur tous les prêtres et sur les vestales. Il régloit le culte et les

Pontifes créés
par Numa.

cérémonies religieuses : il jugeoit des prodiges. Il déterminoit seul, quand il falloit observer les fêtes qui n'avoient pas de jour fixe. Enfin, c'étoit à lui à faire connoître à quels dieux on devoit un culte, quels sacrifices il falloit leur offrir, et de quelle manière on pouvoit les honorer. Son pouvoir étoit d'autant plus grand, que le souverain pontificat étoit à vie. D'ailleurs, en déclarant qu'un jour étoit une fête, il pouvoit tout suspendre, et lier les mains aux magistrats, au peuple et au roi. Il semble que Numa auroit dû réserver pour lui ce sacerdoce. Tite-Live dit qu'il ne le fit pas.

Annales.

Le souverain pontife écrivoit, dans les fastes, les événemens de chaque année; et les fastes devinrent les annales du peuple romain. C'est un livre dont la plus grande partie a été consumée par les flammes, lors de la prise de Rome par les Gaulois; et il n'en est resté que quelques fragmens.

*Numa donna
des soins à l'agriculture.*

Si Numa s'occupa du culte, il ne négligea pas l'agriculture. Nous avons vu que, chez tous les peuples civilisés, on y donnoit anciennement beaucoup d'attention. Numa préposa des hommes pour examiner les

travaux des laboureurs ; et il sortoit souvent de Rome , pour en juger par lui-même.

Il mourut après un règne de quarante-trois ans , pendant lequel le temple de Janus fut toujours fermé. Comme les Romains , qu'il occupoit de soins religieux , ne firent aucune insulte à leurs voisins , aucun peuple n'entreprit de troubler leur repos. Il paroît qu'alors l'Italie préféroit en général la paix à la guerre. Il n'y a pas dans de petites cités , qui sont foibles , la même inquiétude que dans de grandes monarchies ; et cependant une nation ne forme des projets de conquêtes , que parce que l'inquiétude se joint au sentiment de ses forces.

Pourquoi les Romains jouirent de la paix pendant tout son règne.

Avant J. C. 671 ans, de Rome 81.

CHAPITRE IV.

Tullus Hostilius, troisième roi.

Le sénat a l'autorité pendant l'inter règne.

LES lois fondamentales des sociétés civiles ne sont d'ordinaire que des usages introduits par les circonstances. Ainsi, parce que le sénat avoit eu toute l'autorité dans l'inter règne précédent, il l'eut encore dans celui-ci, et il nomma un magistrat qui gouverna avec le titre d'entre-roi. Ce plan, une fois établi, se conservera dans le gouvernement républicain, lorsqu'après une magistrature expirée, les nouveaux magistrats n'auront pas encore été élus.

Tullus Hostilius rouvre le temple de Janus.

Tullus Hostilius, élu par le peuple, fut confirmé par le sénat. Il étoit petit-fils d'un étranger qui avoit servi avec distinction

Avant J. C. 5-2 ans, de Rome 82.

dans la guerre contre les Sabins. Plus féroce encore que Romulus, il s'occupa peu des saints établissemens de Numa. Il crut moins digne de lui d'être aux pieds des autels, que de marcher à la tête de ses

C'étoit le temps de la seconde guerre des Métraniens. Il y eut douze

troupes ; et, pendant tout son règne, le temple de Janus fut ouvert.

ans que l'archontat étoit réduit à un an.

Il triompha des Albains, des Fidénates, des Latins et d'autres peuples. C'est sous son règne que se passa le combat des Horaces, que Corneille a mis sous vos yeux. Bientôt après, Mettius Sufétius, général des Albains, ayant été convaincu de trahison, Tullus Hostilius détruisit Albe, et en transporta les habitans à Rome.

A cette occasion, il renferma le mont Célius dans l'enceinte de la ville ; et, parce que ce dernier quartier étoit son ouvrage, il l'habita, dans la vue d'y attirer les citoyens.

Il renferma le mont Célius dans l'enceinte de la ville.

Un règne, où les superstitions établies dans le précédent avoient été négligées, ne pouvoit pas finir sans quelques prodiges. Il y eut une pluie de pierres dans le pays des Albains, et ils crurent entendre une voix qui leur reprochoit d'avoir abandonné le culte de leurs dieux. Pour appaiser la colère du ciel, les Romains firent des sacrifices publics pendant neuf jours consécutifs ; et il fut arrêté qu'à l'avenir, on en feroit de semblables, toutes les fois que

Prodiges.

de pareils prodiges se renouvelleroient.

Mort de Tullus
Hostilius.

Avant J. C. 640
ans, de Rome
114.

L'année sui-
vante naquit
Solen.

Peu après, la peste fut pour Rome un fléau plus terrible. Le roi qui en fut atteint, se livra à toutes les superstitions, et il y entraînait son peuple, lorsque Jupiter le foudroya. On croit cependant qu'il périt dans un incendie, qui consuma son palais. Il a régné trente-trois ans.

C H A P I T R E V .

Ancus Marcius , quatrième roi.

IL y eut encore un interrègne qui fut terminé par l'élection d'Ancus Marcius, sabin d'origine, et petit-fils de Numa, par sa mère. Ce roi se proposa d'abord de donner tous ses soins à la religion, soit qu'il voulût prendre son ayeul pour modèle, soit qu'il fût persuadé que les calamités du règne précédent, étoient l'effet de l'oubli dans lequel le culte étoit tombé.

Ancus Marcius
donne ses soins
à la religion.

Bientôt les Latins le contraignirent de prendre les armes, et il ne les quitta plus. Ces peuples prétendoient que la mort de Tullus les faisoit rentrer dans tous leurs droits, et que, n'ayant contracté qu'avec ce prince, ils n'étoient tenus à rien envers son successeur. Ancus, leur ayant déclaré la guerre avec toutes les cérémonies prescrites, remporta des victoires, prit des villes, transporta de nouveaux habitans à Rome, agrandit cette ville, à laquelle il

Il fait des conquêtes. Ville et port d'Ostie.

ajouta le mont Aventin , poussa ses conquêtes jusqu'à l'embouchure du Tibre, où il bâtit Ostie, et il eut un port de mer.

*Le Janicule
fortifié.*

Rome étoit sur la rive gauche du Tibre qui la séparoit de l'Étrurie : car alors l'Étrurie s'étendoit jusqu'à ce fleuve , et comprenoit le Janicule. Ancus fortifia cette montagne, et il y mit une garnison qui protégea la ville contre les courses des Étrusques. Pour communiquer avec cette citadelle, il jeta sur le Tibre un pont de bois où il n'entra point du fer, et auquel, pendant plusieurs siècles, la superstition ne permit pas d'en employer. Les pontifes furent chargés d'entretenir ce pont.

*Lucius Tarquinus
succède à
Ancus.*

*Avant J.C. 615,
de Rome 138.*

Pendant le règne d'Ancus, Lucius Tarquinus vint à Rome. Il étoit fils d'un Corinthien, qui s'étoit établi à Tarquinie, et qui lui avoit laissé de grands biens. Adroit et généreux, il s'ouvrit le chemin au trône, ayant gagné la confiance du roi et l'amour du peuple. Après la mort d'Ancus, qui a régné vingt-quatre ans, Tarquin obtint la couronne, au préjudice des enfans de ce roi, qui avoit eu la simplicité de le choisir pour en être le tuteur.

*Il y avoit
quelques an-
nées que Dra-
con avoit don-
né des lois aux
Athéniens.*

C H A P I T R E V I .

Tarquin l'ancien , cinquième roi :

DANS le dessein de s'attacher le peuple et de se faire un parti dans le sénat, Tarquin Tarquin créa cent nouveaux sénateurs. créa cent nouveaux sénateurs, qu'il choisit parmi les familles plébéiennes les plus distinguées. On les nomma *patres minorum gentium* , pour les distinguer des anciens sénateurs, qu'on nomma *patres majorum gentium*. Le sénat, qui fut composé de trois cents membres par cette nouvelle création, demeura fixé à ce nombre pendant plusieurs siècles ; et, avec le temps, on cessa de distinguer deux ordres de sénateurs.

Comme les sacrifices , auxquels les Il créa deux nouvelles vestales. vestales assistoient tour-à-tour , étoient devenus fréquens, Tarquin ajouta deux vierges aux quatre que Numa avoit consacrées à Vesta. Dans la suite , le nombre de ces prêtresses ne sera ni augmenté ni diminué.

Les peuples
voisins de Rome
ne prévoyoi-
ent pas qu'elle me-
naçait leur li-
berté.

Rome avoit fait des progrès qui au-
roient donné de l'inquiétude aux peuples
voisins , s'ils avoient pu prévoir le danger
qui les menaçoit. Mais l'expérience du passé
ne les éclairoit pas sur l'avenir. Comme
l'Italie n'avoit point encore eu de nations
conquérantes , ils ne prévoyoi-ent pas que
les Romains deviendroient conquérans ; et
vraisemblablement les Romains ne le pré-
voyoi-ent pas eux-mêmes. Les cités de cette
contrée , accoutumées à se gouverner sépa-
rément, et trop foibles chacune pour entre-
prendre de dominer les unes sur les autres
prenoient les armes plutôt pour piller que
pour conquérir , et jugeoient qu'il en étoit
de même des Romains. En effet, les guerres
ne pouvoient pas avoir d'autre objet dans
un siècle où l'on n'avoit pas toujours des
troupes sur pied , et où l'on n'armoit que
pour faire des courses dans les champs de
ses voisins. Si des villes avoient été dé-
truites , si les habitans en avoient été
transportés à Rome , c'étoit une preuve
que Rome , n'étant pas assez puissante par
elle-même pour retenir sous sa domination
les peuples vaincus , n'avoit fait la guerre

que dans le dessein de s'enrichir des dépouilles de ses ennemis, et d'augmenter le nombre de ses citoyens : il sembloit qu'elle ne sût encore que vaincre et détruire. Les peuples voisins ne prévoyoiént donc pas qu'elle menaçoit leur liberté : ils jugeoient seulement qu'elle pouvoit, ou leur faire beaucoup de mal, ou les transporter dans ses murs.

Conduits uniquement par le desir de se venger, ils regardèrent la mort d'Ancus Marcius comme une conjecture favorable à leur dessein. Ainsi, sans égard pour les traités qu'ils avoient faits avec ce prince, et que la nécessité leur avoit arrachés, ils reprirent les armes. Les Latins, les Sabins et les Étrusques, qui étoient les principaux de ces peuples, firent même une ligue contre Rome. Mais, au lieu d'agir de concert et ensemble, ils attaquèrent les uns après les autres ; et, ayant été séparément défaits, ils furent tous forcés à demander la paix. Ces guerres durèrent pendant tout le règne de Tarquin. Ce roi victorieux rentra dans Rome sur un char doré, le sceptre à la main et la couronne en

Tarquin triom-
phe de ces peu-
ples.

tête : entrée qu'on regarda comme le premier triomphe , parce qu'aucune ne s'étoit faite encore avec autant de pompe.

L'augure Accius
Névius s'opposa
à son plan de
nouvelles centu-
ries.

Il arriva sous ce roi un événement auquel on a mêlé du merveilleux , et qui montre quel étoit le pouvoir des augures. Tarquin ayant voulu ajouter trois nouvelles centuries de cavaliers aux trois anciennes, créées par Romulus , l'augure Accius Névius s'y opposa, sous prétexte que le nombre des centuries avoit été fixé par les dieux, et qu'il n'étoit pas permis d'y rien changer. Offensé de cette résistance , le roi lui ordonna d'aller consulter les auspices, pour savoir si ce qu'il pensoit étoit possible. L'augure partit , revint , et l'assura qu'il pouvoit ce qu'il pensoit. Alors , comme pour faire voir que Névius n'étoit qu'un imposteur : je pensois , dit Tarquin , si j pourrois couper ce caillou avec ce rasoir. Frappe , dit hardiment l'augure ; et le caillou fut coupé en deux. Ou ce fut-là une chose concertée avec Névius , ou c'est un conte imaginé depuis, pour accrédi- ter la divination. Pourquoi Tarquin n'auroit-il pas pu faire de nouvelles centuries, comme

il avoit fait de nouveaux sénateurs ? Quoi qu'il en soit, il éluda les difficultés de l'augure, car il doubla le nombre des cavaliers. Quelque temps après, Néviüs disparut, et on soupçonna le roi de l'avoir fait mourir.

La magnificence commença pendant ce règne. Mais elle ne se montrait encore que dans les cérémonies d'appareil et dans les édifices publics : Tarquin fit construire en pierres de taille les murs de Rome, jusqu'alors grossièrement bâtis. Il environna de portiques la place publique, où se tenoient les comices. Il bâtit le cirque, hippodrome destiné aux jeux, et assez grand pour contenir au moins cent cinquante mille spectateurs. Dans la suite, ce lieu fut orné de temples, de statues, d'obélisques, et sa magnificence fut comme les progrès du luxe. Enfin, Tarquin creusa des cloaques, pour faire écouler dans le Tibre, toutes les immondices. C'étoient des canaux souterrains, larges de seize pieds, profonds de treize, et recouverts de voûtes d'une solidité à toute épreuve. Il est difficile de comprendre comment un règne, continuellement troublé par des

Ouvrages de
Tarquin.

guerres , a pu suffire à de pareils ouvrages. Peut-être a-t-on attribué à Tarquin d'avoir achevé ce qu'il avoit seulement commencé. Peut-être aussi ne savons-nous pas ce que peut un peuple , qui , ne connoissant pas encore les superfluités , dirige tous ses travaux à des choses utiles. Les cloaques seuls auroient de quoi nous étonner , quand on supposeroit qu'ils n'ont été faits que dans les beaux temps de la république.

Le Capitole.

Dans une bataille, Tarquin avoit promis à Jupiter, à Junon, à Minerve, de leur élever un temple, si, par leur secours, il remportoit la victoire. Ayant vaincu, il se proposa de bâtir cet édifice sur le mont Tarpécien, auparavant nommé Saturnien. Cependant les dieux, qui occupoient cette montagne, ne laissoient pas assez de place pour un nouveau temple; et on n'osoit pas les transporter ailleurs sans leur aveu. On les consulta l'un après l'autre. Tous consentirent à être portés autre part, et il n'y eut, dit-on, que le dieu Terme qui se refusa aux instances qu'on lui fit à plusieurs reprises.

On auroit pu conclure de-là que les

bornes de la monarchie resteroient fixées où elles étoient alors , et que les Romains ne les reculeroient pas. On aima mieux penser qu'ils les reculeroient , et qu'aucune puissance ne pourroit jamais leur enlever les terres qu'ils auroient une fois conquises. C'est pour établir un pareil préjugé , qu'on a imaginé cette fable. Postérieure au règne de Tarquin , elle paroît n'avoir commencé que lorsque les Romains avoient déjà eu de grands succès , et qu'elle sembloit leur assurer leurs conquêtes.

Quelques historiens ont attribué à la Jeunesse et à Mars, la même opiniâtreté qu'au dieu Terme ; voulant persuader que l'empire seroit toujours jeune et toujours victorieux. Ils y ont réussi. Nous verrons un temps où les Romains se croiront les maîtres de toute la terre , et seront convaincus que leur empire ne doit pas finir.

Tarquin ne fit que préparer le lieu où le temple de Jupiter devoit être bâti , ou tout au plus il en jeta les fondemens. Lorsqu'on creusoit ces fondemens , on trouva , dit-on , bien avant dans la terre , une tête d'homme , aussi fraîche que si elle venoit d'être

coupée ; et un augure Étrusque , consulté sur ce prodige , prédit que les dieux destinoient Rome à être la capitale de l'Italie. On prétend que c'est de-là que le mont Tarpéien a été nommé *Capitole*. On voit par toutes ces fables , qu'à mesure que les Romains s'agrandissoient , la superstition les préparoit à s'agrandir encore. Elle les accoutumoit à se regarder comme un peuple auquel les dieux donnoient le monde à conquérir.

Tarquin veut
laisser la cou-
ronne à Servius
Tullius.

Ocrisia , veuve de Tullius , citoyen de Corniculum , fut condamnée à l'esclavage , lorsque Tarquin prit cette ville sur les Latins. Elle étoit enceinte. Quelques mois après , elle accoucha d'un fils qu'elle nomma Servius , parce qu'il étoit né dans la servitude. La reine , auprès de qui elle servoit , et à qui elle sut plaire , fit élever cet enfant , comme si c'eût été le sien propre , et donna la liberté à la mère et au fils. Servius Tullius eut des talens qui lui méritèrent l'amour du peuple , l'estime des sénateurs , et la confiance du roi , dont il devint le gendre et le ministre. Tarquin se proposoit de lui laisser la couronne , n'ayant

lui-même que deux petit-fils en bas âge.

Les deux fils d'Ancus , qui avoient été Il est assassiné.
sous la tutelle du roi , s'étoient flattés de lui
succéder : alors , déçus de leurs espérances,
ils conjurèrent la mort de Tarquin ; et ce
prince fut assassiné dans son palais , après
un règne de trente-huit ans.

CHAPITRE VII.

Servius Tullius , sixième roi.

Comment
Servius Tullius
s'assure la cou-
ronne.

Avant J. C. 578,
de Rome 177.

Il y avoit seize
ans que Solon
avoit donné
ses lois.

LORSQUE Tarquin eut été assassiné, Tarquin naquit, c'étoit le nom de la reine, fit fermer les portes du palais; et de sa fenêtre, elle assura le peuple que la blessure du roi n'étoit pas mortelle, qu'il se montreroit incessamment, et qu'il avoit choisi son gendre pour gouverner pendant sa maladie.

Alors Servius Tullius sortit, précédé de ses licteurs. Il porta son jugement sur quelques affaires: sur d'autres, il feignit de consulter le roi. Il fit condamner les fils d'Ancus, qui s'étoient retirés chez les Volques: et, lorsqu'il se vit affermi sur le trône, on déclara que Tarquin venoit d'expirer.

Il n'y avoit eu ni interrègne, ni élection ni auspices. Toutes ces irrégularités sembloient rendre incertain l'état du nouveau roi. Heureusement la guerre occupa les esprits d'autres soins, et il ne falloit plus qu'

des victoires , pour réunir les suffrages en faveur de Servius. Il en remporta ; alors , ayant assemblé les comices , il fut reconnu. En mémoire de ces succès , il éleva plusieurs temples. Les deux principaux furent consacrés à la Bonne-Fortune et à la Fortune virile : plusieurs étoient autant de monumens de la servitude , dans laquelle il étoit né.

En formant l'enceinte de Rome , on avoit laissé au dedans , entre les murs et les maisons , un espace dans lequel il n'étoit pas permis de bâtir ; et au dehors , un autre espace qu'il étoit défendu de labourer. Cette double bande , qui régnoit tout autour de la ville , est ce qu'on nommoit *le pomérium*. Elle étoit sacrée ; et , parce que jusqu'alors les rois ne l'avoient transportée plus loin , qu'après des victoires qui avoient augmenté la population , on s'étoit accoutumé à penser que , pour avoir le droit de reculer , il falloit avoir reculé les frontières même de l'état.

Pourquoi il recule le pomérium.

Le nombre des habitans s'étant accru par les conquêtes de Servius , ce roi fut autorisé à porter le pomérium au-delà du mont Quirinal , du mont Viminal et de la colline des

Esquilies. Son dessein néanmoins n'étoit pas uniquement d'agrandir la ville, il vouloit changer le gouvernement; et dans cette vue, il cherchoit un prétexte pour supprimer les anciennes tribus, et pour en créer de nouvelles. Les changemens qu'il fit, méritent d'être étudiés, parce qu'ils seront une source de dissensions dans la république, et le principe de bien des révolutions.

État du gouvernement, lors de l'avènement de Servius.

Depuis que les Albains et les Sabins s'étoient établis dans Rome, les tribus formoient trois nations, qui avoient également part au gouvernement. Dans les comices, chaque curie avoit un suffrage, et chaque citoyen en avoit un dans sa curie. Par-là, le grand nombre faisoit la loi, et la souveraineté résidoit proprement dans les plébéiens.

Afin même que toutes les curies partageassent également l'autorité, on n'avoit point établi de subordination entre elles. Aucun n'avoit le droit d'opiner la première, parce qu'un pareil privilège auroit donné dans les délibérations, une grande prépondérance à celle qui en auroit joui. Le sort en décidoit seul; et chacune pouvoit avoir

et avantage. La curie à laquelle il étoit échü, étoit nommée *prérogative*, pour faire entendre qu'on lui demandoit son avis , avant de prendre celui d'aucune autre.

Cette forme étoit la plus raisonnable, tant que les fortunes se trouvoient à-peu-près égales : car alors tous les citoyens ayant le même intérêt au bien public, il étoit naturel qu'ils participassent tous à la souveraineté. Mais cette raison ne subsistoit plus, depuis que la répartition inégale des richesses laissoit dans la pauvreté une grande partie des citoyens. A la merci d'une multitude qui, n'ayant rien à perdre dans une révolution, pouvoit au contraire se flatter de gagner, Rome se voyoit exposée à bien des abus et à bien des désordres.

D'ailleurs, dans cette ville, ainsi que dans toutes les sociétés naissantes, chaque citoyen étoit soldat, servoit à ses dépens, et devoit contribuer également aux charges. Cependant il n'étoit ni juste, ni possible que le pauvre contribuât comme le riche.

De cet inconvénient, il en naissoit un autre ; c'est que la plupart des soldats n'ayant rien, ils ne pouvoient faire la guerre

que dans la vue du pillage. Par conséquent ou ils desiroient de se retirer aussitôt qu'ils avoient fait du butin, ou ils ne pouvoient plus tenir la campagne, parce que le butin leur avoit manqué. Or ce vice, dans le gouvernement, étoit un obstacle aux progrès des Romains.

*Changemens
qu'il fait dans le
gouvernement.*

Servius entreprit d'ôter aux pauvres toute part dans le gouvernement, et qu'ils eussent lieu de se plaindre; et persuader aux riches de porter eux seuls toutes les charges de l'état. Il remédia par ce moyen aux inconvéniens dont je viens de parler.

Après avoir représenté combien il étoit nécessaire de régler les contributions et les facultés, il ordonna que chacun déclareroit, avec serment son nom, son âge, sa demeure, le nombre de ses enfans, l'âge, la quantité, la qualité et la valeur de tous ses biens, à peine de confiscation et d'être fouetté ignominieusement, et vendu comme esclave.

Par les déclarations qui furent faites, le roi connut toutes les forces de l'état. Il prétend que ce premier dénombrement

n'on nomma *cens*, portoit le nombre des citoyens à quatre-vingt mille. Fabius Picor, au rapport de Tite-Live, dit même qu'on n'avoit compris, dans ce dénombrement, que les hommes en état de porter les armes.

Quoi qu'il en soit, lorsque Servius eut achevé le dénombrement, l'agrandissement de Rome lui servit de prétexte pour faire une nouvelle division du peuple. Alors, sans distinction de rang, de naissance ou de nations, il partagea les habitans de la ville en quatre tribus, qui ne furent proprement qu'une division locale, et qui, prenant leur dénomination des quatre principaux quartiers, se nommèrent la Palatine, la Suburrane, la Colline et l'Esquilline.

Ces tribus ne comprenoient que les habitans de la ville. Servius en fit d'autres qu'on nomma rustiques, et qui étoient une division du territoire de Rome. On ne sait pas exactement quel en fut le nombre. Les uns le portent à dix-sept, les autres à vingt-six. Il s'en formera de nouvelles à mesure que les Romains reculeront leurs frontières;

et nous aurons souvent occasion de parler des tribus rustiques. Il suffit de remarquer pour le présent, que, dans les commens, on se croyoit plus honoré d'être dans celles de la ville : mais cette façon de penser ne se conservera pas.

Après avoir fait ces divisions locales, Servius fit écrire, dans un rôle, les noms de tous les citoyens, leur âge, leurs facultés, leurs professions, leur tribu, leur curie, le nombre de leurs enfans et celui de leurs esclaves. Ensuite il distribua le peuple en six classes, et il divisa chaque classe en centuries, composées chacune d'un nombre inégal de citoyens.

Il mit dans la première classe quatre-vingt-dix-huit centuries. Elle comprenoit les citoyens les plus riches, c'est-à-dire ceux qui avoient au moins cent mines (dix mille drachmes (1)). On conjecture que ces centuries n'étoient pas composées de cent hommes effectifs.

Il falloit avoir au moins soixante-quinze mines dans la seconde classe, qui étoit

(1) Quatre à cinq mille livres de notre monnoie.

vingt-deux centuries ; cinquante dans la troisième, qui étoit de vingt ; vingt-cinq dans la quatrième, qui, comme la seconde, étoit de vingt-deux ; et douze et demie dans la cinquième, qui étoit de trente.

Enfin, la sixième classe ne formoit qu'une seule centurie, dans laquelle Servius laissa tous les citoyens pauvres. Par cette disposition, tout le peuple se trouva divisé en cent quatre-vingt-treize centuries.

La sixième classe fut déclarée exempte de la milice et de toute espèce d'impôts. Ceux qui la composoient furent nommés *capite censi*, parce qu'ils faisoient seulement nombre ; ou *proletarii*, parce qu'ils ne servoient l'état qu'en donnant le jour à des enfans.

Les cinq autres portèrent donc toutes les charges : mais la répartition s'en fit, à raison du nombre des centuries. Ainsi la première, qui en renfermoit quatre-vingt-dix-huit, contribua plus elle seule que toutes les autres ensemble.

Chacune de ces cinq classes fournissoit autant de centuries militaires, qu'elle en composoit de civiles. Une moitié de chaque

centurie, formée de soldats au-dessus de quarante-cinq ans, étoit réservée pour la garde de la ville : l'autre moitié, formée de soldats au-dessus de dix-sept ans, étoit destinée pour porter la guerre au dehors.

Les centuries militaires d'une classe ne se confondoient point avec celles d'une autre : elles formoient, au contraire, des corps différens. Celles de la première avoient le premier rang, celles de la seconde le second, ainsi des autres. Elles étoient même encore distinguées chacune par des armes particulières.

La multitude pauvre ne put qu'applaudir à un établissement qui lui étoit avantageux ; mais il falloit dédommager les riches sur qui tout le faix retomboit en temps de paix, comme en temps de guerre. A cet effet, Servius arrêta qu'à l'avenir le peuple s'assembleroit par centuries, que ce seroit par centuries qu'on recueilleroit les suffrages, et que les quatre-vingt-dix-huit de la première classe opineroient les premières. Voilà les assemblées, où, depuis ce règlement, on éliroit les magistrats, on faisoit les lois, on traitoit de la guerre ; où, en un

not, la souveraineté résidoit toute entière. Elles se tenoient hors de la ville et dans le champ de Mars. Le peuple s'y rendoit avec ses enseignes, sous la conduite de ses officiers ; et, aux armes près, dans un ordre tout-à-fait militaire. Le roi pouvoit seul les convoquer, et elles devoient être précédées par les aruspices ; ce qui donnoit aux patriciens d'autant plus d'autorité, qu'ils étoient en possession du sacerdoce. Quant aux comices par curies, on ne les conserva que pour l'élection des flamines, du grand-curion et de quelques magistrats subalternes.

Parce que toutes les centuries se trouvoient aux comices, toutes paroissoient avoir la même part aux délibérations. Cependant le droit de suffrage devenoit inutile aux citoyens pauvres, et les riches faisoient seuls tous les décrets publics. En effet, comme toute la nation n'étoit composée que de cent quatre-vingt-treize centuries, si les quatre-vingt-dix-huit de la première classe étoient d'accord, on ne passoit pas à la seconde ; ou, si on consultoit celle-ci, parce qu'il y avoit eu partage dans la première,

il arrivoit rarement qu'on fût obligé à la troisième. En un mot, il suffisoit quatre-vingt-dix-sept centuries fusse le même avis. C'est ainsi que dans ces assemblées, le plus grand nombre des citoyens se trouvèrent, par le fait, privés de suffrages : au lieu qu'auparavant dans les comices par curies, celui du moindre plébéien étoit compté comme celui d'un patricien ou du roi même.

Cependant cet arrangement fut le fruit de tout le monde. Si les premières centuries portoient toutes les charges, elles avoient aussi toute l'autorité; et la dernière plaudissoit d'être exempte de tout service et de toute imposition. Elle ne remontoit pas combien elle avoit peu d'influence, elle voyoit seulement qu'elle étoit au premier rang au champ de Mars, comme toutes les autres. Mais, si les pauvres ouvrent les yeux, la jalousie élèvera de grandes querelles entre les plébéiens et les patriciens.

Lustrum.

Le cens fut terminé par une cérémonie qu'on nomma *lustrum*, c'est-à-dire, purification. Tout le peuple se rendit en armes par centuries dans le champ de Mars.

roi , qui en fit la revue , le purifia par le sacrifice *suovetorilia* , qui se faisoit en l'honneur de Mars. On immoloit un taureau , un béliet et un porc , après leur avoir fait faire trois fois le tour de l'enceinte , dans laquelle le peuple étoit renfermé.

Le temps devoit amener des changemens dans la fortune des particuliers. Il devoit donc nécessaire de faire de nouvelles répartitions , et , par conséquent , de nouveaux dénombremens. C'est pourquoi on arrêta que le cens auroit un retour périodique de cinq en cinq ans ; et , comme il étoit toujours terminé par une expiation , il arriva qu'une révolution de cinq ans fut nommée lustre (1).

La religion a été le premier lien des peuples de la Grèce. Leur concours aux temples , qu'ils avoient élevés à frais communs , les accoutumoit à se regarder comme une seule nation. Les sacrifices , qu'ils faisoient ensemble aux dieux , mettoient le

Alliance de
tous les peuples
du Latium avec
les Romains.

(1) M. Boindin a fait , sur les tribus romaines , plusieurs dissertations , qu'on trouvera dans les Mémoires de l'Acad. des Inscrit. tom. I et IV.

sceau à leur alliance ; et , au milieu fêtes , ils paroïssent quelquefois oub leurs querelles. Sur ce modèle, Servius treprit de faire un seul peuple de tous peuples du Latium ; et , pour les accot mer à regarder Rome comme leur mét pole , il leur persuada de bâtir , à fi communs , un temple à Diane sur le m Aventin , et de s'y rendre tous les ans p y faire des sacrifices. De la sorte les mains contractèrent avec les Latins alliance qui contribuera à leur agram sement.

Mort de Servius.

Les changemens que Servius avoit fa ne sont pas les seuls qu'il s'étoit propo

Avant J.C. 534,
de Rome 210.

Il vouloit abolir la monarchie , et il a dressé le plan d'un gouvernement répu

Cyrus venoit
d'achever la
conquête de
l'Asie.

cain , lorsque la couronne et la vie furent enlevées par Tarquin , son gen Il a régné quarante-quatre ans.

C H A P I T R E V I I I .

Tarquin , dit le Superbe , septième roi.

TARQUIN étoit petit-fils de Tarquin , Pourquoi Tarquin a été surnommé le Superbe. cinquième roi de Rome. Il est difficile de le juger , parce que les historiens se sont étudiés à peindre des couleurs les plus noires son usurpation et son règne , et qu'ils paroissent avoir voulu dire de lui tout ce qu'ils avoient lu dans l'histoire des autres tyrans. Il ne fut point élu : il ne prit point les auspices. Placé sur le trône par un crime , il résolut de s'y maintenir par la violence. C'est pourquoi on lui a donné le surnom *de Superbe*. L'orgueil , la cruauté et la tyrannie étoient les accessoires de ce mot.

Pour assurer son autorité , il avoit une Comment il assure son autorité. garde composée de soldats étrangers ou de soldats romains qui lui étoient dévoués ; et il avoit pour lui , contre Rome , les alliés

qu'il s'attachoit par la douceur avec laquelle il les gouvernoit. La plupart des peuples Latium devinrent en quelque sorte ses sujets. Pour cimenter l'alliance qu'ils contractèrent avec lui, ils bâtirent sur le mont d'Albe un temple à Jupiter *Latialis*, et réglèrent qu'on y feroit tous les ans des sacrifices au nom de toutes les villes alliées. C'est à cet établissement que commencent les fêtes que les Romains ont nommées *séries latines*.

Tarquin eut donc des armées. Généralement habile, il fit la guerre avec succès aux Volsques et aux Sabins. Tantôt, pour instruire les soldats à ses entreprises, il les abandonnoit le pillage des villes : d'autrefois, lorsqu'il lui importoit de gagner des peuples vaincus, il usoit de la victoire avec modération. Vainqueur, il revenoit à Rome où il appesantissoit le joug.

Le tyran.

Dans les premières années de son règne il se concilia le peuple, parce qu'il étoit humain et familier avec ceux qu'il ne craignoit pas : mais, haut et cruel avec ceux qu'il pouvoit redouter, il fut toujours odieux aux principaux citoyens. Il cherchoit

prétextes pour leur faire faire leur procès ; et, sur les délations de quelques scélérats qu'il avoit subornés , il les bannissoit , il les faisoit mourir , et il s'enrichissoit de leurs dépouilles. Souvent même il se servoit d'assassins , pour se défaire des citoyens qui lui étoient suspects. Ainsi périrent le père et le frère de Lucius Junius , qui n'échappa lui-même à la cruauté du tyran , que parce qu'il contrefit le stupide et l'insensé ; ce qui lui fit donner le surnom de Brutus.

Les plébéiens , qui virent d'abord avec joie l'humiliation des premières familles , gémirent à leur tour sous les travaux dont il les surchargea , jusques-là que plusieurs se donnèrent la mort de désespoir. Il creusa de nouveaux cloaques : il entourra de portiques l'amphithéâtre que son ayeul avoit élevé : il bâtit plusieurs édifices : il s'occupa sur-tout du Capitole , dont il avança beaucoup la construction.

Travaux dont
il surchargea le
peuple.

Le chef d'une petite monarchie est bien aveugle , s'il croit pouvoir s'arroger impunément une autorité absolue et tyrannique. En vain , il veut se rassurer par la frayeur qu'il imprime ; tous les momens sont ef-

Il ne faut sou-
vent qu'un évé-
nement imprévu
pour perdre un
despote.

frayans pour lui-même. Dans le temps où tout est comme immobile devant lui, et où l'on est forcé à étouffer jusqu'à ses gémissemens, un événement imprévu peut tout-à-coup soulever des citoyens, qui n'ont qu'à oser se regarder pour concerter la ruine du tyran. Nous avons vu comment Hippias perdit la couronne.

Événement
qui fut cause de
l'expulsion de
Tarquin.

Lucrèce, ayant été outragée par Sextus fils de Tarquin, assemble son père, son mari, ses parens, les amis de sa famille elle leur demanda vengeance de l'injure qu'il lui avoit été faite; et, ne pouvant survivre à son affront, elle s'enfonça, en leur présence, un poignard dans le sein.

Ce fut à cette occasion que Junius Brutus, au grand étonnement de ceux qui se trouvèrent à cette scène, montra une présence d'esprit, qu'on n'attendoit pas de lui. Il arrache du sein de Lucrece le poignard tout sanglant : il jure par les dieux de venger cette dame romaine. Tarquinius Collatinus mari de Lucrece, Lucrétius son père, et Valérius se saisissent successivement du même poignard, et répètent les mêmes sermens.

Tarquin, qui faisoit alors la guerre aux Rutules, revint avec précipitation : mais il trouva les portes fermées. Un décret du peuple l'avoit banni lui et les siens : on avoit proscrit la royauté, et dévoué aux dieux infernaux quiconque entreprendroit de la rétablir. Tarquin a régné vingt-quatre ans.

AVANT J.C. 509,
de Rome à 259.

*Hippias est
chassé d'Athènes
la même
année.*

C'est sous ce règne que les livres sibyllins furent apportés à Rome. Une femme inconnue vint, dit-on, trouver le roi, et offrit de lui vendre neuf volumes des oracles des Sibylles. Tarquin refusant d'en donner l'argent qu'elle demandoit, elle en brûla trois, et revint quelque temps après offrir les six autres au même prix qu'elle avoit voulu vendre les neuf. On la traita d'insensée, et sa proposition fut rejetée avec mépris. Elle en brûla encore trois; et, paroissant de nouveau devant le roi, elle l'avertit qu'elle alloit jeter au feu les trois derniers, si on ne lui donnoit la somme qu'elle avoit d'abord demandée. Surpris de la fermeté de cette femme, Tarquin consulta les augures, qui répondirent qu'il ne pouvoit acheter trop cher ce qui restoit de ces livres; et il en

Les livres si-
byllins.

donna le prix qu'on lui demandoit. On a depuis prétendu que ces livres renfermoient la destinée du peuple romain; et on les conservoit avec beaucoup de mystère.

C H A P I T R E I X.

*Considérations sur le temps de la
monarchie romaine.*

QUAND nous étudions l'histoire ancienne, nous oublions en quelque sorte que nous sommes venus après les événemens. Nous les parcourons d'abord avec avidité ; et, parce qu'ensuite nous voulons observer l'enchaînement des choses, nous nous transportons dans les premiers siècles, d'où il nous est facile de prévoir ce qu'on ne prévoyoit pas encore. Alors il nous paroît naturel que ce qui a été la suite d'un usage ou d'une loi, en ait aussi été l'objet, et nous disons : cette révolution est l'effet de cet établissement ; donc cet établissement a été fait dans la vue de la produire.

En jugeant d'après les événemens, nous nous trompons sur les vues que nous attribuons à ceux qui gouvernent.

Cette manière de juger est vraie quelquefois : mais si on en vouloit faire une règle

générale, on accorderoit trop à la prudence humaine. Il est rare que l'homme dispose de l'avenir ; il est même rare qu'il y pense. Ce sont proprement les circonstances qui gouvernent le monde. Elles donnent l'impulsion : elles élèvent , elles précipitent et elles entraînent jusqu'à ceux qui pensent gouverner.

Comment les
circonstances ont
préparé la grandeur
de Rome.

Sur la fin de la monarchie , le territoire de Rome étoit fort borné : il n'avoit que quarante milles en longueur , et trente en largeur. Le gouvernement changea , mais les progrès furent encore très-lents. C'est que les circonstances ne permettoient pas un agrandissement rapide. Il falloit du temps pour assujettir des peuples belliqueux : il en falloit d'autant plus , qu'on ne connoissoit alors ni les moyens de conquérir , ni les moyens de conserver des conquêtes. Les Romains ne savoient que vaincre. Voilà pourquoi ils s'affermirent dans leurs premières possessions. S'il leur avoit été facile de s'étendre, ils auroient été d'autant plus foibles, qu'ils auroient eu plus de provinces à garder. Au contraire, renfermés, quoiqu' malgré eux, dans des bornes étroites,

ils étoient puissans ; parce qu'ils se trouvoient toujours des forces supérieures ou proportionnées à leurs entreprises. Comme les premières victoires avoient donné des citoyens, les dernières en donnoient encore , et cet usage seul préparoit la grandeur de Rome.

Cette lenteur avec laquelle les Romains s'agrandissent, Denis d'Halicarnasse la regarde comme un effet de leur politique. Il semble , selon lui , qu'ayant prévu jusqu'où ils étendroient leur domination , ils ont voulu conquérir lentement , parce qu'ils ont toujours pensé à s'affermir , et à faire servir les conquêtes qu'ils avoient faites , aux conquêtes qu'ils vouloient faire. En conséquence , il les loue de n'avoir rien précipité.

Dès qu'ils n'avoient pas succombé sous les efforts de leurs premiers ennemis, ils devoient s'étendre et envahir insensiblement l'Italie , pour se répandre ensuite avec violence de toutes parts. Mais l'ambition ne les arma , que parce que la nécessité les avoit armés ; et en ne songeant qu'à se défendre , ils se préparèrent à devenir conquérans. Ce

qui doit étonner davantage, c'est la longue paix du règne de Numa.

Voilà ne com-
pense ni les
forces des Ro-
mains ni celles
de leurs enne-
mis.

Il étoit donc naturel qu'ils fussent toujours en guerre, mais nous ne savons pas quelles étoient leurs forces, ni celles de leurs ennemis. Il paroît seulement qu'à cet égard les historiens ont beaucoup exagéré. En effet, quoique les Romains, les Latins, les Sabins, etc., livrent souvent des batailles sanglantes, ils se retrouvent à chaque campagne avec des armées toujours plus nombreuses. Quelle étoit donc la population de Rome et de ces petites villes, dont le territoire étoit si borné, et dont les citoyens paroissent moins occupés à cultiver leurs champs, qu'à ruiner ceux de leurs voisins. Avec quoi subsistoient des peuples aussi nombreux dans un pays sans commerce? Il se pourroit qu'il n'y eût jamais eu autant de Romains, de Latins, de Sabins, etc., qu'il en a péri dans les batailles de Denis d'Helicarnasse et de Tite-Live. Ces historiens auroient dû considérer qu'il y a nécessairement une proportion entre le nombre des soldats et celui des citoyens, et entre le nombre des citoyens et l'étendue du ter-

histoire. Je pourrois remarquer que la campagne de Rome n'a jamais été bien fertile.

La monarchie chez les Romains a duré 244 ans, et on nous dit que cet intervalle a été rempli par sept rois. Cela seroit étonnant dans une monarchie héréditaire, où le petit-fils, encore dans l'enfance, succède quelquefois à un grand-père qui a vieilli sur le trône. Que sera-ce donc à Rome, où l'on ne pouvoit obtenir la couronne qu'à un certain âge, où plusieurs rois ont même péri de mort violente, et où le dernier a survécu treize ans à son expulsion ?

Il est étonnant que Rome n'ait eu que sept rois dans l'espace de 244 ans.

Il y avoit à Rome un usage qui attachoit les familles les unes aux autres par des bienfaits réciproques. Un plébéien trouvoit, dans un patricien qu'il choisissoit pour patron, un protecteur qui l'assistoit de ses conseils, de son crédit, et qui le défendoit contre toute injustice; et ce patricien trouvoit, dans les plébéiens qu'il protégeoit sous le nom de clients, tous les secours dont il pouvoit avoir besoin. S'il n'étoit pas riche, ils contribuoient à la dot de ses filles; ils payoient sa rançon s'il étoit fait prisonnier;

Le patronage.

et ils lui donnoient leurs suffrages, lorsqu'il briguoit une magistrature. Le patron et le client ne pouvoient pas être appelés en justice pour témoigner l'un contre l'autre. L'engagement qui les lioit, étoit réputé sacré, que celui qui l'eût violé, eût été infâme ou sacrilège.

Il me semble que cet usage est du nombre de ceux qui s'introduisent peu-à-peu, dont il n'est pas possible de remarquer les commencemens, et que par cette raison, on est tenté de faire remonter à l'origine du peuple chez qui on les trouve. Voilà, sans doute, pourquoi Denis d'Halicarnasse a mis le patronage parmi les institutions de Romulus. Mais peut-on présumer que les plébéiens aient recherché la protection des patriciens, lorsque les fortunes étoient égales, et que d'ailleurs ils avoient eux-mêmes la plus grande influence dans les comices? Le patronage n'a pu s'établir que dans un temps où les plébéiens, tombés dans la misère et dans l'avilissement, avoient besoin de trouver dans les patriciens, qui monstroient de l'humanité, des protecteurs contre les patriciens qui les tyrannisoient.

pu commencer sur la fin de la mo-
chie. (1).

Je ne sais pas pourquoi, toutes les fois qu'on
Denis d'Halicarnasse, on ajoute toujours, *ce*
critique. Pour moi, j'avoue que je suis bien
é de trouver de la critique dans son histoire.
qui, le premier, lui a donné ce titre peu
é, a trouvé bien des échos.

 LIVRE SIXIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Jusqu'à la création des tribuns du peuple.

Après l'expulsion des Tarquins, on se trouva dans la nécessité de renouveler les lois.

TARQUIN n'avoit respecté aucun des réglemens de ses prédécesseurs. Il n'assembloit jamais le sénat : il ne convoqua jamais le peuple ; et le non-usage paroissoit avoir aboli toutes les lois. On accuse même le roi d'en avoir brisé les tables, afin d'effacer jusqu'aux vestiges. On ne sait pas si, après son expulsion, on se hâta de les recueillir : il paroît plutôt qu'on ne les renouvela qu'à mesure qu'on en sentit la nécessité. Les circonstances exigèrent même qu'on en fit de nouvelles. Quelquefois elles tendoient à concilier les intérêts des patres

ciens avec ceux des plébéiens : plus souvent, favorables à l'un des deux ordres, elles étoient contraires à l'autre.

On se souvint des interrègnes, quoiqu'il n'y en eût point eu depuis la mort d'Ancus Marcius; et cet usage fut rétabli le premier. Lucrétius, à qui le sénat confia la puissance dans ces intervalles, nomma deux magistrats pour gouverner la république. Le choix qu'il fit de Brutus et de Tarquinius Collatinus, fut confirmé dans une assemblée du peuple par centuries.

Création de deux consuls.

Avant J.C. 509, de Rome 245.

Conformément au plan de Servius Tullius, ces deux magistrats furent les chefs du sénat et du peuple. Tout leur étoit subordonné. Ils avoient l'administration de la justice, et celle des deniers publics. Eux seuls pouvoient convoquer le sénat, et assembler le peuple. Ils levoient les troupes, ils nommoient les officiers : ils commandoient les armées, et ils traitoient avec les étrangers.

Leurs fonctions.

On leur donna le nom de consuls, pour marquer qu'on les avoit créés, moins pour servir de la souveraineté, que pour éclairer de leurs conseils. Mais, dans le vrai, on ne

Marques de leur dignité.

proscrivoit en quelque sorte que le nom de roi; car le consulat ne différa de la royauté, que parce que l'exercice en fut borné à une année : d'ailleurs même autorité et même extérieur de la puissance , à la couronne et au sceptre près. Les consuls avoient l'un et l'autre la robe de pourpre , la chaire curule , et chacun douze licteurs. Cependant, parce qu'on craignit que le peuple ne s'effrayât à la vue de vingt-quatre licteurs armés de haches , il fut arrêté que les haches ne seroient portées que devant l'un des deux consuls ; que les douze licteurs qui précédoient l'autre , ne porteroient que des faisceaux de verges , et qu'ils auroient tour-à-tour, chacun pendant un mois , les haches qui marquoient le pouvoir de vie et de mort.

On les tire de
l'ordre des pa-
triciens,

On prit les premiers consuls dans l'ordre des patriciens , qui par-là , se trouvèrent saisis de la souveraineté. Assez puissants pour conserver cette prérogative , ils la conserveront long-temps ; et l'usage établira un gouvernement aristocratique. Cependant les plébéiens , qui se croyoient libres , se livroient à une joie immodérée ;

ils ne prévoyoient pas qu'ils gémiroient bientôt sous une multitude de tyrans.

Pour établir avec plus de solennité la forme qu'on venoit de faire prendre au gouvernement, on fit des sacrifices, on purifia la ville, on proscrivit de nouveau la royauté, et on renouvela tous les sermens qu'on avoit déjà faits.

Solennités
à l'occasion du
nouveau gouver-
nement.

Parce que jusqu'alors l'usage avoit réservé aux rois le droit de présider à quelques sacrifices publics, on conserva le nom de roi au sacrificateur qu'on nomma pour remplir les mêmes fonctions. Mais, afin qu'à l'abri de ce titre, il ne pût pas former des prétentions au trône, on le soumit au grand pontife, on l'exclut de toutes les magistratures, on lui défendit de haranguer le peuple, et on lui ordonna de se retirer des comices, aussitôt après avoir fait les sacrifices.

Sacrificateur
qu'on nommoit
roi.

Tarquin étoit alors en Étrurie. Deux villes puissantes, Véies et Tarquinie, avoient épousé sa querelle. Elles envoyèrent des ambassadeurs à Rome, demandant que les Romains permissent au roi d'aller leur rendre compte de sa conduite, ou qu'au

Conspiration
en faveur de
Tarquin.

moins ils lui restituassent les biens qu'ils avoient à lui. La première proposition fut rejetée, et la seconde causa de vifs débats. Cependant l'objet de Tarquin n'étoit pas le recouvrement de ses biens. Il avoit des partisans à Rome. Il s'agissoit qu'en général les jeunes gens regrettaient la monarchie, et que le nouveau gouvernement étoit odieux à tous ceux qui, sous le roi, croyoient pouvoir se flatter d'être parvenus à la faveur. Il jugea donc qu'il seroit possible de former une conspiration pour le rétablir sur le trône. C'est à ces ambassadeurs travaillèrent, et ils cherchèrent à entrer dans leurs vues une grande partie de la jeunesse romaine, entre autres les fils de Brutus et les neveux de Collatinus.

Les conspirateurs découverts et punis.

La conspiration fut découverte, et il se donna alors un spectacle horrible, mais bien capable de faire naître, dans des âmes fécondes en le fanatisme de la liberté. Brutus, qui vit dans ses fils que des coupables, les condamna, et leur fit attacher la tête en sa présence.

Exil du conseil Tarquin et Collatinus.

Après un exemple pareil, tout dut céder à la considération du bien public.

ain Tarquinius Collatinus tenta de sauver ses neveux. Il fut déposé du consulat, nni pour avoir voulu s'opposer à leur punition. Son nom seul suffisoit pour rendre suspect. Publius Valérius lui succéda. Quant aux biens de Tarquin, on les donna au peuple, qu'on vouloit rendre conciliable avec ce tyran.

Tarquin, n'espérant plus de former un parti dans Rome, mit toute sa ressource dans les peuples qui, de tout temps ennemis des Romains, n'avoient jamais quitté ses loix qu'à regret, et n'attendoient qu'un prétexte pour les reprendre. Il parut à la tête de ceux de Véies et de Tarquinie : les consuls marchèrent contre lui, et on le prit bientôt aux mains. Dès le commencement de l'action, Brutus fut tué par son fils aîné de Tarquin, dans le moment qu'il lui portoit lui-même un coup mortel. On combattit de part et d'autre avec courage : on se sépara avec une perte égale.

Mais, parce que les Romains restèrent maîtres du champ de bataille, ils s'attribuèrent la victoire, et ils décernèrent le triomphe à Valérius. Ce consul entra dans

Brutus est tué
dans un combat.
Ses funérailles.

Rome sur un char à quatre chevaux, et ce honneur qu'on lui accorda, passa en usage. Quant à Brutus, ses funérailles furent une espèce de triomphe. Les chevaliers les plus distingués l'apportèrent à Rome : le sénat sortit hors des portes pour le recevoir : on l'exposa dans la place publique : Valérius en fit l'oraison funèbre, et les dames romaines en portèrent le deuil pendant dix mois.

Suspçons contre le conseil Valérius. Il les dissipa.

¶ Quoique Valérius eût contribué à l'expulsion des rois, il fut soupçonné d'aspirer à la tyrannie, parce qu'il faisoit bâtir, sur le haut du mont Palatin, une maison qui paroissoit faite pour commander la ville, et parce qu'il ne convoquoit pas les comices pour l'élection d'un second consul. Il se hâta de faire raser sa maison. Voyant alors qu'il avoit dissipé les soupçons, il voulut, avant de se donner un collègue, avoir la gloire d'assurer lui-même la liberté des citoyens.

Il fait des amis favorables au peuple. Création des deux questeurs.

Toutes les fois qu'il paroissoit aux assemblées, il faisoit baisser ses faisceaux, comme pour reconnoître la souveraineté du peuple romain. Il supprima même les haches, et

il ordonna que désormais on ne les porteroit devant les consuls , que lorsqu'ils seroient hors des murs. Il fit une loi qui permettoit de tuer tout citoyen qui aspireroit à la tyrannie. Il refusa de se charger des deniers levés pour les frais de la guerre ; et le peuple , par son conseil , confia ce dépôt à deux sénateurs. Il défendit à tout citoyen d'entrer en magistrature , sans le consentement du peuple. Mais , de toutes les lois qu'il fit , celle qui assura le mieux la liberté , et qu'on reçut avec le plus d'applaudissement , fut celle-ci : *tout citoyen , qui aura été condamné par un magistrat , ou à perdre la vie , ou à être battu de verges , ou à payer une amende , aura droit d'en appeler au jugement du peuple , et le magistrat ne pourra passer outre , avant que le peuple ait donné son avis.*

Cette loi portoit atteinte à la puissance consulaire et , par conséquent , à l'aristocratie. Elle est l'époque où la démocratie commence , quoique foiblement ; et c'est sur ce fondement que le peuple élèvera peu à peu sa puissance. Valérius , après avoir fait ces réglemens , qui lui méritèrent le

surnom de *Publicola*, convoqua les mices; et on lui donna pour collègue Lucrécius, père de Lucrece.

Conduite du
sénat avec le
peuple, lors de
la guerre de Por-
senna.

La guerre continuoit. Porsenna, roi de Clusium, capitale d'un des peuples les plus puissans de l'Etrurie, avoit pris les armes pour Tarquin, et vouloit forcer les Romains à lui rendre la couronne. Dans cette conjoncture, le sénat, qui sentit la nécessité de ménager les plébéiens, ne parut occupé qu'à leur procurer des soulagemens. Il distribua du blé à vil prix, et les sénateurs se chargèrent des principaux frais de la guerre; déclarant que le peuple payoit assez à la république, lorsqu'il élevoit des enfans qui pourroient un jour la défendre. Ces sentimens généreux ne devoient durer qu'autant que dureroit la crainte des Tarquins.

Avant J. C. 507,
de Rome 247.

Porsenna prit d'assaut le Janicule, marcha contre les Romains, qui avoient le fleuve derrière eux; et, les ayant mis en déroute, il les eût poursuivis jusques dans Rome, si Horatius Coclès ne se fût présenté à la tête du pont, et ne les eût arrêtés. On dit-on, il soutint leurs efforts; et, lorsqu'o

Horatius Coclès.

upé le pont derrière lui , il passa le
à la nage.

enna affamait Rome, dont il avoit
blocus. C. Mucius médite de sauver
ie par un assassinat. Il pénètre dans
p des ennemis, et il frappe : mais il
vie au ministre, qu'il prend pour le
crété sur-le-champ, et menacé des
uels supplices, il porte le main dans
isier ardent, pour montrer que rien
t l'effrayer : et, par son intrépidité,
ne Porsenna, qui lui donne la vie et
rté. Alors, comme pour reconnoître
nfait, il déclare au roi que trois cents
Romains ont conspiré contre lui, et
viendront tous les uns après les autres
l'assassiner. Porsenna, que cette pré-
conspiration effraie, envoie des
sadeurs à Rome, et fait la paix. On
dque, depuis cet événement, Mucius
nommé Scévola. Il se pourroit que ce
qui se dit d'un homme privé de
de la main droite, eût toujours été
nom de Mucius, et qu'il eût, dans la
donné lieu aux circonstances de cette
ion.

C. Mucius Scé-
vola.

HISTOIRE

Les Romains avoient livré pour otages
 des patriciens et autant de filles de
 la même condition. Clélie persuada à ses com-
 pagnes de s'échapper. Elles s'enfuirent avec
 elle, passèrent le Tibre à la nage, et ren-
 trèrent dans Rome comme en triomphe.
 On les renvoya. Mais, si les Romains se
 piquent d'être fidèles à leurs engagemens,
 Porsenna est généreux. Il loue l'audace de
 Clélie, il la rend à sa famille, il lui permet
 d'emmener avec elle la moitié des otages;
 il renvoie tous les prisonniers sans exiger
 de rançon; et, en se retirant, il fait présent
 aux Romains, de tous ses bagages qu'il
 laisse dans son camp. Il y a vraisembla-
 blement de l'exagération dans l'idée que
 les historiens ont voulu donner de la géné-
 rosité du roi de Clusium.

Récompense
 qu'on accorde
 aux Romains
 qui se sont dis-
 tingués pendant
 la guerre,

Le danger où s'étoient vus les Romains,
 avoit été grand, et leur reconnoissance fut
 vive. On éleva une statue équestre à Clélie,
 l'unique de son sexe à qui Rome ait fait
 cet honneur. Le sénat donna des champs
 à Horatius et à Mucius. Le premier fut
 conduit dans la ville, une couronne sur
 la tête, au milieu des acclamations des

citoyens, qui lui donnèrent chacun la valeur de ce qu'ils dépensèrent en un jour. On lui érigea aussi une statue.

Pour avoir été abandonné de Porsenna, Guerre des Sabins. Ap. Claudius. Tarquin ne fut pas sans ressource : les Sabins armèrent pour lui. Pendant cette guerre, qui dura plusieurs années, un Sabin, nommé Ap. Claudius, qui s'étoit opposé au parti qu'avoit pris ses compatriotes, vint à Rome où il amena cinq mille hommes en âge de porter les armes. Il fut fait patricien : on l'admit dans le sénat, et on accorda le droit de cité à tous ceux qui l'avoient suivi. Il est le chef d'une famille qui jouera un rôle dans la république.

Sur la fin de cette guerre, on décerna Avant J. C. 503 ans. les honneurs du triomphe aux consuls P. Posthumius et Agrippa Ménénus; mais avec quelque différence, par rapport au premier qui avoit perdu une bataille. C'est Le petit triomphe ou l'ovation. à cette occasion que s'introduisit le petit triomphe ou l'ovation. Si, dans le grand triomphe, le général faisoit son entrée sur un char, le sceptre en main, portant une couronne d'or ou de laurier, et revêtu

d'une robe consacrée à cette solennité paroît que, dans l'ovation, il la faisoit à ou à cheval, sans sceptre, avec une couronne de myrte, et revêtu seulement de la robe consulaire.

Avant J. C. 507,
de Rome 153.

Cette guerre finissoit à peine, qu'une autre commença. Plusieurs peuples du Latium formèrent une ligue, dans laquelle entrèrent les Herniques et les Volsques. Ils s'engagèrent, par des sermens solennels, à ne point se détacher de l'alliance commune, et à ne point traiter séparément avec les Romains. Ils avoient à leur tête pour généraux, Sextus Tarquinius, fils de Tarquin, et Octavius Mamilius, son gendre.

Les dissensions commencent dans la république.

Les Romains avoient déjà eu des avantages, lorsqu'il s'éleva des dissensions entre les patriciens et les plébéiens, que le sénat commençoit à négliger moins, refusèrent de s'enrôler, disant qu'ils étoient las de vaincre pour des maîtres avides, qui les tenoient dans l'indigence.

Quelle en est l'origine.

Nous avons vu que, sous Romulus, lorsqu'on fit le partage des terres, on en rés

partie pour le domaine public, et qu'on donna le reste aux citoyens; en sorte que chacun eut deux arpens. Dans la suite, lorsque Rome étendit son territoire, on ne continua pas de réserver, pour le domaine public, une partie des terres de conquêtes : on ne continua pas de partager également l'autre partie entre tous les citoyens, qu'il étoit juste d'en donner par préférence à ceux qui n'en avoient pas. L'équité même ne présida pas toujours à cette distribution; et il arriva que les riches, les puissans, parce qu'ils étoient plus nombreux, s'approprièrent souvent les terres nouvellement conquises. Ils ne s'en tinrent pas : ils usurpèrent encore sur le domaine public, et souvent ils dépouillèrent les pauvres.

L'abus s'accrut, lorsqu'après Servius Tullius, les riches eurent la plus grande autorité : il s'accrut encore, lorsque, après l'expulsion des rois, les patriciens furent les souverains de la république. Ils furent même autorisé par les lois, ou du moins par un usage qui en tenoit lieu. Un citoyen pauvre, qui ne pouvoit pas s'acquitter,

Durété des créanciers.

étoit livré à son créancier ; on l'enchaînoit afin qu'il ne pût pas s'enfuir : on l'employoit aux travaux les plus durs : on le traitoit comme un esclave ; et le créancier croyoit user d'un droit légitimement acquis. Ce droit néanmoins étoit d'autant plus injuste que le bien d'un citoyen, qui avoit été dans la nécessité de contracter des dettes, se trouvoit promptement absorbé par des usures arbitraires et accumulées, que les lois ne réprimoient pas. Ce fut cette injustice qui souleva les plébéiens : ils refusèrent de s'enrôler, si on ne leur faisoit une remise de leurs dettes, ou du moins d'une partie.

On regardoit la remise ou la réduction des dettes comme un violement de la foi publique.

Le sénat s'étant assemblé à ce sujet, quelques sénateurs opinèrent pour le soulagement des pauvres. D'autres aussi, ce furent les plus riches, regardèrent la suppression ou la réduction des dettes comme un violement de la foi publique. Ap. Claudius soutenoit même que le peuple étoit fait pour être opprimé ; jugeant qu'il n'étoit pas pauvre, il seroit insolent. Avec de telles maximes, l'oppression devoit tous les jours aller en croissant.

ne prétends pas condamner toutes les
 s qu'on apportoit en faveur des créan-
 je crois, au contraire, que les débi-
 avoient souvent tort. Les propriétés

Les créanciers
 étoient en droit
 de se faire payer
 de tout ce qui
 leur étoit dû : les
 usuriers ne l'é-
 toient pas.

t être respectées. C'est une loi fon-
 tale sans laquelle une société civile
 roit subsister ; il seroit donc injuste
 ver un créancier de l'argent qu'il a
 Il doit même lui être permis d'en
 un intérêt : car il n'est pas de l'équité
 faire perdre les profits qu'il auroit
 e, en employant son argent dans le
 erce ou dans une acquisition.

térêt ; lorsqu'il est fondé sur ce prin-
 st donc légitime. Mais, si celui qui
 abusant de la situation où est celui
 emprunte, met à son argent un prix
 ire, il usurpe alors d'autant plus sur
 d'autrui, qu'il met à son argent un
 and prix. La loi de propriété est
 olée ; et ce violement est proprement
 n doit nommer *usure*.

créanciers n'étoient pas injustes ,
 créanciers, puisque, en cette qualité,
 andoient l'argent qu'ils avoient prêté,
 rêt qui leur étoit dû légitimement.

C'est comme usuriers qu'ils étoient injustes ; parce qu'en cette qualité , ils demandoient ce qui ne leur appartenoit pas. Parmi les débiteurs , il y en avoit , sans doute , qui s'étoient ruinés par leur mauvaise conduite et par conséquent , on ne devoit point avoir égard à leurs plaintes. Mais il étoit difficile d'en faire le discernement ; et leur mauvaise conduite n'étoit pas une raison pour refuser de rendre justice aux autres. Le gouvernement , par sa négligence à réprimer les usures , autorisoit en général tous les débiteurs à réclamer contre la dureté des créanciers : en leur refusant de réduire les dettes , il les forçoit à payer plus qu'ils ne devoient ; et il se rendoit odieux , lorsqu'il livroit à la servitude ceux qui ne pouvoient pas s'acquitter. Cet abus étoit une suite de la constitution vicieuse de cette république dans laquelle le plus grand nombre de citoyens , réduits à la nécessité d'emprunter pour vivre , étoient réduits à l'impossibilité de payer.

Le sénat accorde une sur-somme pour les dettes.

Pendant qu'on agitoit ces questions , que les deux partis , qui crioient également à l'injustice , exagéroient mutuellement

leurs torts, l'ennemi approchoit, et il étoit temps de faire cesser ou de suspendre au moins les dissensions. Le sénat donna un décret, par lequel il accorda une surséance pour toutes sortes de dettes; et il promit de reprendre cet affaire aussitôt après que la guerre auroit été terminée.

Cette démarche, qui n'assuroit rien pour l'avenir, n'étoit qu'un artifice de la part du sénat. Aussi les plébéiens n'y furent pas trompés. Ils persistèrent dans le refus de donner leurs noms pour l'enrôlement : ils déclarèrent même que, s'ils n'obtenoient l'abolition des dettes, ils abandonneroient la ville. Cependant les consuls n'avoient pas assez d'autorité pour se faire obéir, parce que depuis la loi Valéria, c'est ainsi qu'on nommoit la loi portée par Valérius Publicola, tout citoyen, condamné par un magistrat, avoit droit d'en appeler au peuple.

Pour éluder cette loi, le sénat fit un décret par lequel il ordonna que T. Lartius et Q. Clélius, alors consuls, se démettroient de leur pouvoir; qu'il n'y auroit qu'un seul magistrat; qu'il seroit choisi par le sénat, et confirmé par le peuple: qu'il gouverneroit

*Les plébéiens
refusent de s'en-
rôler.*

*Création d'un
dictateur.*

*Avant J. C. 491,
de Rome 216.*

*Cette année les
Perses jouet-*

*tent. P'ionie
qu'Aristago-
ras avait sou-
levée contre
eux.*

avec une autorité absolue , sans avoir compte à rendre ; et que son pouvoir s'étendoit pas au-delà de six mois. Le peuple , assemblé par centuries , consentit à la création de ce magistrat suprême ; soit parce que , dans ces comices , les riches se trouvoient les maîtres des délibérations , et parce que les pauvres se flattoient que le nouveau chef de la république auroit égard à leurs plaintes. Le dictateur , c'est ainsi qu'on nomma ce magistrat , créé d'abord pour forcer le peuple à l'obéissance , et d'une grande utilité , lorsque dans la suite on jugera nécessaire de suppléer à la lenteur du gouvernement républicain , et de donner toute l'activité dont la monarchie est capable.

*Il est nommé
par l'un des
deux consuls.*

Le sénat ordonna que l'un des deux consuls nommeroit le dictateur , ce qui fut toujours observé depuis , et , en conséquence d'une seconde délibération , que , dans la conjoncture présente , il nommeroit son collègue. Après une généreuse contestation entre eux , Clélius nomma Lartius.

*Le dictateur
termine la guerre
par une trêve.*

Lartius choisit pour lieutenant ou général de la cavalerie , Sp. Cassinus Viscellinus.

il reprendre les haches aux lieuteurs : en lieu de douze il en fit marcher vingt-quatre levant lui. C'est ainsi qu'il se montra dans la place publique. A la vue de cet appareil effrayant, aucun citoyen n'osa désobeir, et tous ceux qui furent appelés par le dictateur, se rangèrent sous les enseignes. De quatre corps qu'il forma, il en laissa un pour la garde de la ville. Il ouvrit la campagne avec les trois autres. Il remporta quelques avantages sur les Latins : il réussit, sur-tout, à les diviser : et, les ayant amenés à une négociation, il conclut une trêve d'un an. Le retour à Rome, il abdiqua, quoique le temps de sa magistrature ne fût pas expiré.

Sous le consulat suivant, il ne se passa rien de remarquable. Il n'y eut point même de troubles au dedans, parce que le décret du sénat empêchoit qu'on inquiétât les délateurs. Mais la guerre ayant recommencé l'année suivante, on eut recours à la dictature pour aller au-devant de la désobéissance du peuple ; et le consul Aulus Posthumius fut nommé dictateur par son collègue. Ce général termina la guerre par une victoire qu'il remporta près du lac Régille. Mamilius

Quintus Fabius
Maximus
dictateur
l'année suivante

Avant J.C. 414
de Rome 214.

y fut tué : Tarquin y perdit deux fils qui lui restoient : il se retira à Cumes , où il mourut quelque temps après ; et les Latins firent la paix.

Le sénat ne ménage plus le peuple.

Avant J.C. 498.
de Rome 259.

Jusqu'alors les sénateurs avoient senti le besoin de ménager la multitude , qui pouvoit d'un moment à l'autre se déclarer contre les Tarquins et les rappeler. Mais à peine furent-ils délivrés de cette crainte , que croyant n'avoir plus de ménagemens à garder , ils abusèrent étrangement de l'autorité qu'ils s'arrogèrent. Ap. Claudius , alors consul , se montra ouvertement comme le chef de la tyrannie.

Soulèvement du peuple , qui refuse de s'entraîner.

Cependant le sénat devoit céder tôt ou tard. Si les plébéiens se réunissoient , ils faisoient la loi : il ne falloit pas les y forcer. Déjà ils s'attroupoient dans différens quartiers : ils murmuroient contre les sénateurs et ils faisoient des imprécations contre Ap. Claudius , lorsqu'un vieux citoyen , qu'on reconnut pour avoir servi avec distinction et qui montrait les cicatrices de plusieurs blessures , parut dans la place publique , et demanda justice de l'état déplorable où l'avoit réduit un créancier. Pendant

guerre dans laquelle il servoit en qualité de centurion , son champ avoit été ravagé. L'ennemi avoit brûlé sa maison , pillé ses biens , et enlevé ses troupeaux. Sans argent , et forcé néanmoins à payer le tribut qu'on exigeoit de lui , il avoit emprunté. Les intérêts s'étant accumulés , il n'avoit pu acquitter sa dette , quoiqu'il eût vendu tout ce qu'il possédoit ; et il s'étoit livré à son créancier , qui , le traitant comme un criminel , lui avoit fait déchirer le corps par ses esclaves. On voyoit encore les vestiges sanglans des coups de verges qu'il avoit reçus. Ce spectacle ayant excité un soulèvement général, Ap. Claudius n'échappa qu'à peine à la fureur du peuple , et Publius Servilius , son collègue , n'appaisa la sédition , que parce qu'il offrit d'intercéder pour le peuple auprès du sénat.

Telle étoit la situation des choses , lorsqu'on apprit que les Volsques étoient entrés en armes sur les terres de la république. Dans cette conjoncture , le sénat , qui se voit des ennemis au dedans et au dehors , sent d'autant plus sa foiblesse , que le caractère inflexible d'Ap. Claudius contribuoit à ré-

volter les esprits. Heureusement P. Servilius étoit agréable à la multitude : le sénat le chargea de ramener le peuple à son devoir.

Servilius l'appaise, en lui promettant l'abolition des dettes.

Ce consul représente que, dans la circonstance où l'ennemi est aux portes, il n'est pas possible de délibérer sur les moyens de soulager les pauvres. Il promet qu'aussitôt que la guerre sera finie, on y songera sérieusement; et en attendant, il donne un édit pour surseoir toute poursuite au sujet des dettes. Sur sa parole, les plébéiens s'enrôlèrent à l'envi, aimant mieux marcher contre l'ennemi, sous les ordres de ce général, que de rester dans la ville sous le gouvernement de Claudius. Les Volsques furent défaits, et perdirent quelques places.

Il triompha malgré le sénat. Il avoit même le peuple.

Il étoit d'usage de réserver pour le trésor public une partie du butin; et Servilius l'avoit distribué tout entier aux soldats. Claudius lui en fit un crime : il l'accusa de chercher à se rendre populaire; et il lui fit refuser le triomphe. Servilius, sensible à cet affront, rassembla le peuple dans le champ de Mars, représenta l'injustice qu'on lui faisoit, et triompha. Il est le premier qui ait obtenu cet honneur, malgré les opposi-

tions du sénat. Sa faveur ne dura pas. Suspect au sénat, parce qu'il favorisoit le peuple, il devint odieux au peuple, parce qu'il n'exécuta pas les promesses qu'il lui avoit faites. Il auroit voulu tenir sa parole: mais il vouloit aussi ménager les deux partis, et il les choqua tous deux également.

Sous ce consulat et sous le suivant, les troubles s'accrurent au point, que les créanciers, exposés aux insultes du peuple, étoient maltraités sous les yeux mêmes des consuls. Les plébéiens, à l'abri de la loi Valéria, tenoient des assemblées secrètes: ils s'ameutoient impunément: ils refusoient de s'enrôler; et cependant les Sabins, les Éques et les Volsques, instruits de ces dissensions, armôient contre la république.

Les troubles
croissent.

Après de longues délibérations, les sénateurs, sur l'avis de Claudius, arrêlèrent qu'on créeroit un dictateur, et plusieurs le nommoient lui-même. Mais les plus sages, qui sentoient la nécessité d'user de ménagemens, firent tomber le choix sur Manius Valérius, frère de Publicola, et par cette raison, agréable au peuple. Tout réussit, comme ils l'avoient prévu. Cette politique

Dictature de
Valérius.

Avant J.C. 494,
de Rome 260.

néanmoins avoit un terme ; car on ne devoit pas présumer que les plébéiens seroient continuellement les victimes des mêmes artifices ; et il étoit facile de prévoir qu'un soulèvement général forceroit enfin le sénat à recevoir la loi.

Vainqueur des ennemis, Valérius se rendit au sénat : il demanda un sénatus-consulte qui le dégagât de sa parole ; et on le lui refusa. Alors il assemble le peuple. Il rend justice au courage des soldats qui ont combattu sous lui : il se plaint de ne pouvoir tenir les engagemens qu'il a pris avec eux ; et il abdique la dictature, déclarant que, s'il ne pouvoit pas soulager les pauvres, il ne vouloit pas non plus être l'instrument de la tyrannie des riches. Le peuple, qui ne doutoit pas de sa sincérité, le reconduisit avec de grandes acclamations.

Retraite sur le
mont Sacré.

Trompé tant de fois, le peuple ne vouloit plus l'être. Il paroissoit vouloir se faire justice lui-même ; et son audace commençoit à donner de l'inquiétude. Pour prévenir tout soulèvement, le sénat défendit aux consuls de licencier les troupes, et leur ordonna de les conduire hors des murs, sous pré-

texte que les Éques avoient repris les armes.

Les soldats , en s'enrôlant , juroient de ne point abandonner les drapeaux , sans un congé exprès. Il sembloit donc qu'ils ne pouvoient pas se soustraire à leurs chefs. Mais le sénat leur avoit appris à éluder les lois. Ils imaginèrent de désertre avec leurs drapeaux ; et ayant Sicinius Bellutus à leur tête, ils se retirèrent à trois milles de Rome sur une montagne, qu'on a depuis nommée le mont Sacré. La plus grande partie du peuple alla se joindre à eux.

Tel est le caractère de la tyrannie : elle ne craint rien , ou elle craint tout ; et souvent , lorsqu'elle commande avec le plus de hauteur , elle touche au moment où elle va céder. Obligé de traiter avec les mécontents, le sénat eut besoin pour cette négociation des patriciens les plus agréables au peuple. Il accorda plus qu'il n'avoit refusé jusqu'alors. Après avoir obtenu l'abolition des lettres, les plébéiens, voulant des sûretés pour l'avenir, demandèrent des magistrats qui eussent le droit de s'opposer aux décrets qui leur seroient contraires ; et il les obtinrent.

Cette nouvelle magistrature fut annuelle,

Le peuple obtient des tribuns.

Avant J.C. 493.
de Rome 161.

comme le consulat. Les plébéiens eurent seuls le droit d'y aspirer. Ces magistrats, qui devoient être au nombre de cinq, furent nommés tribuns du peuple, parce qu'on prit les premiers parmi les tribuns militaires, qui commandoient les légions. On déclara leur personne sacrée. On fit à ce sujet une loi, que tous les Romains jurèrent d'observer : on la nomma *sacrée* par cette raison, et on donna le même nom à la montagne sur laquelle elle avoit été faite. Avant de rentrer dans la ville, le peuple, dans le camp-même, élut deux tribuns, qui choisit parmi ses chefs, et qui se donnèrent trois collègues. Les suffrages furent recueillis par centuries. On arrêta que les tribuns n'exerceroient leur autorité que dans Rome, et à un mille au-delà.

Création des
deux édiles.

Les tribuns demandèrent deux magistrats pour les aider dans leurs fonctions; et on les leur accorda. Ces nouveaux magistrats furent nommés édiles. D'après cette dénomination, on pourroit conjecturer qu'ils ont eu, dès les commencemens quelque inspection sur les édifices, si cette inspection avoit appartenu aux tribuns; c

es historiens ne disent pas. Il est
n que dans la suite , ils veilleront à
etien des bâtimens publics , qu'ils
t l'intendance des jeux , qu'ils seront
és de la police , et qu'ils prendront
issance de bien des affaires , aupa-
t réservées aux consuls.

CHAPITRE II.

*Considérations sur les Romains après
la création des tribuns.*

La monarchie
ne pouvoit de-
venir odieuse
que sous les der-
niers rois.

ROME eût péri, comme le remarque Tite-Live, si, par un amour prématuré de la liberté, la royauté eût été abolie sous les premiers rois. La république n'eût pu se défendre contre les ennemis, qu'elle auroit eus tout-à-la-fois au dedans et dehors; et il est heureux que la monarchie ne soit devenue odieuse, que lorsque Rome étoit assez puissante pour se soutenir elle-même.

C'est un bonheur en effet : mais ce bonheur est une chose naturelle dont il est aisé d'appercevoir les causes. La royauté pouvoit devenir odieuse, que lorsque la puissance du monarque se seroit accrue avec la puissance de la monarchie. Tant que Rome étoit foible, elle ne pouvoit craindre des rois, qui, étant foibles e

es, étoient faits pour craindre le peuple. L'arquin n'osa être tyran, que parce qu'il arma pour lui contre les Romains, les peuples qu'il avoit vaincus, et les alliés de Rome ; et il n'eût pas osé l'être, s'il n'eût régné à la place de Numa ou d'Annius Marcius.

La création des tribuns est l'époque où l'amour de la liberté commence. Sous les premiers Romains le gouvernement avoit été doux ou sévère suivant le caractère des souverains ; mais les Romains n'avoient point pensé à la liberté. S'ils l'eussent été, Rome n'eût pas été qu'une petite monarchie. Ils n'avoient pas plus pensé à l'être sous les premiers, s'ils avoient trouvé, dans les sévères, des maîtres moins tyranniques : et la liberté publique eût fait peu de progrès. C'est seulement quand ils voulurent n'être pas opprimés qu'ils songèrent à se rendre libres. Pendant le mot de liberté retentissoit dans Rome ; mais la chose n'y étoit pas encore. Les Romains n'en firent que plus d'efforts pour s'en saisir ; et ces efforts furent la principale cause de leur aggrandissement. Les dissensions continuelles en-

L'amour de la
liberté commence
à la création
des tribuns.

tre les patriciens et les plébéiens tiendront dans les deux ordres cet du commandement, qui doit les maîtres de tant de nations.

En quoi consistoit la liberté à Sparte,

A Sparte, on étoit véritablement parce que le partage qui avoit été fait de la souveraineté, maintenoit l'égalité, des citoyens pauvres. Tout étoit réglé par l'ordre assuré par les lois, ne permettait pas les moindres dissensions.

▲ Athènes,

Athènes étoit libre encore, par la souveraineté résidoit dans le peuple et qu'à cet égard tous les citoyens étoient égaux. Mais l'inégalité des richesses ne pouvoit pas permis de contenir la liberté de justes bornes. Comme l'ordre changeoit au gré de la multitude, et étoit bientôt au gré de ceux qui la remuoient, la liberté ne pouvoit pas ne pas dégénérer en licence ; et la licence devoit croître en licence, les factions, les chefs de parti se voyoient tout permis pour obtenir la faveur du peuple capricieux, dont ils reconnoissoient la souveraineté, et à qui aucun corps ne contesloit.

▲ Rome,

Les Spartiates étoient donc libres,

Athéniens l'étoient trop. Les Romains auront bien de la peine à l'être; et, s'ils l'avoient été comme l'un ou l'autre de ces deux peuples, ils n'auroient jamais fait de grandes conquêtes.

Rome est pauvre comme Sparte, mais tous les citoyens ne le sont pas. Les richesses, inégalement réparties, continueront d'être une cause d'oppression. Les opprimés ne seront donc pas libres, et les oppresseurs n'auront qu'une liberté mal assurée, parce que leur puissance sera mal assurée elle-même. Il n'y aura entre les deux ordres, les patriciens et les plébéiens, qu'une jalousie de domination, qu'on prendra pour amour de la liberté. Toujours ennemis, ils s'observeront continuellement avec inquiétude: et, comme la tyrannie a passé des Tarquins aux patriciens, elle passera des patriciens aux plébéiens, et des plébéiens à un monarque. Vous voyez que, dans ce passage, il sera difficile de trouver un moment où la nation soit véritablement libre; et que, si ce moment arrive, ce ne sera qu'un moment.

Les tribuns n'avoient que le droit de s'op-

Le tribunat est une source de dissensions.

poser aux lois qui pouvoient être contraire aux intérêts des plébéiens. Mais il étoit à présumer que, pour donner plus de force à leur opposition, ils formeroient des prétentions et se feroient de nouveaux droits. Ainsi cette magistrature, créée pour terminer les querelles, ne faisoit dans le vrai que les suspendre : elle devenoit une source de dissension.

Les deux ordres
sont jaloux de
commander dans
Rome.

Au milieu de ces dissensions, les deux ordres doivent être tous les jours plus jaloux de l'autorité : les patriciens, pour conserver toute entière, ou pour en conserver au moins ce qu'ils n'auront pas encore perdu ; les plébéiens, pour la partager, ou pour l'envahir entièrement, lorsqu'ils en auront obtenu une partie.

Ils portent ce
caractère dans
les guerres qu'ils
ont avec leurs
voisins.

Jaloux de commander dans Rome, les deux ordres porteront ce caractère dans les guerres qu'ils feront à leurs voisins. Ils croiront bientôt avoir droit de commander à tous. Ce sentiment augmentera leur confiance ; et leurs succès en seront d'autant plus assurés, que les peuples, qui n'auront pas ce même sentiment, se défendront, en quelque sorte, comme s'ils n'avoient qu'un droit d'opposition.

Avant les Romains, il ne paroît pas
 s'il y eût en Italie aucun peuple qui am- Les guerres en
 deviennent plus
 destructives.
 tionnât de faire des conquêtes. Tous se
 rnoient à ce que j'appelle le droit d'oppo-
 sition. On opposoit la force à la force ; les
 terres n'avoient d'autre objet que de ven-
 r une injure par une injure , et chaque
 é ne songeoit qu'à se conserver.

La tyrannie des patriciens avoit donné
 x plébéiens l'ambition de partager l'au-
 rité : la domination des Romains, aussit
 qu'elle commence , doit donner aux
 autres peuples l'ambition de partager l'em-
 re. Les guerres alors changent d'objet :
 es en deviennent plus destructives , et
 les le sont d'autant plus , que l'usage ,
 i ne laisse entre la victoire et la défaite
 e l'esclavage ou la mort , fait une loi de
 défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Parce que les passions croissent par les
 bstacles , l'ambition de dominer croîtra
 lans les Romains par les revers autant que
 par les succès ; et ce sera la passion de
 chaque citoyen.

Ils ont eu de bonne heure pour maxime
 de ne point céder à la force , parce que ,

Comment
 les Romains doi-
 vent être tou-
 jours plus ambi-
 tieux de com-
 mander aux au-
 tres peuples.

dès leur établissement, ils se sont trouvés dans des circonstances où il falloit nécessairement vaincre ou périr.

La nécessité de vaincre ou de périr a continué pour eux , et ils ont persévéré dans la même maxime. A la fin de chaque guerre, toujours victorieux , et victorieux souvent après avoir été menacés des grands dangers, ils se sont confirmés dans la pensée, qu'avec du courage, si on n'est quelquefois vaincu , il reste toujours assez de ressources pour n'être jamais asservi.

Constans à se conduire d'après cette maxime, dont ils ne pourront pas se départir, ils montreront encore plus d'ardeur après les revers , qu'après les victoires. C'est pourquoi il ne leur arrivera jamais de demander la paix à un ennemi à moins qu'il sera plutôt possible de les exterminer que de les subjuguier.

Pour achever de découvrir les principales causes des progrès des Romains, nous suivons les maximes qu'ils se sont données sous les deux premiers rois.

Lorsque les Romains se sont établis

Usages et maximes des Romains sous Romulus.

mont Palatin, ils ont pensé, sans doute, que la force est la suprême loi, et que tout ce qu'on obtient par le courage, est bien acquis. Ils ne pouvoient pas avoir d'autres maximes.

Cependant ils voyoient leur foiblesse ; s'ils ne se hâtoient pas de contracter des alliances, ou d'attacher à leur sort les premiers peuples vaincus, ils devoient craindre de succomber sous le nombre de leurs ennemis. Ce besoin fut pour eux une nécessité d'ouvrir dans Rome un asyle, et d'y transporter encore les peuples qu'ils omptioient. Il acquirent, par-là, continuellement de nouvelles forces. Pouvant tous les jours plus, ils pensèrent aussi avoir le droit d'entreprendre tous les jours davantage. De nouveaux succès ayant augmenté leur confiance et leurs prétentions, ils se sont conduits, dès les commencemens, comme s'ils avoient déjà formé le projet de conquérir l'Italie. Or ils continueront, sans doute, si la fortune leur est favorable : car on ne quitte pas des maximes et des usages dont on se trouve bien.

Numa vint. Je ne hasarderai pas beau-

Sous Numa, ils devinrent su-

coup, si je dis que ses idées sur la morale
 étoient aussi peu saines que sur la religion.
 Les nations plus épurées n'auroient pas
 même été à la portée du peuple qu'il gou-
 vernoit. Je ne vois dans ses réglemens que
 de nouvelles cérémonies. Elles adoucis-
 soient, à la vérité, des mœurs barbares ;
 mais elles ne pouvoient pas éclairer des es-
 prits grossiers. Certainement les Romains
 n'en ont pas mieux connu la justice : ils ap-
 prent seulement à se couvrir du voile de la
 religion. Depuis, ils furent toujours super-
 stitieux, sans jamais cesser d'être brigands.
 Scrupuleux observateurs des formules
 qu'ils se sont prescrites, ils n'imagineront
 pas que les dieux puissent jamais être contrai-
 nés, et ils plieront la superstition à toutes
 leurs vues ambitieuses. La bonne foi, l'équité
 la justice seront continuellement dans leur
 bouche. A les entendre, les sermens seront
 des engagemens sacrés et inviolables ; et il
 traiteront de sacrilèges les infractions au-
 traités. Ce langage, joint à mille pratiques
 religieuses, en imposera ; parce qu'en effet
 ils seront justes, toutes les fois que la justice
 s'accordera avec leurs intérêts.

Les peuples foibles , qui croiront en être protégés , contribueront à leur donner une réputation de piété et de justice. Ils applaudiront à toutes leurs entreprises : ils regarderont , en quelque sorte , comme des rebelles , les peuples qui oseront résister ; et cette république , injuste par sa constitution même qui la force à être conquérante , ne pourra prendre les armes que pour punir.

Les Romains concilieront admirablement les parjures avec les engagements les plus sacrés , parce qu'ils n'ont aucune idée précise de ce qu'ils appellent parjure et engagement. Maîtres par la force d'interpréter les traités , ils les éluderont , ils manqueront vertement à la foi jurée , et ils ne se croient pas coupables d'infraction. Ils se feront encore un principe fort commode , lorsqu'ils persuaderont que les dieux les destinent à commander aux autres peuples : car , près ce principe , sera-ce à eux qu'il faudra reprocher quelque injustice , ou aux nations qui refuseroient de se soumettre ? Je ai donc , pour leur justification , qu'ils sont injustes , moins à dessein , que par ignorance. De brigands sous Romulus , ils

*Ils ne sont
qu'hypocrites.*

sont devenus superstitieux sous Numa ; et nous ne trouverons plus, dans leur conduite, qu'une hypocrisie que nous nommons politique.

Si vous considérez donc les maximes et les usages, dont il se sont fait une habitude sous les deux premiers rois, et si vous les combinez avec les circonstances par où ils passeront, vous comprendrez comment ils conserveront pendant long-temps les mêmes mœurs, et comment ils suivront constamment les mêmes maximes. Vous reconnaîtrez que, comme brigands, ils auront toujours besoin de faire la guerre ; et que, comme superstitieux, le moindre prétexte la leur fera toujours paroître juste. En conséquence, ils n'auront jamais de scrupule de prendre les armes pour leurs alliés, ou de s'allier des peuples qui leur fournissent l'occasion de les prendre.

Les nations
n'ouvrent pas les
yeux sur l'injus-
tice des entrepri-
ses des Romains.

Les nations ouvriront à peine les yeux sur cette injustice des Romains, parce qu'elles n'ont pas elles-mêmes des idées plus saines. Les préjugés de ces siècles barbares, où la considération s'accordoit au brigandage, où les termes de justice et d'équité passaient

des expressions de foiblesse, sont en-
à bien des égards, la règle de leurs
sens. Car si, depuis qu'elles sont civi-
, elles condamnent le brigandage et
igands, elles ne les condamnent que
ces noms : elles les considèrent sous
de *conquêtes* et de *conquérans* ; et,
u'il n'y ait que les mots de changés,
regardent comme des succès glorieux,
vastation des provinces, la ruine des
riches et la fondation des nouveaux
es. Il semble que nous applaudissions
grandes révolutions, parce qu'elles
offrent de grandes calamités : les con-
as deviennent l'objet de notre admi-
stupide : et le droit de conquête s'éta-
omme un droit incontestable. Ce pré-
ivroit aux Romains tous les peuples
pouvoient conquérir.

dissensions, qui ont été suspendues
création des tribuns, vont recom-
r. Elles se renouvelleront continuel-
t, jusqu'à ce que toutes les dignités
communes aux deux ordres ; et elles
nt d'une année à l'autre, les mêmes
pendant près de deux siècles. Il est

Les dissensions
des deux ordres
de la république
offrent les mê-
mes scènes, pen-
dant près de
deux siècles.

nécessaire de les observer, pour juger des révolutions qu'elles amènent dans le gouvernement : mais il seroit à souhaiter que le lecteur qu'elles fussent moins uniformes. Les historiens y répandent de la variété dans les portraits qu'ils font des chefs des deux partis, et par les discours travaillés qu'ils prêtent aux uns et aux autres. Pour moi je me contenterai d'en abréger le récit ; parce que je ne crois pas qu'on doive écrire l'histoire, comme un roman.

C H A P I T R E I I I.

squ'à la paix que Coriolan accorde aux Romains.

Les tribuns, habillés comme de simples citoyens, n'avoient extérieurement aucune marque de puissance. Sans tribunal, sans juridiction, sans gardes, ils étoient accompagnés d'un seul domestique qu'on nommoit *tor*; et, se tenant à la porte du sénat, ils entroient que lorsque les consuls les faisoient appeler. Établis pour protéger les citoyens, ils pouvoient d'un seul mot, *revo*, suspendre ou annuler les décrets des consuls et du sénat : mais, comme nous l'avons vu, ils n'avoient d'autorité que dans la ville, tout au plus à un mille aux environs.

Les tribuns n'avoient aucune marque de puissance.

Tout paroissoit tranquille. Les sénateurs, qui avoient travaillé à la réunion des deux tribus, s'applaudissoient du succès de leur négociation. Ils ne voyoient rien à redouter des magistrats, qui n'avoient pas

Ils ne dévoient point intervenir dans la législation.

même l'extérieur de la puissance. Cependant, puisque le sénat s'étoit relâché, devoit se relâcher encore. On pouvoit prévoir que les tribuns ne se borneroient pas à se tenir sur la défensive, et qu'ils seroient forcés d'attaquer, lorsqu'ils voudroient faire valoir leurs oppositions. Si on ne le pouvoit pas, on ne tarda pas à l'apprendre.

Troubles à l'occasion d'une famine.

Avant J.C. 493,
de Rome 162.

Une grande partie des terres n'avoient étéensemencée, parce que le temps, où le peuple se retira sur le mont Sacré, étoit précisément celui où l'on devoit faire les semailles. Le sénat, qui auroit pu prévenir la disette, n'avoit pris aucunes mesures; et la famine se faisoit déjà sentir, lorsqu'il y eut du bled dans la Campanie, dans l'Étrurie, jusques dans la Sicile, pour en faire venir des blés. Il avoit manqué de prévoir, et les tribuns l'accusèrent de vouloir affaiblir le peuple. Ils répandirent que les riches patriciens avoient des provisions chez eux, qu'ils enlevoient secrètement tout le bled qu'on apportoit à Rome.

Les consuls convoquèrent le peuple pour justifier le sénat : mais, continuellement interrompus par les tribuns, il ne leur

possible de se faire entendre. S'ils représentent que les tribuns, bornés au seul d'opposition, devoient se taire, et être en silence le résultat des résolutions soient prises; les tribuns répondoient avoient, plus que tout autre magistrat, le droit de prendre la parole dans les assemblées du peuple, comme les consuls avoient le droit dans les assemblées du sénat, auxquels ils présidoient. On disputoit de part et d'autre avec chaleur, lorsqu'un des consuls fut l'imprudence de dire que, si les tribuns avoient convoqué l'assemblée, bien qu'ils l'interrompre, il n'y seroit pas venu. C'étoit reconnoître qu'ils avoient le droit de la convoquer et celui de présider. Les tribuns, qui prirent acte de ces mots échappés inconsidérément, cessèrent d'interrompre les consuls, et convoquèrent eux-mêmes le peuple pour le lendemain.

Le jour commençoit à peine, et la place étoit déjà remplie. Les tribuns représentèrent qu'il étoit nécessaire qu'ils pussent recueillir les suffrages de ceux dont ils défendoient les intérêts; qu'ils n'avoient pas été

Loi qui autorise les tribuns à convoquer les assemblées du peuple.

créés pour se borner à des représentations de nul effet ; et que cependant ils ne se servent d'aucun secours au peuple , s'ils n'étaient autorisés par une loi à convoquer les assemblées , et s'il n'étoit défendu , sous de graves peines , de les troubler dans les fonctions de leur charge. Il ne fallut pas aller aux tribunes pour faire passer cette loi ; elle fut reçue par acclamation.

Les consuls , qui survinrent , voulurent rejeter la loi , parce qu'elle avoit été proposée dans une assemblée tenue contre toutes les règles , sans auspices et sans convocation légitime. Mais les tribuns déclarèrent qu'ils n'auroient pas plus d'égard pour les sénateurs , que les sénateurs en auroient pour les tribuns mêmes pour les plébiscites. Le sénat fut donc réduit à céder encore , et la loi fut scellée du consentement des deux ordres.

Deux puissances
législatives dans
la république.

Dès que les tribuns président à des assemblées , ils ne sont plus bornés au seul droit d'opposition ; et il y a dans la république deux puissances législatives. Comme elles ont commencé avec des intérêts contraires , elles seront toujours ennemies : elle

deront qu'à la force ; et les lois , qui en naneront , ne feront que fomentier les troubles.

Dans un petit état , plus l'autorité est despotique , moins le despotisme doit s'affaiblir. Le peuple brisera ses fers , si on le laisse appercevoir. Les sénateurs auroient dû recouvrer l'autorité , s'ils avoient gouverné avec assez de modération , pour faire oublier qu'il y avoit des tribuns. Mais , parce qu'ils ont été maîtres absolus , ils croiront devoir l'être encore : plus on leur résistera , plus ils tenteront d'ôter tout moyen de résister. Ils traiteront de séditeux des citoyens qui refuseront d'être esclaves , et ils succomberont. Un souverain n'est jamais plus puissant que lorsqu'il est juste.

Conduite que le sénat auroit dû tenir pour recouvrer l'autorité.

Il arriva des blés. Le sénat s'assembla pour régler le prix qu'on y mettroit , et les tribuns furent appelés pour donner leur avis. Quelques sénateurs proposèrent de distribuer gratuitement aux plus pauvres une partie de ces blés , dont Gélon , tyran de Syracuse , avoit fait présent , et de vendre à bas prix l'autre partie , qui avoit été achetée des deniers publics.

Coriolan soulève le peuple contre lui.

Avant J. C. 491 , de Rome 263.

Parmi les sénateurs, étoit C. Marcins, jeune patricien, qui venoit de se couvrir de gloire dans une guerre contre les Volsques et auquel on avoit donné le surnom de Coriolan, parce qu'il avoit pris sur eux la ville de Corioles. Ses succès paroissoient l'appeler au consulat : il le brigua, et il fut au moment de l'obtenir. Cependant le peuple lui donna l'exclusion : il craignoit de confier cette magistrature à un patricien qui montrait dans toute sa conduite un caractère altier et impérieux, et à qui on n'ignoroit pas que la puissance tribunitienne étoit odieuse. Offensé de ce refus, Coriolan, qui crut avoir trouvé l'occasion de se venger, s'emporta contre le peuple en discours violens et séditieux ; et, déclarant que le moment étoit venu d'abolir le tribunat, il fut d'avis de forcer par la famine les plébéiens à rendre au sénat toute l'autorité.

Les tribuns le
veulent faire ar-
rêter.

Aussitôt les tribuns sortent du sénat. Le peuple, instruit par eux de ce qui se passe, invoque les dieux vengeurs des parjures : il prend à témoins des sermens qui ont été faits sur le mont Sacré ; il demande qu

riolan lui soit livré; et on envoie sommer ce sénateur de venir rendre compte de sa conduite. Sur le refus, auquel on s'étoit attendu, les édiles eurent ordre de l'arrêter : ils furent repoussés.

Tout se passoit avec ordre dans les comices par centuries, qui se tenoient au Champ de Mars. Il n'en étoit pas de même, lorsque le peuple, convoqué d'un moment à l'autre, s'assembloit sur la place. Comme on s'y rendoit moins pour délibérer, que pour être instruit de ce qui avoit été arrêté dans le sénat, il y a lieu de conjecturer que les citoyens se plaçoient au hasard; et c'est vraisemblablement la cause de la confusion qui régnoit dans ces assemblées. Ce désordre même étoit favorable aux prétentions des tribuns. Ils n'avoient garde de convoquer les comices par centuries ou par centuries : ils ne le pouvoient même pas, puisque les auspices n'étoient pas en leur pouvoir. Il paroît donc qu'il n'y avoit encore rien de réglé dans les assemblées qu'ils convoquoient. C'étoit des cohues tumultueuses, dont il n'étoit pas possible de recueillir les suffrages, et dont les chefs

Sicinius prononce contre lui une sentence, qui n'est pas exécutée.

faisoient seuls les décrets. En effet, le tribun Sicinius prononça, de sa seule autorité, une sentence de mort contre Coriolan l'ayant condamné à être précipité du haut de la roche Tarpéienne, il ordonna aux édiles de le saisir, et de le conduire au supplice.

Pendant que les patriciens entouraient et défendoient ce sénateur, le peuple eut à peine connu, par un murmure, qu'il était bien éloigné d'approuver la violence de ce tribun; et Sicinius, voyant qu'il s'étoit avancé, sentit qu'il avoit besoin de se contenir, et de conduire avec moins d'empportement.

Coriolan est cité devant le peuple, du consentement du sénat.

Les marchés se tenoient à Rome tous les neuf jours; et, parce qu'alors les habitants de la campagne venoient à la ville, les jours de marché étoient encore ceux où le peuple se rassemblait pour élire les magistrats, délibérer sur les affaires qui l'intéressaient. On n'indiquoit pas même les comices pour le prochain marché le plus prochain : on ne les indiquoit qu'au troisième; et on laissait un intervalle de vingt-sept jours entiers, que chacun eût le temps de réfléchir sur la matière qui seroit mise en délibération.

cette formalité paroissoit alors indispensable. On prévoit bien qu'elle ne sera pas toujours observée. Mais, dans l'affaire de Coriolan, les tribuns, voulant paroître respecter les formes usitées, donnèrent vingt-sept jours à ce sénateur pour préparer ses défenses, et le sommèrent de comparoître devant le peuple aussitôt après ce terme.

Pendant cet intervalle, le premier soin du sénat fut de fixer la vente des blés au plus bas prix possible; et les consuls tentèrent de ramener les tribuns à des voies de conciliation. Ils leur représentèrent que tout ce qu'ils avoient fait jusqu'alors, étoit contre toutes les règles; que de tout temps, même sous les rois, aucune affaire n'avoit été portée devant le peuple, qu'auparavant le sénat n'eût donné un sénatus-consulte à cet effet; qu'ils ne pouvoient se dispenser de se conformer à cet usage; et que, par conséquent, s'ils avoient des plaintes à faire contre Coriolan, ils devoient les faire au sénat même, les assurant que ce corps leur rendroit justice; et que, s'il le falloit, il donneroit un sénatus-consulte, tel qu'ils le pouvoient desirer.

Les tribuns ne se rendirent pas d'abord à ces raisons. Ils insistoient principalement sur ce que l'autorité devoit être égale entre le sénat et le peuple. Ils prétendoient d'ailleurs, que, si la loi Valéria permettoit d'appeler des ordonnances des magistrats au jugement des comices, c'étoit une conséquence qu'on pût citer devant le peuple tout citoyen qui l'avoit offensé : et ils concluoient que, pour être autorisés à citer Coriolan, ils n'avoient pas besoin d'un sénatus-consulte. Ils finirent néanmoins par consentir à la démarche qu'on exigea d'eux ; bien résolus, si le sénat ne leur étoit pas favorable, de se faire un droit des prétentions qu'ils formoient.

Le sénat s'étant assemblé, les tribuns proposèrent leurs griefs. Dans le vrai, la cause de Coriolan n'étoit qu'un prétexte entre deux partis qui se disputoient la souveraineté. Les patriciens, qui avoient pris sans obstacle, la place de Tarquin, et qui s'étoient vus plus puissans que ce roi même, regardoient la souveraineté comme une prérogative de leur naissance ; et ils auroient cru dégénérer, s'ils l'avoient partagé

des citoyens, qu'ils traitoient de surrévoltés. Mais les plébéiens, qui étoient évés par les vexations précédentes, qui craignoient d'autres encore, et qui ne voyoient ni sujets, ni rebelles, songoient couvrir des droits qui leur avoient été évés par surprise; et voyoient, dans l'aire de Coriolan, une occasion qu'ils ne s'en sentent pas laisser échapper.

Le sénat avoit plusieurs raisons pour proposer cette affaire au peuple. Il pouvoit tenter de le désarmer par cette défiance; et, au contraire, par un refus obstiné, il se compromettoit. D'ailleurs les sages les plus sages n'approuvoient pas le sénat s'arrogeât une autorité absolue. Ils pensoient que la liberté publique seroit en sûreté, si chacun des deux ordres, également puissant pour la protéger, en avoit également le dépôt. Ils desiroient que la puissance fût partagée entre eux, afin que chaque parti trouvât, dans le parti contraire, un obstacle à son ambition. Ils ne sentent rien à redouter de la part des plébéiens, qui ne demandoient qu'à n'être opprimés; et tout leur paroissoit à

craindre de la part des patriciens, s'ils n'étoient pas contenus par le peuple. Ils le trouvoient déjà assez puissans par leur naissance, par leurs richesses, par les magistratures; et ils jugeoient qu'ils le seroient trop, s'ils joignoient à tous ces avantages la souveraineté sans aucune limitation.

L'avis de ces sénateurs prévalut, parqu'en effet le sénat ne pouvoit, sans impudence, se refuser à la demande des tribuns. Il savoit que cette demande n'étoit qu'une formalité à laquelle ils avoient bien voulu se prêter; et qu'ils se passeroient d'un sénatus-consulte, si on ne le leur accordoit pas. Coriolan fut donc renvoyé au tribunal du peuple.

Avant J.C. 497,
de Rome 263.

L'assemblée, qui jugea ce patricien, ne pouvoit être la première où les tribuns aient été mis de l'ordre. Ils séparèrent le peuple en tribus. Or les tribus n'étoient, comme nous l'avons dit, qu'une division locale, dans laquelle les pauvres et les riches étoient confondus dans chacune; tous avoient le même droit de suffrage, et tous les suffrages étoient également comptés. Il faut encore remarquer que ces tribus n'ayant point de prééminence

Il est condamné à l'exil par le peuple, assemblée pour la première fois par tribus.

es unes sur les autres, aucune n'étoit autorisée à opiner la première; et que, par conséquent, le sort pouvoit seul donner le droit le prérogative. Enfin, les tribuns trouvoient dans ces assemblées un avantage qui les rendoit tout-à-fait indépendans du sénat : c'est que, les ayant convoquées eux-mêmes, ils furent les maîtres d'en prescrire les réglemens. Comme ils tinrent la première, sans avoir pris les auspices, il fut arrêté qu'on ne les prendroit pas, lorsqu'on en tiendrait d'autres ; et la religion ne put plus servir de prétexte aux patriciens pour empêcher ou retarder les assemblées convoquées par les tribuns.

Déjà les tribuns avoient fait toutes leurs dispositions, lorsque les sénateurs voulurent distribuer le peuple par centuries, parce qu'alors les citoyens riches auroient eu le jugement. C'est ce que les tribuns ne vouloient pas. Ils soutinrent que, dans une affaire où il s'agissoit de la liberté publique, tous les citoyens devoient avoir le même droit de suffrage. Il fallut céder encore.

Coriolan fut condamné à un exil perpé-

*Avant J.C. 491.
de Rome 163.*

*La bataille
de Marathon
est de l'année
suivante.*

craindre de la part des patriciens, n'étoient pas contenus par le peuple. Il trouvoient déjà assez puissans par leur sance, par leurs richesses, par les magistratures; et ils jugeoient qu'ils le seroient trop, s'ils joignoient à tous ces avantages la souveraineté sans aucune limitation.

L'avis de ces sénateurs prévalut, par lequel en effet le sénat ne pouvoit, sans impudence, se refuser à la demande des tribuns. Il savoit que cette demande n'étoit qu'une formalité à laquelle ils avoient bien voulu se prêter; et qu'ils se passeroient d'un consul-consulte, si on ne le leur accordoit. Coriolan fut donc renvoyé au tribunal du peuple.

AYENI J.C. 451,
de Rome 263.

Il est condamné à l'exil par le peuple, car on lui a refusé la première fois par tribu.

L'assemblée, qui jugea ce patricien, ne devoit être la première où les tribuns aient été mis de l'ordre. Ils séparèrent le peuple en tribus. Or les tribus n'étant, comme nous l'avons dit, qu'une division locale, les pauvres et les riches étoient confondus dans chacune; tous avoient le même droit de suffrage, et tous les suffrages étoient également comptés. Il faut encore remarquer que ces tribus n'ayant point de prééminence

es unes sur les autres, aucune n'étoit autorisée à opiner la première; et que, par conséquent, le sort pouvoit seul donner le droit de prérogative. Enfin, les tribuns trouvoient dans ces assemblées un avantage qui les rendoit tout-à-fait indépendans du sénat : c'est que, les ayant convoquées eux-mêmes, ils furent les maîtres d'en prescrire les réglemens. Comme ils tinrent la première, sans avoir pris les auspices, il fut arrêté qu'on ne les prendroit pas, lorsqu'on en tiendrait d'autres ; et la religion ne put plus servir de prétexte aux patriciens pour empêcher ou retarder les assemblées convoquées par les tribuns.

Déjà les tribuns avoient fait toutes leurs dispositions, lorsque les sénateurs voulurent distribuer le peuple par centuries, parce qu'alors les citoyens riches auroient eu le jugement. C'est ce que les tribuns ne vouloient pas. Ils soutinrent que, dans une affaire où il s'agissoit de la liberté publique, tous les citoyens devoient avoir le même droit de suffrage. Il fallut céder encore.

Coriolan fut condamné à un exil perpé-

*Avant J.C. 491.
de Rome 163.*

*La bataille
de Marathon
est de l'année
suivante.*

tucl. Il ne reste plus aux tribuns qu'à roger le droit de convoquer les comices tribus, toutes les fois qu'il s'agira de délibérer sur des choses qui intéresseront le peuple. S'ils jouissent jamais de ce droit ils présideront à une assemblée qui se fera de la puissance législative; et ils porteront de nouveaux coups à l'autorité du sénat.

Il assiège
Rome, à la tête
des Volscques.

Coriolan se retira chez les Volscs. C'étoit de tous les peuples, alors ennemis de Rome, le plus propre à servir sa vengeance. Ils formoient une république de plusieurs villes confédérées, qui se gouvernoient par leurs magistrats, et qui étoient de leurs intérêts communs dans une assemblée générale, où elles envoyent chacune leurs députés. Ce peuple se leva contre les Romains, et donna le commandement de ses troupes à Coriolan.

Avant J.C. 489,
de Rome 165.

Des prodiges présagoient des malheurs à Rome. Mais le plus grand des prodiges, c'étoit que Rome, d'où Coriolan étoit sorti, se trouve sans armée et sans général pendant qu'il a juré la ruine de sa patrie; et qu'il a déjà pris plusieurs places; il dévas-

mpagne , et il vient camper devant
me.

On croiroit que, dans cette circonstance,
Romains vont armer; et s'ils perdoient
quelques batailles, tout en deviendrait plus
recevable. Mais ils n'ont point de troupes,
les Volsques en ont; quoique, trois ans
paravant, une maladie contagieuse, telle
r'on n'en avoit jamais vu, eût fait de si
rands ravages dans toutes leurs villes, que
élite, la plus florissante, seroit presque
estée sans habitans, si Rome n'y eût en-
oyé une colonie. Les historiens ajoutent
même que cette maladie arriva dans le
emps que les Volsques vouloient faire la
erre aux Romains, et qu'elle les mit dans
impuissance de prendre les armes. Com-
ent donc Coriolan avoit-il pu fonder ses
spérances sur ce peuple? et comment
ouva-t-il tout-à-coup une armée, dans
un pays que la peste avoit si fort dépeuplé?

Quoi qu'il en soit, Rome étoit assiégée,
hors d'état de se défendre. Le peuple qui
reprochoit l'exil de Coriolan, demandoit
même la révocation du décret qu'il avoit
orté : le sénat, plus ferme, déclaroit qu'il

Avant J.C. 488,
de Rome 166.

n'accorderoit rien à un rebelle qui avoit des armes à la main. Cette fermeté ne se tint pas. Au lieu d'armer, on s'humiliait devant Coriolan. On lui offrit son rappel et le supplia de se retirer, et pour le fléchir on lui députa cinq consulaires qui étoient ses parens ou ses amis : c'est ainsi qu'on nommoit ceux qui avoient été consuls.

Coriolan répondit avec hauteur et dit qu'il ne traiteroit de la paix, que lorsque les Romains auroient rendu aux Volsques toutes les terres qu'ils leur avoient enlevées. Il accorda trente jours de trêve pour y réfléchir, et après ce terme, il reparut sous les murs de Rome. On fit une seconde députation, à laquelle Coriolan n'accorda plus que trois jours; ne laissant aux Romains l'alternative de combattre ou de satisfaire les Volsques.

L'alarme croissoit, la consternation générale, les consuls ne prenoient aucune mesure, les tribuns ne haranguoient point le sénat, qui s'assembloit, ne formoit aucune résolution. C'eût été le cas de créer un dictateur : mais il sembloit que l'exil de Coriolan-eût banni tous les généraux, et c

puta les prêtres. Les augures, les sacri-
 ateurs, les gardiens des choses sacrées,
 us, revêtus de leurs habits de cérémonie,
 allèrent au camp des Volsques. Ils conjurè-
 rent, au nom des dieux, Coriolan de donner
 la paix à sa patrie ; et ils ne rapportèrent
 encore que des réponses fières et menaçantes.

Enfin les dames romaines veulent elles-
 mêmes tenter de fléchir cet ennemi. Elles
 offrent au sénat, qui applaudit à leur zèle ;
 et elles vont, en suppliantes, se jeter aux
 pieds de Coriolan. C'est Véturie, sa mère, Il lève le siège.
 qui porte la parole ; et Volumnie, sa femme,
 et présente avec ses enfans. A ce spectacle,
 attendri et désarmé, il consent à se retirer ;
 et Rome, si féconde en soldats, doit son
 salut aux larmes de ces citoyennes.

Les historiens ne s'accordent pas sur le
 sort que les Volsques firent à Coriolan. On
 dit seulement qu'il ne reparut plus, et que
 les Romains, qui se trouvèrent tout-à-coup
 sans généraux et des armées, remportèrent
 les victoires sur les Éques, sur les Herni-
 ques et sur les Volsques mêmes.

Avant J.C. 488,
 de Rome 266.

CHAPITRE IV.

*Jusqu'à la publication de la loi
Voléro.*

Sp. Cassius as-
pire à la tyran-
nie.

Avant J. C. 486,
de Rome 168.

LES Éques, les Herniques et les Volsques ayant été forcés à demander la paix, le sénat commit, pour en arrêter les conditions, consul Sp. Cassius Viscellinus, qui commandait l'armée. Cassius aspirait à la tyrannie. Il avait déjà recherché la faveur du peuple, pendant son second consulat, lors de la création des tribuns. La commission dont on le chargeait, fut une occasion pour lui, de s'attacher encore les Herniques. Il leur rendit le tiers du territoire conquis, et il leur accorda les droits de cité, privilège que Rome n'avait encore accordé qu'aux Latins. Quant aux deux autres tiers des terres, il en donna un aux Latins, et réserva l'autre pour les Romains qui manquaient. Par ces dispositions qu'il p

et lui, et qu'il ne communiqua point au
 nat, il cherchoit à se faire des partisans
 dedans et au dehors.

On étoit surpris qu'il eût traité des vain-
 us aussi favorablement qu'il auroit pu
 raiter des alliés, lorsque sa conduite acheva
 e dévoiler ses desseins. Le lendemain de
 on triomphe, ayant assemblé le peuple
 our rendre compte, suivant l'usage, de la
 ampagne qu'il venoit de terminer, il pro-
 osa de faire une recherche des terres con-
 quises en différens temps, et de les distribuer
 aux pauvres, sans aucun égard pour les pa-
 triciens, qui se les étoient appropriées. Cette
 proposition, reçue d'abord avec applaudis-
 sement, fut presque aussitôt rejetée ; parce
 qu'il vouloit que les terres fussent partagées
 également entre les Romains, les Latins et
 les Herniques. Pourquoi, demandoit-on,
 associer ces deux peuples à ce partage ?

Cassius, néanmoins, ne renonça pas à ses
 desseins. Il représenta qu'une partie des
 terres, qu'on avoit vendus au peuple dans la
 dernière famine, avoit été donnée gratuite-
 ment par Gélon, tyran de Syracuse ; et il
 conclut à rembourser des deniers publics

les pauvres qui en avoient acheté. Mais l'aliénation du peuple, qui le soupçonna de vouloir s'ouvrir par des largesses un chemin à la tyrannie. Ces soupçons parurent d'autant plus fondés, que tous les citoyens, qui craignoient d'être dépouillés d'une partie de leurs terres, s'étudièrent à les répandre. Cassius fut même accusé par son collègue Proculus Virginius, de vouloir, comme le second Coriolan, armer contre la république les Herniques et les Latins; et, comme il eût voulu confirmer lui-même de pareils soupçons, il invita ces peuples à venir à Rome donner leurs suffrages dans l'assemblée, où il se proposoit de faire passer la loi.

Il échoue.

Cette imprudence de Cassius fut un dernier effort de sa part. Les tribuns s'opposèrent sur-tout à ses desseins, et le firent échouer. Ils ne vouloient pas qu'un patricien eût sur eux l'avantage d'avoir fait distribuer des terres au peuple : ils attendoient une conjoncture, où ils en pourroient faire eux-mêmes la proposition, et où ils en auroient seuls tout le mérite. Un d'eux, C. Rabulius, représenta qu'il y avoit une portion des terres

es Herniques , que les deux consuls convenoient devoir être donnée au peuple romain ; et il conclut que , puisqu'ils étoient d'accord sur ce point , il falloit commencer par en faire le partage. Il dit ensuite qu'on examinerait , dans un temps plus tranquille , la proposition de Cassius en faveur des alliés ; et il ajouta que , comme le partage des autres terres de conquête , demandoit de longues délibérations et bien des mesures à prendre , il falloit laisser au sénat et au peuple le loisir d'y penser. L'avis de ce tribun fut agréé , et Cassius n'osa plus reparôître au public.

Le sénat , qui pénétoit les vues secrètes de Rabuléius , entreprit de les prévenir , ou d'en suspendre au moins l'effet. Il arrêta qu'on feroit une recherche de toutes les terres qui avoient fait partie du domaine public ; qu'on en distribueroit aux citoyens les plus pauvres ; qu'on en réserveroit pour les communes , c'est-à-dire , pour le pâturage commun des bestiaux ; et que le reste ayant été affermé , le produit en seroit destiné à la subsistance des plébéiens qui n'avoient pas de champs. En conséquence , il donna un

Pour empêcher l'exécution de la loi agraire , proposée par Cassius , le sénat le proposa lui-même.

sénatus-consulte, qui enjoignoit aux consuls désignés de nommer des décemvirs, c'est-à-dire, dix commissaires pour faire la recherche et le partage de ces terres.

On nommoit *consuls désignés* les consuls élus, qui devoient entrer en charge l'année suivante. Le consulat de Cassius de Virginius alloit expirer, et le sénat prit ce prétexte pour ne pas leur adresser d'ordres; c'est que, dans le vrai, il vouloit éloigner l'exécution d'un décret qui tendoit à ruiner les patriciens, ou plutôt il ne vouloit pas que ce décret fût jamais exécuté. Cette loi est celle qu'on a nommée *Agraire*. Elle sera une source de dissensions jusqu'à la fin de la république. Cassius la proposa le premier : elle lui coûta la vie. A peine fut-il sorti de magistrature, qu'on l'accusa d'avoir aspiré à la royauté, et le peuple le condamna à être précipité du haut de la roche Tarpeienne.

Cassius condamné à mort et exécuté.

Avant J.C. 485, de Rome 269.

La loi agraire parut oubliée.

Ce jugement ayant intimidé ceux qui auroient pu renouveler les propositions de Cassius, la loi agraire parut oubliée. Les consuls ne nommèrent pas les décemvirs pour le partage des terres. Le sénat ne

it pas en peine de faire exécuter des ordres
r'il n'avoit donnés que pour tromper le
euple par de vaines espérances; et les tri-
uns n'osèrent se plaindre ni du sénat, ni
es consuls.

Les plébéiens paroissoient donc cons-
ernés. Les patriciens, qui triomphoient,
royoient n'avoir plus rien à ménager. De-
enus plus hauts et plus insolens, ils pen-
ient que, plus ils intimideroient, plus ils
sureroient leur puissance. Cette conduite
ependant devoit exciter des plaintes; et les
aintes pouvoient être l'avant-coureur d'un
ulèvement. En effet, le peuple ne tarda
as à se reprocher la mort de Cassius. Il se
laignit, sur-tout, de ses tribuns qui avoient
lâcheté de l'abandonner.

La guerre continuoit avec les Éques et
Volsques, auxquels les Véiens s'étoient
ints. Le tribun C. Ménius, enhardi par les
proches du peuple, reprit la loi agraire.
Il somma les consuls de nommer les dé-
envirs; et, sur leur refus, il s'opposa aux
vées qu'ils vouloient faire.

Les consuls imaginèrent de sortir de
ome, et d'établir leur tribunal hors de la

Avant J. C. 483.
de Rome 272.

On mentionne
à l'occasion de
cette loi, qui est
proposée de nou-
veau.

jurisdiction des tribuns. Là, ils citèrent les plébéiens, qui étoient destinés, cette année à faire la campagne : mais on pouvoit désobéir, tant que les tribuns ne levoient pas leur opposition ; et on désobéit. Alors les consuls démolissent les fermes de ce qu'ils n'étoient pas rendus à leur sommation : ils abattent leurs arbres, ils enlèvent les troupeaux, et cette dévastation eut tout succès qu'ils s'étoient promis.

Ce moyen étrange n'avoit pas encore été employé, et ne le fut plus dans la suite. On en trouva un autre plus sûr et moins ruineux. Ce fut de diviser les tribuns. En effet, la puissance tribunicienne pouvoit être affaiblie par elle-même : car, si un tribun étoit autorisé par les lois à empêcher toutes les délibérations, contre lesquelles il réclamoit, un autre tribun devoit être autorisé par les mêmes lois à réclamer contre l'opposition de son collègue ; et, par conséquent, il pouvoit rendre nulle. Icilius s'étant opposé à l'enrôlement, ses quatre collègues, gagés par le sénat, se déclarèrent contre lui : il fut arrêté qu'on ne parleroit de la loi agraire que lorsque la guerre seroit terminée.

Année J. C. 481,
à Rome 2, 4.

On s'enrôla, et les consuls entrèrent en campagne : mais les troupes refusèrent de combattre, ne voulant pas fournir la matière d'un triomphe à des généraux qui ne faisoient marcher malgré elles. La rébellion avoit donc passé dans le camp. Il n'y avoit plus de discipline, et tout paroisoit livrer Rome à ses ennemis. Dans cette circonstance, les peuples d'Étrurie armèrent presque tous en même temps, et se réunirent aux Véiens.

Telle étoit la situation des choses, lorsque M. Fabius et Cn. Manlius prirent possession du consulat. Ils gagnèrent quelques-uns des tribuns ; et, ayant fait des levées, ils marchèrent à Véies, chacun à la tête de deux légions, et d'un égal nombre de troupes, que les Latins et les Herniques, alliés de la république, avoient fourni, suivant l'usage. Retranchés dans leur camp, les consuls furent long-temps sans oser rien hasarder, parce qu'ils savoient que les troupes n'étoient pas disposées à obéir. Cette disposition changea. Les soldats, irrités contre les Étrusques, qui ne cessent de les insulter, accoururent à la

Avant J.C. 480,
de Rome 274.

Année de la
bataille de Sa-
lamine.

tente de leurs généraux , et demandèrent le combat. On feignit d'abord de se refuser à leurs instances , afin d'allumer de plus en plus leur ardeur. Ils revinrent , ils insistèrent avec plus de vivacité : on consentit enfin à les mener à l'ennemi ; et ils vainquirent. Mais cette victoire coûta cher aux Romains : ils firent de si grandes pertes que M. Fabius aimait mieux partager les larmes de ses concitoyens , que de jouir des honneurs du triomphe.

Avant J.C. 479,
de Rome 275.

Guerre qui
font diversion
aux dissensions.

Les pertes qu'on venoit de faire , paraissent avoir assoupi les dissensions. M. Fabius , qui entroit en consulat , voyant qu'on profitât de ce temps de calme pour prévenir de nouveaux troubles ; et il recommanda que le sénat se portât de lui-même à faire exécuter le décret qu'il avoit donné pour le partage des terres. On n'eut aucun égard à sa demande. Le peuple néanmoins continua d'être tranquille , parce que la guerre contre les Étrusques , mêlée de revers et de succès , faisoit diversion à ses plaintes. L'ennemi remporta des victoires , il se rendit maître du Janicule , il assiégea Rome , il y mit la famine. Dans une pareille

joncture, les plébéiens, comme les patriciens, ne pouvoient penser qu'à sauver la patrie.

Les dissensions recommencèrent aussitôt que la guerre fut finie ou suspendue. Les tribuns revinrent à la loi agraire. Ils demandèrent pourquoi les consuls des années précédentes n'avoient pas nommé les décemvirs. Ils n'osèrent pas néanmoins les forcer à rendre compte de leur négligence à cet égard. Mais, comme si les généraux devoient être responsables des événemens, ils citèrent Ménénius pour avoir été défait. Ce consulaire, condamné par les tribuns à une amende qu'il ne put payer, se retira dans sa maison, où il se laissa mourir de faim et de douleur. Servilius, qui lui avoit succédé dans le consulat, fut, comme lui, poursuivi par les tribuns. Mais le peuple, honteux du jugement qu'il avoit porté contre Ménénius, écouta Servilius favorablement, et le renvoya absous.

Les dissensions recommencent, et les tribuns citent devant le peuple les consuls des années précédentes.

Dans le fond, il n'importoit pas aux tribuns que tous les patriciens, qu'ils accusaient, fussent condamnés. C'étoit assez pour eux de les pouvoir citer devant le tribunal

Avant J.C. 473, de Rome 181.

du peuple. Cet avantage seul les autorisoit à former de nouvelles entreprises pour acquérir de nouveaux droits; et on pouvoit prévoir un temps où la puissance consulaire fléchiroit devant la puissance tribunitienne. Le tribun Cn. Génucius ayant sommé les deux consuls, L. Famiilius et P. Julius, de nommer les décevirs, ils le refusèrent, sous prétexte qu'un sénatus-consulte étoit censé abrogé lorsqu'il n'avoit pas été mis à exécution par les consuls, auxquels il avoit été adressé nommément. Il semble que ce tribun les auroit pu citer. Il ne le fit pas, parce que l'opinion le forçoit à respecter les premiers magistrats de la république. Avant d'oser faire cette démarche, il falloit y préparer les esprits par des tentatives moins hardies. Génucius cita les consuls de l'année précédente. Il jura d'en faire un exemple, il marqua le jour où il vouloit que le peuple se fît justice.

Avant J.C. 4-3,
de Rome 261.

La mort de Génucius
fut le commencement
des tribuns.

Les tribus étoient assemblées. On n'attendoit plus que Génucius, lorsqu'on apprit qu'il avoit été trouvé mort dans son lit. On apporta son corps sur la place; et parce qu'on crut n'y appercevoir aucun

marque de violence, le peuple regarda cette mort comme une punition des dieux, qui désapprouvoient l'entreprise du tribun. Ce sentiment parut imposer silence aux collègues de Cénucius. Mais vraisemblablement ils craignoient plus les sénateurs que les dieux. Moins crédules que le peuple, ils jugèrent que les lois sacrées étoient une faible défense contre des assassins.

L'autorité est bien près de succomber, quand elle est réduite à employer de pareils moyens. Cependant le sénat, comptant trop sur une terreur passagère, ne tarda pas à soulever de nouveau les esprits. On eût dit que, parce qu'il faisoit craindre la mort aux tribuns, il se flattoit de n'avoir plus à les redouter. Les consuls firent les lois avec une dureté qui répandit une consternation générale. Ils ne trouvèrent point de résistance, mais le peuple n'en fut que plus irrité. Il se plaignoit de ses tribuns : il les accusoit de lâcheté ou de trahison ; et il parloit de briser les faisceaux et de se défendre lui-même.

Parmi ceux que les consuls nommèrent pour servir en qualité de simple soldat,

Le sénat compte trop sur la terreur que cette mort répandue

Troubles auxquels la dureté des consuls donne lieu.

Avant J.C. 473,
de Rome 181.

étoit un plébéien , nommé Publilius léro , qui avoit été centurion dans les nières campagnes , et qui étoit reco pour un bon officier. Il se plaignit de justice qu'on lui faisoit , et il refusa d'ol Les consuls , offensés de sa résistance , donnent au licteur de le battre de ver Il réclame les tribuns. Voyant qu'ils fusent de le secourir , il en appelle peuple. Cependant le licteur le veut sa Il le repousse. Enfin le peuple , qui vie son secours , brise les faisceaux , et ch les consuls hors de la place.

Le sénat s'assemble. Les consuls mandent que Voléro soit , comme sédition précipité du haut de la roche Tarpéie et les plébéiens réclament la justice co les consuls qui , au mépris de la loi Val ont voulu faire battre de verges un cite romain. Cette contestation dura juq temps où l'on tint les comices pour l' tion des tribuns. Voléro fut élu.

Avant J.C. 473,
de Rome 181.

Le tribun Voléro
se propose d'hu-
miller le sénat.

Un tribun, dont la personne étoit sa ne pouvoit pas être mis en justice. Il étoit pas de même d'Émilium et de Jul qui sortoient du consulat. Voléro n

moins ne songea point à se venger de ces
eux sénateurs. Le sénat entier devint
objet de son ressentiment, et il résolut de
rappeler un coup dont ce corps ne pût pas
se relever.

L'élection du magistrat du peuple se
faisoit dans des comices par curies. Voléro
représenta que ces comices ne pouvoient
être convoqués qu'en vertu d'un sénatus-
consulte; que le sénat pouvoit, sous divers
prétextes, refuser ou du moins faire at-
tendre; que les délibérations ne se pou-
voient faire qu'après qu'on avoit pris les
auspices; qu'il étoit au pouvoir des ministres
de la religion, tous patriciens, d'interpréter
ces auspices suivant leurs intérêts; et qu'en-
fin ce qui avoit été arrêté dans ces assem-
blées, avoit besoin d'être confirmé par un
nouveau sénatus-consulte. Il fit voir que
toutes ces formalités étoient des entraves
que le sénat avoit imaginées pour se rendre
maître de toutes les délibérations; et il de-
manda qu'à l'avenir les magistrats du
peuple fussent élus dans des comices par
tribus, qui ne seroient assujettis ni aux
auspices, ni aux sénatus-consultes.

Loi qu'il pro-
pose à cet effet.

Les patriciens
s'y opposent.

Autant cette proposition fut agréée par le peuple, autant elle souleva les patriciens. Voléro venoit de révéler leur secret. L'impuissance de prouver qu'il n'étoit de l'intérêt des plébéiens de se soumettre au sénat, ils rejetèrent, comme une impiété, la proposition du tribun. Ils crurent qu'un état ne pouvoit prospérer que sous les auspices des dieux; que, sans leur aveu, le peuple ne pouvoit s'assembler légitimement. Ils voulurent paroître défendre les intérêts de la religion; et on voyoit qu'ils ne défendoient que les intérêts de l'ordre.

Extension que
Voléro donne à
la loi.

Les difficultés qu'ils formoient, retardèrent la conclusion de cette affaire. Mais, qu'une peste qui survint, et qui fit de grands ravages, parut la faire oublier. Voléro sortit de charge sans l'avoir terminé. Mais, ayant été continué dans le tribunat, il la reprit l'année suivante. Il ajouta à sa première proposition que le peuple seroit, dans les comices par tribus, de tous les choses dont il prendroit connoissance.

Précaution que
prend le sénat.

Le sénat fit élire consul Ap. Claudius, fils de celui dont nous avons eu occasion

arler, et Titus Quintius. Le premier, aussi
aut que son père et plus dur encore, parut
l'homme le plus fait pour réprimer les tri-
buns. Le second, d'un caractère tout op-
posé, avoit été choisi afin de pouvoir, au
besoin, employer les voies de conciliation.
Dans ces sortes de conjonctures, le sénat
avoit ordinairement pour politique d'élever
au consulat deux hommes dont les carac-
tères différens paroissent pouvoir allier la
douceur avec la fermeté. Pour cette fois,
cette politique ne lui réussit pas.

Avant J.C. 475,
de Rome 283.

Quintius, à la vérité, se conduisit avec
adresse. Il fit valoir les motifs de religion :
il parut s'intéresser au peuple : il lui repré-
senta qu'on abusoit de sa simplicité; et il
exagéra les conséquences de la démarche
dans laquelle on l'engageoit. Il est vraisem-
blable que, si son collègue avoit été aussi
audacieux, la loi de Voléro auroit été rejetée,
au moins pour cette fois; mais Claudius
avec sa perversité, menaça et aliéna de nouveau les
esprits. Comme les contestations qui s'éle-
vèrent ne permirent pas de rien conclure,
le tribun Létorius convoqua l'assemblée
pour le lendemain.

Troubles.

Tout le peuple s'étant rendu sur la place, Létorius ordonne à Claudius de sortir de l'assemblée dans laquelle il ne pouvoit porter que le trouble. Le consul, qui a pris cet ordre, répond au tribun par des invectives; et, appelant auprès de lui ses amis et ses cliens, il se prépare à résister si on entreprend de lui faire violence. Un moment après, un héraut crie que le collègue des tribuns ordonne que Claudius soit conduit en prison; et aussitôt un de ses officiers avance pour l'arrêter. Tout extraordinaire qu'étoit cette démarche, la multitude ne parut pas la désapprouver. Elle se souleva, et la nuit seule mit fin au tumulte.

La loi est portée.

Le lendemain le peuple, plus animé qu'il n'étoit jamais, se saisit du Capitole, et parut déterminé à prendre les armes. Quintius l'appaisa, que parce qu'il fit espérer que le sénat leveroit ses oppositions, et qu'il seroit pas impossible d'en obtenir un sénatus-consulte qui autoriseroit à porter la loi proposée. Les tribuns voulurent bien accepter la condescendance d'attendre un décret qu'on ne pouvoit plus refuser. Ils l'

urent : la loi fut portée , et le calme se tablit.

Voilà donc l'autorité passée entre les Puissance qu'acquiert le peuple.
ains du peuple. Les consuls continue-
nt de présider aux comices par centuries.
es tribuns présideront aux comices par
ibus : ils les convoqueront toutes les fois
aussitôt qu'ils voudront : ils y traiteront
toutes les affaires qui intéresseront le
uple , c'est-à-dire , s'ils le veulent , de
ntes sans exception.

Le sénat conservera tout l'extérieur de Puissance qui reste au sénat,
utorité. Il disposera des deniers publics :
couvrera des ambassadeurs , il en rece-
: il sera chargé de toutes les négocia-
us : il commencera les affaires : il les
rsuivra , lorsqu'elles auront été approu-
s dans les comices , et ses décrets auront
ce de lois , tant qu'ils n'auront pas été
nullés par un plébiscite. En un mot ; il
roitra avoir encore toute l'autorité , et
te apparence , qui suffit pour en im-
e , contiendra souvent le peuple.

Quoique dans la ville , les consuls soient Et aux consuls.
ormais , en quelque sorte , subordonnés
x tribuns , ils ont cependant , comme le

sénat, tout l'avantage que donne l'empire de la puissance. Absolus à la tête armées, ils commanderont encore de Rome, s'ils se conduisent avec prudence et le peuple, accoutumé à les respecter, paroitra pas savoir tout ce qu'il peut.

Causes qui portent l'amour de la patrie jusqu'au fanatisme

Au milieu des dissensions qui s'élèveront, l'amour de la patrie prendra continuellement de nouvelles forces, et se portera jusqu'au fanatisme. C'est que l'un ou l'autre des deux ordres ne verra que dans la république: il rapportera tout à elle et il regardera le gouvernement comme son ouvrage, soit qu'il combatte pour conserver l'autorité, soit qu'il combatte pour s'en emparer. Tous deux auront donc le même intérêt à la chose publique; et, parce que cet intérêt sera celui de chaque individu, il croira à mesure que les citoyens se communiqueront parmi les troubles tous les sentimens qui les agitent.

Causes qui doivent contribuer à l'agrandissement des Romains.

Ainsi tout contribuera à l'agrandissement des Romains. Le peuple, qui voit sa pauvreté, sera toujours prêt à prendre les armes, et le besoin du butin le forcera de devenir conquérant. Le sénat suscitera

llement des guerres , pour faire di-
on aux entreprises des tribuns ; et les
ils ambitionneront de signaler chacun
ée de leur magistrature. Mais , parce
sera de leur intérêt de s'arrêter , aussi-
u'ils auront assez fait pour obtenir le
phe , Rome paroîtra modérer son
tion elle-même. Elle s'agrandira donc
ment : et par-là elle s'affermira mieux
ses conquêtes.

ans un pareil gouvernement tout cède
apulsion une fois donnée. On la suit
sairement : ou si on s'écarte de la di-
on qu'elle a fait prendre , on y est ra-
é aussitôt. Les magistrats changent ,
le système ne change pas.

CHAPITRE V.

*Jusqu'à la création des décrets
pour un corps de lois.*

Pourquoi les
plébéiens ne sa-
vent pas user de
toute leur puis-
sance.

DEPUIS la loi de Voléro, il y a dans la république deux puissances, qui, s'agitant à l'envi le droit de faire des lois, doivent offrir continuellement de nouvelles scènes. Il résultera de leurs dissensions un nouveau gouvernement, qui se compliquera, quelque sorte, comme une intrigue de théâtre. Les caractères se soutiendront mieux, et les incidens naîtront de nouveaux caractères.

Dès que le peuple avoit le droit de se rassembler pour décider de tout ce qui étoit intéressant, il avoit, par conséquent, eu le droit de supprimer toutes les lois qui lui étoient contraires. Il ne seroit donc que les siennes. Cependant, s'il eût usé de ce droit, il n'eût fait que jouir de l'autorité qu'on lui avoit abandonnée. A la vé-

patriciens auroient pu l'accuser de s'en être emparé par force. Mais il auroit pu répondre qu'il n'avoit fait que prendre ce qui lui avoit été enlevé par adresse, sous Servius Tullius; ou même il eût pu ne pas répondre.

Ce dépouement eût été brusque, et le peuple n'eût pas soutenu son caractère. Il le méritoit depuis long-temps : quoique ce soit malgré lui, il s'en étoit pourtant fait une habitude. Il aura donc de la peine à résister sur lui de commander. Embarrassé de la puissance qu'il a acquise, il ne sera pas capable d'en connoître toute l'étendue. Or les forces qu'il ne se connoît pas, étant toutes nulles, celles du sénat continueront à prévaloir, et ce corps résistera encore long-temps aux efforts des tribuns.

Les patriciens pourroient peu-à-peu ramener à eux toute l'autorité. Puisque le peuple ne s'apperçoit pas qu'il est souverain, il croira qu'ils le sont eux-mêmes, et ils savent l'être, c'est-à-dire, s'ils gouvernent avec modération. Ils ne tiendront pas cette conduite, parce qu'à leur tour, ils sortiroient de leur caractère. Toujours

Comment les patriciens doivent perdre toute leur autorité.

fiers, toujours despotiques, toujours tyrans : ils seront par conséquent toujours odieux ; toujours moins respectés , toujours moins craints. Le peuple , qu'ils souleveront , perdra l'habitude de leur obéir. Il formera des entreprises , il en formera encore : enfin il connoîtra tout ce qu'il peut , et il commandera.

Année qui
se laisse vaincre
par haine contre
Ap. Claudius.

Avant J.C. 471,
de Rome 183.

Les ennemis avoient profité des derniers troubles , pour faire des courses sur les terres des alliés de la république. Quintus marcha contre les Éques , qui ne tinrent pas devant un général aimé des soldats. Claudius n'eut pas le même succès. Absolu à la tête de l'armée, il voulut se venger sur elle des affronts qu'il avoit reçus des dernières assemblées du peuple ; et, par ses duretés , il acheva d'aliéner les soldats auxquels il avoit toujours été odieux. Déterminés à se laisser battre , ils fuirent devant les Volsques. Il est vrai que , lorsqu'ils furent attaqués dans leurs retranchemens , ils repoussèrent l'ennemi : mais ils ne voulurent pas le poursuivre , contents de savoir qu'ils pouvoient vaincre.

Claudius décampe. Les Volsques tou-

bent sur son arrière-garde , qu'ils mettent en déroute. Toute son armée se disperse : elle ne se rallie que lorsqu'elle est arrivée sur les terres de la république. Claudius la fait décimer , et en ramène les débris à Rome.

Sous le consulat suivant , les tribuns reprirent la loi agraire , dont la poursuite avoit été suspendue par l'entreprise de Voléro ; et ils la reprirent avec d'autant plus de confiance , que les consuls L. Valerius et T. Émilius promirent de les appuyer. En effet , cette affaire paroissoit dépendre d'eux , puisqu'un sénatus-consulte autorisoit les consuls à nommer les délégués.

Avant J. C. 470, de Rome 284.

La loi agraire proposée de nouveau.

Se croyant assurés du succès, les tribuns ne montrèrent plus de modération ; et, comme si l'ancien sénatus-consulte eût été rescrit , ils demandèrent au sénat de nouveaux ordres. Peut-être aussi n'étoient-ils pas fâchés de faire naître de nouvelles difficultés : car l'expérience leur avoit appris combien les dissensions pouvoient contribuer à l'accroissement de leur puissance. Ils pouvoient prévoir que Claudius reje-

Ap Claudius, cité devant le peuple, mourut avant le jugement.

teroit leur demande. Il la rejeta en e avec hauteur ; et c'est , sans doute , ce qu demandoient. Ils le citèrent devant peuple , comme l'ennemi de la liberté blique , se proposant de punir , sur ce c sulaire , la résistance de tous les patrici

Claudius parut dans l'assemblée ave même assurance que s'il eût été lui-m le juge de ceux qui l'accusoient. Son c rage étonna le peuple au point que perso n'osoit prononcer contre lui. Les tribi qui craignirent qu'il ne leur échapp renvoyèrent le jugement à une autre as blée , sous prétexte qu'il ne restoit pasa de temps pour recueillir les suffrages. I cet intervalle , Claudius se donna la n La haine du peuple ne le suivit pas jusq tombeau. Il ne put approuver les tribi qui ne vouloient pas permettre à son de faire son oraison funèbre ; et il vit l ce sénateur avec le même plaisir l'avoit vu accuser.

Difficultés que
souffroit la loi
agraire.

La loi agraire souffroit de grandes cultés. Les terres qu'il s'agissoit de part comprenoient toutes celles qui avoien conquises depuis le partage fait sous

plus. Les unes avoient été acquises légitimement, d'autres avoient été usurpées : des particuliers ou sur le domaine public : mais alors elles étoient, pour la plus grande partie, à des propriétaires qui avoient acquis de bonne foi ; une longue prescription couvroit les usurpations. Il y auroit donc eu de l'injustice à les dépouiller. A ce motif, ajoutons l'opinion où l'on étoit, qu'on ne pouvoit toucher aux bornes sans commettre un sacrilège ; et nous comprendrons que les scrupules, qui naissoient de cette façon de penser, devoient d'autant plus retarder l'exécution de la loi agraire, que les plébéiens riches avoient le même intérêt que les patriciens à se prévaloir de la prescription. Mais la plus grande difficulté étoit des tribuns mêmes, qui, en général, ne vouloient pas sincèrement le partage des terres, et qui ne le demandoient que dans l'espérance de former, parmi les tribus, de nouvelles prétentions. Quand ils ont voulu poursuivre l'affaire des terres par tribus, ils ont mis de côté la loi agraire. Ils l'ont reprise, et ils l'abandonnent encore. C'est ainsi qu'ils auront

seulement en vue d'obtenir toute autre chose. Bien assurés que les patriciens céderaient tout, plutôt que de céder leurs terres.

T. Émilien, qui avoit été favorable à la loi agraire, fut élevé une seconde fois au consulat, et tenta de la faire passer. Comme il voyoit que les richesses des patriciens avoient été la première source des dissensions, il jugeoit qu'en distribuant les biens plus également, on ramèneroit le calme et on assurerait la liberté. Mais les sénateurs riches se soulevèrent contre ce projet et ils l'insultèrent, sans considérer combien il étoit dangereux d'apprendre aux plébéiens à ne pas respecter le premier magistrat de la république. Pour faire cesser ce scandale, Q. Fabius, collègue d'Émilien, proposa de donner aux pauvres des terres dans le territoire d'Antium : c'est une ville qu'on venoit de prendre sur les Volsques et dont la plus grande partie des habitants avoit péri pendant la guerre.

Ce n'étoit pas là que les plébéiens voulaient des terres. C'eût été les expatrier et ils auroient trop regretté la place publique. La plupart aimèrent mieux

dre des champs qu'ils se promettoient obtenir dans le territoire de Rome. Peu après, et il fallut distribuer les terres publiques à des gens ramassés de toutes parts.

Ceux qui avoient refusé, n'osoient plus parler de la loi agraire. Une peste, qui vint peu après, parut la faire oublier. Elle fit de si grands ravages que les Romains furent hors d'état de repousser par eux-mêmes les Étrusques et les Volsques; et ce fut avec le secours des Latins et des Herniques, alliés de Rome, que les consuls tirent les ennemis.

Dans l'absence des consuls qui étoient à la tête des armées, le tribun C. Térentius Arsa forma une nouvelle entreprise. Les Romains n'avoient point de lois civiles, ou s'ils en avoient, elles n'étoient connues que des patriciens qui les interprétoient à leur gré. Sous la monarchie, les rois, qui rendoient seuls la justice, n'avaient d'autres règles, dans leurs jugements, que les usages, leurs lumières et leur équité. En succédant aux rois, les consuls, succédèrent à toutes les prérogatives de

Avant J.C. 462,
de Rome 292.

Térentillus
proposa de nom-
mer des décem-
virs pour former
un corps de lois.

la royauté, eurent seuls le droit de rendre la justice; et ce droit, tant qu'il n'y eut point de lois suffisamment connues, soit à leur disposition la fortune des citoyens.

Térentillus s'éleva contre ce pouvoir odieux. Il fit voir l'injustice des juges arbitraires, qui ne permettoient pas savoir si on avoit été bien ou mal jugé, dont il assura que les plébéiens étoient victimes, lorsqu'ils avoient des procès contre les patriciens. Il conclut à demander qu'on nommât des décemvirs, ou dix commissaires, pour faire des lois qui assurassent les droits de chaque citoyen, et qui limitassent l'autorité des consuls.

A chaque nouvelle proposition de lois, on prévoyoit qu'ils ne se borneront jamais aux avantages qu'ils obtiendroient, et qu'ils formeroient des prétentions, qu'il resteroit de l'autorité à envahir. Ces occasions ne pouvoient pas leur manquer, car il y avoit bien des abus à détruire. Certainement la demande de Térentillus étoit juste.

Les collègues de ce tribun ne consentirent à suspendre cette affaire.

Cependant, comme il ne convenoit de décider une si grande affaire, en

ence des consuls et de la partie du peuple qui composoit leur armée, les collègues de ce tribun consentirent à suspendre, jusqu'à ce que tous les citoyens pussent être rassemblés. Ils parurent même renoncer à vouloir limiter la puissance consulaire : mais ils persistèrent à demander qu'on fit un corps de lois, pour établir une forme constante dans l'administration de la justice, proposition à laquelle on ne pouvoit pas raisonnablement se refuser.

Le sénat s'y opposa néanmoins, parce qu'il craignoit que ceux qui seroient chargés de faire les lois, n'ordonnassent un nouveau partage des terres. Sa résistance commençoit à causer des troubles, lorsque les prodiges effrayèrent la multitude. Les augures, qui les interprétèrent dans les vœux du sénat, publièrent que les malheurs qui menaçoient la république, étoient un effet des divisions. Le peuple en parut moins animé; et les tribuns, forcés à se conduire avec plus de modération, confèrent avec le sénat.

Le sénat s'y oppose.

Avant J.C. 461, de Rome 293.

Les foibles ressources de ce corps ne pouvoient le calmer que pour quelques mo-

Les tribuns la portent à l'assemblée du peuple. Troubles.

mens. La frayeur se dissipa; et les tribuns y être autorisés par un sénatus-consulte, portèrent la loi Térentilla dans l'assemblée des tribus. Quoique la loi de Volc parût donner au peuple le droit de faire des lois, cette entreprise étoit néanmoins sans exemple. D'ailleurs, si les patriciens n'avoient pas le droit d'imposer des lois aux plébéiens, les plébéiens n'avoient pas plus le droit d'en imposer aux patriciens; et le corps de lois devoit être l'ouvrage de deux ordres. Les sénateurs se récrièrent contre l'audace des tribuns; et cependant on alloit recueillir les suffrages, lorsque quelques jeunes patriciens, ayant à leur tête C. Quintius, fils de L. Quintius Cincinnatus, se jetèrent dans la foule, écartèrent les coups de poing tout ce qui s'offroit à eux et dissipèrent l'assemblée. Césaire, cité devant le peuple, comme principal auteur de cette violence, fut banni quelques jours après. Cependant les patriciens se concertèrent pour troubler toutes les assemblées où l'on proposeroit la loi Térentilla.

Avant J. C. 460,
de Rome 394.

Pendant ces dissensions, un sabin, /
Herdonius, à la tête de quatre mille hom-

ré dans Rome à la faveur de la nuit, se fit du Capitole, invite les esclaves à se rendre à lui, et le peuple même qu'il offre franchir de la tyrannie des patriciens.

Les troubles continuent, pendant que les Sabins sont maltraités du Capitole.

Le sénat ordonne de prendre les armes; mais les tribuns déclarent qu'il est égal au peuple d'obéir à des Sabins ou à des patriciens; qu'il n'exposera pas sa vie pour soutenir un gouvernement tyrannique; qu'il ne marchera aux ennemis qu'après que les consuls auront juré de nommer des commissaires pour travailler à un corps de loi. P. Valérius s'y engagea; et aussitôt le peuple se rangea sous les drapeaux. Dans toutes les occasions inopinées où la république passoit en danger, personne n'étoit exempt de prendre les armes, et tous juroient de ne point quitter que par ordre des consuls. Ardonius périt avec tous les siens.

Valérius ayant été tué dans le combat, l'autre consul, C. Claudius fut sommé par les tribuns de remplir les engagements de son collègue. Il éluda sous différens prétextes; et on donna, pour successeur à Valérius, L. Quintius Cincinnatus, père de son.

L. Quintius rétablit le calme.

Lors du procès du jeune Césio, ses parents avoient obtenu qu'il resteroit en lil jusqu'au jour où il seroit jugé ; et s'étoient obligés à payer une amende, ne le représentoient pas. Or Césio s'en et Quintius, dans la nécessité de payer l'amende, vendit la plus grande partie de ses biens, et ne resta qu'avec cinq ou six arpens de terres, qu'il étoit réduit à cultiver lui-même. Voilà le premier consul que les historiens remarquent avoir été propriétaire de la charrue ; et ils ne le remarquent pas semblablement , que parce qu'alors n'étoit pas une chose ordinaire de voir un sénateur cultiver son champ.

Quintius, jugeant qu'avec de la fermeté il pouvoit rétablir le calme, déclara aux soldats, qui étoient encore liés par leurs sermens, qu'il porteroit la guerre chez les Étrusques et chez les Volsques ; qu'il hiverneroit sous la tente ; qu'il ne reviendrait à la fin de son consulat ; et qu'à son retour il nommeroit un dictateur pour assurer l'ordre après lui.

Les Romains, qui ne faisoient ordinairement que des courses sur les terres de l'

ns, et dont les plus longues campagnes
ient à peine au-delà d'un mois, furent
ternés, lorsqu'ils se virent menacés de
er l'hiver sous les tentes; et tout le
de se plaignoit, sur-tout, des tribuns,
avoient forcé le consul à prendre cette
ution. Comme ils virent qu'ils deve-
nt l'objet du mécontentement général,
illicitèrent eux-mêmes auprès du sénat.
ffirèrent de cesser leurs poursuites tou-
nt la loi Térentilla; et, à cette condition,
ntius consentit à ne point faire la guerre.
t fut d'autant plus tranquille pendant
onsulât, que l'équité de ce consul, qui
oit tous ses soins à rendre la justice,
it lieu de lois, et paroissoit ôter tout
exte à en demander.

uintius, qui montrait aux consuls com-
t ils pouvoient conserver l'autorité,
nt, deux ans après, l'unique ressource
a république. Tiré de la charrue une
nde fois, et nommé dictateur, il mar-
contre les Éques qui avoient enveloppé
armée consulaire, et qui menaçoient
a réduire à discrétion. Il vainquit. Les
mis passèrent, nus et désarmés, sous

Il fait passer
les Éques sous le
joug.

Avant J. C. 418,
de Rome 196.

une javeline qui portoit sur deux au plantées en terre. C'est ce qu'on app passer sous le joug, espèce d'infamie les victorieux imposaient aux vain Quintius triompha, fit rappeler son Céso, et abdiqua, après seize jours de tature.

Instantané des tribuns au sujet de la loi Térentilla.

Avant J. C. 457, de Rome 197.

Les guerres et les dissensions recommen-
çoient continuellement. Pendant qu'
Éques et les Sabins faisoient de nouv
courses sur les terres de la république
tribuns demandoient la publication d
loi Térentilla, et s'opposaient aux le
Quintius, qui étoit alors à Rome, con
aux sénateurs et aux patriciens de pre
eux-mêmes les armes, et de déclarer
marcheroient seuls contre les ennemi
étoit persuadé que, s'ils paroissent
à se dévouer pour la patrie, les pléb
seroient jaloux de partager avec e
danger et la gloire. En effet, les tri
s'aperçurent qu'ils alloient être aban
nés. Voyant donc qu'ils se compr
troient, s'ils résistoient davantage, i
désistèrent de leur opposition, et ils s
nèrent à demander que désormais, a

On créa dix tri-
buns au lieu de
cinq.

inq tribuns, on en élût dix chaque
 Le sénat y consentit. Cependant on
 it pas en quoi il leur étoit avantageux
 en plus grand nombre, puisqu'il de-
 t plus facile de semer la division
 i eux. Ils sentirent bientôt cet inconvé-
 nt; et, pour le prévenir, ils jurèrent
 cun d'eux ne s'opposeroit aux résolu-
 qu'ils auroient prises à la pluralité
 oix.

omme ils ne pouvoient être considérés,
 tant qu'ils formoient continuellement
 nouvelles prétentions, à peine avoient-
 tenu une chose, qu'ils en demandoient
 autre. Ils se proposèrent de faire don-
 u peuple le mont Aventin. Ils convèn-
 t que, parmi les patriciens qui avoient
 sur cette montagne, quelques-uns
 at acheté le terrain qu'ils occupoient,
 e, par conséquent, il n'étoit pas juste
 s troubler dans leurs possessions. Ils
 ndoient qu'on reprît sur les autres le
 n qu'ils avoient usurpé, en les dédom-
 ant néanmoins des dépenses qu'ils
 ont faites en bâtimens. Enfin, ils vou-
 , au moins, obtenir pour le peuple la

Les tribuns se
 tiennent sur le
 Aventin pour le
 peuple, et ils ex-
 quierent le droit
 de convoquer le
 sénat.

Avant J. C. 476.
 de Rome 306.

partie inhabitée de cette montagne qu'on ne pouvoit pas leur refuser. le sénat ne leur accordoit rien, qu'à qu'il y étoit forcé.

Les consuls différoient à dessein de ter cette affaire au sénat. Icilius, collègue des tribuns, leur envoya son riteur pour leur ordonner de le convoquer incessamment. Ils auroient pu mépriser l'ordre, et le tribun n'auroit eu que la douleur d'avoir fait une fausse démarche. Mais ils firent frapper, par un licteur, celui qui leur apportoit.

On avoit violé dans l'appariteur les droits sacrés du tribunat ; et le licteur fut arrêté. Il fallut, pour le sauver, convoquer les tribuns comme Icilius l'avoit demandé, et se mettre en composition avec ce tribun. Non seulement, il obtint le mont Aventin : mais parce que la dernière convocation du sénat parut avoir été faite en conséquence de ses ordres, les tribuns se firent un droit de convoquer eux-mêmes ; et ils conservèrent ce droit, eux qui auparavant attendoient à la porte, et ne pouvoient entrer lorsqu'ils étoient appelés par les consuls.

Les tribuns avoient sur les autres magistrats l'avantage de pouvoir être continués pendant plusieurs années. C'étoit un abus que le sénat condamnoit : mais il ne pouvoit l'empêcher, parce que le peuple jugeoit qu'il ne réussiroit dans ses entreprises, tant qu'il en laisseroit la poursuite à ceux qui les avoient commencées. Icilius, qui étoit tribun depuis cinq ou six ans, fut encore continué l'année suivante. Il tenta de soumettre les consuls au tribunal du peuple. Ces premiers magistrats, par la manière avec laquelle ils exerçoient l'autorité, ne donnoient que trop de prétextes aux tribuns. Ils se rendoient, sur-tout, odieux par ce qu'ils faisoient la levée des troupes ; et c'étoit rare, en ces occasions, qu'ils ne causassent quelque soulèvement.

Au milieu d'un tumulte qui s'élevoit à ce sujet, Icilius ordonna de conduire les consuls en prison, parce qu'ils avoient fait arrêter, par les licteurs, des plébéiens dont il avoit la défense. Mais les patriciens chassèrent les tribuns et dissipèrent l'assemblée. Aussitôt Icilius poursuit les consuls, comme auteurs de cette violence : il les accuse

Le tribun Icilius tente de soumettre les consuls au tribunal du peuple.

Avant J.C. 453, de Rome 199.

d'avoir commis un sacrilège dans la sonne des tribuns : il veut même que le sénat les force à se présenter devant le peuple , et à subir le jugement qui leur est porté contre eux : enfin, n'ayant pu obtenir le décret qu'il demande, il prend sur lui leur faire faire leur procès, et il comble les comices.

Il est obligé de
revenir à cette
entreprise.

Cette entreprise auroit pu réussir, s'il étoit possible d'entretenir la chaleur laquelle le peuple s'y portoit d'abord. Le temps ayant calmé les esprits, elle vint un sujet de scandale, parce qu'on ne voyoit encore les premiers magistrats de la république. Icilius, qui s'aperçut ce changement, eut la prudence de ne pas s'opiniâtrer dans une démarche qui ne lui promettoit rien ; et, pour se faire un nom d'une modération à laquelle il étoit obligé, il feignit de sacrifier son ressentiment au repos public. En conséquence, il déclara que, par égard pour le sénat, il se dévouoit de poursuivre une affaire qui, dans le moment, n'intéressoit que les tribuns. Mais il ajouta que, ne pouvant pas abandonner également les intérêts du peuple, il demandoit

n de la loi Térentilla. L'assemblée qui
ut à cet effet, fut encore dissipée par
atriciens. On informa contre les prin-
ix auteurs du tumulte, et ils furent
amnés à l'amende. Le sénat n'osa
lire leur défense.

es violences, qui rendoient odieux le
ier ordre de la république, devoient,
u tard, faire mépriser l'autorité qu'il
ogeoit. Il ne manquoit au peuple, pour
en souverain, que de savoir qu'il l'étoit.
gnoit, et cette ignorance paroissoit le
grand obstacle aux entreprises des
ns. Elle les forçoit à demander des
us-consultes pour autoriser le peuple
e des lois qu'il auroit pu faire de sa
autorité. Il ne restoit donc à ces ma-
its qu'à se débarrasser de la formalité
énatus-consultes. Ils le pouvoient par
oies de fait, dont le sénat leur donnoit
nple; et, si le peuple s'accoutume une
à décider les affaires par de pareils
ns, il connoîtra qu'il est le maître
y eut encore bien des troubles, et ils
nt toujours les mêmes causes. Mais
le sénat, forcé de céder, ordonna

Le peuple ne
connoissoit pas
tout ce qu'il pou-
voit.

On envoie
des députés en
Grèce.

Avant J.C. 454,
de Rome 302.

qu'on enverroit en Grèce des députés, pour s'instruire de la constitution des différentes républiques, et pour recueillir, sur-tout les lois de Solon. Le peuple confirma le décret du sénat; les députés partirent, et les dissensions furent suspendues. L'année suivante, la peste fit de grands ravages à Rome et dans toute l'Italie.

Avant J.C. 453,
de Rome 302.

Création des
décemvirs.

La peste avoit cessé, lorsque les députés revinrent, sous le consulat de P. Sestius et de C. Ménénus. Il s'agissoit alors de nommer dix commissaires pour travailler à un corps de lois. Il ne paroissoit pas nécessaire de supprimer toutes les magistratures, et de confier aux décemvirs un pouvoir absolu et illimité.

Une pareille résolution pouvoit avoir des suites dangereuses pour la république. On convint néanmoins que tous les magistrats abdiqueroient; que les décemvirs seroient établis, pour un an, avec une autorité pleine, entière, sans appel, et qu'on ne mettroit qu'une seule restriction : c'étoit qu'ils n'aboliroient pas les lois sacrées, c'est-à-dire, les lois qui avoient été faites en faveur des plébéiens. Les deux ordres

tèrent également à ce plan : le peuple, se soustraire aux consuls ; le sénat, se soustraire aux tribuns.

Le consul Ménénus, qui ne cherchoit un prétexte pour éloigner la conclusion de cette grande affaire, représenta qu'il loit d'abord procéder à l'élection des consuls pour l'année suivante ; disant que tout proprement aux consuls désignés nommer les décemvirs, entre les mains desquels ils devoient abdiquer la puissance consulaire. Il se flattoit que, pour conserver le consulat, ils feroient naître quelque nouvel obstacle à l'exécution de la loi Terentia. Ce fut, sans doute, dans la même vue que les patriciens firent tomber le choix sur C. Claudius. On lui donna pour collègue Genucius.

Claudius fit évanouir toutes les espérances qu'on avoit conçues. Bien loin de se refuser à la nomination des décemvirs, il la sollicita lui-même ; offrant, au nom de son collègue et au sien, de renoncer au droit que les fils avoient l'un et l'autre au consulat ; et déclarant que, si on vouloit arracher toute source de dissensions, il falloit absolu-

ment établir des lois égales entre tous citoyens. Il entroit dans les intérêts des tribuns, parce qu'ils lui avoient promis le mettre à la tête de la commission.

Le peuple, qui ignoroit ces intrigues, applaudissoit ; étonné d'avoir pour lui un patricien d'une maison qui lui avoit toujours été contraire. Mais les sénateurs, qui connoissoient la fierté et l'ambition de Claudius, n'étoient pas sans inquiétude ; cependant, comme ils n'avoient que de vagues soupçons, ils ne purent refuser des louanges au désintéressement qu'il montrait.

Avant J. C. 451,
de Rome 302.

Peu de temps après, on élut les décemvirs dans une assemblée par centuries. Les deux consuls désignés, Ap. Claudius et T. Cnucius, furent nommés. Les huit autres étoient, comme eux, des sénateurs et des consulaires. Les tribuns avoient d'abord demandé que cinq plébéiens fussent admis dans cette commission : mais, sur la réticence que fit le sénat, ils se désistèrent bientôt, craignant d'apporter des retards à une chose qu'ils sollicitoient depuis si long-temps.

C H A P I T R E

Du gouvernement de

LES décemvirs gouvernèrent avec beaucoup de sagesse et de modération. D'eux avoit, tour-à-tour et par jour, l'autorité et les fais-
saient, sans aucune marque, précédés d'un simple officier, nommé *accensus*, paroissoient avec les citoyens.

Celui qui étoit de jour paroissoit le sénat; il le conduisoit à exécuter les résolutions avec ce corps, et il ne se regardoit comme le chef de la république.

Ils s'appliquoient tous à la justice et la même équité, à la place publique, prêts à donner audience à tous les citoyens qui venoient.

L'amour du bien public, qu'ils affichèrent à l'envi, les maintenoit dans une parfaite intelligence : ils étoient sans jalousie, et aucun d'eux n'ambitionnoit d'avoir plus de part à l'empire. Claudius, quoiqu'on le regardât comme le premier, n'affectoit aucune supériorité sur ses collègues. Populaire, il saluoit les moindres citoyens ; magistrat équitable, il donnoit à tous un libre accès et une prompte justice.

Il y a dix tables de lois, qui sont reçues par le peuple.

Les lois qu'on avoit apportées de Grèce, les ordonnances des rois de Rome, les décrets du sénat et du peuple, les usages qui s'étoient introduits, sont les sources où les décemvirs puisèrent les lois qu'il jugèrent les plus convenables à la constitution de la république. Après en avoir fait un corps qui fut gravé sur dix tables, ils les exposèrent aux yeux du public, invitant chaque citoyen à dire librement ce qu'il en pensoit. Le sénat s'assembla pour les examiner. Lorsqu'il les eut approuvées, il ordonna la convocation des centuries : et les décemvirs, après avoir déclaré au peuple assemblé qu'ils n'avoient eu d'autres vues que d'assurer la liberté des citoyens, offrirent

faire au corps des lois tous les changemens qu'on jugeroit nécessaires. On leur rendit par des applaudissemens, et les tables furent reçues d'un consentement unanime.

Le gouvernement des décemvirs étoit sur point d'expirer, lorsqu'on desira un supplément aux lois qu'ils avoient faites; et le sénat, assemblé à ce sujet, arrêta qu'on créeroit de nouveaux décemvirs pour l'année suivante. Il saisissoit ce prétexte d'éloigner l'élection des tribuns, parce qu'il pensoit que le temps pourroit faire naître l'occasion de supprimer cette magistrature; mais le peuple approuva cette résolution, parce que les consuls lui étoient tout au moins aussi odieux, que les tribuns pouvoient l'être au sénat. D'ailleurs, tout le monde jugeoit que, pour assurer l'observation des nouvelles lois, il convenoit de les laisser quelque temps sous la protection de la puissance souveraine qui les avoit créées.

Beaucoup de sénateurs aspirèrent au décemvirat; les uns par ambition, les autres pour écarter ceux qui leur étoient suspects.

On arrêta de créer de nouveaux décemvirs.

Apr. Claudius est élu au sénat.

Ap. Claudius, qui feignoit de ne
du repos, paroissoit leur céder l
demandoit qu'on lui donnât des s
à lui et à ses collègues. Mais on
peine à concilier tant de modér
le caractère qu'on lui connoissoi
sons avec les plébéiens les plu
contre le sénat, étoient publiques
cachoit même pas; et, aux mai
pulaires qu'il affectoit, on présu
se proposoit d'être continué dans
virat, et que ses artifices avoien
ment pour objet d'exclure ses
et de faire élire d'autres décen
dévotion.

*Il se fait com-
purer, et il a
des collègues à
sa dévotion.*

*Avant J. C. 450,
de Rome 364.*

Moins il paroissoit vouloir être
plus le peuple desiroit qu'il le fût
collègues, qui déméloient ses dess
geoient à lui donner l'exclusion. I
vue, ils le nominèrent pour p
l'élection des nouveaux décevirs
c'étoit au président des comices à
ceux qui aspiraient à la charge qu
remplir, on se flattoit qu'après la
tion qu'il avoit faite, il n'osero
mettre au nombre des candidats.

Ennemi. Il se proposa lui-même pour le premier décemvir; et, ayant été agréé, il fit tomber les suffrages sur six sénateurs dont il dispoſoit. Ce qui surprit davantage, c'est qu'il prit les trois autres décemvirs sans l'ordre du peuple. C'étoient trois hommes avec lesquels il s'étoit auparavant concerté, et qui avoient contribué au succès de ses projets.

Comme le peuple avoit été heureux sous les premiers décemvirs, il n'examinoit pas ce qu'étoit le décemvirat en lui-même, et il le croyoit le plus parfait des gouvernemens. Claudius pouvoit donc se flatter que tout concouroit à ses vues, et il se conduisoit d'après le plan qu'il avoit suivi l'année précédente. Il devoit ménager le sénat et le peuple : il lui suffisoit même, dans les dispositions où étoient les deux ordres, de ne pas affecter la tyrannie.

Il étoit facile au décemvir de conserver l'autorité.

Il tint une conduite toute différente, et il en dressa le plan, conjointement avec ses collègues. Déterminés à retenir toute pour vie la puissance souveraine, ils résolurent de ne plus convoquer ni le sénat ni

Plan qu'il se font.

le peuple , d'appeler toutes les affaires leur tribunal , d'en décider sans appel de se réunir pour se soutenir dans les marches qu'ils feroient séparément , n'avoir , en un mot , d'autres règles leur intérêt commun et celui de chacun d'eux en particulier ; et comme s'ils avoient craint de ne pas répandre assez tôt la frayeur et la consternation , dès la première fois qu'ils parurent en public , ils se firent précéder chacun de douze licteurs armés de haches.

Ce plan n'étoit pas raisonnable.

Je conçois que des tyrans qui ont employé la violence pour se saisir de l'autorité , emploient encore la violence pour la conserver. Je conçois aussi que , quoiqu'ils aient été choisis par les suffrages libres du peuple , ils songent néanmoins à se rendre terribles , lorsque par l'abus qu'ils ont fait de la puissance , ils sont devenus odieux à tous les citoyens. Mais j'ai peine à croire que les décemvirs aient été assez absurdes pour afficher la tyrannie dans le temple même où les deux ordres s'applaudissaient de leur avoir confié le gouvernement de la république. Ils pouvoient tout : pour

d'appeler toutes les lois, ils n'avoient pas besoin de se
il, d'en décider sans craindre. Vouloient-ils donc, avant d'
pour se soutenir dans l'abus de leur pouvoir, aliéner le pe
ils feroient séparément le forcer à un soulèvement ? Il se
un mot, d'autres regardent les historiens, qui ont vécu d'
commun et celui de républiques, veuillent refuser aux t
iculier; et comme s'il étoit au sens commun.

e pas répandre assez. Quoi qu'il en soit, les décemvirs o
consternation, dès la première objet de l'indignation publique; et
rurent en public, ils n'en doute, ils ont usé de violence. Ils
l'un de douze licteurs étoient accompagnés d'une troupe de
ans: avec, chargés de crimes ou p
s que des tyrans qui se les dettes, qui cherchoient leur sûreté
ence pour se saisir de ces troubles. On voyoit encore à leur
ent encore la violence même une foule de jeunes patriciens, qui, j
conçois aussi que, quand la licence à la liberté, devenoit
sis par les suffrages libres ministres des tyrans, pour partager
ngent néanmoins à se saisir le droit d'opprimer le peuple.
que par l'abus qu'ils en faisoient sans frein se portoit impuné
e, ils sont devenus les derniers excès. Il n'étoit pas po
ens. Mais j'ai peine à croire que les malheureux qu'elle vexoit, d'o
irs aient été assez aveugles. Les décemvirs étoient sourds
a tyrannie dans le sénat, ou les rejetoient avec mé
ex ordres s'applaudissant. Mais des citoyens conservoient encore
fié le gouvernement. Les restes de liberté, on les dépos
pouvoient tout : pour leurs biens, on les battoit de ve

on les bannissoit , ou même on les mourir.

Ils paroissent
avoir voulu en-
tretenir la divi-
sion entre les
deux ordres.
Deux nouvelles
tables de lois.

De temps immémorial , les patriciens et les plébéiens ne s'allioient point par mariages réciproques. Les décemvirs , sans de cet usage une loi expresse , ne firent ces sortes de mariages. On les accusés d'avoir voulu entretenir la division entre les deux ordres. C'est aussi vraisemblablement par cette raison qu'ils ne firent rien sur les terres de conquête des hommes , qui fouloient aux pieds les plus sacrés , achevèrent néanmoins les corps des lois romaines , ou du moins ajoutèrent deux nouvelles tables auxquelles on avoit promulguées l'année précédente. Il est difficile de se persuader que des lois , données par de pareils législateurs , aient été telles qu'il les falloit pour assurer la liberté des citoyens , et qu'elles ne fussent rien laissé à désirer.

Ils se conti-
nuent dans le
gouvernement.

L'année expira. Les décemvirs , qui ne roient dû rendre à la république ses magistrats , se maintinrent dans le gouvernement , de leur propre autorité. Comme ils fondoient leur droit sur la force , ils ci

Avant J. C. 449,
de Rome 365.

ir appesantir le joug, et ils commirent de nouvelles violences. Les principaux citoyens cherchèrent un asyle dans les villes alliées.

Année où Cimon, vainqueur des Perses, leur fait la loi, et meurt.

Cette conjoncture paroissant favorable aux Athéniens et aux Sabins, ils prirent les armes, et vinrent, sans le savoir, au secours de la république. En effet, les décembres sentirent toute leur foiblesse, lorsqu'ils furent comme assiégés par deux armées qui faisoient des courses jusqu'aux portes de Rome. Ils appréhendoient de se compromettre, s'ils ordonnoient la levée des troupes, et, s'ils vouloient s'autoriser d'un sénatus-consulte, ils craignoient qu'on ne contestât jusqu'au droit de convoquer le sénat. Il falloit qu'ils eussent bien peu de révoyance. Étoit-il si difficile de prévoir une guerre? Pourquoi donc n'avoient-ils pris aucunes mesures pour la détourner ou pour la soutenir?

Guerre jetée dans un grand embarras.

Ils convoquèrent le sénat, comptant sur les artifices qu'ils avoient dans ce corps, et tantôt flattant d'intimider les sénateurs qui seroient contraires, et jugeant qu'un sénatus-consulte rendroit le peuple obéis-

Ils convoquent le sénat, et lui arrachent un décret, qui ordonne la levée des troupes.

sant. Cependant on se félicitoit des circonstances qui mettoient les décemvirs dans la nécessité de reconnoître une autorité supérieure à la leur.

Les historiens rapportent ce qui fut dit de part et d'autre dans le sénat. Ce sont des harangues qu'ils font eux-mêmes ; et on n'a pas pu en prononcer de semblables dans une assemblée qui devoit être ou fort intimidée ou fort tumultueuse. Tout ce qu'on peut présumer, c'est que le plus grand nombre des sénateurs garda le silence ; que quelques-uns parlèrent contre la tyrannie et contre les tyrans ; que les décemvirs et leurs partisans élevèrent la voix encore plus haut ; et qu'au milieu du tumulte ou de la consternation Claudius dicta un sénatus-consulte, que le sénat n'osa désavouer.

*Les troupes leur
désolés.*

Ce décret, arraché par violence, donna des troupes aux décemvirs. Ils en firent trois corps. Deux marchèrent, l'un contre les Sabins, l'autre contre les Étrusques et Claudius retint le troisième à Rome où il resta avec Sp. Oppius, un de ses collègues.

Quoiqu'à la tête des forces de la république

, les décemvirs ne devoient pas que leur domination en fût plus : car des citoyens ne s'arment pas, ne des soldats mercenaires, pour la de des tyrans. Les troupes, qu'on vou- re marcher aux ennemis, refusèrent mbattre : elles abandonnèrent leur leurs armes, leurs bagages. En vain efs tentèrent de les contenir par la e des châtimens. Il faudroit une pour contenir une armée qui est à se soulever. L'esprit de révolte t du camp à Rome, lorsque Claudius, éditoit un nouvel attentat, hâta sa

ppé de la beauté de Virginie, il ré- l'assouvir la passion qu'il avoit con- ur elle. C'étoit une fille de Virginius, avoit dans l'une des deux armées, en é de centurion. Elle devoit épouser , qui avoit été tribun.

tant pu réussir par la séduction, Clau- entreprit de l'enlever à ses parens. séquence, Marcus Claudius, un de- ents, arrête cette jeune personne -place, et veut l'entraîner de force

Attentat
de Claudius sur
Virginie.

chez lui, déclarant qu'elle est née d'un de ses esclaves, et qu'à ce titre elle appartient. L'affaire est portée devant le tribunal du décemvir.

Numitorius, oncle de Virginie, représente que Virginus est à l'armée. Il demande un délai de deux jours pour faire revenir. Il offre, en attendant son retour, de garder Virginie. Il s'engage à représenter, sous telles cautions qu'il exigeroit. Enfin, il réclame une loi des douze tables, qui ordonnoit que, dans un litige et avant le jugement définitif, le demandeur ne pût pas troubler le défendeur dans sa possession.

Claudius, ne pouvant refuser le terme nécessaire pour faire revenir Virginus à l'armée, ordonne cependant que Virginus soit, par provision, remise entre les mains de Marcus, parce qu'il prétend que le délai qu'il accorde, ne doit pas être préjudiciable à un maître qui redemande son esclave.

Tout le peuple se récrioit contre l'injustice de cette sentence : il enveloppoit Virginus, il s'opposoit aux efforts du ravisseur, lorsque Icilius, qui a appris ce qui se passe, arrive.

ureur et la colère dans les yeux. L'audace avec laquelle il se présente devant le tyran, augmente le tumulte : les licteurs sont repoussés : Marcus se réfugie au pied du tribunal : Claudius, effrayé lui-même, est forcé de céder : il consent que Virginie reste libre, qu'au retour de celui qu'on dit être son père. Tout le public étoit d'autant plus scandalisé, qu'on ne doutoit pas que la passion criminelle du décemvir ne fût le vrai motif de toute cette intrigue.

Virginus arriva le lendemain. Claudius ne fut pas déconcerté. Il fit descendre du Capitole des troupes sur lesquelles il comptoit ; il les conduisit sur la place ; et, après avoir menacé ceux qui tenteroient de soulever le peuple, commanda à Marcus d'exposer sa demande. Il ne fut pas difficile à Virginus de détruire l'imposture aux yeux de l'assemblée : mais Claudius, sans lui répondre, déclara qu'il savoit depuis longtemps que Virginie étoit en effet l'esclave de Marcus ; et en conséquence, il ordonna qu'elle fût livrée à cet imposteur.

Aussitôt les soldats écartent le peuple , Marcus avance avec des licteurs pour se

saisir de Virginie. Alors le père, au désespoir, se saisissant d'un couteau : *voilà, dit-il à sa fille, le seul moyen de sauver ton honneur.* En même temps, il lui enfonce ce couteau dans le sein ; et, l'ayant retiré tout sanglant, il le montre au décevmur auquel il crie : *par ce sang innocent, j'dévoue ta tête aux dieux infernaux.*

Soulèvement
que cause la
mort de Vir-
ginie.

À la faveur du tumulte qui s'élève, échappe au tyran qui le veut faire arrêter et il se rend à l'armée. Cependant Icilius Numitorius expose le corps de Virginie. On accourt de toutes parts à ce spectacle et le tumulte croît avec la multitude. L'indignation portoit à tout oser, lorsque L. V. lérius et M. Horatius se montrèrent à la tête du peuple. Ces deux sénateurs qui, depuis quelque temps, se préparoient à opposer la force à la violence, étoient suivis d'un grand nombre de clients. Enhardis par leur présence, les citoyens s'arment de tout ce qui leur tombe sous la main ; et Claudius abandonné de ses troupes, est contraint s'enfuir.

Les armées
abandonnent
leurs généraux,

Virginus avoit rejoint l'armée dans laquelle il servoit. Au récit de ce malheur

re, le soulèvement fut général. Les soldats ^{et se retirèrent sur le mont Aventin.} tirent leurs armes : ils marchèrent à Rome sous la conduite des centurions, et se retirèrent sur le mont Aventin, où ils eurent dix chefs, sous le nom de tribuns militaires. Ils déclarèrent qu'ils ne se sépareroient point, qu'auparavant on n'eût révoqué le décemvirat, et rétabli les tribuns du peuple.

Claudius n'osoit se montrer. Oppius, son allié, convoqua le sénat. Quoique ces corps ne fût pas fâché du soulèvement des Romains, il crut néanmoins devoir, pour le maintien de la discipline, paraître le désapprouver. C'est pourquoi sa première démarche fut d'envoyer au mont Aventin deux consulaires, qui demandèrent aux soldats par quel ordre ils avoient abandonné leur camp et leurs généraux. Ils répondirent qu'ils rendroient compte de leur conduite à Horatius et à Valérius, si on les leur envoyoit. Bientôt après la seconde séance, qu' Icilius et Numitorius avoient suivie, vint se joindre à la première.

Le sénat, qui s'assembloit tous les jours, ^{Elles passent au mont Sacré pour former le sénat à prendre une résolution.} ne formoit point de résolution, parce que

Horatius et Valérius déclaroient qu'ils ne feroient aucune démarche auprès des deux armées, tant que les décemvirs seroient maîtres du gouvernement; et cependant ceux-ci refusoient leur démission, persuadés qu'ils ne la pouvoient donner sans se livrer au ressentiment de leurs ennemis. Les troupes, qui menaçoient de les y forcer, abandonnèrent la ville, et passèrent au mont Sacré, où la plus grande partie du peuple les suivit. Elles vouloient faire voir, en se retirant dans cet asyle, qu'elles défendoient la liberté publique avec la même fermeté avec laquelle on en avoit autrefois jeté les premiers fondemens. Leur désertion, qui dépeuploit la ville, mit enfin les décemvirs dans la nécessité d'abdiquer; et alors Horatius et Valérius se rendirent au camp.

Le sénat leur
accorde ce qu'ils
leur demandent.

Les soldats vouloient, avant toute chose, qu'on leur livrât les décemvirs. Mais ils se désistèrent bientôt de cette demande, parce qu'ils comprirent que c'étoit les leur livrer, que de faire rentrer le peuple dans tous ses droits. Ils se bornèrent donc à demander le rétablissement des tribuns, celui des

bre, le soulèvement fut général. Les soldats prirent leurs armes : ils marchèrent à Rome sous la conduite des centurions, et se retirèrent sur le mont Aventin, où ils eurent dix chefs, sous le nom de tribuns militaires. Ils déclarèrent qu'ils ne se sépareroient point, qu'auparavant on n'eût rétabli le décemvirat, et rétabli les tribuns peuple.

Claudius n'osoit se montrer. Oppius, son légat, convoqua le sénat. Quoique ce temps ne fût pas fâché du soulèvement des peuples, il crut néanmoins devoir, pour le maintien de la discipline, paroître le désapprouver. C'est pourquoi sa première démarche fut d'envoyer au mont Aventin des consulaires, qui demandèrent aux soldats par quel ordre ils avoient abandonné leur camp et leurs généraux. Ils répondirent qu'ils rendroient compte de leur conduite à Horatius et à Valérius, si on les leur envoyoit. Bientôt après la seconde levée, qu' Icilius et Numitorius avoient levée, vint se joindre à la première.

Le sénat, qui s'assembloit tous les jours, ne formoit point de résolution, parce que

et se retirèrent
sur le mont A-
ventin.

Elles passent
au mont Sacré
pour former le sé-
nat à prendre
une résolution.

lequel il fut arrêté que les plébiscites auroient force de lois pour tous les citoyens.

Non seulement la loi Valéria fut confirmée, on déclara encore, qu'à l'avenir aucune magistrature ne pourroit porter atteinte au droit d'appeler au peuple. Enfin, comme les sénatus-consultes étoient souvent altérés ou même supprimés, sur-tout lorsqu'ils étoient favorables aux plébéiens, on régla que, dans la suite, ils seroient remis en dépôt aux édiles, et conservés dans le temple de Cérès. Tels furent les réglemens qui se firent sous ce consulat, et auxquels les sénateurs ne souscrivirent que malgré eux : ils ne pardonnoient pas aux consuls d'avoir diminué l'autorité du sénat, pour accroître celle du peuple.

Les tribuns se vengent des décemvirs.

Lorsque le gouvernement eut repris sa première forme, Virginius, en qualité de tribun, cita devant le peuple Ap. Claudius. Ce décemvir fut jeté dans une prison, où il mourut. Sp. Oppius eut le même sort. Les huit autres s'exilèrent, et leurs biens furent confisqués. Quant à Marcus Claudius, on le condamna à mort : mais Virginius se contenta de le bannir.

Le sénat blâmoit hautement les deux ^{Le calme se} consuls qui donnoient un libre cours à la ^{rétablit.} rageance du peuple, lorsque le tribun
C. Caninius Tullius mit fin, par son opposition, aux
poursuites de ses collègues, et rendit le
calme à la république.

CHAPITRE VII.

De quelques changemens qui se font insensiblement dans la constitution de la république.

Après Servius Tullius les patriciens et plébéiens ont été confondus dans les six classes.

IL y avoit deux ordres dans la république : on étoit, par la naissance, de l'ordre des patriciens ou de celui des plébéiens.

Après les changemens faits par Servius Tullius, il y eut six classes. Des plébéiens riches furent confondus avec les patriciens dans les premières; dans les dernières, des patriciens pauvres furent confondus avec les plébéiens.

Des patriciens s'appauvrirent encore, et des plébéiens s'enrichirent : il y eut donc toujours plus de plébéiens dans les premières classes, et plus de patriciens dans les dernières. Alors ceux-ci, répandus confusément dans les six, auroient cessé d'être considérés comme un ordre, s'ils n'avoient pas conservé les privilèges de leur na-

sénat blâmoit hautement les deux ^{Le calme se}
ils qui donnoient un libre cours à la ^{rétablit.}
sance du peuple, lorsque le tribun
ius mit fin, par son opposition, aux
uites de ses collègues, et rendit le
e à la république.

d'en distinguer encore deux ; et on sut
 tuera l'ordre des sénateurs et l'ordre
 peuple à l'ordre des patriciens et à l'ordre
 des plébéiens. Tous les citoyens qui en-
 treront au sénat, plébéiens comme patriciens
 composeront l'ordre des sénateurs : et
 ceux qui seront exclus du sénat, patriciens
 comme plébéiens, seront compris dans
 l'ordre du peuple.

Comment les
 plébéiens, d'abord
 exclus du
 sénat, y ont été
 admis.

Dans les commencemens les plébéiens
 ont été exclus du sénat : dans la suite ils
 ont été admis, quoiqu'on les jugeât indignes
 du consulat et du sacerdoce.

Les patriciens, comme nous l'avons
 remarqué, tiroient leur origine des sénateurs
 créés sous Romulus. Ils se multiplièrent,
 et leur nombre excéda celui des membres
 dont le sénat devoit être composé. Tous ne
 purent donc pas entrer dans ce corps : mais
 ils conservèrent, pendant un temps, le droit
 exclusif de remplir les places qui venoient à
 vaquer.

On ne peut pas assurer si, sous la monarchie,
 les rois dispoient seuls de ces places, ou si
 le peuple y concouroit par ses suffrages. Il
 est au moins certain que ce

ils avoient été élus, n'étoient reconnus sénateurs qu'avec l'agrément du prince, qu'on les tiroit toujours du premier ordre. Il est vrai que Tarquin l'Ancien fit entrer des plébéiens dans le sénat : mais, auparavant, il leur donna le titre de patriciens; ce qui prouve qu'un plébéien ne pouvoit pas être sénateur. Tarquin lui-même n'étoit pas de famille patricienne : c'étoit un Toscan, qu'Ancus Marcius ne fit sénateur qu'après l'avoir fait patricien.

Les consuls, qui succédèrent à toutes les prérogatives des rois, eurent, comme eux, le droit de faire les sénateurs; ou du moins ils ne put l'être sans leur agrément. Or il est vraisemblablement après l'établissement du consulat, que les patriciens ont perdu le privilège exclusif d'entrer au sénat. Comme il falloit avoir un certain bien pour être admis, les consuls prenoient les sénateurs dans les premières classes; et, lorsque leur choix tomboit sur des plébéiens, ils les faisoient patriciens, à l'exemple des rois. Mais, parce que dans la suite ils auront négligé cette formalité, l'usage d'introduire des plébéiens riches dans le sénat, sans leur

donner préalablement aucun titre, aura peu à-peu prévalu. Les historiens, au reste, ne se sont pas expliqués sur ce sujet. Mais ma conjecture est d'autant plus fondée, que nous trouverons dans le sénat des plébéiens que la naissance exclura des premières magistratures.

Comment la noblesse passera des familles patriciennes aux familles plébéiennes.

L'honneur d'être un des membres du sénat ne changeoit donc rien à la naissance. Il laissoit le plébéien parmi les plébéiens et il n'y avoit encore de nobles que les familles patriciennes. Cette noblesse continuera d'être la seule, jusqu'au temps où les dignités deviendront communes aux deux ordres. Alors on cessera d'avoir égard à la naissance patricienne ou plébéienne, et chaque famille tirera sa noblesse des dignités qu'elle aura occupées.

Ordre des chevaliers.

La république donnoit un anneau d'or à ceux qui servoient dans la cavalerie, et elle leur fournissoit un cheval. On les a nommés chevaliers. Dans les commencemens ils étoient les premiers dans l'ordre des plébéiens, comme les sénateurs étoient les premiers dans l'ordre des patriciens. Dans la suite, ils obtiendront des distinctions,

meront un nouvel ordre entre celui des patriciens et celui du peuple. Mais c'est une évolution qui se fera peu-à-peu, et par conséquent, on ne pourra pas revenir à l'époque.

Les révolutions sont une suite des changements faits par Servilius Tullius. Dès que l'inégalité de fortune distinguoit seule les citoyens, il n'étoit plus possible d'assurer la stabilité de la constitution des citoyens. La constitution de la République devoit changer d'une génération à l'autre, et il en devoit naître tous les jours de nouvelles dissensions. C'est pourquoy nous verrons les Romains, toujours entraînés par les circonstances, se conduire, ainsi dire, au jour le jour, et ne jamais se réveiller. Ils auroient eu besoin d'un législateur qui eût connu les vices de leur constitution.

L'inégalité des fortunes étoit le principe des changements que les circonstances amenèrent dans le gouvernement.

Même lorsqu'une ville de la Grèce vouloit réformer son gouvernement, elle confioit la loi à la sagesse législative à un seul citoyen. Or il est plus facile à un seul homme, qu'à un corps d'hommes réunis ensemble, d'embrasser toutes les parties de l'administration, et de faire un système politique où tout fût lié et se sou-

Un corps de lois doit être mieux fait par un seul législateur, que par plusieurs.

tint. S'il se trompoit, il étoit aussi plus disposé à écouter les critiques, et à corriger ses erreurs. D'ailleurs un homme seul est naturellement plus impartial. Dès qu'il est nommé législateur, il ne tient à aucun ordre : il est au-dessus de tous, et il n'a d'autre intérêt que de répondre à la confiance de ses concitoyens. Enfin le gouvernement qu'il établit, a des lois fondamentales, qui distribuent avec précision les différens pouvoirs de la souveraineté; et ce n'est pas, comme celui que font les circonstances, une chose changeante par sa nature.

A Rome, les dix sénateurs, choisis pour faire un corps de lois, représentoient l'ordre entier. Il n'étoit donc pas possible qu'ils fussent sans partialité. L'ouvrage auquel ils concouroient tous, n'étoit, dans le vrai, l'ouvrage d'aucun d'eux, et, par conséquent, tous s'y intéressoient faiblement. Enfin, ils ne pouvoient pas se faire un plan suivi et soutenu, parce que chacun d'eux avoit sa manière de voir. Il ne leur restoit donc qu'à faire une compilation dans laquelle chacun, suivant ses lumières,

Et souvent par des vues différentes, fit entrer toutes les lois qui lui paroissoient utiles. C'est, vraisemblablement, tout ce qu'ils ont pu faire. En effet, les lois des décemvirs ont remédié à aucun des abus. Elles ont permis de subsister les anciennes dissensions, et elles en occasionneront de nouvelles. Si les lois étoient parvenues jusqu'à nous, nous pourrions prévoir quelle sera leur influence. Mais il n'en reste que quelques fragmens.

Pour assurer la constitution d'un gouvernement, il faut déterminer où réside la puissance législative. C'est la première chose qu'on doit faire, et c'est précisément ce que les décemvirs n'ont pas fait. Cette loi sera un principe de changemens insensibles.

On lisoit, dans les lois des douze tables, que tout décret du peuple auroit force de loi. Or cela seul faisoit de la puissance législative un sujet de contestation entre les deux ordres. C'est ce qu'il faut expliquer.

Par le mot *peuple*, les Romains entendoient le corps entier des citoyens. Un décret n'avoit donc force de loi qu'autant

Les décemvirs n'ont pas déterminé où résidoit la puissance législative.

Avant Servius Tullius, cette puissance étoit dans le peuple entier.

qu'il émanoit du corps entier. Distinguez les temps.

Avant Servius Tullius, le peuple, ou le corps entier des citoyens, faisoit véritablement les lois. Car, dans les comices par centuries, les patriciens ne prétendoient pas avoir aucun avantage sur les plébéiens, ni les plébéiens sur les patriciens. Les choses se décidoient à la pluralité des suffrages, et tous les citoyens avoient la même part à la législation.

Après ce roi, elle se partagea entre les comices par centuries et les comices par tribus.

Depuis l'établissement des comices par centuries, ce furent proprement les riches qui firent les lois : ils les firent seuls, sans les pauvres, et seulement en leur présence. Il est vrai que, parce que tous les citoyens se trouvoient à ces assemblées, on y fut d'abord trompé, et on en regarda les décrets comme lois émanées du peuple entier. Mais les pauvres ouvrirent bientôt les yeux. Alors ils établirent l'usage des comices par tribus; et, à leur tour, ils firent des lois malgré les riches.

Si les sénateurs refusoient de reconnoître la puissance législative des tribus, c'étoient néanmoins ces tribus qui les jugeoient;

lorsque, sous le consulat de Valérius et d'Horatius, on arrêta que les lois qu'elles porteroient, obligeroient tous les citoyens, on ne fit que confirmer au second ordre une autorité qu'il s'argeoit. En vain les sénateurs continueront de la lui contester : en vain ils tenteront de la reprendre. Il arrivera seulement que les plébéiens, qui s'en médisaient, ne se l'assureront que peu-à-peu ; mais enfin ils se l'assureront.

Il est donc évident que, depuis l'établissement des comices par tribus, les citoyens ont cessé de faire un seul corps. Il y a eu deux ordres qui ont eu le même droit à la puissance législative, et on ne comprend pas ce qui est établi par la loi que j'ai citée. Ce peuple législateur, ce corps de citoyens, dont elle parle, ne subsiste plus.

Si les centuries assemblées pouvoient dire, nous avons seules le droit de faire des lois, parce que nous l'avons eu les premières : les tribus assemblées pouvoient répondre, nous l'avons seules, parce que nous l'avons les dernières. En effet, quand nous considérerons les circonstances et les causes de ces révolutions, nous reconnoi-

Ces deux assemblées sont également fondées à se l'arroger.

trons qu'on étoit également fondé de
et d'autre. Car, dans un gouvernement
par sa nature, est sujet à des variati
continuelles, les droits s'acquièrent et
perdent comme toute autre chose ;
pour avoir ceux qu'on s'arroe, il n'est
nécessaire de prouver qu'on les a touj
eus, il suffit d'avoir des raisons pour
saisir. C'est ainsi que les tribuns, qui
voient que celui d'opposition, s'en sont
de nouveaux, et s'en feront encore.

Quelle part le
sénat avoit à la
législation.

La puissance législative résidoit d
dans deux corps différens : dans les com
par centuries et dans les comices par tri
Quant au sénat, ses décrets ne deveno
des lois, que lorsqu'ils avoient été coi
més dans l'assemblée du peuple. On
dire néanmoins qu'il participoit indir
ment à la législation : premièrement, p
que les centuries ne s'assembloient q
vertu d'un sénatus-consulte, qui leur
quoit sur quoi elles avoient à délibérer
second lieu, parce que les sénateurs éto
comme assurés de dicter à ces assembl
les décrets qu'elles portoient. Voilà p
quoi ce n'est jamais entre les deux es

le comices que s'élèvent les dissensions
sur le sujet de l'autorité : c'est toujours entre
le sénat et les plébéiens. Ces dissensions
continueront ; et, comme elles ont pro-
duit des changemens, elles en produiront
encore.

CHAPITRE VIII

Jusqu'à la création des censeurs

Avant J. C. 449,
de Rome 303.

Le peuple
s'arroge le droit
de décerner le
triomphe.

APRÈS que le calme eut été rétabli Valérius et M. Horatius marchèrent contre les Sabins, les Éques et les Volsques revinrent vainqueurs. Le sénat leur refusa néanmoins les honneurs du triomphe, mais le peuple ne voulut pas le punir de l'attachement qu'il avoit montré pour le second ordre.

Les consuls portèrent leurs plaintes au peuple. En vain les sénateurs représentèrent à l'assemblée que, de tout temps, n'appartenoit qu'à eux d'accorder ou de refuser le triomphe. Les lois, par la constitution de la république, pouvoient être changées : les droits qui, dans le vrai, n'étoient que des usages, pouvoient être abolis ou des usages contraires : et ces abus, autorisés par des exemples, suffisoient pour rejeter les raisons des sénateurs. On déclara le triomphe aux deux consuls. Le peuple, qui, en cette occasion, s'arrogea le droit

dispenser les récompenses, eut, dans la loi, un moyen de plus pour acquérir des partisans dans le sénat.

L'accord qui régnoit entre les consuls et les tribuns de cette année, auroit porté de nouveaux coups à l'autorité du premier ordre, s'ils avoient tous été continués dans leurs magistratures. Ce fut aussi le projet des tribuns. Ils résolurent de briguer le tribunat pour l'année suivante, et ils invitèrent le peuple à continuer Horatius et Cnécilius dans le consulat.

Le tribun Duillius fait échouer le projet de ses collègues, qui vouloient être continués dans le tribunat.

Le seul Duillius s'opposa au projet de ses collègues, et le fit échouer. Les deux consuls entrèrent même dans ses vues, persuadés que la liberté seroit en danger, si les divisions se perpétuoient dans les mêmes personnes. Pour s'assurer d'eux, le tribun leur demanda, en pleine assemblée, ce qu'ils feroient si le peuple les vouloit continuer dans le consulat. Ils répondirent l'un à l'autre, qu'ils refuseroient cette faveur, comme contraire aux lois.

Cette réponse autorisa Duillius à donner l'exclusion à ses collègues dans les élections qui se tinrent pour l'élection

des tribuns ; et on en élut cinq nou
Alors il congédia l'assemblée, remet
nomination des cinq derniers au
qu'on venoit d'élire. Il prit ce parti,
qu'il s'aperçut que les brigues des a
tribuns étoient assez fortes pour pr
à quelques-uns la pluralité des suffra
y étoit d'ailleurs autorisé par une l
portoit que, *si, dans un jour d'élec*
on n'avoit pas pu élire le nombre co
des tribuns, ceux qui auroient été
les premiers nommeroient leurs collè

Deux patriciens
parmi les tri-
buns. Loi Tri-
bunia.

Il y avoit une autre loi qui exclu
tribunat tout patricien. Elle avoit été
lors de la création de cette magistr
Cependant les nouveaux tribuns chois
entre autres pour collègues, S. Tarpé
A. Hatérius, qui étoient non seule
patriciens, mais encore sénateurs et c
laires. On reconnut alors que Duillius
agi de concert avec le sénat. C'étoit en
un avantage pour ce corps d'avoir, d
tribunat, deux patriciens, qui pouv
par leur *veto*, arrêter toutes les e
prises des autres tribuns. Mais cet
tage n'étoit que pour un an. L'anné

Avant J.C. 449,
de Rome 307.

nte , pour empêcher que l'exemple de
 illius ne fût suivi, le tribun L. Trébo-
 us fit passer une loi, qui ordonnoit que,
 rque tous les tribuns n'auroient pas été
 us dans une seule assemblée, on en con-
 queroit de nouvelles, jusqu'à ce que le
 ombre des tribuns fût complet.

Après quelque temps de calme, il survint
 e nouveaux troubles. Ils éclatèrent sous le
 onsulat de T. Quintius et d'Agrippa Fu-
 ius. Ils avoient pour cause la hauteur des
 atriciens. Les jeunes gens de cet ordre se
 royoient tout permis, lorsqu'ils apparte-
 nient aux premières maisons de la répu-
 lique. Les violences qu'ils commirent,
 rent le sujet de plusieurs procès que les
 ibuns portèrent devant le peuple, et dont
 sénat contestoit à ces magistrats le droit
 prendre connoissance. Pendant cette
 ntestation, les Éques et les Volsques ra-
 geoient le territoire de Rome. Les
 ibuns s'opposèrent à l'enrôlement.

T. Quintius convoqua les comices. Sans
 utter et sans offenser aucun des deux
 dres, il leur reprocha les injures qu'ils
 faisoient l'un à l'autre. Il s'éleva contre

Avant J.C. 446,
 de Rome 308.

T. Quintius réu-
 nit contre l'en-
 nemi les deux
 ordres divisés.

la licence du peuple : il ne s'éleva pas n contre la négligence du sénat à conten patriciens : il fit honte à tous deux divisions éternelles, qui les mettoient d'état de défendre la patrie.

Comme son discours n'avoit d'a objet que de réunir les citoyens pour la fense commune, il persuada. Les trib levèrent leur opposition. Les Éques et Volsques furent entièrement défaits, et soldats revinrent, chargés des dépouil des ennemis.

*Les plébé-
iens demandent
qu'ils puissent
s'allier par des
mariages avec
les patriciens, et
que le consulat
leur soit ouvert.*

*Avant J.C. 445,
de Rome Joy.*

Plus les succès étoient grands, plus plébéiens s'en prévalaient. Que dev droient les sénateurs, disoient-ils, si m les abandonnions? N'est-ce pas nous faisons la force de la république? et pendant on nous exclut du consulat, et nous interdit toute alliance avec les milles patriciennes. Est-ce donc là l'égal qu'on nous avoit promise, lorsqu'on se p posa de travailler à un corps de lois?

Les tribuns ne pouvoient qu'applaud ces sentimens. Car, s'ils parvenoient à é blir l'égalité entre les deux ordres, c'étoi eux qui devoient en retirer le plus gra

ntage, puisqu'ils se trouvoient à la tête
peuple. Canuléius demanda la révoca-
n de la loi qui défendoit aux plébéiens
aux patriciens de s'allier par des ma-
ges réciproques; et ses collègues propo-
rent d'ouvrir le consulat aux plébéiens.

Les consuls répandirent que les Èques
les Volsques avoient repris les armes, et
ordonnèrent des levées. C'étoit la res-
source usée du sénat, lorsqu'il vouloit
rder les propositions des tribuns. Mais
ux-ci avoient aussi une ressource, et
oique toujours la même, elle ne s'usoit
t. Canuléius déclara qu'aucun plébéien
s'enrôleroit, si auparavant on ne levoit
égalité odieuse, qui avilissoit le second
re. Cette affaire fut portée au sénat.

Les mariages se contractoient de trois
nières. Ceux des patriciens se faisoient
c solennité, en présence de dix témoins.
étoient accompagnés de cérémonies re-
euses : on y prononçoit certaines paroles;
pendant le sacrifice, on offroit aux
veaux mariés un gâteau de froment,
t ils mangeoient en signe d'union. Cette
nière de contracter étoit réservée pour

Les mariages se
contractoient de
trois manières.

les patriciens, parce qu'ils dispoient des auspices et de toutes les choses de religion. Quant aux plébéiens, ils se mariaient de deux manières. L'une étoit une es-
 d'achat. La femme, tenant trois as dans sa main, en donnoit un à celui qu'elle épousoit, et paroissoit l'acheter. L'autre consistoit dans la seule cohabitation. La femme étoit engagée, lorsque, pendant une année entière, elle n'avoit pas dé-
 ché trois nuits de suite. On croiroit, à ces usages, que les plébéiens n'étoient pas capables pour partager le culte avec les patriciens, et que même ils ne méritoient pas qu'on leur assurât le sort de leurs enfans.

La religion élève-
 voit une barrière
 entre les deux
 ordres.

La religion élevoit donc une barrière entre les patriciens et les plébéiens, et elle aussi qu'on opposoit, sur-tout, aux tribuns. Les mariages entre les deux ordres paroissent une confusion monstrueuse de deux races, et le violement des droits divins comme des droits humains. Mais cette fa-
 çon de penser, odieuse aux plébéiens, n'étoit qu'un vieux préjugé des patriciens. Ne sommes-nous pas tous concitoyens? Pourquoi défendroient-ils les tribuns? Pourquoi défendroient-ils

re nous des mariages qu'on permet entre
Romains et des étrangers?

Le sénat donna son consentement à la
pour les mariages, parce qu'il ne put le
user. Il croyoit d'ailleurs qu'en accor-
nt une des deux choses qu'on demandoit,
engageroit les tribuns à se désister de
ntre, ou du moins à suspendre leur
rsuite, jusqu'à ce qu'on eût terminé la
erre dont on étoit menacé. Il se trompoit.
s dernières disputes avoient fait voir
mbien il importoit aux plébéiens, pour
blir l'égalité, de pouvoir aspirer au
sulat. Ils sentiront même bientôt qu'il
t encore qu'ils participent au sacerdoce.
e demande dans laquelle ils réussissent,
t toujours un motif pour en former de
velles. Déterminés à faire passer la
onde loi, les tribuns jurèrent, s'ils ne
tenoient pas, de s'opposer à la levée
troupes; et ils s'y opposèrent.

*Le sénat con-
sent à la loi pour
les mariages.*

Le bruit de la guerre croissoit, et il étoit
cessaire de prendre une dernière résolu-
on. Le sénat chercha un tempérament
à pût contenter les deux ordres. Il ima-
na de suspendre pour un temps la dignité

*Création des tri-
buns militaires.*

consulaire, et de créer, au lieu de ces six tribuns militaires qui auroient la même autorité, et dont trois pourroient être béiens. Cet avis, qui passa à la pluralité de voix, fut agréable au second ordre, qui voyant admis à la première magistrature jugeoit indifférent que ce fût à titre de consul ou de tribun militaire. Cependant le sénat se flattoit de rétablir un jour le consulat, et il s'applaudissoit de l'avoir résolu pour lui.

Pourquoi le sénat perd peu-à-peu son autorité.

Vous voyez, Monseigneur, que, l'autorité veut être absolue, moins elle est assurée. Le sénat croit gagner beaucoup en gagnant du temps; et en attendant de meilleures circonstances où il compte pouvoir saisir de toute l'autorité, il achève de perdre ce qu'il en a conservé jusqu'à présent. Le grand point, pour assurer sa puissance, c'est de soutenir avec fermeté ce qu'on ose entreprendre: mais, pour pouvoir être toujours ferme, il faut être toujours juste. Le sénat avoit à peine un peu de justice.

Aucun plébéien n'obtient le tribunat militaire.

C'étoit l'usage que ceux qui briguoient une magistrature, se présentassent,

blanc, dans les comices qui se tenoient
ar l'élection. C'est ainsi que parurent
n plébéiens qui aspiraient au tribunat
ilitaire. Mais, tel est le caractère du peu-
e, il demande avec passion ce qu'on lui
use, et il ne sait pas se saisir de ce qu'on
s accorde. On n'élut que trois tribuns
ilitaires, et ils furent tous pris dans le
anier ordre. Peut-être les tribuns n'eut-
t-ils pas assez de crédit dans l'assemblée,
rce qu'elle se tenoit par centuries.

Avant J.C. 444.
de Rome 510.

Trois mois après être entrés en charge,
s tribuns militaires se déposèrent, sous
texte qu'il y avoit eu quelque irrégu-
ité dans leur élection. Ce scrupule pou-
t avoir pour cause l'espérance de réta-
ir le consulat. En effet, les plébéiens, qui
piroient au tribunat militaire, ne pouvant
ecorder, consentirent, plutôt que de
der les uns aux autres, qu'on élût des
uls ; et on procéda à cette élection.
ette jalousie, qui divisoit le second ordre,
t cause qu'on fut encore quelques années
ns élire des tribuns militaires.

Consuls rétablis.

Il y avoit environ dix-sept ans que les
berres et les dissensions domestiques n'a-

Avant J.C. 445.
de Rome 511.

Création des
deux censeurs.

voient permis aux consuls de faire le dénombrement du peuple. Il étoit arrivé beaucoup de changemens dans les familles. On ne savoit plus exactement, ni les contributions qu'on pouvoit tirer des citoyens, ni le nombre de ceux qui étoient en âge de porter les armes. En un mot, on ne connoissoit pas les forces de la république. Le sénat, considérant que les consuls étoient trop occupés pour veiller régulièrement au cens, créa deux nouveaux magistrats qui furent chargés de faire, tous les cinq ans, le dénombrement du peuple. Ainsi la censure fut un démembrement du consulat.

Autorité des
censeurs.

Cette magistrature sera dans la suite au comble des horreurs : on ne la donna d'abord même qu'à des consulaires. Les censeurs nommeront les membres du sénat. Ils chasseront ceux qu'ils jugeront indignes d'y occuper une place. Ils ôteront le sceptre et l'anneau aux chevaliers qu'ils voudront dégrader. Ils feront descendre un citoyen d'une classe dans une autre : ils le rejeteront dans la dernière : ils lui enlèveront jusqu'au droit de suffrage ; en un mot, ils seront les arbitres de la condition de chaque particu-

Avant eux, les consuls, à l'exemple de C. Fabricius Tullius qui avoit institué le cens, exerçoient cette puissance en souverains et n'avoient de compte à rendre. C'est ainsi que les censeurs l'exerceront eux-mêmes. En faisant la liste des sénateurs, il leur suffira, par exemple, pour en exclure quelques-uns, d'en omettre les noms; et, pour substituer de nouveaux sénateurs, il leur suffira de mettre de nouveaux noms dans cette liste.

Ce n'est donc pas uniquement pour tenir l'état des noms et des biens des citoyens, que les censeurs ont été institués. Il est vrai qu'on suppose communément que leur autorité, d'abord renfermée dans des bornes, est dans la suite accrue par degrés; et peut-être ont-ils été quelque temps, avant d'exercer dans toute son étendue. Mais pour convaincre que, dès leur institution, ils ont été les maîtres d'ouvrir ou de fermer le port à leur choix, et de rejeter un citoyen dans telle classe qu'ils jugeoient à propos, il suffit de remarquer que la loi qui les a établis, leur ordonnoit de ne souffrir dans le sénat aucun membre qui le pût desho-

norer , et leur prescrivoit de veiller sur
mœurs de tout le peuple.

Utilité de la
censure.

« Comme la force de la république ,
» M. de Montesquieu , consistoit dans
» discipline , l'austérité des mœurs ,
» l'observation constante de certaines co
» tumes , les censeurs corrigeoient les a
» que la loi n'avoit pas prévus , ou que
» magistrat ordinaire ne pouvoit pas par
» Il y a de mauvais exemples qui sont p
» que les crimes ; plus d'états ont péri par
» qu'on a violé les mœurs , que parce qu
» a violé les lois. A Rome , tout ce qui p
» voit introduire des nouveautés dans
» reuses , changer le cœur ou l'esprit
» citoyen , et en empêcher , si j'ose
» servir de ce terme , la perpétuité ; les
» sordres domestiques ou publics , étoie
» réformés par les censeurs ».

Les censeurs ne con
noissent pas d'abord
l'austérité
qu'il faut leur confier
la censure.

Tel étoit l'objet de la censure. Tan
qu'elle a été exercée par les consuls , on
connoissoit mal les fonctions , parce qu
ne leur étoit pas possible d'y vaquer av
assez de soin ; et on n'a connu toute l'aut
rité qu'on y avoit attachée , que lorsqu
l'a eu confiée à des magistrats particulier

Le sénat lui-même ne s'aperçut pas de la naissance que la loi qu'il avoit faite , connoit aux censeurs. Cela , quoique difficile à comprendre , est si vrai , que la censure excita l'ambition d'aucun sénateur , et qu'ils ne parurent se la réserver , que parce qu'ils auroient voulu posséder seuls toutes les magistratures. Il semble que les plébéiens n'avoient qu'à la demander. La conjoncture étoit favorable ; mais ils n'y songèrent pas. Cependant ils avoient remarqué ces mots de la loi , *probrum in senatu ne delinquunto* , ils auroient vu que les censeurs alloient être les juges du sénat , et qu'ils auroient le droit de chasser de ce corps tous ceux qu'il ne leur conviendrait pas d'y laisser.

CHAPITRE IX.

*Jusqu'à l'établissement d'une loi
pour les troupes.*

Troubles à
l'occasion d'une
disette.

Avant J. C. 439,
de Rome 315.

LES tribuns étoient moins remuans, la république paroissoit tranquille, lorsqu'une grande famine renouvela les contentemens des deux ordres ; le peuple rejetant la cause de la disette sur la négligence du sénat, et le sénat la rejetant sur l'oisiveté du peuple. Les dissensions faisoient souvent négliger l'agriculture. On a même de la peine à comprendre de quoi subsistoient les Romains, quand on considère que leurs campagnes étoient continuellement ravagées ; et que, depuis long-temps ils prenoient les armes, moins pour la guerre chez l'ennemi, que pour le char de dessus leurs terres.

On força les particuliers à déclarer la quantité de blé qu'ils avoient pour leur provision, et on fit des visites chez ceux qui

upçonnoit d'en cacher. Mais ces recherches, qui ne diminuèrent pas la disette, la rent juger plus grande qu'elle n'étoit. L'opinion exagéra si fort le mal, que plusieurs citoyens, se croyant sans ressource, se précipitèrent dans le Tibre. Dans de pareilles circonstances, le gouvernement ne auroit se conduire avec trop de circonspection : car il est bien plus difficile de remédier à la disette d'opinion, qu'à la disette réelle.

L. Miducius, chargé par le sénat de faire venir des blés de Toscane, n'en put tirer qu'une petite quantité, parce qu'un chevalier, Sp. Métius, les avoit presque tous enlevés. Il découvrit même que Métius, qui faisoit des distributions gratuites, tenoit chez lui des assemblées secrètes, et qu'il cherchoit à séduire le peuple par ses libéralités. Les tribuns gagnés, disoit-on, par l'argent, entroient dans ses vues : il avoit des amas d'armes dans sa maison ; on ne doutoit pas qu'il ne prît des mesures pour usurper la souveraineté.

Les Romains n'avoient alors que fort peu d'argent monnoyé. Leurs espèces étoient de

cuivre. Les plus riches ne l'étoient ni fondeurs de terres ; et par conséquent , les richesses consistoient en denrées plutôt qu'en argent. Comment donc un simple cheval étoit-il en état de nourrir à ses dépenses une multitude assez grande pour faire craindre une révolution ? Où avoit-il pris l'argent avec lequel il avoit corrompu les tribuns et enlevé presque tous les blés de Toscane ?

Quoi qu'il en soit , cette conspiration avoit échappé à la vigilance des consuls. Le sénat leur en ayant fait des reproches , ils répondirent qu'ils n'avoient pas assez d'autorité , pour punir un citoyen qui pouvoit appeler au peuple , et , qui étant adoré d'une multitude , échapperoit infailliblement à la justice. On nomma dictateur L. Quietus Circinnatus.

Après avoir fait mettre des corps de garde dans tous les quartiers de la ville , Quintius , escorté de ses licteurs , se rendit dans la place , monta sur son tribunal , et envoya Servilius Ahala , général de la cavalerie , sommer Métius de venir rendre compte de sa conduite. Soit que ce cheval fût coupable , soit qu'il reconnût sa

oit conjuré sa perte, il refusa d'obéir, et implora le secours du peuple qui repoussa les licteurs. Mais, lorsqu'il cherchoit à échapper dans la foule, Servilius lui passa l'épée au travers du corps.

Les tribuns s'élevèrent contre ce meurtre. Ils menaçoient de faire le procès à Servilius, aussitôt que le dictateur seroit sorti de charge. Ils crièrent, sur-tout, contre le sénat qui paroissoit approuver de pareilles violences, et ils s'opposèrent à l'élection des consuls. Il fallut, pour les calmer, créer des tribuns militaires. Mais aucun ne fut pris dans le second ordre.

L'année-suivante, le bruit d'une ligue des peuples d'Étrurie, qui menaçoient de joindre aux Véiens et aux Volsques, fournit de prétexte au sénat pour nommer dictateur Mamercus Émilien. Ce général triompha des Véiens. Quant aux autres peuples d'Étrurie, ils ne pensoient pas à faire la guerre.

Trois ans après M. Émilien fut nommé dictateur pour la seconde fois. Il triompha encore des Véiens. On remarqua dans ce triomphe Cornelius Cossus, qui, ayant tué

Avant J.C. 437,
de Rome 317.

Mamercus
Émilien nommé
dictateur.

Avant J.C. 434,
de Rome 310.

Secondes dé-
pouilles opimes.

dans le combat Tolumnius, roi de Ve remporta les dépouilles opimes. Il est le premier, depuis Romulus, qui ait eu honneur.

Émilien réduisit la censure à dix-huit mois.

Comme, en créant les censeurs, on a mal jugé de la puissance qu'on leur accorde, il avoit été arrêté qu'ils seroient en charge pendant cinq ans. Émilien, voulant corriger la faute que le sénat avoit faite, proposa de réduire la durée de la censure à dix-huit mois ; et la loi en fut portée. On ajouta même plusieurs modifications, pour prévenir l'abus que les censeurs auroient pu faire de leur autorité.

Conduite des censeurs à son égard.

Autant le peuple applaudit à ce réformement, autant les sénateurs en furent offensés. Ils ne pardonnoient pas au dictateur d'avoir diminué la durée d'une magistrature attachée à leur ordre. Les censeurs Furius et M. Géganius firent, sur-le-champ, éclater leur ressentiment. Ils exclurent Émilien du sénat : ils le rayèrent de la classe, le jetèrent dans la dernière, le privèrent du droit de suffrage, et mirent sur lui une imposition huit fois plus forte que celle qu'il avoit payée jusqu'alors. C

sure n'étoit encore que la seconde. On
 at juger par-là , de l'autorité que les cen-
 rs ont eue , dès leur institution.

Le peuple eût insulté C. Furius et M.
 ganius , si Émilius n'eût pas eu la géné-
 ité de le contenir. Mais les tribuns sai-
 ent cette occasion de déclamer contre les
 seurs et contre le sénat qui les avoit ap-
 uvés. Ils firent sentir au peuple qu'il
 oit être seul offensé du traitement hon-
 x fait à Mamercus Émilius , pour avoir
 té une loi qui assuroit la liberté publique.

Les tribuns sai-
 sissent cette oc-
 casion pour dé-
 clamer contre le
 sénat.

Ils ne crioient , néanmoins , que parce
 ils vouloient empêcher qu'on n'élût des
 lsuls. Ils y réussirent. La république
 gouvernée, deux années de suite, par
 tribuns militaires. Mais aucun plébéien
 obtint cette magistrature. Les tribuns re-
 chèrent au peuple d'être ingrat à leur
 rd , servile envers les grands , et permi-
 it d'élire des consuls pour l'année sui-
 te.

Il s'agit d'élire des
 tribuns militai-
 res.

Les Éques et les Volsques recommen-
 ent alors la guerre. Les deux consuls
 ant été défaits , le sénat leur ordonna de
 mmer un dictateur. Ils s'y refusèrent ,

Le sénat sou-
 met les consuls
 à la puissance
 tribunicienne.

Avant J.C. 431,
de Rome 323.

*Cette année
commence la
guerre du Pé-
loponèse qui a
duré vingt-huit
ans.*

soit qu'ils ne voulussent pas se donner supérieur, soit qu'ils se crussent humiliés si tout autre qu'eux réparoit les pertes qu'ils avoient faites. Pour les forcer à obéir, le sénat eut recours aux tribuns, qui, saisis avec empressement l'occasion qu'on leur offroit, menacèrent de les envoyer en prison s'ils ne nommoient pas un dictateur. Les consuls obéirent. Mais le sénat, en le conduisant devant les magistrats du peuple, avoit avili, et s'avoilissoit lui-même.

*Ce que les his-
toriens disent
des pertes et des
avantages de la
république pen-
dant la guerre,
est au moins fort
obscur.*

Le dictateur battit les ennemis, prit le camp, revint à Rome, et triompha. Voilà depuis la prise d'Antium, c'est-à-dire depuis près de quarante ans, à quoi se bornoient les avantages des Romains, à la fin de chaque campagne. On prétend que la république n'accordoit les honneurs du triomphe, que lorsque les ennemis avoient laissé cinq mille hommes sur le champ de bataille. Mais, si cette règle eût été observée scrupuleusement, les triomphes fréquents que les consuls auroient exterminé les Étrusques et Volsques, et de pareilles victoires auroient coûté cher aux Romains. Si on ajoute à ces pertes celles qui se faisoient de part

autre dans les combats pour lesquels on triomphoit point , on aura de la peine à comprendre qu'il y eût une grande population dans ces cités , qui ne paroissent mées que pour se détruire , et qui étoient souvent ravagées par la famine et par la peste. L'histoire de toutes ces guerres est au moins bien obscure.

Quelques années après cette dernière dictature , la tranquillité , dont la république jouissoit au dedans et au dehors , fut troublée par une contagion qui fit mourir beaucoup de bestiaux et beaucoup d'hommes. Comme le peuple se livroit à toutes sortes de superstitions , le sénat défendit , pour la première fois , tout culte étranger , et toute cérémonie religieuse qui ne seroit pas autorisée par les lois.

Contagion.
Le sénat défend
tout culte étran-
ger.

Lorsque la peste cessoit , la guerre recommença. C'étoient des tribuns militaires qui commandoient l'armée. Ils furent défaits , et on proposa de nommer un dictateur. Mais on ne savoit comment y procéder .

Avant J.C. 426,
de Rome 328.

Comme un long usage devient une loi , sembloit que les consuls pouvoient seuls nommer le dictateur , parce que c'étoient

Embarras pour
nommer un dic-
tateur. Mamer-
cus est élu.

eux qui l'avoient nommé jusqu'alors cependant il n'y avoit point de loi. Cette difficulté embarrassa le sénat. Il ne pouvoit pu la lever lui-même : mais afin, sans doute, de ne donner lieu à aucun scrupule, il voulut qu'elle fût levée par les augures. Ceux-ci déclarèrent qu'un tribun militaire, puisqu'il avoit la puissance consulaire, pouvoit nommer le dictateur. Le choix tomba sur Mamercus Émilius. Il vainquit et garda la dictature seize jours après l'être reçue. Il triompha, en quelque sorte, des censeurs qui l'avoient voulu flétrir.

Plaintes des tribuns, qui n'obtiennent pas le tribunat militaire. Ruses du sénat pour leur donner l'exclusion.

Les deux années suivantes, la république eut encore, pour premiers magistrats, des tribuns militaires, tous sénateurs. Les tribuns du peuple parurent d'autant plus mécontents, qu'il eût été moins honteux pour eux d'être exclus de cette dignité par la loi, que d'être toujours rejetés, comme incapables de la remplir. Ils menacèrent d'abandonner les plébéiens à la tyrannie du sénat : ils promirent des terres, si jamais ils étoient mis à la tête du gouvernement : ils tentèrent en un mot, pour réunir les suffrages en leur faveur. Le sénat, qui crut s'apperc

le le peuple se dispoſoit à leur être favorable, ſaiſit le prétexte d'une guerre contre les Volsques, pour tirer hors de Rome les principaux plébéiens, ceux, ſur-tout, qui avoient le plus d'influence dans les comices; et en leur abſence, il fit procéder à l'élection des conſuls. Cette petite ruse, qui lui ſuſſit, déceloit ſa foibleſſe, et étoit d'un bon augure pour les principaux citoyens du ſecond ordre. Cette guerre fut courte, comme toutes les autres. Il n'y eut qu'une action que la nuit termina; et la perte fut égale de part et d'autre, que les deux armées abandonnèrent leur camp, croyant chacune avoir été vaincue. Les conſuls, ſe voyant déſertés devant le peuple par les tribuns, eurent beſoin de ſe juſtifier de leur défaite.

Deux ans après, il ſ'éleva une nouvelle conteſtation entre les deux ordres, à l'occasion de deux nouveaux magiſtrats qu'on propoſa de créer.

Avant J.C. 422,
de Rome 333.

Création de
deux nouveaux
queſteurs. De-
mande des tri-
buns à cette oc-
caſion.

P. Valérius Publicola avoit fait mettre le trésor public dans le temple de Saturne; et depuis ce temps, deux ſénateurs, qui avoient le titre de queſteurs, étoient choiſis par le peuple pour garder ce trésor. Ils

levoient les impôts : ils faisoient les dépenses publiques , au nom du peuple ; et ils étoient les introducteurs des ambassadeurs , puisque les Romains défrayoient les envois des puissances amies.

Comme ces deux questeurs ne sortoient point de Rome , les consuls , alors en exercice , proposèrent d'en créer deux autres suivroient les généraux en campagne , seroient chargés de la subsistance des armées , et qui tiendroient compte du bien fait sur les ennemis.

Le sénat et le peuple applaudirent à la proposition. Mais les tribuns , qui ne vouloient pas laisser échapper cette dignité , demandèrent que des quatre questeurs il en fussent nécessairement pris dans le second ordre. Le sénat consentoit que les plébéiens pussent prétendre à la questure : cependant il ne vouloit pas que la loi fît une nécessité de la leur donner , et il demandoit que le peuple , absolument libre à cet égard , conférât les quatre places de questeur à quatre patriciens comme à quatre plébéiens. Il comptoit qu'il en seroit de cette magistrature comme du tribunat militaire.

es deux partis soutenoient leurs préten-
s avec beaucoup de chaleur, et leur
iâtrété à ne se relâcher ni l'un ni
re, menaçoit la république d'une es-
d'anarchie, lorsque le sénat ayant con-
à l'élection des tribuns militaires pour
ée suivante, les tribuns, à cette consi-
tion, se rendirent à la proposition du
t. Mais les plébéiens n'obtinrent ni le
nat militaire ni la questure.

es principaux de cet ordre, humiliés
avantages que les sénateurs rempor-
t dans toutes les élections, renouve-
t leurs plaintes et leurs menaces contre
uple, et les renouvelèrent encore inu-
ient pendant six ans, où l'on continua
re des tribuns militaires. Au milieu de
lissentions, Métilius, tribun pour la
ième fois, et Mecilius, qui l'étoit pour
atrième, résolus de se perpétuer au-
s dans cette magistrature, demandèrent
cution de la loi agraire. Cette ressource
la dernière des tribuns, lorsqu'ils vou-
it intéresser le peuple à leur élévation.
y avoit près de quatre-vingts ans que
i agraire avoit été proposée pour la pre-

Loi agraire
proposée du nou-
veau.

Avant J.C. 477,
de Rome 337.

mière fois par Sp. Cassius. Si dès-lors souffroit des difficultés , elle en devoit frir de plus grandes par les révolutions s'étoient faites dans les fortunes. Il n'y eut plus possible de découvrir les bornes qui avoient séparé les terres légitimement acquises , des terres usurpées sur le domaine public ; et quand on l'auroit pu , les biens riches se seroient opposés à cette recherche , avec autant de force que les pauvres mêmes. Il me semble donc que les tribuns auroient été bien embarrassés , si le sénat les avoit laissé faire.

Conduite du
sénat pour la faire
rejeter.

Soit que les sénateurs voulussent prévenir les désordres que cette recherche occasionneroit , soit qu'ils craignissent pour les terres qu'ils s'étoient appropriées , ils ne se proposèrent pas sur l'impossibilité de cette entreprise , et ils s'assurèrent de six tribuns qui s'y opposèrent. Il falloit s'en tenir. Était-il convenable que le sénat mît la République sous la protection de la puissance tribunitienne , et qu'il implorât le secours des tribuns qu'il nommoit sages , contre les tribuns qu'il disoit mal intentionnés ? Il le fut , mais il ne le fit pas.

Ce concert entre le sénat et quelques-uns tribuns ne pouvoit pas durer long-temps. Pendant la guerre contre les Volsques , le tribun militaire P. Posthumius , ayant mis le siège devant la ville de Voles, promit tout butin aux soldats ; et quand cette place fut prise , il fit vendre le butin au profit du trésor public. Ce manque de parole offensa d'autant plus les troupes , qu'il les aliénoit à par sa dureté , et encore plus par ses excès.

Dissension dans la place de Rome , et soulèvement dans l'armée.

Avant J.C. 414, de Rome 340.

Les tribuns déclamèrent à cette occasion , contre le tribun militaire , et contre le sénat ; car ce corps étoit coupable à leurs yeux de tout ce qu'ils pouvoient reprocher à chacun de ses membres. Posthumius vint à Rome pour s'opposer à leurs entreprises. Il se présenta à l'assemblée du peuple avec tous les sénateurs , lorsque le tribun Sextius , qui étoit représenté qu'on devoit la prise de Voles au courage des soldats de ce général , demanda qu'on leur abandonnât le territoire de cette ville , pour les dédommager du butin dont ils avoient été frustrés. Cette proposition , reçue avec applaudissement , irrita le courroux de Posthumius. Ils'oublia

jusques-là, que, joignant l'insulte au refus, il parla de ses soldats d'un ton de mépris et de mépris, qui offensa tout le peuple, dont le sénat même fut choqué. Voilà s'écria Sextius, adressant la parole au peuple les sentimens que les patriciens ont pour vous ; et cependant ce sont ces patriciens, cruels et si superbes, que vous préférez dans la distribution des dignités, aux citoyens qui soutiennent vos intérêts.

L'armée fut bientôt instruite de ce qui s'étoit passé dans la place de Rome. Indigné des discours de son général, elle se préparoit à un soulèvement, lorsque Posthumius qui revint au camp, acheva de la révolte. Il fut tué par ses soldats.

Les soldats
sont punis.

Quoique Posthumius fût odieux, les soldats eurent horreur eux-mêmes de l'action qu'ils venoient de commettre ; et le peuple ainsi que le sénat, demanda qu'on infligeât contre les criminels, et qu'on en fit une punition exemplaire. Cet événement suspendit les dissensions entre les deux ordres. Les tribuns n'osèrent pas même insister pour continuer le tribunat militaire : on élut des consuls : et l'armée qui se reprochoit

me , livra les plus coupables. Ces malheureux se tuèrent eux-mêmes.

Aux sentimens que montre le peuple en cette occasion , on voit qu'il étoit naturellement porté à se soumettre. Le sénat eût commandé sans trouver de résistance , s'il eût été capable de quelque modération. Il devoit au moins accorder le territoire de Voles. Mais il avoit pour maxime , de tenir le peuple dans la misère ; et cette maxime , qu'il n'abandonnera pas , sera la cause de sa ruine. Les tribuns ne cessoient de dire qu'il seroit des terres de Voles , comme des autres terres de conquête ; et on auroit vu naître de nouveaux troubles , si la guerre , la famine et une peste n'eussent pas fait diversion à leurs plaintes. Comme , dans de pareilles conjonctures , l'autorité du sénat étoit moins contestée , la république fut gouvernée par des consuls cinq ans de suite. Mais sous le dernier de ces consulats , la paix et l'abondance ramenèrent les dissensions. Il importoit aux tribuns de faire voir au peuple , qu'il ne secoueroit pas le joug du sénat , et qu'il n'obtiendrait pas le partage des terres de conquête , s'il s'obstinoit à re-

La guerre , la peste et la famine suspendent les dissensions.

Les promesses des tribuns n'étoient qu'un piège , où le peuple devoit être pris.

Avant J. C. 403,
de Rome 343,

fuser ses suffrages aux plébéiens qui guoient les premières magistratures. étoit vrai, et c'étoit le sujet de toutes harangues. Ce qui n'étoit pas égale fondé, c'est l'espérance qu'ils donnoient plébéiens de tout obtenir des premiers gistrats, lorsqu'ils les auroient pris leur ordre. Car, outre la difficulté de m à exécution la loi agraire, il étoit facile prévoir que les tribuns, qui deviendront sénateurs en devenant tribuns militaires, n'auroient plus le même esprit lorsqu'ils n'étoient que tribuns du peuple.

Le raisonnement des tribuns n'étoit qu'un piège. Cependant le peuple s'y sera prendre. Trompé par les premiers aura élevés, il en élèvera d'autres, qui tromperont encore. Son sort ne change donc pas; et c'est parce qu'il ne change pas, que les principaux plébéiens obtiendront successivement toutes les magistratures.

Avant J. C. 409,
de Rome 343,

Il y avoit alors dans le tribunat, citoyens d'une famille où la haine contre le sénat étoit héréditaire, comme la haine contre les plébéiens l'étoit dans la magistrature.

Tous les plébéiens
obtiennent la
magistrature.

dia. C'étoient proprement les Claudius peuple. Ils se nommoient Sp., C. et L.
18.

es trois tribuns demandèrent que l'élection des questeurs se fit dans les comices tribus; et ayant eu assez de crédit pour enir, il ne fut pas difficile de faire toutes suffrages sur des plébéiens. De tous sénateurs qui briguerent cette dignité, Fabius Ambustus fut le seul qui eut. Les trois autres questeurs furent dans le second ordre.

es Icilius venoient d'ouvrir au peuple le chemin des honneurs : ce triomphe les fit aller à briguer pour eux-mêmes la première magistrature. Ils demandèrent, en suite, qu'on élût pour l'année suivante des tribuns militaires. Mais ils n'obturent le consentement du sénat, que parce qu'ils donnèrent le leur à une loi qui portoit que les plébéiens ne pourroient aspirer au tribunat militaire dans l'année où ils étoient tribuns du peuple. Exclus par-là de cette magistrature, ils ne sollicitèrent pas : d'autres plébéiens, et les sénateurs qui

Aucun ne peut encore parvenir au tribunat militaire.

se mirent sur les rangs, enlevèrent tous les suffrages.

Le sénat implorait inutilement la puissance tribunitienne.

Avant J.C. 498, de Rome 346.

Les guerres, qui n'étoient jamais, d'une part des ennemis, que des courses sur les terres des Romains, et dont, par conséquent, je ne parle qu'autant qu'elle influent sur les troubles domestiques, ces guerres, dis-je, continuoient toujours; s'agissoit de repousser les Volsques et les Étrusques. Le sénat, qui craignoit vraisemblablement qu'il n'y eût pas assez d'influence entre les tribuns militaires, leur donna de nommer un dictateur. Officiellement de cet ordre, deux s'y opposèrent, et ce fut le sujet d'une contestation qui divisa le sénat. Pour la terminer, ce corps se résolut à la faute qu'il avoit déjà faite : il implora la puissance tribunitienne. Les tribuns refusèrent de le faire, et dirent qu'ils étoient honteux pour les citoyens de les voir réduits à s'humilier devant des plébéiens; ajoutant que, si jamais les honneurs, répartis également entre les deux ordres, établissoient l'égalité entre tous les citoyens, ils sauroient bien faire respecter les ordres du sénat. C'est ainsi qu'ils s'assuroient, par leur refus même, un

qu'ils ne se seroient pas arrogé, si on ne leur avoit pas offert. Cependant les ennemis menaçoient déjà les frontières. Alors un des tribuns militaires, malgré l'opposition de ses collègues, nomma un dictateur qui défait les Volsques. Cette campagne fut, comme toutes les autres, terminée en peu de jours.

Lorsqu'il fut temps de tenir les comices pour l'élection des premiers magistrats, les tribuns militaires, qui vouloient se venger du sénat, firent élire des tribuns militaires. Mais tous furent encore choisis dans le premier ordre, parce qu'on fit mettre sur les rangs les sénateurs les plus agréables au peuple. L'année suivante, la même précaution eut le même succès.

Le sénat vouloit alors faire la guerre aux Étrusques. Les tribuns s'y opposèrent, disant que la république n'avoit pas assez de forces pour résister tout - à - la - fois aux Étrusques et aux Volsques ; qu'il n'étoit pas prudent de se faire de nouveaux ennemis, quand on avoit de la peine à se défendre contre ceux qu'on avoit déjà ; et que les terres n'étoient d'ailleurs qu'un prétexte

Mesures que prend le sénat dans les comices pour l'élection des tribuns militaires.

Établissement d'une paie pour les soldats qui servoient dans l'infanterie.

Avant J. C. 405, de Rome 349.

L'année suivante finit la guerre du Péloponèse.

pour éloigner de Rome les plébéiens, pouvoient aspirer aux premières magistratures. Le sénat, voulant secouer la décadence où il étoit des tribuns, toutes les qu'il ordonnoit des levées, résolut d'a désormais des troupes à sa solde.

Jusqu'alors, tous les citoyens avoient la guerre à leurs dépens. C'est pourquoi campagnes n'étoient que des courses, qui terminoient ordinairement par un combat qui ne duroient que peu de jours. Il fal désarmer presque aussitôt qu'on avoit ar et abandonner les fruits d'une victoire reprendre la charrue. Autrement les terres des plébéiens pauvres seroient tombées en friche, parce qu'ils n'avoient pas des esclaves pour les cultiver. Cet usage étoit d' aussi ruineux pour le peuple, qu'il étoit favorable à l'agrandissement de la république.

Le sénat ordonna qu'à l'avenir les soldats, qui servoient dans l'infanterie, seroient payés des deniers publics, et que pour finir au paiement des troupes, on mettoit une imposition dont personne ne s'exempt.

Le peuple qui n'avoit pas demandé ce sénatus-consulte, n'en parut que plus reconnoissant. Il ne vit que de la générosité dans le décret du sénat, et il le confirma par un plébiscite.

Les tribuns représentèrent que cette solde étant le sujet d'un nouvel impôt, ce seroit le peuple qui la paieroit ; que par conséquent, la générosité du sénat n'étoit qu'un piège, et qu'il donnoit ce qui n'étoit pas à lui, pour ne pas rendre ce qu'il avoit usurpé. Toutes leurs oppositions furent inutiles, parce que, dans cette occasion, ils ne pouvoient pas avoir les pauvres pour eux. D'ailleurs les sénateurs, s'étant taxés à proportion de leurs biens, montrèrent avec ostentation des chars qui portoient au trésor public de petites sommes, et beaucoup de vivres. Les patriciens riches, qui suivirent cet exemple, le donnèrent à leurs clients : et bientôt tout le monde paya, parce que plusieurs avoient payé. De ce jour, le sénat put se promettre de trouver toujours des soldats, au moins parmi les plébéiens pauvres que la solde feroit subsister. Il pouvoit, par de grandes entreprises, faire de longues

diversions aux dissensions qui s'élevaient dans la place publique; et les tribuns, l'impuissance de s'opposer aux levées voient être désormais moins en état de faire la loi.

- C H A P I T R E . X .

Jusqu'à la prise de Véies.

Les Volsques, tant de fois défaits, n'osoient plus paroître devant les légions, on avoit ravagé leurs terres impunément. Telle est la circonstance où le sénat déclara la guerre aux Véiens, et résolut de les assiéger dans leur capitale.

Le sénat résout le siège de Véies.

Avant J.C. 445, de Rome 349.

Véies, égale à Rome, aussi grande et aussi peuplée, avoit été dans la confédération des autres villes d'Etrurie. Mais depuis quelque temps, elle n'y étoit plus, et les Etrusques ne paroissoient pas disposés à lui donner des secours. Cependant un siège dans ces formes étoit une grande entreprise pour les Romains, qui, jusques-là, n'avoient pris ces villes que par surprise ou par escalade. Leur plus savante manœuvre en ce genre, étoit une espèce d'assaut général, qu'ils immoloient couronne; parce qu'après avoir enveloppé une place, ils l'attaquoient en

Comment les Romains attaquoient les places.

même temps de toutes parts, ne songent qu'à partager l'attention et les forces assiégés, et faisant tous leurs efforts pour s'ouvrir un passage du côté où ils trouvent moins de résistance. Si cette attaque ne réussit pas, ils se retiennent. Dans ces cas, une ville qui pouvoit résister à un coup de main, étoit en quelque sorte une place imprenable.

Avantages que leur donne l'établissement d'un soldat.

Ce ne fut plus la même chose, lorsque les Romains eurent des troupes soudoyées. Si auparavant les guerres, toujours interrompues, étoient toujours à recommencer, désormais, ils pourront poursuivre sans relâche celles qu'ils auront entreprises. La victoire ne sera pas pour eux le terme d'une campagne : elle les conduira à d'autres succès. Ils s'établiront devant une place, ils renouvelleront les attaques, ils prendront à conduire un siège ; et, comme il n'y aura point de ville assez bien fortifiée pour faire une longue résistance, ils n'auront point dont ils ne puissent se rendre maîtres. Toujours armés, on conçoit bien ils auront d'avantages sur des peuples qui n'arment que par intervalles. On

it donc que leurs voisins succomberont
us leurs efforts continus; et que Rome
reculer ses frontières qui ne sont encore
'à quelques milles.

Quoique par la loi qui instituait les tri- Nombre des tri-
buns militaires.
buns militaires, on en pût élire six, il n'y
avoit jamais eu plus de quatre, et quel-
efois même il n'y en avoit eu que trois.
On en créa six pour l'année où le siège de
Vies fut résolu. Dans la suite, il n'y en
ra jamais moins.

On leva ce siège à la fin de la première On fait le blo-
cus de Vies.
campagne. On le leva encore après la
monde, pendant laquelle l'attaque se ra-
tita, parce qu'on fut obligé d'envoyer une
partie des troupes contre les Volsques.
L'année suivante, à la troisième, où l'on avoit élu Avant J.C. 403
de Rome 351.
qu'à huit tribuns militaires, on le reprit
et ne plus le discontinuer. Les Romains
firent le blocus de cette place. Ils élevèrent
des forts de distance en distance; et, se pré-
parant à la serrer de plus près, ils empê-
chèrent qu'on n'y fit entrer des troupes et
des munitions.

Une armée forcée à passer l'hiver sous Raisons des tri-
buns qui s'y op-
posent.
des tentes, étoit une chose sans exemple.

Aussi cette résolution extraordinaire pour les tribuns un sujet de déclama-
 Ils en parloient comme d'une conspira-
 contre la liberté; et ils assuroient que
 sénat n'avoit d'autre dessein que d'affa-
 le parti du peuple, en le privant des suffra-
 des soldats : il est vraisemblable que
 soupçons n'étoient pas tout-à-fait sans
 dement. Cependant les intérêts du
 concouroient en cette occasion avec
 de la république : il falloit ne pas in-
 rompre le siège, ou il falloit renon-
 prendre Véies.

Avant J. C. 403,
 de Rome 351.

Perte que font
 les Romains. Ils
 n'en sont que
 plus animés à
 continuer le siè-
 ge.

Les tribuns déclamoient avec cha-
 lorsqu'on apprit à Rome que les Ve-
 avoient surpris les assiégeans, et
 presque tous leurs ouvrages. Il sem-
 que cette perte dût donner au sénat
 nouveaux torts, puisqu'elle l'exposoit
 nouveaux reproches de la part des tribuns.
 Elle produisit néanmoins un effet contrai-
 Ce furent les chevaliers qui firent
 révolution dans les esprits. Ayant offe-
 sénat de se monter à leurs dépens, cette
 nérosité leur mérita des louanges, qui
 muniquèrent le même zèle à tous le

ens. Les plébéiens se présentèrent à
 vi pour remplacer les soldats qui avoient
 tués : tous jurèrent de ne point revenir,
 : la ville n'eût été prise ; et un grand
 mbre s'empressa de joindre l'armée en
 lité de volontaires ; le sénat eut soin
 ntretenir cette ardeur par les marques
 oliqués qu'il donna de sa reconnois-
 ce. Il assigna cette année une paie pour
 cavalerie.

Avant J. C. 403,
 de Rome 351.

Les tribuns ne pouvoient plus ralentir
 ithousiasme avec lequel tout le peuple
 portoit à cette guerre, et ils voyoient
 x inquiétude les avantages qu'elle devoit
 ocurer au sénat , lorsqu'un nouveau re-
 s, plus grand que le premier , fut pour
 x un prétexte d'attribuer à ce corps les
 sseins les plus odieux.

Nouvelles per-
 tes.

Les deux tribuns militaires , L. Virginius
 M. Sergius, qui commandoient à ce siège,
 oux et divisés, conduisoient leurs opéra-
 ns sans se concerter ; et, se renfermant
 acun dans son camp , ils se refusoient
 érme des secours l'un à l'autre. Les Cape-
 tes et les Falisques profitèrent de cette
 ésintelligence. Voisins des Véiens , et par

Avant J. C. 403,
 d. Rome 351.

conséquent, intéressés à leur conservation, ils armèrent secrètement; et, tombant tout à-coup sur Sergius, qui fut en même temps attaqué par les assiégés, ils mirent son armée en déroute.

Virginus, qui vit cette défaite, se piqua de ne point donner de secours, parce qu'il ne lui en demandoit pas; et Sergius, qui préféra mieux aimé périr, que d'en demander à son collègue, revint à Rome avec les débris de son armée. Pour se justifier, il accusa Virginus. Le sénat envoya ordre à celui-ci de venir rendre compte de sa conduite.

Tous deux étoient coupables : mais, parce qu'ils avoient tous deux parmi les sénateurs des amis et des ennemis, il sembloit qu'il eût voulu tout-à-la-fois les punir et les sauver l'un et l'autre, et il s'éleva de grandes agitations à leur sujet. Le sénat, qui crut devoir suspendre la décision de cette affaire, ordonna que les tribuns militaires de l'année abdiqueroient, et qu'on procédât à l'élection de leurs successeurs, quoique le temps des comices ne fût pas arrivé.

Nouvelle dé-
clamation des
tribuns.

A peine Virginus et Sergius eurent obtenu qu'ils furent traduits devant le peuple :

Ons saisirent cette occasion de confirmer
 soupçons qu'ils avoient, ou qu'ils fei-
 nient d'avoir, d'une conspiration secrète
 entre les plébéiens. Selon eux, si, l'année
 précédente, les généraux avoient laissé rui-
 ner tous les ouvrages, c'est que le sénat
 avoit besoin d'un prétexte pour prolonger
 la guerre; et si, en dernier lieu, Virginus
 avoit vu la défaite de Sergius, sans lui donner
 aucun secours, c'étoit un complot des sénat-
 urs pour affoiblir, par la déroute des lé-
 gions, le parti du peuple. En un mot, ils
 prétendoient que la politique du sénat étoit
 de terminer pour commander. En consé-
 quence, ils invitoient le peuple à punir Vir-
 ginus et Sergius, et ils l'exhortoient, sur-
 tout, à ne confier désormais le tribunat mi-
 litaire qu'à des plébéiens, l'assurant qu'il
 seroit, pour sa sûreté, ôter tout comman-
 dement aux sénateurs. Virginus et Sergius
 furent condamnés à l'amende.

La république avoit alors trois guerres :

les Volsques avoient repris les armes,
 les Capenates ne les avoient pas quittées.

Les tribuns se prévalurent de cette conjon-

cture. Voyant le sénat dans la nécessité,

*Ils s'opposent
 à la levée de
 l'impôt pour la
 solde.*

*Avant J.C. 463,
 de Rome 353.*

d'entretenir un plus grand nombre de troupes, ils s'opposèrent à la levée de l'impôt qu'on avoit mis pour les soudoyer.

Ils cessent de s'y opposer, parce qu'un plébien a été élu tribun militaire.

Les soldats, qu'on ne payoit pas, commencent à murmurer : on craignoit même un soulèvement, lorsqu'un plébien, P. Licinius Calvus, fut élevé au tribunat militaire. Glorieux de ce triomphe, les tribuns levèrent leur opposition, et le sénat eut bientôt tous les fonds dont il avoit besoin. Quoique plébien, Licinius Calvus était sénateur.

Cinq plébiens obtiennent cette magistrature.

Enhardi par une première démarche, le peuple parut, l'année suivante, tout-à-fait livré aux brigues de ses tribuns. De six tribuns militaires, cinq furent pris parmi les plébiens. Les patriciens commencèrent à craindre de se voir exclus de cette magistrature.

Avant J. C. 399, de Rome 355.

Sous ce tribunat militaire, un mal contagieux, qui faisoit périr des animaux de toute espèce, répandit une consternation générale.

Lectisternium à l'occasion d'une calamité.

Les duumvirs, par ordre du sénat, consultèrent les livres des Sibylles; et sur le rapport qu'ils rendirent, on ordonna, pour la première fois, un *lectisternium*. Cette cérémonie

consistoit à coucher, sur trois lits
liques, Apollon, Latone, Diane,
le, Mercure, Neptune et Jupiter.
it huit jours, on servoit de grands
ces divinités. Les portes de la ville
ouvertes. On donnoit la liberté aux
niers, et chaque citoyen s'empressoit
sa table à tous ceux qui se présen-
citoyens et étrangers, amis et en-

t ainsi que le peuple conjuroit ce
Les sénateurs, attentifs à faire servir
stitution à leurs vues, disoient haute-
u'il ne falloit pas être étonné, si les
étoient courroucés, puisqu'on avoit
le gouvernement de la république
hommes que la naissance excluait
erdece. Le peuple, dont la crédulité
ans les temps de calamité, refusa
rages aux plébéiens, qui brigua-
tribunat militaire pour l'année
e.

*Raison que le
sénat donne de
la calamité.*

étoit toujours bloquée, mais le siège
oit point; et, parce que les Romains
uniquement occupés de cette entre-
s croyoient voir dans tout ce qui leur

*Avant J.C. 398,
de Rome 356.*

Prodiges.

arrivoit, le présage d'un bon ou d'un mauvais succès. Telle étoit la disposition des esprits lorsque le lac Albane grossit extraordinairement. Ce phénomène parut un prodige parce qu'on n'en voyoit pas la cause ; et on envoya des députés à Delphes pour demander de l'oracle ce que les dieux vouloient connoître par ce signe.

La frayeur multiplia les prodiges, et les crut tous également, parce qu'un prodige réel est une raison pour en croire beaucoup d'autres. On s'effrayoit d'autant plus, et on ne savoit pas quel seroit le succès du secours, car on avoit employé tous les moyens qui sont au pouvoir des hommes, et on n'avoit plus que dans le secours des dieux. Au milieu de ces inquiétudes, le hasard trouva à Véies même, un augure qui expliqua l'élévation extraordinaire des eaux du lac Albane. Il dit au sénat que les Romains ne se rendroient maîtres de Veies que lorsqu'ils auroient fait écouler les eaux de ce lac, et qu'ils les auroient toutes employées à l'arrosement des terres. Les Romains étoient trop prudents pour donner leur confiance à un augure ennemi. Mais

tés ayant rapporté la réponse de l'oracle, se trouva tout-à-fait conforme à l'explication de l'augure ; et, ce qui n'arrivoit s ordinairement, elle étoit encore fort rare.

On exécuta scrupuleusement tout ce que l'oracle avoit prescrit. Mais à peine les Romains commençoient à se rassurer, qu'un rassemblement de troupes, qu'ils envoyèrent contre les Capenates et les Falisques, tomba dans une embuscade, et fut entièrement défait. Aussitôt le bruit se répand que tous les peuples d'Etrurie viennent au secours des Véiens ; cette nouvelle, qui porte l'alarme dans le camp, passe à Rome, qui croit déjà voir l'ennemi à ses portes. Dans cette circonstance, on nomma dictateur M. Furius Camillus. Le sénat, sans doute, ne fut pas fâché d'avoir un prétexte pour ôter le commandement aux tribuns militaires, qui, cette année, étoient tous plébéiens.

Épouvante qui passe du camp à Rome.

C'est sous ce général que Véies fut prise, après avoir résisté pendant dix ans à tous les efforts des Romains. Tite-Live, en parlant des prodiges, a oublié le plus grand de tous. Il ne dit pas comment les Véiens ont sub-

Prise de Véies.

Avant J.C. 356, de Rome 358.

Alors Agésilas faisoit la

*guerre avec
succès dans
l'Asie mineu-
re.*

sisté, eux qui, n'ayant pu prévoir qu'ils
tiendroient bloqués pendant plusieurs an-
nées ne pouvoient pas avoir assez de provi-
sions pour soutenir un si long siège.

C H A P I T R E X I.

Considérations sur la république romaine lors de la prise de Véies.

INÉGALITÉ de fortune et de naissance t à Rome un double principe de dissens, qui, altérant continuellement la constitution de la république , permettoit à le au gouvernement d'être le même dant quelques années. Aussi les Romains n'avoient-ils point de lois fondamentales ; à moins qu'on ne veuille donner ce à des privilèges exclusifs, qui n'étoient orables à l'un des deux ordres , que ce qu'ils étoient contraires à l'autre.

Les Romains n'avoient point de lois fondamentales.

Parce qu'ils avoient des privilèges exclus et point de lois fondamentales, l'aristocratie fut encore plus tyrannique que la auté. Si les rois humilioient les patris, ils ménageoient les plébéiens ; et le politique rapprochoit les deux ordres,

Les deux ordres de la république sont comme deux espèces différentes.

parce qu'elle tendoit à les confondre. Mais quand l'aristocratie se fut établie, les patriciens et les plébéiens n'eurent plus de commun. La naissance assuroit à uns tous les honneurs, elle en excluait les autres; et la religion, ainsi que les lois, paroissoit faire des deux ordres deux espèces tout-à-fait différentes.

Tout étoit aux patriciens.

Il sembloit donc que ce gouvernement eût pour fondement que les patriciens étoient tout, et que tout étoit à eux. En conséquence, ils étoient portés à ne faire autre loi que les usages qu'ils introduisoient; et ces usages étoient des usures, des usures criantes et des vexes de toute espèce.

Quand les plébéiens ont commencé à faire un ordre.

Les plébéiens secouoient insensiblement le joug. Quand ils eurent obtenu de ne plus être esclaves, s'ils ne furent pas libres encore, ils furent moins asservis. La puissance qui s'élevoit contre l'aristocratie, foible aux premiers commencemens, devoit croître, jusqu'à ce qu'elle se formoit des principales forces de la république.

C'est à cette révolution, que les plébéiens commencent à faire un ordre,

ils commencent à être citoyens. Auparavant c'étoient des sujets qui gémissaient sous le despotisme le plus dur.

Depuis que le second ordre a ses comices, ses lois, son tribunal, il y a dans la république deux puissances rivales. Elles n'ont point de fondement commun. Elles n'en peuvent avoir : chacune cherche à se soustraire à l'autre, et toutes deux usurpent à l'envi sur l'autre.

Si, comme nous l'avons remarqué ailleurs, un gouvernement n'est libre qu'autant qu'il porte sur des lois fondamentales, qui règlent l'usage de la puissance souveraine, je demande où sont les lois fondamentales, qui assurent la liberté des Romains ? Les patriciens ne sont pas libres, puisqu'ils peuvent être cités devant un juge, qui est leur ennemi, dont la volonté vit la loi, et qui leur enlève tous les jours quelques-uns de leurs privilèges. Les plébéiens ne le sont pas non plus, puisque les foibles ne peuvent s'assurer ni la propriété de leurs biens, ni celle de leur personne ; que dans les comices par centuries, on peut faire, en leur présence, des lois

Il y a dans la république deux puissances rivales.

Les Romains ne sont pas libres.

contre eux ; et que, d'un moment à l'autre, le sénat peut créer un dictateur qui gouvernera despotiquement. Comme les deux ordres sont foibles, aucun des deux n'est absolument asservi. Ils ne le sont qu'autant qu'ils peuvent l'être, en ne se soutenant mutuellement à leur liberté.

Nous avons vu qu'à Sparte la liberté étoit assurée, que parce que les deux ordres entretenoient l'équilibre entre les pouvoirs qui se contre-balançoient.

Nous ne voyons rien de semblable à Rome. Au contraire les pouvoirs, distribués au hasard suivant les circonstances, tendent plutôt à se détruire mutuellement qu'à se contre-balancer ; et si jamais nous remarquons entre eux une sorte d'équilibre, nous verrons que les mœurs le détruisent promptement. Car, si les Romains étoient pauvres, ils ne le sont pas par comparaison comme les Spartiates.

*Les premiers
plebéiens qui
ont obtenu le tri-
bunat militaire,
font époque.*

Parmi les changemens qui arrivent dans la constitution de la république romaine, il y en a qu'on doit remarquer comme des époques, parce qu'ils en préparent de nouveaux. Telle est la révolution qui

pendant le siège de Vêies, lorsque les plébéiens ont obtenu le tribunat militaire.

Autant ils ont ambitionné cette magistrature, autant elle leur deviendra odieuse, quand ils se croiront assurés de l'obtenir. C'est qu'elle entretient une distinction qui avilit, puisqu'en rétablissant le consulat, les patriciens seroient les chefs de la république, et le seroient exclusivement. Les plébéiens voudront, par conséquent, abolir le tribunat militaire, et ils tenteront tout pour rendre le consulat commun aux deux ordres.

Les tribuns du peuple ne réussiront dans cette entreprise, qu'autant qu'ils disposeront des comices par centuries, comme ils proposent des comices par tribus.

Mais, parce qu'il leur sera plus facile de supprimer les comices par centuries, que de disposer, ils les supprimeront, et ils prétendront que l'élection des premiers magistrats se fasse par les tribus, comme celle des magistrats du peuple.

Il semble que les plébéiens auroient dû voir souvent l'avantage, lors même que

Les plébéiens
doivent prétendre au consulat.

Comment ils
y parviendront.

Pourquoi un
plébéen pouvoit
difficilement avoir la pluralité

pour lui dans les
centuries par cen-
turies.

les comices se tenoient par centuries : et si la distribution par classes eût toujours été faite , comme elle devoit l'être , en raison des biens , les premières centuries n'auroient pu manquer de renfermer un grand nombre de plébéiens.

Mais on peut conjecturer que les censeurs , qui faisoient cette distribution avec une autorité absolue , n'auront pas été si mal-adroits pour distribuer les citoyens de manière que les plébéiens eussent pu s'assurer du plus grand nombre des suffrages. Ils auront donc eu l'attention de conserver , dans les premières centuries , plus de patriciens que de plébéiens ; et , par cette seule disposition , il aura été presque impossible à un plébéien de réunir en sa faveur la pluralité. Voilà vraisemblablement ce qui faisoit le plus grand obstacle aux démarches des candidats de cet ordre , et on peut conjecturer qu'ils ne sont enfin parvenus au tribunat militaire , que parce qu'on avoit fait quelque changement dans la manière de procéder aux élections.

Conjecture sur
les changemens
faits dans la ma-

Nous avons vu que les tribus de Servius Tullius n'étoient qu'une division purement

cale. Ce roi ne les classa pas, parce qu'il vouloit qu'elles n'eussent aucune influence sur le gouvernement.

manière de procéder
aux élections.

Lorsque dans la suite les tribuns du peuple assemblèrent les tribus, ils auroient pu les distribuer par classes, et mettre quelque subordination entre elles. Ils ne le firent pas, parce qu'ils n'avoient pas de raison pour donner exclusivement la primauté aux unes plutôt qu'aux autres, et qu'au contraire, il leur étoit plus avantageux de pouvoir faire tomber la primauté sur celle qu'ils jugeroient à propos. Ils convinrent donc qu'à chaque comice, on régleroit par le sort, le rang dans lequel elles opineroient.

Celle que le sort déclaroit la première, avoit nommoit prérogative, et son suffrage entraînoit ordinairement les autres, en sorte qu'on regardoit comme élu celui des candidats qu'elle avoit nommé. C'étoit un effet de la superstition. Car on pensoit que les dieux n'avoient donné, par le sort, à une tribu le droit d'opiner la première, que parce qu'elle devoit élire celui qu'ils choissoient eux-mêmes.

On voit donc qu'en transportant, les comices par centuries, l'usage de par le sort, le rang dans lequel elle venoient, on auroit donné un grand poids aux plébéiens, puisqu'alors une tribu opinoit la première, et qu'une tribu plébéienne auroit entraîné les autres. Voilà ce que les tribuns du peuple paroissent avoir fait. Tite-Live parle quelquefois de la prérogative, lorsqu'il s'agit de l'élection des premiers magistrats. Or pourquoi se sert-il servi de cette expression, si la prérogative n'avoit pas été transportée aux comices par centuries, ou si l'élection n'avoit pas été faite dans des comices par tribus ? Il est vrai qu'à ne consulter l'étymologie, la dénomination de *prærogative* pouvoit s'appliquer à la tribu qui opinoit la première par son rang, ou à la tribu qui opinoit la première par le sort. Mais l'usage ne se règle pas toujours sur l'étymologie, et il paroît que la prérogative emportoit pour elle-même ou l'idée de tribu, ou l'idée d'une préférence que le sort donnoit.

La prise de Véies est le présage de la
 grandeur des Romains. Il n'étoit pas pos-
 sible que des peuples , divisés en une mul-
 titude de petites cités , ne succombassent
 les uns après les autres , sous les efforts
 continus et redoublés d'un peuple toujours
 vainqueur , qui s'opiniâtroit dans toutes ses en-
 treprises. Les Romains ne se borneront
 pas à faire des courses sur les terres de
 leurs voisins. Ils auront d'autres vues et
 d'autres succès. En s'agrandissant , ils se-
 ront , d'après les circonstances , un plan
 sur lequel s'agrandir encore ; et cependant les
 prévisions d'Italie ne se précautionneront pas
 contre une manière de conquérir , qu'elles
 n'ont pas prévue , parce qu'elles n'en ont
 point vu d'exemple.

La prise de
 Véies est le pré-
 sage de la gran-
 deur des Ro-
 mains.

De longues guerres se succéderont. Elles
 paraîtront d'abord favorables au premier
 ordre de la république , parce qu'elles sus-
 citeront pour un temps les entreprises
 des tribuns. Mais elles finiront par être
 nuisibles au peuple , parce qu'il en
 retirera mieux ses forces ; et que plus il les
 retirera , plus il s'arrogera le droit de com-
 mander.

Les deux ordres, toujours jaloux, ront donc, quoique par des vues contraires, le même intérêt à ne point quitter les armées et la république, toujours forcée à conquérir, s'agrandira nécessairement.

C H A P I T R E X I I .

*Jusqu'au sac de Rome par les
Gaulois.*

LA prise de Véies causa une joie d'autant Mécontentement
du peuple.
plus grande, qu'on avoit presque déses-
séré de se rendre maître de cette place. Les Avant J.C. 396,
de Rome 358.
Romains coururent aux temples rendre grâces
aux dieux ; et le sénat ordonna plus de
sacris de prières publiques, qu'il n'en avoit
donné dans toute autre occasion. Tout
fut extraordinaire, jusqu'au triomphe du
dictateur, qui se montra dans un char
attelé de quatre chevaux blancs. Mais, par
cette pompe à laquelle on n'étoit pas accou-
tumé, il parut insulter tout-à-la fois à la
liberté et à la piété des Romains : car c'est
ainsi qu'autrefois les rois triomphoient eux-
mêmes, et c'est encore ainsi qu'on repré-
sentoit Apollon et Jupiter.

Pendant le siège, Camille avoit fait vœu
d'envoyer au temple de Delphes la dixième

partie du butin. Il étoit difficile de remplir cet engagement, parce que, lorsque la place fut emportée d'assaut, il avoit abandonné le butin aux soldats. Le sénat ordonna néanmoins que chacun rapporteroit dixième partie de celui qu'il avoit fait : décret qui excita des murmures, et qui fit dire que le vœu de Camille n'étoit qu'un prétexte, pour enlever aux soldats une part de leur butin.

On propose de faire de Véies une seconde Rome.

Le sénat proposa d'envoyer dans le pays des Volsques une colonie de trois mille citoyens, et il nomma des triumvirs pour faire le partage des champs qu'il leur destinait. Il croyoit faire cesser les murmures. Mais ceux à qui il offroit ces terres, se flattoient d'un meilleur établissement à Véies où le tribun T. Sicinius vouloit qu'on transportât la moitié des Romains : proposition d'autant plus agréable au peuple, que Véies étoit préférable à Rome pour la situation et pour le territoire.

Cette proposition est rejetée.

C'eût été ruiner la république que de partager les habitans entre deux villes, qui vivroient difficilement sous les mêmes lois, et que des intérêts contraires armeroi-

et ou tard l'une contre l'autre. Le sénat
 at la sagesse de s'opposer à ce projet. Il
 ontra le Capitole, il invoqua les dieux
 telaires de la patrie, en un mot, il fit
 arler la religion, et la proposition de
 icinius fut rejetée.

Cette contestation duroit depuis deux
 mois. Le peuple avoit même continué dans
 e tribunat les tribuns qui vouloient faire
 ne seconde Rome de la ville de Véies ; et
 e sénat, pour se venger du peuple, avoit
 substitué des consuls aux tribuns militaires.
 Mais, quand on se fut rendu à ses prières,
 impatient de témoigner sa reconnoissance,
 ordonna, par un sénatus-consulte, de
 distribuer à chaque chef de famille sept
 arpens des terres des Véiens. La concorde
 fut alors si bien rétablie, que le peuple
 consentit à élire des consuls pour l'année
 suivante.

Concorde ré-
 tablie entre les
 deux ordres.

Pendant les tribuns ne pardonnoient
 as à Camille une concorde, qu'ils regar-
 oient comme son ouvrage. Ils lui deman-
 èrent compte du butin fait à Véies ; ils
 accusèrent d'en avoir détourné une partie ;
 et ils le citèrent devant le peuple. Camille

Camille accusé,
 s'exile.

Avant J.C. 392,
 de Rome 362.

prevint sa condamnation par un exil volontaire. Il fut néanmoins condamné à amende. Sur ces entrefaites, Clusium, d'Étrurie, assiégée par les Gaulois, manda des secours aux Romains.

*Clusium assiégé
par les Gaulois.*

De toutes les irruptions des Gaulois en Italie, la plus ancienne, dont l'histoire ait conservé le souvenir, est arrivée au commencement du règne du premier Tarquin, vers le temps que les Phocéens s'établissoient à Marseille. Ils se répandirent dans les provinces situées entre les Alpes et les Apennins. Ils en envahirent les Étrusques, et ils y jetèrent les fondemens de plusieurs villes. Ils y étoient établis depuis plus de deux cents ans, lorsqu'ils assiégèrent Clusium, sous les ordres de Brennus, leur chef.

Rome leur députa les trois fils de Fabius Ambustus, et leur offrit sa médiation. Sans l'accepter ni la refuser, ils se conduisirent avec une hauteur, qui offensa les députés. Les Fabius, dissimulant leur ressentiment, obtinrent d'entrer dans la place, sous prétexte de négocier la paix. Aussitôt après, ils firent une sortie à la fois sur les assiégés.

Brennus, irrité de ce violement du droit des gens, envoie à Rome, et déclare la guerre, si on ne lui livre pas ces ambassadeurs. Le sénat qui ne pouvoit se résoudre à donner cette satisfaction, et qui apprenoit néanmoins les suites d'un refus, ne voulut rien prendre sur lui. Ne songeant donc qu'à se mettre à l'abri de tout reproche, de la part des plébéiens, il renvoya cette affaire à l'assemblée du peuple, qui, bien loin de livrer les Fabius, les nomma tribuns militaires. Brennus lève le siège de Clusium, et marche à Rome.

Brennus marche à Rome.

Pour juger de cette guerre, dont les circonstances sont peu vraisemblables, il faut connoître les forces de la république. Voici les derniers dénombremens qu'on trouve dans les historiens. L'an de Rome 554, le cens donna 157700 citoyens en âge de porter les armes; en 260, 110000; et en 279, 103000. La population diminuoit donc, et cependant on ne dit pas quelle en pouvoit être la cause. Dans la suite, elle augmenta continuellement, quoique Rome a été souvent ravagée par la famine et par la peste, et qu'il ne paroisse pas qu'on y

Plusieurs dénombremens du peuple Romain.

ait transporté les habitans d'aucune autre ville. En 288, le cens fut de 124215; en 294, de 132049; et en 361, c'est-à-dire trois ans avant la guerre des Gaulois contre Rome, par le dénombrement qui fut fait, pouvoit armer 152583 citoyens.

*Les Romains
sont défaits.*

*Avant J.C. 390,
de Rome 364.*

Pour peu que les guerres parussent difficiles, les Romains, remarque Tite-Live, avoient recours à la dictature, et confioient le salut de la république au général le plus expérimenté. Cependant lorsqu'un ennemi les menace, ils ne prennent aucune précaution. Les tribuns militaires affectent de mépriser les Gaulois, qui avoient fait de grandes conquêtes sur les Étrusques, et dont le nom seul répandoit l'épouvante. Ils lèvent des troupes à la hâte : ils négligent de prendre les auspices, et ils marchent avec audace, comme à une victoire assurée. Ils furent défaits près de l'Allia, à onze milles de Rome. La déroute fut entière. Les Romains firent à peine quelque résistance; et dans leur frayeur, au lieu de regagner Rome dont ils étoient plus près, la plus grande partie s'enfuit à Véies.

*Rome recule
entre débris.*

Il paroît, par Tite-Live, que leur armée

it de beaucoup inférieure à celle des
ulois. Selon d'autres qui la font de qua-
te mille hommes, elle étoit à-peu-près
ale. Quand, de tous ces soldats, il n'en
oit pas revenu un seul à Rome, il semble
e la république ne devoit pas se trouver
is défense : mais il falloit qu'après l'exil

Camille, elle fût aussi impuissante,
elle l'avoit été après celui de Coriolan.

Les Gaulois, étonnés du peu de résistance
s Romains, paroisoient ignorer qu'ils
sent vaincu. Ils regardoient comme un
ge une fuite si précipitée : ils craignoient
tomber dans une embuscade, et ils n'o-
ent avancer. Enfin, après avoir fait re-
noître les lieux, ils se mirent en mou-
ment.

Lorsqu'ils arrivèrent sous les murs de
ne, ils eurent un autre sujet de surprise.
ne pouvoient croire ce qu'ils voyoient :
les portes de la ville étoient ouvertes ,
ls ne découvroient pas une seule senti-
e. Comme le jour étoit sur la fin, ils ne
èrent pas devoir entrer.

Les Romains n'étoient pas moins surpris
voir les Gaulois tout-à-coup arrêtés de-

vant une place qui ne se défendoit pas s'attendoient à être assaillis pendant la nuit et ne l'ayant pas été, ils crurent devoir attendre le jour. Ils ne le furent pas encore. La conduite paroissoit sans doute suspecte aux Gaulois, qui craignoient de se hasarder dans une ville qu'ils ne connoissoient.

Il ne s'y trouve que mille soldats qui s'enferment dans le Capitole.

Quoique l'armée qui avoit été défaite dont une partie s'étoit retirée à Véies, étoit que de quarante mille hommes, Et où trois ans auparavant il y avoit cent quatre-vingt mille citoyens en âge de prendre les armes, n'eut pas assez de temps pour penser à se défendre. Il ne s'y trouva selon Florus, que mille soldats qui se fermèrent dans le capitole, avec tout ce qu'on put ramasser de vivres. Les vieillards, les femmes, les enfans se dispersèrent dans les champs, ou se retirèrent dans les maisons voisines. Les vieux sénateurs, qui ne voient ni prendre les armes, ni se résoudre à fuir, se dévouèrent pour la patrie, et attendirent la mort, assis à la porte de leurs maisons.

Messagers des Gaulois.

Voilà, dit-on, ce qui frappa le plus les Gaulois, quand ils se répandirent dans

2. Ils s'arrêtoient, avec respect, devant vieillards; ils n'osoient en approcher; qu'un d'eux, plus hardi, porta familièrement la main à la barbe de M. Papirius, sénateur, offensé, lui donna un coup de poignard, et fut tué. Sur-le-champ, on massacra tous ceux qui s'étoient dévoués avec lui. On ne sauroit demander comment ces circonstances ont été transmises à Tite-Live. Il paraît, sur-tout, bien étonnant qu'il ait su tout cela au nom du sénateur, dont on avoit coupé la barbe.

Quoiqu'il en soit, le capitole se défendoit dans sa situation. Brennus, n'ayant pu l'emporter d'assaut, l'avoit investi. Cependant les flammes consumoient les maisons, on brûloit les temples, et Rome fut ruinée entièrement.

Maîtres de la ville, les Gaulois dévastoient la campagne : et comme aucun corps de soldats ne se présentait devant eux, ils s'y avantoient sans précaution. Mais Camille, les observant, tomba sur eux pendant la nuit, et en égorga un grand nombre. Il avoit pris les armes aux Ardéates, chez lesquels il s'étoit retiré.

Rome est ruinée.

Camille bat les Gaulois.

Il est nommé
dictateur.

A la nouvelle de cette victoire, les
mains, qui s'étoient refugiés à Veïe
rassemblèrent, et avec le secours des L
ils formèrent une armée, à laquelle
manquoit plus qu'un chef. Ils jettèrent
yeux sur Camille : mais ils ne croyoient
pouvoir lui donner le commandement
y être autorisés par un sénatus-consult
cependant il ne paroissoit pas possible
voir ce décret, puisque le sénat étoit bloqué
dans le capitole. Pontius Cominius fut
hardi et assez heureux pour pénétrer
cette citadelle, et il rapporta un sénatus-consulte
qui décernoit la dictature à Camille.

Le capitole est
sur le point d'être
pris.

L'audace de Pontius exposa le capitole
être surpris, parce que les traces de son
sage découvrirent aux ennemis un chemin
qui les conduisit jusqu'au pied des murailles.
La sentinelle étoit endormie, et les
Gaulois se croyoient déjà maîtres de la ville.
lorsque M. Manlius, réveillé aux cris
des sentinelles sacrées à Junon, accourut et le
capitole.

Les Romains
capitulent.

Cependant les vivres commençoient
manquer dans le capitole, et on n'avoit

ouvellé de Camille. Mais la disette pas moindre dans le camp des Gaulois, une maladie contagieuse faisoit de ravages. La paix étant donc à désirer des deux partis, on se porta de part et d'autre à une négociation.

Camille paroît tout-à-coup au milieu de l'assemblée, dans le moment que les Romains se rachetoient avec de l'or, et que les Gaulois le pesoient avec de faux poids. Revenez votre or, dit-il aux Romains; et vous, Gaulois, préparez-vous au combat. Aussitôt qu'il eut chassé de Rome, il les défait une seconde fois, et il n'en échappe pas un seul. Étonnant que Tite-Live ait raconté seulement une victoire, si dénuée de noblesse. Polybe n'en parle pas.

Rome est déli-
vrée.

CHAPITRE XIII

*Jusqu'à l'abolissement du trib
militaire : époque où le con.
devient commun aux deux oi
de la république.*

Rome est re-
bâtie.

Avant J. C. 390,
de Rome 364.

LES tribuns proposèrent de transpo-
Vées le sénat et le peuple. En effet,
roissoit assez raisonnable de préfère
ville bâtie à une ville ruinée. Mais il
bloit que la religion ne permettoit pas
bandonner le capitol. Ce motif déc
peuple, et Rome fut rebâtie en moins
an. Il y a lieu de présumer qu'en
geant de lieu, les Romains auroient eu
de maximes : il est au moins certain
dans des murs étrangers, l'amour de
trie n'auroit pas été le même que dans
murs où ils étoient nés, et où avoient
leurs pères.

Incertitude des
premiers siècles
de l'histoire ro-
maine.

Depuis la fondation de Rome jus-
prise de cette ville par les Gaulois, l'his-

naine est fort incertaine; soit parce que dans les premiers siècles on écrivoit peu, soit parce que les écrits qu'on avoit conservés, ont été consumés, pour la plupart, dans l'incendie de Rome. Le premier soin des magistrats fut de faire une recherche de ce qui avoit échappé aux flammes.

Avant que Rome eût pu réparer ses pertes, les Éques, les Volsques et les Étrusques hâtèrent de prendre les armes, se flattant de vaincre les Romains parce que les Gaulois les avoient vaincus. Les Latins et les Étrusques, depuis si long-temps alliés de la République, se joignirent à eux. Camille, dictateur pour la troisième fois, triompha des uns et des autres. Ce général, pendant quatre ans, fut presque seul à la tête des armées, et eut toujours les mêmes succès.

Avant J.C. 389,
de Rome 365.

Camille triom-
pha des cune-
ins.

La gloire dont il se couvroit, excita l'envie de M. Manlius, surnommé Capitulinus, parce qu'il avoit sauvé le capitol. C'étoit un consulaire distingué parmi les patriciens. Assez considéré par lui-même pour ne vouloir obscurcir la réputation d'un homme dont il étoit jaloux, il déprimoit Camille dans tous ses discours. Mais son ressentiment

Avant J.C. 385,
de Rome 369.

Manlius se
met à la tête du
peuple.

ment retomboit principalement sur les nateurs, qui, à son gré, ne rendoient justice ni à ses talens ni à ses services. Déterminé à se venger, il résolut de soulever le peuple et de changer le gouvernement.

Les malheurs publics avoient augmenté la misère et les vexations. Les pauvres, qui il ne restoit que des maisons ruinées, des champs dévastés et des dettes, se voyoient sans ressources, exposés à la dureté des créanciers, arrêtés, traînés en prison; les lois encore étoient contre eux. Mané parut seul occupé de leur soulagement. N'aurai-je donc sauvé le capitole, disoit-il, que pour voir charger de fers mes concitoyens? Il payoit leurs dettes; pour les leur quitter, il mettoit ses terres en vente; et déclaroit que tantqu'il auroit quelque chose, il ne souffriroit point de pareilles oppressions.

Par cette conduite, il s'attachoit les concitoyens obérés, qui le regardoient comme leur libérateur. Ils l'escortoient, ils excitoient des tumultes; prêts à tout oser sous un chef qui les avoit soustraits à la domination des Gaulois, et qui paroissoit les

soustraire à la tyrannie des patriciens. Manlius se croyoit assuré de la multitude, plus il se déclaroit ouvertement de le premier ordre. Il assuroit qu'on n'avoit trouvé, dans le camp de Brennus, plus qu'il n'en falloit pour payer toutes les dettes du peuple : il parloit de forcer les voleurs à le restituer, et il promettoit un nouveau partage des terres. On ne parloit à Rome que de l'or des Gaulois : on jugeoit de le retirer des mains des sénateurs : on le cachoit où il étoit caché : et Manlius ne pouvoit entendre qu'il le diroit quand il en avoit le temps.

Dans de pareilles circonstances un dictateur pouvoit seul contenir le peuple. C'étoit un magistrat auquel on obéissoit sans demander pourquoi on devoit lui obéir. Comme on le voyoit rarement à la tête de la République, sa présence en imposoit ; et son autorité continuoit d'être absolue, parce qu'on étoit encore accoutumé à la respecter. Le sénat résolut donc de créer un dictateur. Mais, parce qu'il ne vouloit pas qu'on le reconnût de craindre Manlius, il prit pour prétexte une nouvelle guerre des Vols-

On crée un dictateur.

ques : peuple qui, tant de fois défait, croissoit toujours avec de nouvelles forces qui étonne Tite-Live même.

A. Cornélius Cossus, créé dictateur, ma général de la cavalerie T. Quintius pitolinus. Quoique sa présence parût nécessaire à Rome, il se hâta de marcher à la tête des légions, soit qu'il voulût confirmer ce qu'il étoit-là l'objet de sa dictature, soit que les progrès des ennemis ne permissent pas de différer.

Quatre ans auparavant, Camille, qui avoit subjugué les Volsques, paroissoit achever la ruine de cette nation, qui depuis soixante-dix ans armoit continuellement contre Rome. Cependant l'armée que commandoit Cornélius, n'en fut pas moins vaincue. Il la défait; et les Volsques armeront en masse.

Les troubles, qu'excitoit Manlius, firent bientôt à Rome le dictateur arrêter les comices où Cornélius, à la tête du sénat, et Manlius à la tête du peuple, se présentèrent comme deux chefs prêts à en venir aux mains. Mais la multitude craint, qu'on ne la redoute pas.

Le dictateur somma Manlius de venir

Le dictateur
envoie Manlius
en prison.

aux qu'il accusoit d'avoir détourné l'or des Gaulois, et de dire dans quels lieux ils le tenoient caché. Il ne l'interrogea que sur ce seul fait, parce que toute autre discussion eût été longue et difficile à éclaircir. Manlius tenta d'éluder la question. Le dictateur l'y ramena; et, sur les refus qu'il fit de donner une réponse précise, il ordonna qu'on le menât en prison, comme séditieux et calomniateur. Manlius montrait le capitole qu'il avoit sauvé, il invoquoit les dieux, il conjuroit le peuple : mais personne n'osa remuer, et les ordres du dictateur furent exécutés.

Le peuple cependant ne cacha pas sa douleur. On prit des habits de deuil, comme dans une calamité. Lorsque Cornélius triompha, on dit qu'il ne triomphoit pas des Volsques, mais d'un citoyen; et, parce que les captifs étoient le principal ornement de cette pompe, on ajoutoit que Manlius enquoit au char du dictateur.

Plus hardis, après que Cornélius eut abjuré, les Plébéiens se reprochoient leur blessure. C'est le peuple, disoient-ils, qui est lui-même dans les fers Manlius Capi-

Mcontentement
du peuple.

tolinus. Coupable de la mort de Sp. C. et de celle de Sp. Métius, il retrouve un veau protecteur ; et il le livre encore ennemis. Faut-il donc que sa faveur pite ceux qu'elle élève ? et refusera toujours son secours aux défenseurs de la liberté publique ?

Avant J. C. 384,
de Rome 370.

Le sénat rend
la liberté à Man-
lius.

A ces discours le peuple s'ameuto paroissoit résolu de forcer les portes. Le sénat crut l'appaiser, en relâchant Manlius ; mais il donna un chef aux séditieux. Manlius se montra avec d'autant plus d'audace que la timidité du sénat paroissoit l'exciter. Les dispositions du peuple.

Manlius tente
de soulever le
peuple.

Le peuple, quoique toujours mécontent, ignoroit ses forces, ou n'osoit en faire usage. C'étoit le sujet des reproches de Manlius. Craindrez-vous toujours, disoit-il, des hommes qui sont faits pour vous craindre ? ou pouvez-vous fléchir, par des plaintes, des hommes avides, qui ont pour maxime de vous tirer dans la misère ? Non : il faut prendre des armes : vous me verrez à votre tête : je veux d'autorité que pour vous servir. Je veux un nouveau partage des terres, j'abolirai les dettes, j'anéantirai le consulat, la dicta-

établirai une égalité parfaite entre tous citoyens.

Le sénat donna un décret qui ordonnoit aux tribuns militaires de veiller à ce que la république ne reçût aucun dommage. C'étoit une formule dont il se servoit, lorsque l'état étoit en danger. Il étoit embarrassé sur le choix des moyens propres à prévenir les troubles, lorsque les tribuns, jaloux de la popularité de Manlius auprès du peuple, obtinrent un avis qui entraîna tous les suffrages. Il fut arrêté qu'on accuseroit Manlius d'avoir aspiré à la tyrannie, et que cette accusation faite par les tribuns; ce qui suffiroit à le rendre suspect. On ne doutoit pas que ce soupçon ne le rendit odieux, et que le peuple, en devenant son juge, ne cessât d'être son protecteur.

Les comices se tinrent dans le champ de Mars, d'où l'on voyoit le capitol. A cette occasion, quelque coupable que Manlius pût être, le peuple ne pouvoit prendre sur lui de le condamner. Les tribuns, qui remarquèrent cette disposition des esprits, rompirent l'assemblée, et la convoquèrent quelques jours après, dans un lieu d'où le même

On l'accuse
d'aspirer à la
tyrannie.

Il est condam-
né à mort.

Avant J. C. 384,
de Rome 370.

objet ne frappoit plus les yeux. Manlius condamné à être précipité du haut d'une roche Tarpéienne.

Remords du
peuple.

Le peuple se reprocha bientôt ce jugement. Il regretta Manlius. La peste qui survint et qui dura l'année suivante, lui donna de nouveaux remords. Il crut que Jupiter punissoit d'avoir fait périr le citoyen, qui avoit sauvé son temple. Cependant la république fut sans dissensions pendant plusieurs ans, parce qu'elle eut la guerre avec les Volsques et avec les Colonies de Circe et de Vélie.

Les tribuns déclarent contre le sénat. Les guerres suspendent les discussions.

Lorsque Rome fut prise par les Gaulois, un nouveau censeur avoit été substitué au censeur, mort l'année précédente; et il s'imagina que cette substitution étoit la cause du malheur arrivé pendant ce laps de temps. En conséquence, on arrêta, que, lorsque des deux censeurs mourroit, celui qui vivroit seroit obligé d'abdiquer, et qu'il ne pourroit pas se subroger un collègue. Mais, comme cela n'étant arrivé, on élut deux nouveaux censeurs. Mais comme ils abdiquèrent que aussitôt, parce qu'on trouva qu'ils étoient vice dans leur élection, le sénat jugea

Avant J. C. 380,
de Rome 374.

dieux ne vouloient pas qu'il y eût de mesure pour cette année ; et il déclara qu'il en auroit point.

Les tribuns, saisissant cette occasion de blâmer contre le sénat , l'accusèrent de chercher qu'un prétexte pour empêcher des loix. Les sénateurs, selon eux , n'avoient autre dessein que de cacher les richesses, ils avoient acquises par des usures. Ils ignoient que les censeurs ne missent dans trop grand jour la misère des citoyens, ils avoient été dans la nécessité de faire des dettes ; et ils ne suscitoient continuellement des guerres, que parce qu'ils haïssoient la paix , qui permettoit au peuple de s'occuper de ses intérêts, et aux tribuns de faire entendre leurs voix dans les comices. Une députation de Prénestins, qui s'avança jusqu'aux portes de Rome , fit cesser ces dissensions. Le peuple demanda des armes. T. Quintus

Cincinnatus, nommé dictateur, défait les ennemis. En vingt jours, il conquiert neuf villes, triompha et abdiqua.

L'année suivante, trois tribuns militaires du second ordre, furent défaits par les Romains. Les tribuns militaires ne profitèrent pas de la vic-

Avant J. C. 379,
de Rome 375.

toire. Le sénat se consola de cet échec, p
que les tribuns militaires eurent asse
crédit pour maintenir la tranquillit
dedans.

Avant J.C. 378,
de Rome 376.

Aussitôt qu'ils furent sortis de cha
les troubles recommencèrent , et on
obligé de nommer des censeurs, pour
dre connoissance des dettes, qui en ét
la cause. Mais la guerre ne permit p
faire le cens. Il fallut armer contre les
ques, qui avoient fait une nouvelle irrup
Leur pays fut mis à feu et à sang. Ceper
la guerre ne finit pas avec la campagne
Volsques la continuèrent , et les Lati
joignirent à eux. Dans cette circonsta
les censeurs, bien loin de soulager le pe
mirent un nouvel impôt.

Avant J.C. 377,
de Rome 377.

La campagne fut encore heureuse.
le fut, sur-tout, pour le sénat qui cr
recueillir tout le fruit. La misère, c
par les impôts et par les usures, av
pandu un si grand découragement, c
peuple sembloit se faire une nécess
souffrir. Les principaux plébéiens, l
combattre toujours sans vaincre, p
soient avoir renoncé à toute ambition

Misère et dé
couragement des
plébéiens.

lement ils n'aspiroient pas au tribunat militaire, ils ne se mettoient pas même sur des rangs pour être tribuns du peuple. On a dit, enfin, que toute l'autorité étoit passée au sénat, lorsqu'une petite jalousie changea la face des choses.

M. Fabius Ambustus, père des trois Fabius, dont nous avons parlé, avoit donné sa fille cadette à C. Licinius Stolo, riche plébéien, et son aînée à Ser. Sulpicius, patricien, premier tribun militaire. Un jour que les deux frères causoient ensemble chez Sulpicius,

Fabius, Licinius et Sextus se concertent pour ouvrir le consulat aux plébéiens.

Avant J. C. 377, de Rome 377.

le magistrat rentra, précédé d'un licteur qui frappa, suivant l'usage, à la porte, avec un bâton des faisceaux. Surprise par ce bruit, la jeune Fabia parut effrayée ; sa sœur la rassura, mais avec un souris qui sembloit lui reprocher qu'elle n'étoit que la femme d'un plébéien. Elle se retira honteuse, le mépris et la jalousie dans l'ame.

Son chagrin parut devant son père. Elle vouloit cependant lui faire un aveu, qui n'étoit pas honnête pour son mari, et qui dévoiloit sa jalousie pour sa sœur. Fabius la calma : il l'aimoit. Résolu de sacrifier à l'union de sa fille les intérêts des patriciens,

il lui promit, qu'avant qu'il fût peu, il verroit chez elle les mêmes honneurs qu'il voyoit dans la maison de son aînée.

Aussitôt il se consulte avec Licinius avec L. Sextius, jeune plébéien, capable former un projet hardi, et plus capable encore de le soutenir. Ils considèrent que tout dépend de persuader au peuple, qu'il peut attendre de justice que de lui-même qu'il doit, par conséquent, se saisir grandes magistratures; et ils prennent résolution de brusquer la chose, au premier moment favorable.

Lois proposées
à cet effet par
Sextius.

Il étoit d'abord nécessaire que Licinius et Sextius fussent tribuns du peuple, et le furent. Alors Sextius fit afficher trois lois l'une, touchant les dettes, portoit qu'on réduiroit sur la somme principale, les intérêts que les débiteurs auroient déjà payés que le reste seroit acquitté en trois ans et en trois payemens égaux : l'autre, concernant les terres, défendoit que personne pût posséder plus de cinq cents arpens la troisième abolissoit le tribunat militaire rétablissoit le consulat, et ordonnoit qu'il y eût deux consuls, l'un seroit toujours tiré

second ordre. Les deux tribuns se proposèrent de lier ces trois lois, et de faire passer la troisième, qui n'intéressoit que les principaux plébéiens, à la faveur des deux autres qui intéressoient le grand nombre.

L'ambition et l'avarice des patriciens devoient contre ces innovations. Le sénat tira toute sa ressource dans le *veto* des collègues des deux tribuns. Il les gagna, et ils rétinrent tout par leur opposition. Sextius ne pouvoit lever cet obstacle, mais il ne se résolut pas. *Je le saurai prononcer*, dit-il aux sénateurs, *ce mot que vous entendez avec tant de plaisir ; et j'empêcherai que le peuple ne s'assemble pour l'élection des tribuns militaires*. Il tint parole.

Troubles.

Il sut, ainsi que Licinius, se faire contenter pendant cinq ans dans le tribunat ; et pendant cinq ans, ils s'opiniâtèrent l'un et l'autre à s'opposer à l'élection des premiers magistrats. Pendant tout cet intervalle, on ne tint les comices que pour élire les tribuns du peuple et les édiles, et la république fut sans tribuns militaires, comme les consuls.

s militaires, M. Fabius Ambustus, puyoit ouvertement toutes leurs propositions. De huit de leurs collègues qui s'y opposés, ils en avoient gagné trois, cinq autres paroissoient s'y opposer, se bornant à représenter qu'une partie du peuple étant au siège de guerre, il falloit différer de porter les nouvelles, et attendre que le retour de l'armée permît à tous les citoyens de donner suffrages.

l'entreprise de Licinius et de Sextius étoit donc de moindres difficultés, et les tribuns n'en étoient que plus aux. Sextius, sur-tout, déclamoit haut contre les principaux sénateurs. Il apostrophoit : il les interrogeoit sur leurs richesses, sur leurs dignités : il leur reprochoit leurs vexations : leur demandoit si chacun ne pourroit pas vivre avec cinq cents arpens de terres. Enfin, au tableau de leurs misères, qu'il exagéroit peut-être, il opposoit celui de la misère du peuple, qu'il ne devoit pas exagérer. S'adressant ensuite aux plébéiens, il leur déclaroit qu'ils ne sentoient pas libres, que lorsqu'ils auroient part à

tous les honneurs ; et qu'ils n'y auroient que lorsque la loi ne permettroit pas de décerner aux seuls patriciens. Il leur fa remarquer que depuis l'établissement du *bunat* militaire jusqu'à P. Licinius Cal le premier plébéen qui eût obtenu la magistrature , il s'étoit écoulé quatre ans ; et il concluoit qu'ils parviendroient difficilement au consulat , ou même ils ne l'obtiendroient jamais , n'étoit ordonné de prendre dans leur o l'un des deux consuls. Applaudi par la multitude, il fit encore une nouvelle proposition et le sénat ne voyoit plus quel *tribun* mettroit à ses entreprises.

Nouvelle loi
qu'il propose.

Les livres des Sibylles étoient confiés à la garde de deux patriciens , qu'on nommoit *duumvirs*. Eux seuls avoient le droit de consulter , et on pouvoit conjecturer qu'ils les interprétoient toujours conformément aux intérêts de leur ordre. *Sextius* demanda qu'on leur substituât des *décemvirs*, dont une moitié seroit prise parmi les patriciens et l'autre parmi les plébéiens. Déterminé à faire passer ensemble toutes les lois qu'il proposoit , il attendoit le retour de l'ar

ôter tout prétexte à l'opposition de
lègues.

nt repris cette affaire l'année sui-
sous de nouveaux tribuns militaires,

ans du peuple , qui persistoient dans
osition, paroissent devoir l'arrêter;
cinius et Sextius, continués dans leur

Sextius et
Licinius veulent
faire passer leurs
lois malgré les
oppositions de
leurs collègues.

ature , convoquèrent les tribus , dé-
qu'ils n'auroient aucun égard au
leurs collègues.

une conjoncture si critique, le sénat

Avant J. C. 368,
de Rome 386.

la dictature à Camille : mais cette
ature , devenue trop fréquente ,
nçoit à être moins respectée , et
a compromettre que de la montrer
e assemblée tumultueuse. En effet ,
oppose d'obstacles aux deux tribuns ,
se roidissent. Si l'opposition de leurs
es est contre eux , ils ont pour eux
emens qu'ils proposent , et qui leur
t la faveur du peuple. Déjà ils pre-
les suffrages des tribus , et il sem-
le le dictateur ne fût présent que
et émoins des lois qu'ils alloient porter.
ndant leur conduite n'étoit pas ré-
Il paroissoit fort étrange que des

tribuns ne respectassent pas dans leurs collègues le droit d'opposition, puisque ce constituoit seul l'essence de la puissance tribunicienne. Mais dans l'état de guerre se trouvoient les deux ordres, les plébéiens n'étoient plus écoutés ; et la force donnoit aux plébéiens le droit de tout oser, et faisoit aux patriciens une obligation de se mettre.

Dans cette circonstance, Camille prit le seul parti qu'il pouvoit prendre. Il se déclara le protecteur de la puissance tribunicienne contre les deux tribuns qui en violoient les droits. Cependant, au mépris de la dictature même, Licinius et Sextius continuèrent d'aller aux suffrages.

Alors Camille rompt l'assemblée. Il va chercher les licteurs pour forcer le peuple à se retirer : il menace, si on lui désobéit, de lever les légions, et de conduire hors de la ville tous les citoyens en âge de porter des armes. Mais les deux tribuns le menacent lui-même de le mettre à l'amende, s'il entreprend quelque chose en qualité de dictateur. Le tumulte, qu'éleva cette étrange contestation, fit ce que l'autorité ne pouvoit

ire : il empêcha de rien terminer , et le
suple se sépara. Cependant Licinius et
extius n'en étoient que plus animés à pour-
nivre leur entreprise.

Content d'avoir , pour cette fois , rendu
surs efforts inutiles , Camille abdiqua la
ctature , parce qu'on crut remarquer
quelque défaut dans la manière dont on
oit pris les auspices. Il y eut donc un in-
règne. Le sénat jugeant avoir besoin d'un
ctateur , l'entre-roi nomma à cette di-
nté P. Manlius.

Ce nouveau magistrat choisit , pour gé-
ral de la cavalerie , un plébéien , nommé

Pourquoi
ces deux tribuns
suspendent leur
entreprise.

Licinius , qu'il ne faut pas confondre
ec le tribun. Par ce choix , qui étoit sans
mple , il déplut beaucoup au sénat ; et ce
: en vain qu'il crut se justifier sur ce que
icinius avoit été tribun militaire , et qu'il
étoit allié.

Cependant les deux tribuns suspendirent
ur entreprise , parce qu'ils eurent occa-
n de connoître que la multitude n'étoit
: également favorable à toutes les lois
ils proposoient. Si elle desiroit le partage
s terres , et l'extinction d'une partie des

dettes, elle voyoit avec indifférence les tentatives qu'on faisoit pour enlever le comitatus aux patriciens. Afin de lui donner d'autres dispositions, Licinius et Sextius feignoient de ne plus vouloir du tribunat où ils maintenoient depuis neuf ans. Ils parloient d'avoir toujours à lutter contre les tribuns ou contre un dictateur. Ils se gardoient de l'ingratitude du peuple, qui ne laissoit pas vieillir sans honneur les tribuns qui lui auroient donné des champs, et qui auroient brisé ses chaînes : et ils déclaraient que, si on vouloit encore d'eux, ils se résoudroient absolument à porter toutes les lois qu'ils proposoient ; et que si, au contraire, on étoit dans le dessein d'en faire une seule, on n'avoit qu'à prendre des tribuns.

Les patriciens se défendoient à l'abri des auspices sous lesquels Rome avoit été créée, et sous lesquels elle avoit de tout temps fait la guerre et la paix. Or c'étoient ces seuls qui appartenoient ces gages de la protection des dieux. Selon eux, il ne pouvoit plus y avoir d'auspices sous des consuls plébéiens ; et par conséquent, cette innova-

oit être le renversement de la religion
me. Ils raisoïnoient sur le consulat com-
aux deux ordres, comme ils avoient
onné sur les alliances de leurs familles
les familles plébéïennes. Cependant
s raisonnemens étoient encore plus mau-
; car il étoit aisé de leur répondre, que
plébéïens pouvoient participer aux aus-
s, comme consuls, puisqu'ils y avoient
icipé comme tribuns militaires. Quel-
superstitieux que fût le peuple, l'espé-
e d'obtenir des terres et une diminution
dettes, prévalut sur les motifs de reli-
. Pour s'assurer les lois qu'il desiroit, il
lut de passer toutes celles qui avoient
roposées; et il continua dans le tribunat
ius et Licinius.

es tribuns reprirent aussitôt la loi qui
ôit substituer des décemvirs aux duum-

*Ils font passer
une de leurs lois.*

Elle passa; et les livres des Sibylles
ut confiés à dix citoyens, cinq de chaque
e. Le peuple, content de ce succès, qui
soit participer au sacerdoce, et qui pa-
oit lui procurer d'autres avantages,
it qu'il en étoit encore pour une fois

Avant J. C. 367,
du Rome 367.

Interruption des
Gaulois.

Concorde entre
M. et les
deux ordres.

Le siège de Vélitre duroit encore : on prévoyoit que cette place ne tard pas à se rendre. Une guerre, plus faite alarmer, suspendit les dissensions. On a que les Gaulois avançoient à grandes nées. Cette nouvelle réunit tous les cités sous les ordres de Camille, nommé dictateur pour la cinquième fois, à l'âge quatre-vingts ans. Ce général vainquit Gaulois. Vélitre se rendit bientôt après les dissensions recommencèrent.

Camille qui vouloit abdiquer la dictature la conserva pour ne pas se refuser aux vœux des sénateurs. Mais, comme la magistrature étoit moins respectée depuis quelque temps, il crut devoir se borner à être que médiateur entre le sénat et le peuple. Les tribuns ayant donc aboli l'indépendance militaire, et arrêté qu'à l'avenir des deux consuls seroit pris dans le second ordre, Camille proposa de créer un nouveau magistrat pour l'administration de la justice, parce qu'en effet, les guerres ne mettoient pas aux consuls d'y vaquer assez de soin. Cette proposition fut acceptée. Alors il invita le sénat, qui refusoit d

ier la loi portée par les tribuns , à céder
 au peuple une des deux places du consulat ;
 il exhorta le peuple à céder aux patriciens
 à la nouvelle magistrature. Ces conditions ,
 acceptées de part et d'autre , rétablirent la
 paix entre les deux ordres ; et en mémoire
 de cet événement , Camille jeta les fonde-
 mens du temple de la Concorde.

Les édiles ayant refusé de faire célébrer
 les grands jeux que le dictateur avoit voués, Édilité curule.
 les jeunes patriciens offrirent de s'en charger.
 Le sénat, qui les agréa, créa à cette occasion
 une nouvelle édilité qu'il réserva pour le
 premier ordre, et qu'on nomma majeure
 curule , pour la distinguer de l'édilité
 plébéienne. La chaire curule, qu'on accorda
 aux édiles patriciens, étoit une des marques
 distinctives des consuls, des censeurs et du
 dictateur. Ils avoient droit de l'avoir aux
 spectacles, aux assemblées du peuple, et ils
 pouvoient faire porter par-tout où ils
 alloient.

On nomma préteur le nouveau magistrat
 chargé de l'administration de la justice. On
 accorda la robe prétexte , bordée de
 pourpre, la chaire curule et six licteurs. La préture.

Comme cette magistrature étoit un débatement du consulat, le préteur, en l'absence des consuls, en faisoit toutes les fonctions. Sp. Furius, fils de Camille, a été le premier préteur, et L. Sextius a été le premier consul plébéien. Licinius le fut quelques temps après.

Loi Licinia.

L'ambition des principaux plébéiens étoit satisfaite, et on avoit dédommagé les patriciens. Il restoit à contenter la multitude. C'est à quoi on pourvut par la loi qui contenoit les terres de conquête. Elle fut rendue, et on nomma trois commissaires pour la faire exécuter. Cette loi, appelée Licinia, par le nom de Licinius Stolo, portoit qu'aucun citoyen ne pourroit posséder à l'avenir plus de cinq cents arpens, et qu'on distribueroit gratuitement, ou qu'on affermeroit, à vil prix, le surplus à des pauvres citoyens.

C H A P I T R E X I V.

usqu'à la création de quatre nouveaux prêtres et de cinq nouveaux augures : époque où les plébéiens sont parvenus à tous les honneurs.

La concorde n'étoit pas si bien rétablie, ^{Plaintes et prétentions des tribuns.} il ne restât des semences de divisions. A vérité, ce n'étoit encore que des murres : mais enfin les tribuns se plaignoient, pour un consul accordé aux plébéiens, eût créé pour les patriciens deux nouvelles magistratures. Selon eux, on n'auroit dû leur abandonner la préture, qui les rendoit maîtres de l'administration de la justice, et l'édilité curule, qui anéantissoit toute l'autorité des édiles plébéiens. Ils appliquoient, en quelque sorte, de tout ce qui avoit été fait; et ils demandoient que, sans distinction de naissance, on choisit indifféremment dans les deux ordres, pour remplir

toutes les dignités, tant civiles que s
dotales.

Avant J.C. 366,
de Rome 366.

Mais la peste, qui commença so
consulat de L. Sextius, et qui faisoit
progrès, donna d'autres soins. On ne
occupé que des moyens d'arrêter ce fl

Supersti-
tions aux ju-
la peste donne
occasion.

Après avoir essayé, sans succès, d'un le
ternium, on eut recours à une autre su
tition, qui, étant nouvelle, en méritam
la confiance.

Chez les peuples d'Italie, ainsi que
les Grecs, les jeux faisoient partie du
et en conséquence, ils paroisoient de
appaier la colère des dieux. D'aprè
préjugé, les Romains, qui ne connoiss
encore que les combats du cirque, s'in
nèrent que des jeux nouveaux n'en sen
que plus propres à rendre les dieux fa
bles; et ils firent venir d'Étrurie des
trions qui dansoient au son de la
Mais les histrions dansèrent, et la
continua. C'est à cette époque que Tite
fait commencer les jeux Scéniques che
Romains.

Enfin les vieillards conseillèrent de
un dictateur, pour enfoncer solemnelle

à clou dans la muraille du temple de Jupiter, du côté du temple de Minerve. Ils se souvenoient d'avoir ouï dire, dans leur enfance, que cette cérémonie avoit produit des miracles. L. Manlius Impériosus, nommé dictateur, enfonça le clou. La peste cessa d'être durement depuis deux ans, cessa, parce qu'elle devoit cesser; et les Romains se virent guéris d'une maladie contagieuse par une maladie plus contagieuse encore.

La superstition de ce clou venoit d'un usage qui s'étoit introduit dans les siècles antérieurs. Il étoit rare de savoir écrire. C'étoit d'abord de marquer le nombre des années, que les Romains, à l'exemple des Étrusques, enfonçoient tous les ans un clou dans les murs d'un temple. Lorsque, dans la suite, ils furent moins ignorans, ils négligèrent, sans doute, cette cérémonie; et ils ne s'en souvenoient peut-être jamais souvenus, si elle n'eût pas dégénéré en superstition. Au reste, elle n'appartenoit qu'aux premiers magistrats à enfoncer ce clou sacré.

La peste avoit cessé depuis un an, lorsqu'il s'ouvrit, au milieu de la place, un puits qui ne put être comblé. Les augures

Avant J.C. 362,
de Rome 392.

M. Curtius.

ayant déclaré qu'il ne se refermerait qu'après qu'on y auroit jeté ce que Ravoit de plus précieux, M. Curtius, patricien, convaincu que les Romains n'avoient rien dont le prix ne cédât à celui du courage et des armes, se précipita armé dans le gouffre qui se referma aussitôt. Cette fable, que Tite-Live ne croit pas, a pu rite d'être conservée dans l'histoire d'un peuple superstitieux et crédule.

Les Romains
ne savent encore
que combattre et
vaincre.

Les Romains avoient triomphé bien des fois des peuples qui habitoient le Latium et de ceux qui en étoient voisins. Mais, après les avoir vaincus, ils ne les avoient pas jugués; et on voit que, s'ils ont su vaincre, ils n'ont pas su de savoir assurer leur domination. Ils ont essayé de l'assureront même, que parce qu'ils ont essayé de mineront les nations, les unes après les autres : ils domineront sur les pays, plus que sur les peuples; et quand ils auront conquis l'Italie, les campagnes ne seront que plus cultivées que par leurs esclaves qui auront pris la place des anciens habitants.

Jusqu'à présent, ils n'ont su que combattre et vaincre. Ils étoient si peu politiques

ne, quoiqu'ils eussent des ennemis à leurs portes, ils ne savoient pas ménager leurs alliés. Ils se hâtèrent d'appesantir le joug sur les Latins et sur les Herniques, qui étoient dans leur alliance depuis près de cent ans; et ils les soulevèrent.

Les Herniques, qui armèrent les premiers, Avant J.C. 362, de Rome 392. ouvrirent la campagne par une victoire. Les Romains tombèrent dans une embuscade, où le consul Genucius perdit la vie. Guerre avec les Herni jus. Étoit le premier consul plébéen qui commandoit les armées.

Jamais les deux ordres n'avoient attendu un événement avec tant d'inquiétude. Le sénat triomphoit de la consternation du peuple. *Les dieux, s'écrioit-il, ont vengé nos auspices profanés. Que les tribuns n'ont désormais proposer d'élever des plébéens au consulat!* Cependant C. Licinius Calvus fut consul l'année suivante; mais il ne commanda pas. Ap. Claudius, nommé dictateur, marcha contre les Herniques, qui avoient rassemblé toutes leurs forces, et armé, sans distinction d'âge, tout ce qui pouvoit encore porter les armes. Le combat fut opiniâtre, et la victoire coûta

Avant J. C. 358,
de Rome 396.

La guerre avec les Herniques continuée et les Tarquiniens en commençoient nouvelle. Heureusement les Latins, qui depuis long-tems menaçoient de prendre les armes, demandèrent la paix. Ils renouvelèrent leur alliance avec la république et ils lui donnèrent des secours. Ce renfort auquel elle ne s'étoit pas attendue, lui en état de repousser une nouvelle invasion de Gaulois, dont le dictateur C. Sulpicius triompha.

Loi contre les
brigues et contre
les usures.

La même année, le peuple porta une loi pour réprimer les brigues des plébéiens qui aspiraient au consulat par toutes sortes de voies. Les tribuns la proposèrent eux-mêmes avec l'approbation du sénat. Ils sentaient sans doute, qu'elle intéressoit le second ordre autant que la république.

Avant J. C. 357,
de Rome 397.

Une autre loi, qu'on porta sous le consul suivant, réduisit l'intérêt de l'argent, et mit un frein aux usures, qui, dans une république sans commerce, sont d'autant plus précieuses, qu'elles paroissent y devoir être plus arbitraires qu'ailleurs. On remarqua encore qu'on tenoit la main à l'exécution de la loi Licinia. Son auteur même, C.

us, fut condamné à l'amende pour l'avoir
indée. Ayant mille arpens de terres, il
voit émancipé son fils, afin de les partager
ec lui. On regarda cette émancipation
omme faite en fraude de la loi.

La guerre avec les Tarquiniens ayant fait
endre les armes à une partie de l'Étrurie,
sénat ordonna de nommer un dictateur.

Avant J. C. 356,
de Rome 398.

semble que, depuis qu'un des deux con-
s étoit tiré du second ordre, le sénat ne
erchoit qu'un prétexte pour leur ôter le
commandement. Mais ce fut un plébéien,
Martius Rutilus, à qui la dictature fut
férée, et il choisit pour général de la
alerie un autre plébéien, C. Plautius.

Un plébéien
dictateur pen-
dant la guerre
contre les Étrus-
ques.

Depuis que l'un des deux consuls étoit
béien, il étoit facile de prévoir que les
béiens parviendroient à la dictature,
isque les consuls nommoient le dictateur.
pendant le sénat, aussi indigné que s'il
eût pas prévu, désapprouva hautement
choix qui avoit été fait. Il tenta même
empêcher les légions de marcher sous les
res de Marcius. Mais le peuple n'en
ontra que plus d'empressement. Le dic-
sur tailla en pièces l'armée ennemie, fit

huit mille prisonniers, et triompha r
le sénat.

Les plébéiens
avoient déjà ob-
tenu l'édilité curule.

Les plébéiens ont donc obtenu la pre
magistrature. Il paroît qu'ils étoien
parvenus à l'édilité curule. Il ne leur m
plus que d'obtenir la censure, la pré
le sacerdoce.

Le sénat tenta
de les exclure du
consulat.

Le sénat, jaloux de leur élévation,
de les exclure du consulat. Comme
importoit, pour faire réussir ce proje
ni le consul plébéien, ni le dictateur n
sidât aux comices, il en retarda la c
cation sous divers prétextes, de sorte q
fut renvoyée à un interrègne. Alors, r
de l'assemblée, parce que l'entre-ro
en étoit le président, et qu'il avoit
lui-même, entroît dans ses vues, il fit t
les suffrages sur deux patriciens. Le
veaux consuls, jaloux de conserver k
sulat dans leur ordre, prirent encore
effet toutes les mesures nécessaires,
eurent le même succès. Il en fut de
de leurs successeurs.

Les tribuns dé-
fendent les droits
du peuple.

Cette politique avoit un terme. Le
néanmoins parloit déjà de ne plus pa
le consulat avec le peuple. Mais les t

clarèrent qu'ils s'opposeroient à la con-
 cation des comices, si on ne les tenoit pas
 ur élire un consul plébéien. Les retar-
 mens qu'apporta cette contestation, ren-
 yèrent l'élection sous un interrègne,
 ndant lequel les dissensions continuèrent
 usqu'au onzième entre-roi (1). Comme
 rs le peuple renouveloit ses anciennes
 lantes sur les usures, le sénat céda, et les
 mices élurent P. Valérius Publicola et C.
 arcus Rutilus.

Avant J. C. 352,
 de Rome 402.

Lorsque Sextius et Licinius eurent ob-
 u ce qu'ils demandoient pour eux, ils
 blièrent tout-à-fait la loi concernant les
 tes. Leurs successeurs dans le tribunat
 pensèrent pas davantage, et ce fut le
 contentement du peuple à cet égard dont
 sénat profita, pour exclure de trois con-
 ats les plébéiens qui briguoient cette ma-
 trature. Les nouveaux consuls, se propo-
 at d'assoupir au moins les querelles qui
 levoient continuellement entre les débi-

On assoupit les
 querelles au su-
 jet des dettes.

1) Les entre-rois gouvernoient chacun cinq
 rs, comme ceux qui s'étoient saisis du gouver-
 nement après la mort de Romulus.

teurs et les créanciers, nommèrent commissaires pour prendre connoissance des dettes, et pour faire quelques remens à ce sujet. Quoiqu'il fût difficile de contenter un parti sans mécontenter l'autre et que tout tempérament parût même avoir été désagréable aux deux, les commissaires se conduisirent avec tant de sagesse, qu'ils firent cesser les plaintes des débiteurs, sans donner lieu aux créanciers de se plaindre. La paix parut si bien établie entre les deux ordres, que, dans les comices suivans, le sénat disposa, sans résistance, des deux places du consulat et il fit élire deux patriciens.

Un plébien
élevé à la censure.

Avant J.C. 351,
de Rome 403.

Cet avantage ne pouvoit être que pernicieux. En effet, les comices qui se tinrent pour l'élection des censeurs, réveillèrent la jalousie entre les deux ordres; et les plébiens se dédommagèrent du consulat que leur avoit enlevé.

C. Marcius Dutilus se présenta parmi les candidats qui briguoient la censure. Cette démarche, sans exemple de la part d'un plébien, paroissoit faite à ce temps sous le consulat de deux patri-

ils présidoient aux comices. Les consuls, en effet, lui donnèrent l'exclusion : mais la considération dont il jouissoit, l'appeloit à tous les honneurs, et le peuple l'élut.

Pour exclure du consulat les plébéiens, le sénat imagina de faire présider aux comices un dictateur, créé uniquement à cet effet. Afin de servir de maître des comices, le sénat nomme un dictateur pour y présider.

Cependant L. Cornélius Scipio, patricien eut pour collègue un plébéien, M. Popilius Lénas. Il y avoit déjà, dans le peuple, des hommes, à qui les honneurs et les services

Avant J.C. 360, de Rome 404.

amenoient à tenir lieu de naissance.

Il étoit, entre autres, Popilius. Il avoit été dix fois consul ; et c'est même lui qui avoit été nommé dictateur, Marcius Rutilus. Dans son troisième consulat, il vainquit les Gaulois, et il en triompha, lorsqu'un dictateur vint de faire élire deux consuls patriciens. Le peuple applaudit au triomphe, et murmura contre le sénat.

Dans tous les deux consuls patriciens, des pirates

Avant J.C. 349, de Rome 405.

grecs infestèrent les côtes, les Gaulois firent encore des irruptions, et les Latins demandèrent leurs secours à la république.

Les Gaulois qui sont encore défaits, cessent leurs hostilités.

Il ne se passa rien de mémorable avec les pirates grecs, qui n'avoient pas assez de

forces pour hasarder une action sur l'Adriatique et les Romains qui n'avoient point eu de vaisseaux. Quant aux Gaulois, ils furent entièrement défaits. Le combat général fut précédé d'un combat singulier, dans lequel M. Valérius vainquit un Gaulois à la tête de ses deux camps. On a dit qu'un corbeau se percha sur son casque, combattit pour lui. Le surnom de Corvus, qu'il a porté, a donné lieu à cette fable. Ce même Valérius fut consul l'année suivante, et eut pour lieutenant M. Popilius Lénas.

Avant J. C. 348,
de Rome 400.

Les Gaulois cessèrent enfin leurs hostilités, et les plébéiens, qui avoient unedépendance de leur ordre, n'élevèrent aucune querelle. Mais la tranquillité fut troublée par une peste, pour laquelle on ordonna un lustrum.

Alliance avec
les Carthaginois.

Sous ce consulat, les Carthaginois renouvelèrent avec la république l'alliance qu'ils avoient déjà faite, lors de l'expédition des rois. Quelques années après commença la guerre contre les Samnites : longue et cruelle, qui conduisit les Romains à la conquête de l'Italie.

Les Samnites occupoient le pays qu'on appelle aujourd'hui l'Abruzze. Hors d'état de leur situation de s'adonner au commerce, n'étoient que soldats, ainsi que les Romains : comme eux, endurcis aux fatigues, coutumés à une discipline sévère, ils avoient encore le même courage. Auparavant, séparées par le Latium, ces deux nations n'avoient pas eu occasion d'armer l'une contre l'autre : elles s'étoient même unies par des traités. Mais lorsque les Éques, les Herniques, les Latins et les Volsques eurent été subjugués, c'est-à-dire, lorsque ces peuples, après les pertes qu'ils avoient faites, se trouvèrent sans forces, et se virent réduits à la nécessité de se soumettre à la République, comme alliés ou comme sujets, les Romains, devenus les voisins des Samnites, en devinrent les ennemis. Capoue prit l'occasion de la guerre.

Origine de la guerre avec les Samnites.

La Campanie, dont cette ville étoit la capitale, est un des plus beaux et des plus fertiles pays de l'Italie. Riche par son sol, cette province s'enrichissoit encore par le commerce; et Capoue étoit alors dans son état florissant, c'est-à-dire, dans cet état

Les Campaniens demandent des secours à la République.

d'opulence, où les citoyens jugent de leur puissance par leur luxe.

Un peuple opulent invite à le conquérir et offre une conquête facile. Malheur à celui qui s'il a pour voisins des peuples pauvres et guerriers. Les Samnites ne pouvoient manquer de porter leurs armes dans la Campanie. Les Campaniens hâtèrent ce moment, en armant pour les Sidicins, et étoient prêts à tomber sous la domination des Samnites. Ils furent défaits. Dès la première campagne, forcés à se renfermer dans leurs murs, ils n'eurent plus de ressource que dans les secours qu'ils demandèrent aux Romains.

Le sénat, touché de leur situation, pondit à leurs députés qu'il accepteroit volontiers leur alliance; mais qu'il ne pouvoit sans offenser les dieux, violer les engagements qu'il avoit avec les Samnites. Il refusa donc de prendre les armes, et il offrit seulement d'intercéder pour eux auprès de leurs anciens alliés et amis.

Si vous ne voulez pas prendre note de cette fense, repliquèrent les députés de Campanie, prenez donc la vôtre, et défendez

ns : car, nous nous donnons à vous, nos champs, nos villes, nos dieux, et ce que nous possédons ; et de ce jour, et contre vos sujets que les Samnites et armés. Les Campaniens, qui n'avoient le choix d'un maître, choisissoient le plus éloigné.

Le sénat ayant accepté la donation de Poué, envoya des ambassadeurs aux Samnites, pour leur signifier que cette ville appartenoit au peuple romain, et leur enjoindre, en conséquence de leur alliance et d'amitié, de retirer leurs troupes de dessus les terres de la république. La réponse des Samnites fut telle qu'on avoit dû l'attendre. Les Samnites regardèrent la donation, acceptée par les Romains, comme une infraction aux lois. Il leur parut étrange que le sénat romain conclût une alliance et une amitié, dont il se privoit lui-même les liens ; et, indignés de voir qu'il en prit encore le langage pour leur enlever leur conquête, ils ordonnèrent à leur général, en présence même des ambassadeurs, de mettre la Campanie à feu et à sang. La république, conformément à un ancien usage qu'elle observoit encore quel-

Les Romains déclarèrent la guerre aux Samnites.

quefois , déclara la guerre par ses féci
et on s'y prépara de part et d'autre.

Avant J.C. 343,
de Rome 411.

Perles de la part
des Samnites. Ils
font la paix.

Dans la première campagne, sous le
sulat de M. Valérius Corvus et de Corn
Cossus, tous deux patriciens, les Sam
perdirent deux batailles sanglantes.
laissèrent dans une seule, trente m
hommes sur la place, et dans l'autre, c
on ne sait pas le nombre des morts, les
mains leur enlevèrent quarante mille l
cliers. L'année suivante leur pays, q
n'osèrent ou ne purent défendre, fut dév
impunément ; et lorsque les Romain
préparoient à commencer une troisi
campagne, ils demandèrent la paix, e
renouvelèrent leur alliance avec Rome

Les Latins vou-
lent forcer les
Romains à par-
tager l'empire
avec eux.

On croiroit que les succès que les Rom
venoient de remporter, auroient dû répai
la consternation parmi leurs anciens e
mis. Cependant les Privernates et les V
ques commirent de nouvelles hostilités
les Latins, qui, depuis long-temps, m
toient de secouer le joug, faisoient
préparatifs de guerre, sous prétexte
donner des secours aux Sidicins contr
Samnites.

Le sénat , averti de leurs desseins , donna ordre à leurs chefs de venir à Rome , et immédiatement aux deux préteurs qui gouvernoient la république des villes latines. Le sénat feignit cependant de ne les appeler , que parce que les Samnites avoient porté des plaintes contre eux. Mais les Latins ne s'y égarèrent pas , et ils n'en parurent pas intimidés. Ils avoient dans leur parti les Volaterrains , les Campaniens mêmes , et plusieurs colonies romaines ; et se croyant de forces égales à celles des Romains , ils vouloient partager l'empire avec eux , et rendre la liberté au Latium. C'est ce que L. Annius , l'un des deux préteurs , osa déclarer en plein sénat , demandant que désormais un des deux consuls fût toujours latin , et que les membres du sénat fussent aussi , en égal nombre , dans les deux nations. Une pareille proposition ne pouvoit qu'être jetée.

En s'engageant dans cette guerre , le sénat jugea devoir établir la discipline la plus sévère. Tout étoit commun entre les Romains et les Latins : la langue , les usages , les armes ; et , sur-tout , les ins-

titutions militaires , qui étoient absolument les mêmes chez les deux peuples. Cette considération parut demander dans les généraux une grande vigilance et une grande obéissance dans les troupes. Pour prévenir toute confusion entre les soldats romains et les soldats latins , qui avoient auparavant servi sous les mêmes drapeaux , il fut défendu de combattre hors de rang , sans en avoir obtenu la permission.

Vision de T.
Manlius et de P.
Décius Mus.

Avant J.C. 340,
de Rome 414.

Les deux consuls , T. Manlius Torquatus et P. Décius Mus , conduisirent les légions dans la Campanie , où les Latins avoient rassemblé leurs forces. On prétend qu'ils avoient eu chacun la même vision. Un spectre , qui leur apparut pendant le sommeil , leur dit qu'il étoit dû aux dieux Manes , le général de l'un des deux peuples et l'armée de l'autre ; et que la victoire se déclareroit pour la nation , dont le général dévoueroit les légions ennemies en se dévouant lui-même. Manlius et Décius , s'étant communiqués leur songe , convinrent que si une des deux ailes de leur armée venoit à plier , le consul , qui la commandoit

t, se dévoueroit pour la patrie. La réponse des aruspices, qu'ils consultèrent, fut comme à la vision qu'ils avoient eue, et les confirma dans leur résolution.

Les ennemis étoient campés auprès du mont Vésuve. T. Manlius, fils du consul, envoyé pour les reconnoître, s'approcha, à portée du trait, d'un corps de cavalerie, dont le chef le provoqua à un combat singulier. Le jeune romain, qui n'écouta que son courage, oublia la défense qui avoit été faite. Il accepta le défi, et sortit vainqueur du combat; il revint au camp avec des dépouilles de l'ennemi.

Avant J. C. 340,
de Rome 414.

Manlius fait
mourir son fils.

Vous avez désobéi, dit le consul à son fils, et vous m'avez mis dans la nécessité d'oublier ce que je dois à la république, pour ce que je dois à mon sang. Si je ne punissois pas votre désobéissance, il n'y auroit plus de discipline. Que votre mort répare donc votre faute. Va, licteur. A ce commandement terrible, les soldats, saisis d'étonnement et d'horreur, n'osèrent proférer une parole. Ils frémissaient en silence, lorsque la tête abattue du jeune Manlius donna un libre cours aux larmes, aux gé-

missemens et aux exécutions. Mais cet exemple barbare assuroit la discipline.

Décimus se dévoue, et les Latins sont défaits.

L'action s'étant engagée, la première ligne de l'aîle où commandoit Décimus, replia sur la seconde. Voici le moment dit ce consul au pontife, où nous avons besoin du secours des dieux. Prononcez les paroles, que je dois répéter d'après vous. Alors, debout, un javelot sous ses pieds, le menton appuyé sur la main droite, revêtu d'une prétexte dont une partie rejetée sur sa tête, lui voiloit le visage, dont l'autre, retournée autour de son corps, le ceignoit en forme de baudrier, il prononça cette prière : *Janus, Jupiter, père Mars, Quirinus, Bellone, dieux Larum, dieux Novensiles, dieux du pays, dieux qui nous tenez sous votre puissance, nous et nos ennemis, dieux Manes, vous adore, je vous prie, je vous le commande, je l'attends de vous : donnez-moi la force et la victoire aux Romains, répandez la terreur, l'épouvante et la mort parmi les ennemis. Je le déclare, c'est pour la république romaine, pour l'armée, pour ses légions, que je deviens*

*à dieux Manes et à la Terre , l'armée
des Latins , leurs légions et moi-même.*

Après avoir achevé cette prière , Décius monta à cheval et se précipita au milieu de l'armée ennemie , où il mourut percé de coups. Les Romains persuadés que les Manes et la Terre s'assouvissent de sang , doutoient pas que celui qui se devoit de pareilles divinités , n'eût le droit de leur livrer tous ceux qu'il vouloit dévouer avec lui. Les Latins , dans les mêmes préjugés , crurent être devenus , par la mort de Décius , la proie des mêmes dieux. Le vainqueur devoit donc se répandre parmi eux , ils furent défaits.

Cette guerre finit la troisième année , sous le consulat de Furius Camillus et de C. Ménénius , à qui Rome éleva des statues équestres dans la place publique : honneur qu'elle avoit jusqu'alors rarement accordé. Trois campagnes avoient absolument ruiné les forces des Latins et celles de leurs alliés. Il ne tient qu'à vous , dit Camillus au sénat que le Latium ne soit plus. Le sénat le conserva. Mais , parce qu'il ne crut pas devoir traiter , avec la même sévérité , ni avec la

Paix conclue
avec les Latins.

même indulgence, tous les peuples qui avoient pris les armes, il accorda la paix nommément à chacun d'eux avec des conditions différentes. On apporta à Rome les proues des vaisseaux pris sur les Antiates et on en décora la tribune aux harangues.

Lois portées
par un dictateur
plébien.

Dans la seconde année de cette guerre, Q. Publilius Philo, plébien, parvint à la dictature, et fit trois lois en faveur du peuple. La première, que les plébiscites obligeroient généralement tous les citoyens. Elle avoit déjà été portée; mais les patriciens avoient, sans doute, trouvé le moyen de s'y soustraire. La seconde, que les lois passeroient au sénat, avant d'être portées aux comices, qui auroient le droit de les approuver ou de les rejeter. Auparavant, elles alloient des comices au sénat, et elles n'étoient reçues que de l'aveu de ce corps, ce qui lui donnoit la plus grande part à la législation. La troisième, que l'un des deux censeurs seroit toujours pris dans l'ordre du peuple. Il fonde la raison de cette loi sur ce que deux ans auparavant, on en avoit fait une, qui permettoit de choisir les deux consuls parmi les plébiens.

senateurs pensoient que les victoires , portées sur les Latins , ne réparoient les torts que cette dictature avoit à la république. Quelque temps après , C. Fabricius obtint la préture.

Pendant que la paix duroit encore avec les Samnites , les Romains eurent quelques succès peu considérables avec les Ausones de Cales , les Sidicins et les Privernates. Ils triomphèrent de tous ces peuples ; mais la peste survint , et parce que , dans cette circonstance , ils paroissoient hors d'état de se défendre , les Paléopolitains , le plus voisin de Naples , commirent des cruautés sur les terres des colonies que la république avoit établies dans la Campanie. Ils comptoient sur les habitans de Nole , mais en effet leur envoyèrent des secours , et les Samnites qui se préparoient à reprendre la paix avec les Romains.

Les Paléopolitains arment contre les Romains.

Il y a différentes manières de conquérir. Nous avons vu qu'en Asie , la conquête de plusieurs provinces étoit souvent l'ouvrage d'une seule victoire. C'est qu'on n'avoit pas besoin de soumettre des peuples , de tout temps soumis à une domination absolue.

Trois manières de conquérir.

On n'armoit pas contre eux proprement ; on armoit seulement contre le monarque ; il suffisoit de l'avoir vaincu.

Aujourd'hui en Europe où les puissances ont élevé des barrières entre elles, un royaume n'ouvre pas une province. On n'est arrêté par les places qu'il faut assiéger ; on appelle conquête une ville qu'on prend après une longue campagne, et qu'on rend à la paix.

On comprend que les peuples d'Italie ne pouvoient conquérir, ni à la manière des Asiatiques, ni à la manière des Européens d'aujourd'hui.

Ils ne pouvoient pas conquérir à la manière des Asiatiques ; parce que les Grecs étoient de nation à nation, qu'ils n'avoient ni même pauvreté, ni même endurcissement aux fatigues, ni le même courage, ni même liberté après leurs défaites, si elle ne leur venoit encore armer.

Ils ne pouvoient pas conquérir à la manière des Européens d'aujourd'hui ; qu'ils n'avoient pas élevé des places fortes sur leurs frontières. Ils ne défendoient leur pays qu'avec des armées ; et ils n'avoient

mées, tant qu'ils avoient des soldats, à-dire, tant qu'ils avoient des citoyens de porter les armes.

Ils étoient, sur-tout, les Samnites, et romains. On conçoit donc que l'un de ces peuples n'en sera conquis, que s'il n'aura plus de soldats; et que, conséquemment, le vainqueur ne sera d'autant, que lorsqu'il aura exterminé l'un. Voilà les conquêtes que nous faisons.

Durant que le consul L. Cornélius Lentulus observoit les Samnites qui ne s'étoient encore déclarés, son collègue Q. Publilius Philo, assiégea Palépolis. L'année de son consulat s'étant écoulée avant la fin de cette place, il fut continué dans son commandement de l'armée avec le titre de proconsul; et il est le premier qui ait eu de cette distinction. Je le remarque, et que cet usage, qui deviendra toujours plus fréquent, sera funeste à la République.

Premier proconsul.

Avant J. C. 317, de Rome 427.

Les Lucaniens et les Apuliens, peuples amis des Samnites, offrirent leurs secours au peuple romain qui les reçut dans

La guerre avec les Samnites recommence.

Avant J. C. 326,
de Rome 428.

son alliance ; et les consuls portèrent la guerre dans le Samnium, où ils se rendirent maîtres de trois places. Palépolis se rendit aussi à Publilius, à qui on accorda les honneurs du triomphe, quoiqu'il fût son collègue au consulat : chose jusqu'alors sans exemple et qui passera désormais en usage.

Guerre dans la
grande Grèce,
où la ville de
Tarente avoit
appelé le roi
d'Épire.

Il y avoit alors une autre guerre dans la grande Grèce. Cette province comprend l'Apulie ; la Calabre, la Lucanie, le pays des Brutiens, et la Campanie.

Tarente, colonie grecque, fondée par les Lacédémoniens, avoit été la capitale de la Calabre, de la Lucanie et de l'Apulie. Située avantageusement pour le commerce, elle s'étoit enrichie, et dans son opulence elle avoit perdu son empire. Impuissante contre des voisins auxquels elle étoit commandée, elle appela à son secours Alexandre, roi d'Épire, frère d'Olympus. Ce prince, après avoir remporté plusieurs victoires sur les Brutiens et sur les Lucaniens, et leur avoir enlevé plusieurs villes, périt misérablement ; et cette guerre finit l'année que celle des Samnites recommençoit.

Avant J. C. 326,
de Rome 428.

Après avoir perdu le roi d'Épire, Tarente s'effraya, quand elle vit les progrès des Romains dans la Campanie. Elle apprit tout-à-fois que Palépolis s'étoit rendu à Publius, que dans le Samnium trois villes s'étoient été prises par les consuls, et que la République venoit de recevoir dans son alliance les Apuliens et les Lucaniens. Elle vit donc les Romains s'approcher d'elle. Crainte de les avoir pour ennemis ou pour alliés, il ne lui restoit d'espérance que dans les Samnites, qui, seuls, lui paroissent trop foibles. Dès-lors, elle ne s'occupa que des moyens d'armer contre Rome tous les peuples de la Grèce. Mais elle les entraîna dans sa ruine.

Inquiétude des Tarentins à la vue des progrès des Romains.

Il sembleroit que Rome devenoit plus redoutable, depuis que les plébéiens avoient part au gouvernement. Cependant chez ce peuple qui menaçoit la liberté de tous les autres, la liberté de chaque citoyen n'étoit pas assurée. Un jeune homme, qui s'étoit engagé pour les dettes de son père, parut en public, le corps déchiré de coups de verges. Ce spectacle et le récit des outrages qu'il avoit soufferts, firent une si grande impression, que

Avant J.C. 316, de Rome 428.

Loi qui défend aux créanciers de mettre les débiteurs dans les fers.

les consuls, par ordre du sénat, porta au peuple une loi, qui défendoit de me pour dettes, aucun citoyen dans les Mais, ce règlement, qui parut aux ri un violement de la foi publique, sera observé.

Avant J.C. 325,
de Rome 429.

Guerre avec les
Samnites, les
Lucaniens et les
Vestins.

La guerre continuoit, et les ennem multiplioient. Les Lucaniens, sollicité les Tarentins, avoient abandonné l'alli des Romains, et s'étoient joints aux nites. Les Vestins étoient entrés da même confédération; et la républiqu gardoit déjà comme autant d'ennemi Marses, les Péligniens et les Marucin peuples voisins des Vestins.

Les consuls ayant, suivant l'usage au sort le département des provinces nius Brutus eut le département de l'a contre les Vestins. Il les défit, les forc renfermer dans leurs murs, dévasta terres, et leur enleva deux places, d abandonna le butin aux soldats. Les nites ne purent pas leur donner des sec parce qu'ils avoient eux-mêmes à défi leurs frontières contre l'autre armée millus qui la commandoit, étant le

lade, céda le commandement à L. Papirius Cursor, qu'il nomma dictateur.

Papirius avoit joint l'armée, lorsque celui qui gardoit les poulets sacrés lui donna quelques inquiétudes, qui le forcèrent à venir à Rome pour recommencer les aus-

Le dictateur Papirius veut punir de mort Fabius, son général de la cavalerie, parce qu'il a combattu contre ses ordres.

es. Avant de partir, il défendit à Q. Fabius Maximus, général de la cavalerie, de combattre en son absence. Fabius n'obéit pas. L'occasion de vaincre se présenta : il n'y put résister, et il défit les ennemis, qui laissèrent sept mille hommes sur la place. Ayant ensuite fait brûler les dépouilles, de crainte qu'elles ne servissent au triomphe de Papirius, il dédaigna de lui faire part de sa victoire, et il adressa ses lettres au sénat même. Papirius, moins troublé des auspices, que d'une victoire remportée sans lui, repart aussitôt, et arrive au camp, lorsque Fabius, qui étoit prévenu, avoit harangué les soldats, que les légions s'étoient engagées à prendre sa défense.

Le dictateur, qui a la discipline et son honneur à venger, menace de faire tomber sur la hache la tête du général de la cavalerie. Il lui demande s'il ne lui a pas défendu

de combattre, et s'il a pu, au mépris de ordres, des auspices et des dieux, hasarder le salut de la république; et il commande aux licteurs de le dépouiller, et d'apporter leurs verges et leurs haches. Fabius se retire au milieu des soldats, qui repoussent les licteurs. Ils prient pour lui, ils murmurent, ils menacent, ils sont prêts à se soulever et la nuit seule met fin au tumulte. Le dictateur, toujours inexorable, ordonne à Fabius de reparaitre le lendemain.

Fabius se sauve à Rome, et son père est conduit au sénat. C'étoit ce même Fabius Ambustus dont nous avons parlé : honnête et respectable par une dictature et par deux consulats. A peine il commençoit à se plaindre de la sévérité du dictateur, que le bruit des licteurs se fit entendre. Pour la première fois, sans être Fabius, on pouvoit en être effrayé. En effet Papirius, sourd aux prières des sénateurs, ordonne de saisir Fabius père en appelle au peuple.

Le peuple des-
manifeste son
le dictateur de Fa-
bius.

Le peuple s'assemble. Le jeune Fabius expose pour lui les vœux de l'armée, le sénat, les tribuns et le peuple entier. Mais ce sont de faibles secours contre une autorité

avoissoit dépendre le maintien de la discipline, et qui se défendoit à l'abri des ausices et des dieux. L'assemblée, en qui résidoit la souveraineté, pouvoit, sans doute, se porter pour juge : mais c'eût été intervertir l'ordre; et si la dictature étoit une fois sans force, elle pouvoit être affoiblie pour toujours. C'est pourquoi le peuple, quoiqu'indigné contre Papirius, respectoit encore le dictateur, qui, citant les exemples de Brutus et de Manlius, faisoit voir avec force les conséquences d'une désobéissance punie. On ne prévoyoit pas quel seroit le renouvellement, lorsque tout-à-coup le peuple eut recours aux prières et aux supplications. Le sénat et les tribuns conjurent le dictateur de se laisser fléchir, et les deux Fabius, qui tombent à genoux, tendent les bras à leur roge. Dès qu'on ne résistoit plus, l'autorité étoit sauvée, et Papirius accorda, comme une grâce, au peuple suppliant, le citoyen qu'il avoit refusé au peuple révolté. Ainsi fut conservé Fabius, qui fut depuis toujours vainqueur, toujours la ressource de la république, et jusques dans sa vieillesse.

Le dictateur ayant rejoint l'armée, livra

Les Samnites,
après bien des

perles, demandent la paix, sans pouvoir l'obtenir.

une bataille dont l'avantage fut doute attribua son peu de succès au mécoment des troupes. Il les gagna par des nières populaires; et, ayant alors engagé seconde action, il remporta une victoire plète. Les Samnites, affaiblis par tant pertes, demandèrent la paix, et obtin une trêve d'un an, qu'ils ne gardèrent pas comptoient reprendre les armes avec avantage, parce qu'ils venoient de faire alliance avec les Apuliens. Mais ils firent en deux campagnes malheureuses, dans lesquelles ils perdirent leurs meilleures troupes. Leurs terres et celles de leurs alliés furent ravagées, et ils demandèrent la paix, sans pouvoir l'obtenir.

Avant J.C. 311, de Rome 433.

L'armée romaine ne passa sous le joug.

Forcés de continuer la guerre, ils entrèrent en campagne, et ils se virent augmenté de réparer leurs pertes, et de n'avoir plus à craindre les Romains. Il fut en leur pouvoir d'exterminer les légions ennemies que Caius Pontius, leur général, avoit fermées dans un vallon, nommé les Fiches Caudines, entre Capoue et Bénévent. Il paroît, par Tite-Live, que c'étoit tout ce que la république avoit de troupes, et

elle les eût perdues , Rome seroit restée
sans défenseurs.

Herennius , père de Pontius , consulté par

Samnites sur le parti qu'il convenoit de
prendre , conseilla de renvoyer tous les Ro-
mains sains et saufs , afin de s'en faire des
amis , ou de donner la mort à tous , afin de
n'avoir pas à les craindre de long-temps.
Pontius prit un parti mitoyen. Il traita avec
les consuls , fit passer l'armée romaine sous
le joug , et garda six cents otages. Par le
traité , la république s'engageoit à ne plus
faire la guerre aux Samnites , et à retirer
ses colonies qu'elle avoit établies sur leurs
terres. Voyons comment elle se croira libre
de tout engagement.

Sp. Posthumius , un des consuls qui
venoit de commander cette armée malheu-
reuse , ouvrit un avis qui ne faisoit honneur
qu'à sa générosité. Il conseilla de le livrer
aux Samnites , lui et tous ceux qui avoient
part au traité ; assurant , que l'ennemi
ne tirant d'eux tel avantage qu'il ju-
roit à propos , le peuple romain , qui n'au-
roit rien ratifié , ne seroit tenu à rien. Cet
avis passa. Les victimes , chargées de fers ,

Avant J.C. 310,
de Rome 434.

Comment les
Romains éla-
borent le traité
qu'ils ont fait.

furent présentées à Pontius, qui les fit déli-
 et les renvoya. Il se plaignit, avec raison
 de la mauvaise foi des Romains, qui a-
 roient dû ratifier le traité, ou remettre l-
 choses dans l'état où elles étoient auparavant.

Rome accor-
 d. une trêve de
 deux ans aux
 Samnites, qui,
 ont été d. faits
 plusieurs fois.

La guerre ayant recommencé avec ph-
 de fureur que jamais, les Tarentins offri-
 rent leur médiation, menaçant de tourner
 leurs armes contre celui des deux peupl-
 qui la refuseroit. Mais, au mépris de c-
 menaces, les consuls, qui avoient déjà ren-
 porté une victoire, attaquèrent une second-
 fois les Samnites, les massacrèrent presqu-
 sans résistance, en firent passer sept mil-
 sous le joug, et se rendirent maîtres de Si-
 trique. Après ces succès Rome accorda u-
 trêve de deux ans.

Avant J.C. 317,
 de Rome 435.

La guerre re-
 commença.

Il seroit inutile de m'arrêter sur les d-
 tails de chaque campagne. Mais il ne l-
 pas de remarquer, année par année, les p-
 grès des Romains et les pertes de leurs e-
 nemis. C'est à quoi je vais me borner.

Progrès des Ro-
 mains.

Avant J.C. 317.

L'an de Rome 437, l'Apulie passe s-
 la domination de la république.

Avant J.C. 316.

438, Les Samnites, qui veulent secon-
 Saticule, sont entièrement défaits.

439, Les Romains se rendent maîtres de Avant J.C. 318.
 Latruncule, après avoir livré un nouveau
 combat aux Samnites.

Le dictateur Q. Fabius assiège Sora. Les
 Samnites tentent deux fois de secourir cette
 place. On ne sait s'ils eurent quelque avan-
 tage dans un premier combat, mais dans
 le second, leur déroute fut complète.

440, Les consuls se rendent maîtres par Avant J.C. 314.
 trahison, de Sora. Ausone, Minturne et
 Fundania sont prises de la même manière, et
 la nation des Ausoniens est absolument ex-
 terminée.

Lucérie, qui s'étoit donnée aux Samnites,
 eut le même sort. Tout fut égorgé.

Bataille près de Capoue, où les Samnites
 perdent trente mille hommes.

441, Prise de Nole, d'Atina et de Calatia. Avant J.C. 313.

443, Les Samnites perdent Cluvia, Bo- Avant J.C. 312.
 canum et une bataille où ils laissent vingt
 mille hommes sur la place.

Combat entre les Romains et les Étrus-
 ques. Le succès en est douteux, et la perte
 est grande de part et d'autre.

444, Deux batailles que perdent les Avant J.C. 310.
 Étrusques. La dernière leur coûte soixante

mille hommes. Combat entre les Samnites et les Romains , avec perte égale des deux côtés.

Avant J.C. 309. 445, Fabius défait les Étrusques, et se rend maître de Pérouse. Papirius défait les Samnites.

Avant J.C. 308. 446, Les Marses et les Péligniens, joints aux Samnites, sont battus. Les Ombriens se soumettent presque sans résistance après avoir fait de grands préparatifs de guerre. Trêve de deux ans accordée aux Étrusques.

Avant J.C. 307. 447, Les Salentins perdent plusieurs combats et plusieurs villes. Nouvelle défaite des Samnites.

Avant J.C. 306. 448, Bataille où les Samnites perdent trente mille hommes. Ils reçoivent des secours , et ils sont encore défaits.

Les Romains renouvellent leur alliance avec Carthage.

Avant J.C. 305. 449, Les Samnites sont encore défaits plusieurs fois, et on leur enlève plusieurs villes.

Avant J.C. 304. 450, Paix faite avec les Samnites. Les Étrusques, à qui la république déclara la guerre sous divers prétextes , perdent en soixante jours quarante villes, que les Romains

ent pour la plupart, et dont ils égorgent les habitans. Cette politique barbare force les Marses, les Maruciniens et les Péligniens demander la paix. Rome la leur accorde, et fait alliance avec eux.

453, Les Marses, qui avoient repris les armes, sont battus, perdent leurs villes et se soumettent. Les Étrusques sont défaits. Ils obtiennent une trêve de deux ans.

A la seule inspection de ces guerres, on voit que les peuples, tous également jaloux de leur liberté, ne quittoient les armes que par épuisement, et que Rome exterminoit pour conquérir. Elle n'accordoit d'ordinaire que des trêves fort courtes, parce qu'elle ne vouloit pas laisser à ses ennemis le temps de recouvrer de nouvelles forces; et les peuples, auxquels elle donnoit la paix, étoient des peuples ruinés. On leur enlevait une partie de leurs terres : on y établissoit des colonies; et les citoyens puissans achevoient peu-à-peu de leur enlever les champs qu'on leur avoit laissés.

Les guerres avoient suspendu les querelles entre les deux ordres. Les colonies fréquentes, auxquelles le sénat donnoit des terres

Avant J.C. 302.

Les Romains exterminent pour conquérir.

Pourquoi les dissensions avoient cessé.

dans les pays conquis, prévenaient ou soient cesser les plaintes du peuple, et geaient Rome des citoyens les plus inqui Mais aussitôt que la république fut tranquille au dehors, les dissensions recommencèrent au dedans. Le sacerdoce en l'occasion.

Avant J. C. 300,
de Rome 454.

Les plébéiens
entrent dans le
collège des ponti-
fices et dans ce-
lui des augures.

Il y avoit alors quatre pontifes et qu augures, tous patriciens. Les tribuns (Cn. Ogulnius proposèrent de créer pou plébéiens quatre places de pontifes et d'augures, parce que le nombre de ces devoitétre impair. Les patriciens qui avo cédé tant de fois, et qui prévoyoiient qu seroient forcés de céder encore, affectoi de n'avoir d'autres intérêts que ceux d religion, et disoient que c'étoit aux dieu empêcher la profanation des choses sacr Ap. Claudius, qui faisoit valoir leurs sons, répéta tout ce qui avoit déjà été dans de pareilles disputes. Mais ces rais perdoient tous les jours de leurs forces étoit difficile de persuader que le sacerdot fût profané, pour être communiqué à hommes qui étoient parvenus à tous les neurs, qui avoient triomphésous les ausp

es dieux , et à qui le dépôt des livres Syllins donnoit déjà quelque part au sacerdoce. C'est ce que représenta P. Décius Mus, fils de celui qui s'étoit dévoué ; et la loi passa. Par cette innovation, le collège des rétres fut composé de huit membres , et celui des augures , de neuf.

A cette époque, toutes les dignités sont communes aux deux ordres. Si les Romains ageoient auparavant de la noblesse par la naissance, ils en jugeront désormais par les magistratures. Les patriciens, n'ayant, comme patriciens, aucune distinction, seront confondus dans le peuple, quand ils n'auront d'autres titres que ceux de la naissance; et les plébéiens seront de l'ordre du Sénat, quand ils auront obtenu des dignités civiles. Cette révolution fait, en quelque sorte, cesser la distinction qui étoit entre les plébéiens et les patriciens; et à ces deux ordres, elle en substitue deux nouveaux; celui du peuple et celui du sénat.

Les dignités étant communes aux patriciens et aux plébéiens, les deux ordres de la république sont d'un côté le sénat, et de l'autre le peuple.

CHAPITRE XV.

Jusqu'à la conquête de l'Italie.

Avant J.C. 298,
de Rome 436.

Fin de la guerre
des Samnites.

LA guerre recommence avec les Samnites. Je n'en ferai pas l'histoire ann par année. Il suffit de remarques qu'il n'a été pour eux qu'une suite de revers. Après plusieurs défaites, leurs troupes chassées du Samnium, se réfugient en Étrurie. Tout leur pays est ravagé, et les principales villes tombent sous la domination des Romains.

Avant J.C. 290,
de Rome 464.

Réunis aux Étrusques, ils n'en sont plus heureux. Les consuls remportent de nouvelles victoires sur les deux peuples ligués. Ils dévastent l'Étrurie et forcent les Étrusques à demander la paix. Enfin les Samnites, après avoir fait de nouveaux efforts et de nouvelles pertes, mettent les armes, parce qu'il ne leur est plus possible de défendre leur liberté. Cette guerre qui a duré quarante-neuf ans, a donné

à vingt-quatre triomphes. Dans une dernières batailles, Publius Décius, à l'exemple de son père, se dévoua l'armée. La république dut à Fabius plus grands succès.

falloit que la fin des guerres fût tou-
s le commencement des dissensions.
gré la loi qui défendoit aux créanciers
tenter à la liberté des débiteurs, l'usage
inuoit de livrer aux fers celui qui ne
voit pas s'acquitter, et on vit renou-
r la même scène qui avoit donné lieu
tte loi. Véturius, fils d'un consul, avoit
réduit à emprunter de C. Plotius. Cet
rier l'ayant mis, par des usures accu-
ées, hors d'état de s'acquitter, se saisit
a personne, exigea de lui tous les ser-
s qu'on tire des esclaves, et voulut
re lui faire violence. Ce jeune homme,
nt échappé, se présenta devant les
uls, et leur demanda justice. On
oit sur son corps les vestiges des coups
avoit reçus. Les consuls en firent
tôt leur rapport au sénat, qui fit
re Plotius en prison, et qui ordonna
ndre la liberté à tous ceux qui étoient

Troubles
à l'occasion des
dettes.

Avant J.C. 387,
de Rome 467.

arrêtés pour dettes. Le peuple, peu content de ce jugement, demanda une abolition entière des dettes; et il se retira sur le mont Janicule, déterminé à ne point rentrer dans la ville, qu'on ne lui eût donné satisfaction. Q. Hortensius, nommé dictateur, sut néanmoins le ramener sans lui accorder tout ce qu'il demandoit. La loi Publilia, qui portoit que tout citoyen seroit tenu d'observer les plébiscites, étoit continuellement violée, et c'étoit pour le peuple des principaux sujets de mécontentement. Hortensius la renouvela, et sut persuader au peuple de ne rien exiger de plus pour le moment.

*Guerre des
Gaulois.*

*Avant J.C. 183,
de Rome 471.*

Il y avoit douze ans que les Sénons, peuple Gaulois établi sur la mer Adriatique, étoient venus au secours des Étrusques : ils avoient été défaits à la bataille de Clusium. Décimus Brutus se dévoua. Ils reprirent les armes pour porter la guerre en Étrurie, et mirent le siège devant Arétium, ville alliée des Romains. La république négocia tout-à-la-fois : mais les Sénons égorgèrent les ambassadeurs qu'elle envoya, et l'armée qu'elle fit marcher

irs des Arétins, fut taillée en pièces. ne tarda pas à se venger. Le consul élius Dolabella s'avança à grandes ées vers la Gaule Sénonoise, qui se ra sans défense contre une irruption et imprévue. Il ravage les terres, il e les maisons, il passe au fil de l'épée ce qui est en âge de porter les armes, mène les vieillards, les femmes et les ns, et il ne laisse par-tout qu'une affreuse ude. L'année suivante, les habitans i Gaule Boïenne, qui venoient d'armer re les Romains, furent taillés en pièces, emandèrent la paix. Cette guerre des lois finit la troisième année.

es Étrusques et les Samnites, par leur lon- résistance, avoient enveloppé dans leur e tous les peuples voisins qui avoient part à leurs querelles ; et, depuis les es Boïenne et Sénonoise jusqu'à l'Apu- à la Lucanie inclusivement, tout étoit gué, c'est-à-dire, que tous les peuples it réduits à un état d'épuisement et de esse, qui ne leur permettoit plus d'être endans. C'est dans cette circonstance es Tarentins commencèrent à com-

Guerre des
Tarentins.

mettre des hostilités , quoique jusqu'à
ils n'eussent pas osé se déclarer ouvertement.
Ils se saisirent de quelques galères romaines
qui naviguoient sur leurs côtes : ils prirent
la ville de Thuries , qui s'étoit mise sous
protection de la république ; et , lorsque
Rome leur fit porter des plaintes , ils inter-
vinrent ses ambassadeurs. Le consul L. I-
lius marche contre eux , défait les pe-
tites troupes qu'on lui oppose , prend plusieurs
places , et met tout le pays à feu et à sa-
cage.

Avant J.C. 287,
de Rome 473.

Les Tarentins ne pouvoient se résoudre
à subir le joug. Cependant, trop foibles pour
se défendre par eux-mêmes, ils attendoient
peu de secours de leurs voisins. Les
puissans étoient affoiblis par leurs défaites,
les autres, ou n'osoient se déclarer contre
les Romains, ou étoient entrés dans une
alliance.

Ils appellent
Pyrrhus.

Il y avoit long-temps que les Tarentins
étoient dans l'usage d'appeler l'étranger
Archidamus , fils d'Agésilas , Cléonius
Sparte , Agathocles , tyran de Syracuse ,
Alexandre , roi d'Épire , étoient venus leur
secours. Ils appelèrent Pyrrhus , et
l'invitoient à la conquête de la république.

aine : ils l'assuroient qu'ils n'avoient be-
que d'un général, et qu'enjoignant leurs
es à celles des Messaniens, des Luca-
s et des Samnites, ils lui fourniroient
à quatre cent mille hommes de troupes.
ous vous souvenez, Monseigneur, que
hus s'est trouvé à la bataille d'Ipsus. Il
t appris la guerre sous les généraux
exandre, et il a été regardé comme un
grands capitaines de son siècle. Il ne
manquoit qued'avoir moins d'inquiétude
l'esprit, et plus de suite dans ses projets.
as, son ministre, qu'il entretenoit de
nquête assurée de l'Italie, lui demanda
r'il se proposoit ensuite. De l'Italie en
e, il n'y a pas loin, dit le roi; et il nous
d'autant plus aisé de nous rendre maî-
de cette île, qu'elle est divisée par bien
partis. Et ensuite? Ensuite, nous passe-
en Afrique. Pensez-vous que Carthage
se nous résister? Et encore, quand vous
z conquis Carthage? Nous retomberons
toutes nos forces sur la Grèce et sur la
édoine, et nous subjuguons l'une et
re. Enfin, quand nous aurons tout
pté? Alors nous nous reposerons et

Conversation
de Pyrrhus et de
Cinées.

nous nous amuserons. Hé pourquoi ne commencer aujourd'hui à nous reposer nous amuser ?

Plutarque, qui rapporte cette conviction, eut l'avoir imaginée : mais elle ne sentent fort bien le caractère d'un héros inquiet, et celui d'un ministre plus sage son maître.

Alexandre
n'aurait pas pu
conquérir l'Italie.

Tite-Live examine ce qui seroit arrivé Alexandre, après la conquête de l'Asie tourné ses armes contre les Romains ; présume avec raison qu'il auroit échoué comme nous allons voir échouer Pyrrhus. En effet, les Romains savoient mieux la guerre qu'aucun peuple, parce qu'ils l'avoient toujours faite. Ils avoient alors un grand nombre d'excellens généraux ; mais les soldats n'avoient été plus endurcis aux fatigues, et plus accoutumés à la discipline. Quand Alexandre auroit eu l'avantage dans tous les combats, les victoires auroient au moins coûté cher. Il se seroit donc affoibli, et cependant les Romains qui avoient alors deux cent cinquante hommes en âge de porter les armes, seroient reparu avec de nouvelles forces.

nvoient facilement se recruter , et il eût
 difficile à Alexandre de faire venir de
 nouvelles troupes. Comme les Romains
 avoient qu'un moyen pour subjuguier les
 ennemis, il n'y avoit qu'un moyen pour
 subjuguier eux-mêmes. Il falloit, à force
 les vaincre, exterminer les citoyens qui
 pouvoient porter les armes. Alexandre l'au-
 roit-il pu ?

Pyrrhus vint au secours des Tarentins
 avec vingt-cinq à trente mille hommes. Il
 fut étonné que la guerre ne fit pas diversion
 aux mœurs de ce peuple efféminé, et qu'on
 occupât de festins et de jeux, avec la même
 sûreté qu'en temps de paix. On eût dit que
 c'étoit à lui seul de combattre, et que les
 Tarentins ne l'avoient appelé que pour
 punir l'ennemi, qui auroit pu troubler
 leurs plaisirs. Il leur fit prendre les armes,
 incorpora dans ses troupes, et les assu-
 jettit à une discipline sévère. Il parut à leurs
 yeux un tyran insupportable. Pyrrhus com-
 mença encore sur les Lucaniens et sur les Sam-
 nites, qui portoient impatiemment le joug
 des Romains, et qui en effet se préparoient
 à le joindre.

Avant J. C. 280.
 de Rome 474.

Pyrrhus à Ta-
 rente.

Il est vain-
queur près d'Hé-
raclée.

Ayant appris que le consul P. Val Lévius ravageoit la Lucanie, il s'avant jusqu'à dans une plaine qui est entre les villes de Pandosie et d'Héraclée; et il en vint aux Romains un héraut pour leur offrir la médiation. Le consul répondit que la République ne prenoit pas Pyrrhus pour arbitre, et qu'elle ne le craignoit pas pour ennemi. Le roi, qui trouva cette réponse fière, monta à cheval pour aller lui-même reconnaître les Romains, qui campoient de l'autre côté du Siris. *L'ordonnance de ces barbares* dit-il, en observant leur disposition, *est nullement barbare.*

Il se proposoit de ne rien précipiter parce qu'il attendoit les troupes des alliés. D'ailleurs il jugeoit qu'un délai pourroit être funeste aux Romains qui étoient dans un pays ennemi. Mais le consul ayant vu que le Siris, l'action s'engagea. Le combat fut opiniâtre : on plia plusieurs fois de part et d'autre ; et on revint à la charge avec le même courage. Enfin les éléphants, que Pyrrhus avoit réservés pour la dernière attaque, décidèrent du gain de la bataille. Ces animaux, que les Romains voyoient

ur la première fois , jetèrent l'effroi dans
 rs rangs : les chevaux , qui n'en pou-
 ent souffrir l'odeur , emportèrent les
 valiers ; alors Pyrrhus , tombant sur les
 gions avec sa cavalerie thessalienne ,
 beva de les mettre en déroute , et en fit
 grand carnage. Mais il laissa lui-même ,
 le champ de bataille , presque autant
 morts. *Je suis perdu* , disoit-il , *si je*
nporte encore une pareille victoire. Il
 commençoit à craindre que la conquête
 l'Italie ne fût pas aussi facile qu'il
 toit cru.

Il fut joint par les Lucaniens et par les
 nites , qui s'excusèrent de n'être pas
 ivés plus tôt. Plusieurs villes , aupara-
 it alliées des Romains , se déclarèrent
 ur lui , et il ravagea les terres des peuples
 restèrent attachés à la république.
 is il tenta inutilement de surprendre
 poue et Naples ; il fut prévenu par Va-
 us , qui l'observoit , et harceloit son
 ière-garde. Ce consul avoit reçu deux
 velles légions , et son armée étoit aussi
 te qu'avant la défaite.

N'ayant pas réussi dans cette entreprise,

Tentative qu'il
 fait sans succès.

Pyrrhus en forme une plus hardi marche tout-à-coup à Rome, et il s'av jusqu'à Préneste, c'est-à-dire, à moir sept lieues de cette ville. Mais Cornius, collègue de Valérius, arrivoit d'Étrurie avec une armée victorieuse roi, se voyant entre deux armées claires, reprit le chemin de Tarente.

*Négociation
entre Pyrrhus et
les Romains.*

Quoique Rome eût pour maxime d jamais racheter les prisonniers, elle en des ambassadeurs à Pyrrhus pour tr de la rançon de ceux qui avoient été à la bataille d'Héraclée. C'est qu'en les soldats avoient combattu avec cour et que le malheur de cette journée ne voit être attribué qu'à l'effroi que les phans avoient répandu.

Le roi rendit de grands honneurs à les ambassadeurs, et sur-tout à C. Fabri qu'il voulut s'attacher. Le généreux Rom pauvre et de famille plébéienne, fut ir sible à toutes les offres qui lui furent fi Pyrrhus, qui l'en estima davantage offrit de faire alliance avec les Rom et de rendre tous les prisonniers sans çon. Il demanda seulement que les Ti

tins fussent compris dans le traité. Lorsque les ambassadeurs s'en retournèrent, il permit de les suivre à tous les prisonniers qui voudroient se trouver aux Saturnales, comptant sur la parole qu'ils donneraient de revenir, si la république ne consentoit pas à la paix; et il envoya une ambassade à Rome.

Cinéas étoit le chef de cette ambassade. Disciple de Démosthène, il paroissoit devoir persuader. En effet, les sénateurs penchoient déjà tous vers la paix, lorsqu'Ap. Claudius, alors le plus éloquent des Romains, leur inspira d'autres sentimens. On répondit à Pyrrhus, que la république ne traiteroit avec lui, que lorsqu'il seroit sorti d'Italie. Après les Saturnales, le sénat ordonna à tous les prisonniers, qui étoient venus à Rome, de retourner à Tarente sous peine de mort.

Le printemps suivant, sous le consulat de P. Sulpicius et de P. Décimus, Pyrrhus entra dans l'Apulie, et les deux consuls, qui vinrent au devant de lui, le joignirent près d'Asculum, où ils lui livrèrent bataille. On ne sait laquelle des deux armées

Avant J. C. 279,
de Rome 478.

Bataille dont
le succès est douteux.

eut l'avantage : la nuit les sépara ,
perte fut grande des deux côtés. On igno-
ra si Décius se dévoua : mais Pyrrhus
eut la précaution de rassurer ses trou-
pes dans le cas où il se dévoueroit , comme
bruit s'en étoit répandu.

Avant J.C. 1-8,
de Rome 476.

Pyrhus rend
tous les prison-
niers.

C. Fabricius et Q. Émilius succédèrent
aux deux consuls précédens. Le mé-
decin de Pyrrhus offrit au premier d'empoison-
ner ce prince, si on l'assuroit d'une récompense
proportionnée à ce service. Le vertueux
Fabricius , frappé d'horreur à cette pro-
position , avertit le roi d'Épire de la
fidie de son médecin. Pyrrhus , touché
de la probité de son ennemi , lui renvoya
les prisonniers sans rançon , et donna
encore Cinéas pour traiter de la paix.
Le sénat renvoya un égal nombre de pri-
sonniers : mais il fit , sur la paix proposée
même réponse qu'il avoit déjà faite.

Il passe en Sicile.

Les pertes des Romains se réparoient
il n'en étoit pas de même de celles du
roi d'Épire. Il avoit perdu ses meilleures
troupes ; et il se reprochoit la légèreté
de la guerre dans laquelle il s'étoit engagé
qu'il n'auroit pas pu soutenir , quand

Il auroit eu de plus grands succès. Dans cette conjoncture , la Sicile lui offroit une ressource digne de sa générosité , de son courage et de son inquiétude. Syracuse , Agrigente et Léontium implorèrent son secours contre les Carthaginois. Il saisit ce prétexte , trop heureux d'en avoir un pour quitter l'Italie. Il laissa néanmoins une garnison dans la ville de Tarente :

Pendant son absence qui fut de deux ans, les Romains reprirent la guerre contre les Samnites , les Lucaniens et les Brutiens, alliés du roi d'Épire ; et ils la poussèrent vivement , quoique la peste , qui survint à Rome , y répandît la consternation. Tous ces peuples , après bien des pertes , se voyant dans l'impuissance de se défendre , députèrent à Pyrrhus , et lui représentèrent que , s'il ne les secouroit promptement , il leur étoit impossible de ne pas passer sous le joug des Romains. Le roi d'Épire , qui étoit plus embarrassé en Sicile qu'il ne l'avoit été en Italie, revint à Tarente. Il étoit condamné à saisir des prétextes pour abandonner toutes ses entreprises.

ses alliés
le rappelant en
Italie.

Avant J.C. 275,
de Rome 479.

Il est défait et
retourne en Épi-
re.

Les Romains
se rendent maî-
tres de Tarente.

Avant J.C. 272,
de Rome 482.

Ils achèvent la
conquête de l'É-
talie.

Il tenta une dernière fois le sort des armes près de Bénévent. Défait par Carius Dentatus, il perdit vingt-six mille hommes. Alors il ne chercha plus de prétexte. Il ne songea qu'aux moyens de tromper ses alliés, pour trouver le moment de s'évader; et, lorsqu'on s'y attendoit le moins, il mit à la voile, et retourna en Épire.

Il avoit laissé, dans la citadelle de Tarente, Milon avec une garnison; et les Tarentins se trouvoient asservis au roi d'Épire. Ils crurent que les Carthaginois pourroient les secourir. Ils les appelèrent; et une flotte carthaginoise vint les assiéger par mer, pendant que l'armée romaine les assiégeoit par terre. Menacés de tomber sous la domination de Carthage ou sous celle de Rome, ils n'eurent pas la liberté de choisir. Milon ayant traité avec le consul Papirius Cursor, ils furent dans la nécessité de se rendre aux Romains. Ils livrèrent leurs armes, leurs vaisseaux; on abattit leurs murs, et on leur imposa un tribut.

Le Samnium, la Lucanie, le Brutium

les autres provinces , qui avoient autre-
 is combattu pour la liberté , alors dé-
 uplées et hors d'état de se défendre ,
 birent le joug , et les Romains achevèrent
 conquête de l'Italie. On ne comprenoit
 s sous ce nom la Gaule Cisalpine. La Avant J.C. 465,
 de Rome 489.
 publique ayant étendu sa domination ,
 a créa quatre nouveaux questeurs , et le
 ombre en fut porté à huit.

CHAPITRE XVI.

*De la constitution de la république
à la fin du cinquième siècle.*

^{Nombre des tribus.} **N**ous avons vu que les tribus de Servius Tullius n'étoient qu'une division purement locale. Ce roi divisa Rome en quatre parties, le champ romain en dix-sept ; ce qui fit, en tout, vingt-une tribus.

Le nombre des tribus de la ville n'a point varié : les rustiques se sont multipliées, à mesure que la république a fait des conquêtes. Après la prise de Véies, les censeurs en établirent quatre nouvelles dans les terres qu'on venoit d'enlever aux Étrusques : comme elles avoient été formées sous les consuls, on les nomma consulaires pour les distinguer des anciennes.

Dans la suite, on en créa dix autres à différens temps, pour les provinces nouvellement conquises. Il y eut alors trente-cinq tribus, dont quatorze étoient com-

laïres. Mais les deux dernières n'ont été formées que l'an de Rome 513.

Il paroît qu'à la fin du cinquième siècle, la souveraineté avoit passé presque entièrement, des comices par centuries aux comices par tribus. Il n'y avoit plus que quelques cas particuliers, où l'on prenoit encore les suffrages par centuries : on voit des consuls élus dans des assemblées par tribus (1).

Quand les tribus ont eu part à la souveraineté.

Les historiens ne nous éclairent pas sur la manière dont cette révolution s'est faite. Elle a été lente, sans doute. Autant les plébéiens auront fait d'efforts pour attirer toutes les affaires aux comices par tribus, autant les patriciens en auront fait pour les ramener aux comices par centuries. Mais enfin cette révolution s'est achevée, lorsque les dignités ont été communes aux deux ordres.

Dès que les tribus commencèrent à avoir quelque influence dans le gouvernement, elles ne purent plus être regardées comme

Comment la république formoit et composoit les tribus.

(1) Voyez Mém. de l'Acad. des Belles-Lettres, tom. 4. Dissertation de M. Boindin, sur les tribus.

une division purement locale , et elles vinrent une distribution politique. C sous ce point de vue qu'il faut désormais les considérer. Voyons dans quel esprit la république faisoit cette distribution.

Lorsqu'elle formoit des tribus dans les pays conquis , elle les composoit d'anciens citoyens ; et elle transportoit à Rome dans les tribus rustiques de Servius Tullius les habitans qu'elle dépouilloit , pour donner un établissement aux nouvelles tribus.

D'un côté , ces nouveaux citoyens , qui se trouvoient sous les yeux des magistrats , avoient peu d'influence ; parce qu'étant distribués dans vingt-une tribus , ils étoient en petit nombre dans chacune.

De l'autre côté , les nouvelles tribus n'avoient , non seulement à contenir les provinces , elles y portoient encore l'esprit de l'amour du gouvernement romain.

Ces tribus n'étoient pas contiguës , comme celles de Servius Tullius. Situées dans différentes provinces , elles étoient séparées les unes des autres.

Lorsqu'un peuple obtenoit le droit de suffrage , au lieu de le réunir à une des

bus consulaires , dont il étoit voisin , on le distribuoit dans les anciennes tribus rustiques. Par cette distribution , qui ne lui étoit pas commode , il avoit moins d'autorité dans les comices.

Les citoyens , qui n'avoient pas de champs , furent répandus dans les quatre tribus de la ville , qui , par cette raison , se trouvèrent fort mal composées. Elles comprennoient les affranchis et tout ce que nous nommons populace. Il fut honteux d'être de ces tribus. Les rustiques , dans lesquelles passèrent les principales familles , parurent seules honorables ; et parmi celles-ci , les consulaires , quoique créées les dernières , étoient les plus considérées , parce qu'elles se trouvoient composées d'anciens citoyens.

Dès que les tribus n'étoient plus une division purement locale , ce fut naturellement aux censeurs à distribuer le peuple par tribus. En faisant cette distribution , ils avoient attention de donner , autant qu'il étoit possible , plus d'influence aux riches qu'aux pauvres , et aux anciens citoyens qu'aux nouveaux. Aucune loi ne limitoit , ne régloit même leur puissance à cet égard. L'abus

Comment les
censeurs distri-
buoient le peu-
ple dans les tri-
bus.

qu'un d'eux à fait de la censure, en preuve.

Censure d'Ap.
Claudius.

L'an de Rome 442, Ap. Claudius censeur, abusa insolemment de son po
Pour se faire un parti dans le sénat composa indignement, jusques-là qu' entrer des fils d'affranchis. Son coll
C. Plautius, abdiqua, honteux d'un tion qui avoit été faite sans son avêu, fut regardée comme irrégulière.

Les consuls de l'année suivante, (nius Bubulcus et Q. Émilius, portèr
peuple leurs plaintes contre Claudius déclarèrent qu'ils n'auroient aucun au choix qu'il avoit fait : et tout aussi convoquèrent l'ancien sénat.

Claudius, voyant que cette tentat
lui avoit pas réussi, en fit une autre. tribua toute la populace de Rome d
tribus rustiques. Cette multitude, si pandue, eut la plus grande influenc
les comices. Cefut une faction puissante Claudius étoit le chef, et qui prostitu
honneurs à ses créatures. Elle donna
lité curule à C. Flavius, fils d'un affi

Nous avons vu qu'on avoit porté :

qui ordonnoit que, si un censeur restoit seul, il abdiqueroit. Claudius, par conséquent, auroit dû abdiquer, lorsque Plautius se retira. On ne put pas l'y contraindre.

Il fit plus, il conserva la censure pendant cinq ans, quoiqu'il eût dû s'en démettre au bout de dix-huit mois. Il prétendoit que la loi Émilia ne concernoit que les censeurs qui étoient en magistrature, dans le temps que le dictateur Émilius l'avoit fait passer. Le tribun Publius Sempronius le cita. Il lui reprocha la haine que sa famille avoit toujours eue pour le peuple, et l'esprit de tyrannie qui lui étoit commun avec ses ancêtres. Il voulut l'envoyer en prison : mais trois autres tribuns s'y opposèrent, et Claudius continua d'être censeur, au mépris des lois.

Q. Fabius et P. Décius lui succédèrent. Ils rétablirent l'ordre en rejetant toute la populace dans les quatre tribus de la ville. Ce fut principalement l'ouvrage de Fabius ; et ce service parut si important, que ce fut à cette occasion qu'on lui donna le surnom de *Maximus*. Claudius au reste fit des ouvrages utiles, qu'il n'auroit pu achever en

dix-huit mois; la voie Appia, qui fut modèle des chemins faits depuis, et aqueduc pour conduire à Rome des eaux plus saines que celles du Tibre, les seules qu'on eût eues jusqu'alors. Cet homme, pendant sa censure, s'est rendu célèbre par le bien comme par le mal qu'il a fait.

Politique des
censeurs.

Les censeurs, dit M. de Montesquieu, jetoient les yeux tous les cinq ans sur la situation actuelle de la république, distribuoient de manière le peuple, dans ses diverses tribus, que les tribuns et ambitieux ne pussent pas se rendre maîtres des suffrages, et que le peuple même ne pût pas abuser de son pouvoir. Voilà en effet quelle étoit la politique des censeurs; et on conçoit pourquoi les tribuns avoient souvent tant de peine à réussir dans leurs entreprises. Comme la loi agraire pour la suppression des dettes n'intéressoit particulièrement que la populace de Rome, quand cette populace étoit renfermée dans quatre tribus, elle n'assuroit aux tribuns que quatre suffrages. Il nous reste à

(1) Grandeur et décadence des Romains.

dérer la conduite de la république avec les peuples d'Italie.

Elle n'accordoit pas à tous les mêmes privilèges. Très-sévère envers ceux qui avoient renoncé à son alliance, elle traitoit favorablement ceux qui lui restoient fidèles. Elle avoit deux sortes d'alliés : les uns qu'on nommoit *socii*, associés ; les autres, *œderati*, confédérés.

Conduite de la république avec les peuples d'Italie ;

Parmi les premiers étoient les peuples libres, qui avoient préféré l'amitié de la république à la gloire d'en arrêter les progrès. Ils étoient associés à ses armes, et ils partageoient le fruit des conquêtes. Tels ont été les Latins et les Herniques jusqu'en 365, qu'ils se liguèrent avec les Éques, les Volsques et les Étrusques.

Avec les associés ;

Parmi les autres étoient les peuples qu'on avoit soumis ; mais ceux-là seulement pour qui on avoit eu quelque indulgence, à qui on avoit permis de se gouverner par leurs lois, et qu'on nommoit *municipes*. La république leur accordoit des privilèges, à proportion qu'elle en étoit plus contente : privilèges, qui étoient une concession des droits de citoyen en tout ou en partie. Aux

Avec les confédérés ;

ens, elle accordoit le droit de suffrage, ils pouvoient parvenir aux charges civiles et militaires. Les autres, beaucoup plus bornés dans leurs privilèges, n'avoient dans la qualité de citoyens, qu'un titre honorifique qui ne leur donnoit aucun part au gouvernement.

Avec les peuples conquis.

Quant aux peuples conquis, qu'on traitoit à la rigueur, ils étoient gouvernés par des préfets, qu'on leur envoyoit tous les ans, et qui leur donnoient des lois. Il y avoit deux sortes de préfectures : les unes auxquelles le peuple nommoit ; les autres qui étoient à la disposition du préteur.

Sort des colonies.

Le sort des colonies n'étoit pas égal. On ne leur conservoit aucun privilège quand elles étoient composées indifféremment de citoyens romains et d'alliés du Latium. Quand, au contraire, elles n'étoient formées que de citoyens romains tantôt on en faisoit des tribus, et elles jouissoient, par conséquent, de tous les droits : d'autres fois, on ne leur laissoit que les titres honorifiques avec le pouvoir de se choisir des magistrats, et elles n'avoient point de voix dans les comices.

Cependant l'état de tous ces peuples n'étoit pas si arrêté , qu'il ne pût changer, et qu'il ne changeât souvent. Les uns perdoient des privilèges , les autres en acquéroient. Les droits de municipes devenoient une récompense pour ceux qui étoient gouvernés par des préfets ; et les préfectures devenoient une punition pour les municipes. Mais la plus grande faveur étoit d'être compris dans les tribus. La république avoit pour maxime de récompenser, sur-tout de punir ; et elle punissoit sévèrement.

La république
récompensoit et
punissoit.

CHAPITRE XVII.

Caractère des Romains.

Toujours
forcés à vaincre,
les Romains se
croient nés pour
commander.

ROME, élevée sur un sol étranger, subsista de pillage, et se défendit par la valeur brutale d'environ trois mille brigands. Ils enlevèrent des moissons, des bestiaux, des champs, des femmes. Dans la nécessité de vaincre ou de périr, ils se défendirent avec avantage contre des peuples qui, n'étant pas dans la même alternative, se conduisirent avec plus d'animosité que de sagesse. Bientôt la victoire fit oublier ce qu'ils avoient été : ils se trouvèrent tous à-coup citoyens; et le brigandage, qui les avoit armés, prit le nom d'amour de la patrie, lorsqu'ils eurent quelque chose à perdre. Cependant ils ne se tinrent pas sur la défensive. Ils avoient attaqué, il fallut attaquer encore. Forcés à chercher au dehors une diversion aux dissensions qui les troubloient au dedans, ils étoient con-

tinuellement entraînés d'une guerre dans une autre. Pour achever de subjuguier les peuples déjà conquis, il falloit en subjuguier d'autres, et les exterminer tous, en quelque sorte, pour ôter à tous le pouvoir de recouvrer leur liberté. La nécessité de vaincre ne cessant donc pas, les Romains continuèrent d'avoir des succès, et se crurent enfin nés pour commander.

Sous les rois, le gouvernement n'étoit pas purement monarchique, parce qu'il ne fut pas au pouvoir du souverain de s'arroger toute l'autorité. Tant que le peuple eut part à la puissance, il eut part au butin et aux conquêtes. Dans la suite, devenu pauvre, il fut moins craint, moins respecté, et la souveraineté passa toute entière aux patriciens, qui, se croyant souverains par droit de naissance, furent naturellement durs et injustes.

Les patriciens, naturellement durs et injustes, se laissent tout ravir.

La puissance consulaire n'offrit qu'une ombre de liberté, et fit naître plusieurs tyrans, pour un qu'elle avoit détruit. La guerre ne se fit plus que pour les patriciens. Si les plébéiens étoient hors d'état de fournir aux frais de chaque campagne, ils contractoient

des dettes; et s'ils devenoient insolvable, ils tomboient dans les fers de ceux pour qui ils avoient conquis des terres.

Voilà la source des dissensions. Les patriciens, durs et aveugles, ne cèdent rien, et se laissent tout ravir. Un premier avantage est pour les plébéiens un droit de demander et d'obtenir encore. Le tribunat militaire s'établit : le consulat se partage entre les deux ordres : tous les honneurs enfin deviennent communs à l'un et à l'autre.

Les dettes et les lois agraires sont le grand instrument des tribuns du peuple. Elles sont le prétexte des démarches dont l'ambition est le motif. Les pauvres restent pauvres, et les tribuns parviennent aux dignités.

*Les Romains
n'ont ni la
justice, ni dans
les discussions
qu'ils ont entre
eux, ni dans les
guerres qu'ils
font aux autres
peuples.*

Au milieu des troubles, on demande des lois. On en fait, on les élude, on les oublie, on les enfreint. Rien n'est réglé, ni les droits des patriciens, ni ceux des plébéiens, ni même ceux des magistrats. L'avidité est la règle des citoyens puissants, ils se font des droits de leurs prétentions, et ils usurent. L'autorité est donc en quelque sorte un pillage. Comme

ne esprit conduit les citoyens au dedans
u dehors, on n'écoute pas plus la justice
s les dissensions que dans les guerres.
s celles-là, les plébéiens sont traités de
itieux, et les patriciens de tyrans : dans
es-ci, les Romains sont traités d'usur-
eurs, et leurs ennemis de rebelles. Mal-
r, sur-tout, aux peuples alliés : s'ils ne
roient pas sujets, Rome se croit souve-
re : et elle punit en eux, comme une ré-
e, l'amour qu'ils montrent pour la liberté.
Le courage est le plus beau côté des Ro-
ins. Admirons leur valeur, mais appré-
s la. Ils ne pouvoient pas ne pas être
rageux, puisqu'ils se voyoient toujours
s la nécessité de vaincre ou de tomber
esclavage. D'ailleurs un peuple doit tout
c, lorsqu'il se croit assuré de la victoire,
la foi des auspices qui lui déclarent que
dieux sont pour lui. Son courage devient
rs un vrai fanatisme. En combattant
r ce qu'il appelle la patrie, il croit com-
tre pour les dieux, qu'il rend complices
toutes ses entreprises, même des plus
astes. Mais les vertus, ce me semble,
dent beaucoup de leur prix, lorsqu'elles

Le courage des
Romains est un
vrai fanatisme.

ont pour principe des préjugés qui dénorent la raison.

*Les Romains
étaient avarés.*

Il seroit fâcheux pour nous que les C n'eussent pas existé. Mais que devons-
aux Romains? qu'ont-ils inventé? qu'o
perfectionné? Ils ont eu de grands hom
sans doute : mais, enfin, un pareil p
est un fléau pour la terre.

On loue leur frugalité, leur désintér
ment et leur pauvreté. On cite Cincin
qui cultivoit son champ, Fabricius q
refusoit aux offres de Pyrrhus, et Ci
Dentatus qui répondoit aux Samn
*j'aime mieux commander à ceux qu
de l'or que d'en avoir moi-même.*
pendant ce n'est pas d'après quelque
toyens qu'on doit juger d'une nation
faut considérer l'esprit qui la gouverne
c'est l'avarice des riches qui jetoit le p
dans la misère : c'est elle qui donnoit
sance aux usures les plus criantes : c'est
qui chargeoit de fers les citoyens ins
bles : c'est elle, en un mot, qui a é
principe de tous les troubles domest
A la vérité, tant que les Romains n'ont
connu l'argent, ils n'en ont pas été av

ils l'ont été du cuivre ; et le métal ne
rien à la chose.

es exemples de désintéressement qu'on
dans le cinquième siècle , sont unique-
l'effet de la jalousie qui régnoit entre
eux ordres. Les plébéiens , tels que les
icius et les Curius , aimoient leur pau-
 , parce qu'elle les mettoit à l'abri de
ie , et ils l'aimoient d'autant plus , que
atriciens se rendoient odieux par leur
ce. Cette façon de penser devoit être
nune à tous les plébéiens , qui , pou-
se distinguer par leurs services ,
ient pas besoin de la considération que
ent les richesses.

Cause du dé-
sintéressement
de quelques ci-
toyens.

es citoyens riches ne pensoient pas de
ie. On n'a jamais pu réprimer leurs
es , ni empêcher leurs usurpations.
que la loi Licinia ne permissît pas de
éder au-delà de cinq cents arpens , ils
roprièrent , pendant leurs dernières
res , des provinces entières : ils en chas-
nt les anciens habitans , et ils les peuplè-
de leurs esclaves. Tel est l'état où l'avidité
it réduit plusieurs des pays conquis ,
que Rome acheva la conquête de l'Italie.

LIVRE SEPTIÈME.

POUR suivre le progrès des armes des Romains , il est nécessaire de connoître les Carthaginois et les peuples de Sicile , dont l'histoire d'ailleurs leur mérite d'être connue. Ce sera le sujet de ce livre.

CHAPITRE PREMIER.

Des Carthaginois jusqu'à leur alliance avec Xerxès.

LISSE, plus connue sous le nom de Tyrrénie, passe pour la fondatrice de Carthage. Pigmalion, son frère, régnoit à Tyr : prince avare, cruel, né pour le malheur de ses sujets, et par conséquent, malheureux lui-même. Sichée, son oncle et son beau-père, fut une des victimes de son avarice. Il fit mourir pour en avoir les biens. Sichée étoit extraordinairement riche. Par conséquent, il est à présumer que la grande partie de ses biens n'étoit pas destinée à être transportée à l'insu du roi de Tyr. Il n'est donc pas vraisemblable, si qu'en disent les historiens, que Didon déroba à Pigmalion tout le fruit de son règne. Il paroît seulement qu'elle s'enfuit avec des trésors, et qu'elle aborda sur les

Didon conduisit en Afrique une colonie d'hommes industrieux.

côtes d'Afrique , près d'Utique , co phénicienne.

Vous connoissez , Monseigneur, l'a neté de Tyr , et vous savez que cette a étendu sur mer son commerce et sa sance. L'industrie enrichit ses citoye luxe qui suit les richesses , fit prend nouvel essor à l'industrie ; et les arts cultivés , ainsi que les sciences relative besoins d'un peuple florissant.

Ceux qui suivirent Didon n'étoien sans doute , ce qu'il y avoit de moimable à Tyr : car ce sont les arts , les ces et les vertus , sur-tout , qui fuient rans. Il ne faut donc pas juger des mencemens de Carthage par ceux de de la Grèce , encore moins par ceux de Ce ne sont pas des aventuriers qui s'é sent parmi des sauvages : ce ne sont p brigands qui , ramassés de toutes part ment contre les villes où l'on n'a pas d'eux pour citoyens. Ce sont des ho industriels , qui cherchent un pays leur soit permis de jouir des fruits de talens.

Carthage peut
avoir été fourbe

Les auteurs ne s'accordent pas,

temps où Carthage fut fondée. Les uns veulent que ce soit 142 ans avant Rome, d'autres 65 seulement ; et entre ces deux opinions , il y en a plusieurs encore , qui diffèrent toutes de quelques années. Mais l'intervalle de 65 à 142 est peu de chose pour nous , qui cherchons moins des dates , que des faits instructifs. Je supposerai seulement que la fondation de Carthage répond au temps où Lycurgue donna ses lois , c'est-à-dire , à l'année 885 avant J. C. Si c'est une erreur , elle n'est pas grande. Elle liera cet événement à une époque que nous connoissons déjà , et ce sera un secours pour notre mémoire.

vers le temps où
Lycurgue donna
ses lois.

Didon acheta le sol sur lequel elle bâtit Carthage , et s'assujettit à payer un tribut aux Africains qui le lui vendirent. Il se peut , comme on le dit , qu'elle se soit établie sans obstacle : car , dans ces siècles où l'hospitalité étoit , sur-tout , la vertu des nations pauvres , autant les peuples faisoient la guerre avec férocité , autant ils se montroient humains , lorsqu'on n'employoit pas la violence contre eux. D'ailleurs les Africains , qui ne s'adonnaient ni au commerce ni à la navigation ,

Didon n'a-
voit pu s'établir
sans obstacle.

n'avoient aucun intérêt à défendre les côtes. Comme ils n'en faisoient aucun usage, ils n'avoient pas de répugnance à en abandonner quelques parties ; et il est vraisemblable, que , voyant l'établissement d'une colonie nouvelle , avec curiosité plutôt qu'avec jalousie , ils étoient plus portés à concourir aux desseins de Didon , qu'à s'y opposer. Il se pourroit néanmoins que si la princesse n'eût été regardée comme la fondatrice de Carthage , que parce qu'elle avait augmenta considérablement cette ville : on pourroit paroître que , plus de trois siècles auparavant les Phéniciens en avoient déjà jeté les premiers fondemens.

Les Phéniciens dont les Carthaginois étoient une colonie.

Nous avons vu que , lors de la conquête du pays de Canaan par les Hébreux , Sidon ouvrit un asyle aux Phéniciens , et que l'égypte ayant fourni des vaisseaux , elle forma plusieurs établissemens pour son commerce. Elle répandit des colonies dans les îles de la Méditerranée , sur les côtes d'Afrique , et celles d'Espagne , et c'est à ce siècle que remontent la fondation d'Utique et celle de Cadix. Vers le temps de la guerre de Troie les Phéniciens passèrent le détroit de G

ar, et fondèrent plusieurs villes sur les côtes occidentales de l'Espagne et de l'Afrique. Enrichis par le commerce, ils cultivèrent de bonne heure les arts; et toute la tradition dépose que les lettres, à leur naissance, furent au moins autant qu'elles pouvaient devoir aux Égyptiens et aux Chalcéoniens. Plus libres que ces peuples, puisque le commerce florissoit parmi eux, ils penchèrent avec plus de liberté.

Ce goût étoit commun entre les Tyriens et les Carthaginois : la langue, les usages, les lois, la religion, l'industrie, les arts et les sciences. On ne peut donc pas douter que les Carthaginois n'aient eu des histoires, puisque les Phéniciens en avoient même plusieurs siècles auparavant. Pendant les premiers temps de leur histoire, ils sont tout-à-fait inconnus. Les Romains, qui ont détruit Carthage, semblent avoir voulu que cette ville ne fût comptée parmi leurs conquêtes, et ils ont effacé les monumens qui pouvoient nous apprendre ce qu'elle a été.

Leurs colonies, transplantées sur les côtes de la Grèce, ont été lentes dans leurs pro-

Nous ne savons pas l'histoire des premiers temps de Carthage.

Carthage a fait des progrès rapides.

grès. Il n'en a pas été de même de Carthage. Ses citoyens, plus industrieux, s'adonnèrent à la navigation et au commerce avec tant plus de succès, qu'ils n'avoient marcher sur les traces des Tyriens. S'avantageusement pour cultiver l'un et l'autre, c'est en se rendant puissans sur la mer, qu'ils pouvoient le devenir dans le continent de l'Afrique; et tout concouroit à faire de Carthage un peuple de commerce. Dès les temps de Cyrus, ils étoient remarquables par leur marine. Un des plus anciens combats de mer, dont il soit parlé dans l'histoire, est celui que leur flotte, combinée avec celle des Étrusques, livra aux Phocéens d'Ionie, qui fuyoient la domination du roi de Perse. Ceux-ci se flattèrent d'avoir remporté la victoire : mais leur succès fut si grande, qu'ils abandonnèrent Carthage. Aujourd'hui l'île de Corse. Forcés à se retirer à Rhègue, ils se réunirent ensuite deux de leurs colonies qui s'étoient établies auparavant, l'une à Marseille, et l'autre dans une petite île vis-à-vis de la Lucanie.

Voici en abrégé
ce que nous savons
de l'histoire de
Carthage.

Il ne reste aucune trace du premier établissement des Carthaginois. Il est

semblable qu'il étoit monarchique, puisque les Tyriens n'en connoissoient pas d'autre. Mais la monarchie ne subsistoit plus dans les siècles où nous commençons à connoître l'histoire de Carthage. Aussi haut que nous pouvons remonter, nous y voyons une république dont nous ne saurions nous faire une idée exacte, et dont nous ignorons tout-à-fait les révolutions.

Je conjecture qu'on se trompe, quand on regarde comme des conquêtes, les premiers établissemens des Carthaginois dans les îles de la Méditerranée et sur les côtes d'Espagne. Dans les commencemens, ils n'étoient pas soldats, et ils n'en soudoyoient point; c'étoient des marchands, qui abordoient par-tout où ils pouvoient faire des échanges avec avantage. Ils avoient appris à Tyr que les peuples d'Espagne, sans arts et sans connoissances, avoient en abondance de l'or et de l'argent, et n'attachoient aucun prix à ces métaux. Ils allèrent donc, à la suite des Tyriens, offrir aux Espagnols des choses de peu de valeur; et ils en rapportèrent de l'or et de l'argent. Ces richesses n'étoient pas les seules que produisoit l'Es-

Avec quelle facilité les Carthaginois ont fait des établissemens pour le commerce.

pagne. On en tiroit encore du fer, du pl du cuivre, de l'étain; et cette branch commerce n'étoit pas la moins considér

Les choses n'ont de prix que par l'u qu'on en fait. Les Espagnols gagnoient eux-mêmes aux échanges qu'ils faisaient avec les Carthaginois. Il étoit, par conséquent, de leur intérêt de les attirer à eux; et il est vraisemblable, que, bien de s'opposer à leur établissement, ils vouloient de leur vendre des terres, ou même ils leur en abandonnoient. Voilà comment Carthage établit des colonies chez les peuples qui recherchoient le commerce avec l'étranger. Il lui fut aussi facile d'en établir chez les nations sauvages, qui, se refusant à toute espèce de commerce, se retiroient dans leurs bois et dans leurs montagnes lorsque des étrangers abordoient sur les côtes.

Tyr et Carthage faisoient, sans se nuire, tout le commerce de l'orient avec l'occident.

C'est par les commerçans de Tyr et de Carthage que l'orient communiquoit avec l'occident. Ils étoient les commissionnaires de toutes les nations, et ils gagnoient de toutes. Ils pouvoient faire ce commerce sans se nuire. Ils se donnoient même des secours

par Tyr et Carthage, par leur situation, envoient d'entrepôt l'une à l'autre. La concurrence n'élevait point de guerres entre ces villes; et on remarque qu'elles ont toujours été fort unies. La colonie n'oublia jamais la métropole d'où elle tiroit son origine. Toutes les années elle y envoyait des présens, et elle y faisait offrir des sacrifices aux dieux tutélaires des deux peuples.

Enrichis par le commerce, avec autant de promptitude que de facilité, les Carthaginois eurent de bonne heure des flottes et des soldats. Alors, trop resserrés dans les terres qu'ils avoient achetées, ils armèrent contre les Maures, les Numides et les Africains : ils s'affranchirent du tribut qu'ils payoient; et ils firent des conquêtes en Afrique. On peut conjecturer que leurs colonies entreprirent aussi de s'agrandir, et de ce, par conséquent, ils eurent des guerres partout où ils avoient fait des établissemens.

Les nations contre lesquelles ils avoient à combattre, sans être puissantes, paroissent difficiles à subjuguier. C'étoit une multitude de petites cités, peu capables, à

Enrichis par
le commerce,
les Carthaginois
font la guerre à
leurs voisins.

Ils s'agrandis-
sent lentement
par la voie des
armes.

la vérité, de se réunir pour leur défense commune ; mais toutes belliqueuses, toutes également jalouses de leur liberté. Voilà ce qu'offroient l'Espagne, la Sicile, l'Italie, où les Carthaginois ont fait leurs premiers établissemens ; et c'est ainsi que toute l'Europe étoit alors divisée. Une ville ne soumettoit donc qu'un petit canton. On trouvoit au-delà de nouveaux ennemis, et, quelque supérieures que fussent les forces d'une colonie carthaginoise, elle ne pouvoit subjuguier les cités que les unes après les autres ; et par cette raison, elle s'agrandissoit lentement.

De toutes ces guerres, les plus importantes pour les Carthaginois étoient celles qu'ils faisoient en Afrique, où il leur portoit, sur-tout, de reculer leurs frontières. Ils y étoient puissans, lorsque leurs colonies paroissent plutôt des entrepôts pour le commerce, que des places élevées pour servir un pays à leurs armes.

Ils n'avoient
que des troupes
mercenaires, et
ils pouvoient lever
de grandes
armées.

Occupés de leur commerce, les Carthaginois n'avoient guère que des troupes légères. Ils levoient des soldats en Afrique, en Espagne, en Italie, dans les îles et

Méditerranée , dans les Gaules et dans la Grèce. Ils pouvoient avoir de grandes armées , parce qu'ils étoient riches , et que d'ailleurs l'entretien des troupes n'étoit pas dispendieux , puisqu'alors les choses absolument nécessaires étoient à bas prix.

La guerre n'étoit pas encore un art. On la faisoit avec plus de courage que de méthode. Le nombre , par conséquent , décidait du sort des combats , et les grandes armées avoient ordinairement l'avantage. Les Carthaginois devoient donc avoir des succès ; et ils en eurent.

C'en étoit assez pour avoir des succès.

L'argent étoit pour eux le nerf de la guerre. Toujours en état d'acheter des troupes , ils pouvoient toujours réparer leurs pertes , et retomber sur leurs ennemis avec de nouvelles forces.

Ils jugeoient leur puissance par leurs richesses.

Dans cette position , ils s'accoutumoient à juger de leur puissance par leurs richesses. Parce qu'ils soudoyoient de grandes armées , ils croyoient s'assurer la victoire. Ils ne comprenoyent plus qu'ils dussent éprouver des revers ; et , rejetant sur leurs généraux les mauvais succès d'une campagne , ils les en punissoient.

Ils étoient établis en Sicile depuis long-temps lorsqu'ils firent un traité avec Xerxès.

La guerre qu'ils ont fait aux Grecs blis dans la Sicile , est la première l'histoire ait conservé les détails. Il y a sans doute , long-temps qu'ils avoient des établissemens dans cette île : mais on n'en sait pas l'époque. On voit seulement par le traité qu'ils firent avec Rome, l'acte de l'expulsion des rois , qu'ils avoient quelques places sur la côte méridionale de Sicile.

On les regardoit alors comme la principale puissance d'occident. Darius leur envoya des ambassadeurs, et leur proposa s'allier avec lui contre les Grecs ; et ils conclurent ce traité avec Xerxès , lorsque le prince entreprit d'exécuter les projets de son père. Ils s'engagèrent à tomber avec toutes leurs forces sur les Grecs de Sicile et d'Italie pendant que Xerxès marcheroit contre la Grèce.

C H A P I T R E I I.

Carthage et de la Sicile jusqu'à la fin de la guerre que les Athéniens ont portée dans cette île.

A Sicile , la plus grande des îles de la Méditerranée , a eu , comme la Grèce , des lieux fabuleux qui ne sont connus que par les poètes , et qu'on doit mettre parmi les lieux inconnus. Les Listrigons et les Cyprins ont paru aux Grecs en être les premiers habitans , parce que ce sont les premiers que des relations fabuleuses leur ont fait connoître. Mais ils n'ont entendu parler de cette île que depuis la guerre de Troye , lorsque des Troyens , qu'on dit avoir bâti Carthage et Égeste , s'y furent établis.

Temps inconnus et obscurs de l'histoire de Sicile.

La Sicile , qu'on nommoit Trinacrie , parce qu'elle est triangulaire , prit le nom de Sicanie , des Sicanien , qui se disoient naturels du pays , et qu'on croit Espagnols

d'origine , parce qu'il y a en Espagne un fleuve qu'on nommoit Sicanus. Ensuite , les Siciliens , venus d'Italie , s'enrèrent d'une grande partie de cette île laquelle ils donnèrent leur nom , et ils enrèrent les Sicanien à se retirer dans la partie méridionale.

Ces commencemens sont très-obscurs. Ce qu'il y a de certain , c'est que dans le temps où la navigation n'étoit pas connue , les peuples d'Italie ont seuls pu passer en Sicile.

Gouvernement
des plus anciens
peuples de cette
île.

Il semble que la première peuplée aussitôt qu'elle y arriva , dut naturellement se disperser sous différens chefs. Chacun s'établit dans le lieu qui lui convenoit ; il se forma plusieurs cités , qui se gouvernèrent séparément.

Ces cités étoient autant de petites monarchies , qui , ayant une origine commune , s'intéressoient les unes aux autres , et paroissent former une espèce de confédération. Plus ou moins unies , tant qu'elles servèrent le souvenir de leur origine , vraisemblable qu'il ne fut jamais en leur pouvoir de se gouverner par les m

strats , et de ne faire toutes ensemble qu'une seule république. Il en a été d'elles comme des cités que nous avons vues dans la Toscane, dans le Latium et dans toutes les parties de l'Europe , que nous avons observées.

Cette forme de gouvernement ouvroit tout pays à l'étranger. De nouvelles peuplades pouvoient donc s'y établir facilement ; et, par conséquent, la Sicile a dû être exposée à bien des révolutions.

Il étoit facile
aux étrangers
d'y faire des éta-
blissemens.

Elle est située si avantageusement pour le commerce, qu'on ne peut pas supposer que les Phéniciens aient négligé d'y envoyer des colonies. Il est même vraisemblable qu'ils s'y sont établis avant la guerre de Troie, puisque dès-lors ils naviguoient déjà souvent dans l'Océan. Les Grecs n'y sont venus qu'après les Carthaginois. Ils y apportèrent la démocratie, l'amour de la liberté, les talens, et ils y firent fleurir les arts et les sciences. Ils s'emparèrent d'une grande partie des côtes, et ils chassèrent dans l'intérieur les anciens habitans, c'est-à-dire, les Sicanien et les Siciliens.

Leurs premières colonies arrivèrent en

Colonies grec-
ques en Sicile.

Sicile , vers le temps de la fondation de Rome. Les Calcidiens d'Eubée fondèrent Naxe , Léontium et Catane. Archias de Corinthe bâtit Syracuse ; et les Mégariens ayant été reçus par Hiblon , un des rois de Sicile , bâtirent Mégare , à laquelle ils donnèrent le nom d'Hibla. Nous avons vu que les Messéniens , chassés du Péloponèse , les Spartiates , s'établirent dans la ville de Zangle , à laquelle ils donnèrent leur nom. Une de leurs colonies fonda Himère. Les Syracusains fondèrent Acre , Cammarine et Géla. Une colonie , sortie de cette dernière ville , bâtit Agrigente. Une autre , sortie d'Hibla , fonda Sélim. Telles étoient les villes grecques de Sicile.

L'histoire de
Syracuse com-
mence à Gélon ,

Syracuse a été la plus florissante. Il n'est pas possible de développer les causes de son agrandissement , et nous n'en pouvons commencer l'histoire qu'à son règne de Gélon , temps où elle se mêle à celle de Carthage.

Qui est d'abord
général du tyran
de Géla ,

Cléandre , tyran de Géla , ayant été assassiné par un Gélois , laissa la couronne à Hippocrate , son frère. Celui-ci donna

Commandement de ses troupes à Gélon. Le général étoit d'une famille que la sacrificateure rendoit respectable, et avoit un mérite qui le fit respecter encore. Il soumit plusieurs peuples, enleva Camarine aux Syracusains, et se fit, par une suite de succès, une réputation brillante.

Hippocrate, en mourant, laissa deux fils qui ne lui succédèrent pas. Un peuple, jaloux de sa liberté, ne s'accoutume point à regarder la couronne comme un bien héréditaire. Le courage et les talens sont à tous les yeux des droits supérieurs à ceux de la naissance. Gélon fut roi.

Sur ces entrefaites, quelques citoyens de Syracuse avoient été bannis par une faction. Il s'en déclara le protecteur, et marcha pour les faire rentrer dans leur patrie. Les Syracusains ouvrirent leurs portes, se présentèrent au-devant de lui, reçurent les bannis, et l'invitèrent lui-même à les gouverner. S'il avoit dû jusqu'alors des conquêtes à ses armes, il dut cette dernière à ses vertus. C'étoit le vrai moyen de conserver toutes. Syracuse devint pendant son règne une puissance formidable.

Puis tyran de Géla,

Et enfin de Syracuse.

Avant J.C. 497,
de Rome 263.

Année de l'exil de Coriolan.

Secours qu'il
offrit aux Grecs
contre les Perses.

Il régnoit depuis dix ans, lorsqu'Athènes et Lacédémone lui demandèrent des secours contre Xerxès qui menaçoit la Grèce. Il paroît qu'auparavant il avoit été en guerre avec les Carthaginois, et qu'il avoit inutilement eu recours aux Athéniens et aux Spartiates. Il leur offrit néanmoins deux cents galères, vingt mille hommes de pied, deux mille aux, deux mille hommes de trait et deux mille frondeurs. Il s'engageoit même à faire les frais de la guerre; mais il vouloit le commandement en chef de toutes les troupes. Cette proposition ayant été rejetée, il se relâcha, et consentit à ne commander que la flotte ou l'armée de terre. Il jugeoit que les Athéniens et les Spartiates, devenant ses alliés, devoient être sous ses ordres, parce qu'il fournissoit plus de troupes qu'aucun de ces deux peuples. Cette façon de penser, qui n'est pas toujours juste, l'étoit de la part de Gélon, digne en effet de commander. Les Grecs répondirent qu'ils avoient besoin de soldats, et non de généraux.

Cadmus
chargé par Gélon
de provisions pour
Xerxès.

Gélon, inquiet sur le succès qu'auroit l'entreprise des barbares, fit partir trois

vaisseaux chargés de magnifiques présens ; et ordonna à Cadmus, à qui il les confia, de faire hommage de ces trésors à Xerxès, supposé que ce roi fût vainqueur. Cadmus apporta toutes ces richesses à Gélon ; et Hérodote l'en loue. C'étoit lui faire un mérite de n'avoir pas commis la plus basse infidélité. Il y a dans la vie de Cadmus un fait plus digne d'éloge. Affermi sur le trône dans l'île de Cos, il abdiqua la couronne, parce que ses pères l'avoient mal acquise.

Il paroît qu'en Sicile on n'avoit aucune connoissance du traité de Xerxès avec les Carthaginois. Car les écrivains Siciliens, comme Hérodote, assuroient que Gélon étoit résolu à donner des secours aux Grecs ; et qu'il eût même servi sous leurs généraux, dans ces circonstances, les Carthaginois n'eussent pas porté la guerre en Sicile.

Les Carthaginois portent la guerre en Sicile.

Ils y avoient été appelés par Térillus, frère d'Himère, qui avoit été dépouillé par Théron, tyran d'Agrigente. Celui-ci, d'une ancienne famille de la Grèce, descendoit de Cadmus. Il étoit allié de Gélon, à qui il avoit donné sa fille, et dont il avoit

épousé la nièce. Le roi de Syracuse, qui arma pour son beau-père, leva cinquante mille hommes de pied et cinq mille chevaux.

Les préparatifs des Carthaginois étoient terribles. Amilcar partit avec une flotte de deux mille vaisseaux de guerre, de trois mille de transport et de trois cent mille hommes de débarquement. Il descendit à Panormie, et mit le siège devant Himère.

Il ne faut pas, Monseigneur, que cette armée vous surprenne. Il n'en est pas de Carthage ainsi que de Rome. Comme elle pouvoit faire des recrues dans tous les pays où elle étendoit son commerce, elle avoit des soldats avec de l'argent; et elle ne se pargnoit pas, persuadée que les succès suivent les grandes armées. Ces marchands pensoient là-dessus comme Xerxès: ils se trompèrent de même.

Ils sont entièrement défaits.

Avant J.C. 480, de Rome 274.

Année de la bataille de Salamine.

Amilcar avoit formé deux camps. Dans l'un étoient ses vaisseaux de ligne, qui avoient tirés sur le rivage, et qu'il faisoit garder pas ses troupes de mer. Dans l'autre étoient les troupes de terre. Il les avoit tous deux parfaitement bien retranchés; on passoit pour le plus grand capitaine

Carthaginois. Mais il n'y a point de retranchemens contre le courage, quand la sagesse le guide, et que la présence d'esprit saisit le moment d'agir.

La cavalerie de Gélon se présenta au premier camp, à-peu-près dans le temps que l'ennemi attendoit un pareil corps, qu'on lui envoyoit de Sélinonte. Cette troupe pénétra, comme amie, poignarda Amilcar qui faisoit un sacrifice, et met le feu à la flotte. Voilà ce que fit le stratagème. Le courage força le second camp, et mit trois cent mille hommes en déroute. Une moitié périt dans le combat ou dans la fuite, l'autre porta les fers. Jamais victoire n'éleva des trophées sur tant de morts et sur tant de prisonniers. Il n'échappa qu'une vingtaine de vaisseaux, qui se trouvèrent par hasard en mer. Mais, battus par une tempête, ils furent submergés. A peine se sauva-t-il quelques matelots, pour porter à Carthage cette nouvelle si inattendue et si funeste.

Tous les tyrans de Sicile, ceux sur-tout qui avoient été jusqu'alors le plus opposés à Gélon, recherchèrent son amitié; et les

Il obtiennent
la paix.

Carthaginois, qui crurent déjà le v leurs portes, se hâtèrent de lui dema la paix. Ils l'obtinrent. Une des condi fut qu'ils n'offriroient plus de vict humaines à leurs divinités. Il est bea vaincre, quand on impose de pareilles aux vaincus. Dans ce traité, Gélon est dessus de sa victoire.

Il n'avoit pas oublié le danger où la Grèce, et il y vouloit conduire une sante armée, dût-il servir sous les on d'un Spartiate ou d'un Athénien. I cette circonstance, il apprit la victoi Salamine. N'ayant plus alors de motif prendre les armes, et se sentant des dans la paix comme dans la guerr préféra les plus estimables aux plus lous, et il s'occupa du bonheur d sujets.

Les Syracusains
confirment la
convention de
Gélon.

Il voulut s'assurer de l'amour des cusains, ou plutôt il voulut se pr une occasion d'en jouir. Dans cette il convoqua une assemblée général il ordonna que tout le peuple se re en armes. Il y parut lui-même, dés sans suite, sans appareil, et il

apte de sa conduite. Vous imaginez
 ils furent les effets de cette démarche.
 us entendez les noms de bienfaiteur, de
 veur, et toutes les acclamations d'un
 ple heureux. Non seulement on lui
 firma la puissance, on arrêta encore, à
 considération, qu'après lui la couronne
 seroit à ses frères. Les Syracusains néan-
 ns étoient idolâtres de leur liberté.
 is, Monseigneur, quand les rois sont
 es, les peuples chérissent les rois; et
 quelque jaloux qu'ils soient de se gouverner
 mêmes, ils aiment encore mieux être
 n gouvernés.

On érigea une statue à Gélon. Vous
 yez peut-être qu'on le représenta sou-
 oyant les Carthaginois. Non, Monsei-
 eur; on le représenta en habit de simple
 oyen, tel qu'il avoit paru dans l'assem-
 blée du peuple. C'est ainsi que les Syracu-
 ns louoient leur roi, et que leur roi
 noit à être loué.

Il le lui écrivit
 une statue.

Gélon, desirant d'attirer les étrangers
 us ses états, donna les droits de citoyens
 dix mille. Cependant ce n'étoit pas assez
 ar lui que son peuple fût nombreux : il

Seuls de Gélon
 pour le gouver-
 nement.

vouloit encore qu'il s'occupât, et qu'il s'endurcît au travail et à la fatigue. Il donnoit des soins particuliers à l'agriculture. On le voyoit souvent se promener dans la campagne, et préférer la conversation de ses laboureurs à celle de ses courtisans. Il regardoit la couronne comme une obligation de défendre l'état, de rendre la justice, de protéger les foibles, d'encourager les talens utiles, et de donner à ses sujets l'exemple des vertus. Malheureusement il mourut deux ans après sa victoire. Il fut enterré sans pompe, comme il l'avoit ordonné, ou plutôt sans dépense extraordinaire : car c'étoit une grande pompe, que les peuples en larmes, qui le suivirent jusqu'à son tombeau, à vingt milles de Syracuse. Les Syracusains élevèrent dans cet endroit un monument magnifique.

Sa mort.

Avant J.C. 477,
de Rome 377.

Guerres des
Carthaginois.

Les Carthaginois, après avoir fait la paix avec le roi de Syracuse, armèrent contre les Numides et contre les Cyrénéens. Cyrène avoit été fondée par Battus, Lacédémonien, plus de cent ans avant le règne de Gélon. On ne sait point le détail de ces guerres.

Les historiens ne s'accordent pas dans leurs jugemens qu'ils portent sur Hiéron, qui succéda à Gélon, son frère : il parut rechercher les hommes de mérite, et il attira auprès de lui des poètes, tels que Pindare et Simonide. D'ailleurs, il ne fit rien de remarquable. Il régna onze ans, et laissa le trône à son frère Thrasybule, tyran cruel et sanguinaire, qui força ses sujets à lui offrir des sacrifices. Thrasybule se retira, après six mois de règne, à Locres, dans la Grande Grèce.

Règles d'Hiéron et de Thrasybule, frères de Gélon.

A cette occasion toutes les villes grecques de Sicile formèrent le joug de la tyrannie, et formèrent une confédération entre elles pour recouvrer leur liberté. Une assemblée, à laquelle chacune envoya ses députés, ordonna qu'on élèveroit une statue colossale à Syracuse en l'honneur de leur libérateur, et que chaque année célébreroit cet événement par des sacrifices et par des jeux.

Confédération des villes grecques de Sicile pour la liberté commune.

Cette assemblée, qui fit elle-même le choix des magistrats, donna l'exclusion aux étrangers, parce qu'elle les jugea plus susceptibles pour obéir à des tyrans, que pour servir dans une république. Cette exclusion

Avant J. C. 466, de Rome 288.

odieuse les souleva. Syracuse eut bien la peine à les réduire. Enfin toutes les confédérées ayant conspiré contre eux les força de se retirer à Messine.

Pétalisme.

Tout parut alors tranquille. Mais bien après, il naquit des troubles, sur-tout à Syracuse; et ce fut à cette occasion qu'on imagina le pétalisme. Les citoyens ne voient sur une feuille d'olivier, le nom de celui dont ils craignoient le crédit, étoit banni pour cinq ans. Cet usage écarta des affaires les plus honnêtes et livra la république aux hommes les moins capables de gouverner, et les désordres vinrent au point, qu'on fut obligé d'abolir le pétalisme.

Deucétius ennemi des Syracusains.

A l'avantage de la situation, la Sicile joignoit la fertilité du sol. La liberté donna l'essor à l'industrie. L'agriculture et le commerce furent plus cultivés que jamais. Les villes grecques devinrent florissantes en peu de temps.

Cependant les Siciliens proprement ne permettoient pas aux Grecs de jouir de la paix. Deucétius, leur général, eut même des avantages sur plusieurs républiques

particulièrement sur Syracuse. Mais, lorsqu'il formoit de nouveaux desseins, une défaite, suivie de l'abandon de ses troupes, le laissa tout-à-coup sans ressources.

Dans son désespoir, il osa chercher son salut chez ses ennemis mêmes. Il vint de nuit à Syracuse; et, s'étant rendu dans la place publique, il se prosterna aux pieds des citoyens, et offre au peuple sa vie et son pays. Les Syracusains pouvoient se venger: ils eurent la générosité de lui pardonner. Jugant que c'étoit assez de l'éloigner, ils l'envoyèrent à Corinthe pour y passer le reste de ses jours, et ils lui assurèrent un séjour convenable. Mais le repos étoit trop opposé à son caractère. Il revint en Sicile, sans l'espérance d'y former un nouvel établissement; et il réussissoit déjà, lorsque la mort l'arrêta au milieu de ses succès.

Les Syracusains faisoient alors la guerre aux autres villes grecques. Une victoire, emportée sur les Agrigentins, ne paroissoit plus laisser d'obstacle à leur ambition. Ils traitoient déjà leurs alliés avec hauteur, et se regardoient comme les maîtres de la Sicile. Plus un peuple est jaloux de sa

*Les Syracusains
veulent subjugu-
er la Sicile.*

liberté, plus son empire est tyrannique. Les Léontins qui se défendoient encore, demandèrent des secours à la république d'Athènes.

Avant J.C. 415, de Rome 339. Nous avons vu que les Athéniens se proposoient la conquête de la Sicile, et que ce fut même par ce motif qu'il se déclarèrent pour les Corcyréens contre les Corinthiens.

Avant J.C. 415, de Rome 339. Ils ont donc le prétexte des secours qu'ils demandent, et ils équipèrent une flotte. Alcibiade se montra dans les mers de Sicile, comme leur dessein ne pouvoit être secret, les Léontins, qui se reprochoient de les avoir trahis, firent la paix avec Syracuse; et les Athéniens en furent pour les frais de leur armement.

Avant J.C. 415, de Rome 339. C'est environ douze ans après, que les Athéniens envoyèrent une nouvelle flotte, sous les ordres de trois généraux, Alcibiade, Nicias et Lamachus. Les Égestains, en guerre avec les Sélimontains, que Syracuse soutenoit, s'étoient engagés à soudoyer leurs troupes, et leur avoient promis les secours de plusieurs villes. Mais Athènes ne devoit pas compter sur de pareilles promesses.

Persuadés que cette république, qui avoit

été trompée quelques années auparavant , ne tenteroit pas une nouvelle entreprise sur la Sicile , les Syracusains ne prenoient aucune mesure pour leur défense ; et il est vraisemblable que cette sécurité leur eût été funeste, si les ennemis, qui s'étoient rassemblés à Corcyre , se fussent hâtés de passer en Sicile.

Athènes, dans sa confiance, avoit négligé de s'assurer des peuples de la grande Grèce. Tarente et Locres lui refusèrent leurs secours ; et Rhègè, où la flotte s'arrêta , se déclara pour la neutralité. On avoit néanmoins compté sur les habitans de cette ville , parce qu'ils étoient originaires de Calcide , ainsi que les Léontins ennemis de Syracuse.

Il s'agissoit de savoir par où on ouvriroit la campagne. Les généraux ne s'accordèrent pas. L'avis de Nicias fut de marcher à Sélinonte. Comme il avoit toujours été contraire à cette guerre, il vouloit se borner à rétablir la paix entre les Sélinontains et les Égestains.

Alcibiade , qui avoit promis de plus grands succès aux Athéniens, proposoit de rechercher l'alliance des Siciliens , des

*Les généraux
ne s'accordent
pas sur le plan
qu'ils veulent se
faire.*

Grecs, et, sur-tout, des Messéniens, dont la ville et le port ouvriroient la Sicile à de nouveaux secours. Il pensoit qu'il falloit, avant tout, s'assurer de la plus grande partie des peuples de cette île, parce qu'alors on seroit maître de porter la guerre où l'on jugeroit à propos.

C'étoient-là des mesures qu'il auroit fallu prendre avant de partir d'Athènes; mais, dès qu'on étoit à Rhège, il ne restoit plus d'autre parti que d'attaquer promptement Syracuse. C'étoit l'avis de Lamachus; on ne le suivit pas.

La flotte fit voile pour la Sicile, et Alcibiade se rendit maître de Catane par surprise. C'est toute la part qu'il eut à cette expédition, qu'il avoit conseillée. Il fut alors rappelé.

Syracuse assiégée et réduite à l'extrémité.

Après son départ, Nicias resta seul chargé de la conduite de cette guerre, son collègue qui étoit pauvre, étant peu considéré. On reprochoit à ce général, de la timidité. Il est vrai qu'il étoit lent à se décider : mais il exécutoit avec courage tout ce qu'il entreprenoit. Il remporta une victoire, et il mit le siège devant Syracuse.

Les Syracusains députèrent aux Corinthiens et aux Spartiates, pour leur demander des secours et pour les engager à faire une diversion. Alcibiade, qui étoit à Sparte, appuya les députés; ils obtinrent ce qu'ils demandoient; les Lacédémoniens portèrent leurs armes dans l'Attique, et envoyèrent à Syracuse un corps de troupes sous les ordres de Gilippe. Les Corinthiens se préparoient aussi à secourir incessamment cette ville.

Cependant Syracuse étoit bloquée, La flotte des Athéniens fermoit l'entrée du port : un mur de contrevallation, que Nicias avoit presque achevé, alloit bientôt enfermer la ville du côté de la terre; les peuples de Sicile commençoient à se déclarer pour les Athéniens; ils apportoit l'abondance dans leur camp; et les Syracusains, qui avoient été défaits dans plusieurs sorties, et qui souffroient beaucoup de la disette, se voyoit sans ressources, si les secours de Sparte et de Corinthe se faisoient attendre quelque temps.

Ils songeoient à capituler, et ils faisoient déjà des propositions, lorsque Gilippe arriva.

Scoutre qui lui
arrivant.

Il avoit peu de vaisseaux, et Nicias n'avoit pu s'opposer à son débarquement : mais, aveuglé par ses succès, il affecta de le mépriser. L'arrivée d'une flotte des Corinthiens acheva bientôt de rendre le courage aux assiégés.

*Nicias, général
des Athéniens,
demande des se-
cours.*

Alors les choses changèrent de face. Gillippe, qui eut l'avantage dans plusieurs actions, ramena, dans le parti des Syracusains, plusieurs villes de Sicile; et cependant les forces des Athéniens diminuoient d'un jour à l'autre. Nicias, qui avoit perdu son collègue dans un combat, écrivit à sa république. Il représenta la nécessité de rappeler l'armée; ou d'envoyer de nouveaux secours : il demanda, sur-tout, qu'on lui donnât un successeur; son âge et sa santé ne lui permettant pas de conserver le commandement.

Les Athéniens nommèrent Eurimédon et Démosthène pour remplacer Alcibiade et Lamachus. Le premier partit sur-le-champ avec dix galères, et le second attendit qu'on eût équipé une flotte, qui devoit porter de plus grands secours. On conserva le commandement à Nicias, et on arrêta qu'on

tendant les collègues qu'on lui envoyoit,
s'aideroit de Ménandre et d'Euthydème,
aux officiers qui servoient dans son armée.

Cependant il avoit été chassé de plusieurs
rts. Avec des troupes inférieures en nom-
e et fatiguées, il étoit comme assiégé dans
r-camp, où les vivres n'arrivoient qu'avec
aucoup de difficulté. Dans cette situation,
se proposoit de ne rien hasarder avant
arrivée de Démosthène. Ménandre et Eu-
ydème, jaloux de signaler le temps de
r commandement, ne furent pas de cet
is; et ils le forcèrent d'accepter le combat
e Gilippe leur offroit. Le Spartiate vouloit
iner leur flotte avant qu'ils eussent reçu
nouveaux secours. Il la ruina entière-
ent, et Démosthène arriva le lendemain.

L'armée des
Athéniens est
exterminée.

Cette guerre ne fut plus pour les Athé-
ens qu'une suite de revers. Ils perdirent
r mer une seconde bataille, dans laquelle
rimédon fut tué. Ayant ensuite tenté de
retirer par terre, à Catane, ils furent
ursuivis par les ennemis, qui s'étoient
mis de tous les passages. Ils combattirent
ec courage jusqu'à la dernière extrémité:
is enfin il fallut succomber, et ils se ren-

Avant J.C. 413,
de Rome 341.

dirent à discrétion. Les Syracusains usant de la victoire en barbares. Ils condamnèrent tous les Athéniens aux carrières ; et, après avoir battu de verges les deux généraux Nicias et Démosthène, ils les mirent à mort. Telle fut la fin de cette guerre, de laquelle Athènes perdit plus de quarante mille hommes.

C H A P I T R E I I I.

*De la Sicile et de Carthage jusqu'à
la mort de Denis l'Ancien.*

LES hostilités ayant recommencé entre Égeste et Sélinonte, les Égestains, qui craignoient que Syracuse ne les punit de leur alliance avec les Athéniens, demandèrent des secours aux Carthaginois, et allumèrent une nouvelle guerre, qui causa la ruine de plusieurs villes.

Avant J.C. 410,
de Rome 344.

Guerre des
Carthaginois en
Sicile.

Annibal, petit-fils d'Amilcar, descendit en Sicile avec une puissante armée, et assiégea Sélinonte. Pendant que les Agrigentins et les Syracusains faisoient avec lenteur des préparatifs pour secourir cette place, elle fut prise d'assaut, et les habitans perdirent la vie ou la liberté. Il n'en échappa que deux mille six cents, qui se réfugièrent à Agrigente. Sélinonte fut détruite.

Avant J.C. 409,
de Rome 343.

Himère subit un sort plus barbare encore. Tous les habitans périrent. Annibal

ne sauva que les femmes et les enfans qu'il mit dans les fers. Au lieu même où Amilcar, son grand-père, avoit été tué, il fit égorger trois mille prisonniers, et il rasa la ville. Après avoir immolé tant de victimes aux mânes de son grand-père, il repassa la mer, et fut reçu à Carthage avec de grandes acclamations. Mais, Monseigneur, ne frémissez-vous pas, quand vous voyez les dévastations que la guerre cause de toutes parts? et la joie cruelle des conquérans ne vous fait-elle pas horreur?

Année J. C. 406,
de Rome 3, 6.

Les Carthaginois, qui ne doutoient plus de se rendre maîtres de toute la Sicile, levèrent bientôt une nouvelle armée. Annibal s'excusoit, sur son grand âge, d'en prendre le commandement : on lui donna, pour collègue, un homme de sa famille, Imilcon, fils d'Hannon. Les deux généraux firent le siège d'Agrigente, ville où l'on comptoit deux cent mille habitans.

La peste se mit dans le camp, et Annibal en périt. Les Carthaginois, qui crurent que les dieux les punissoient d'avoir démoli plusieurs tombeaux, immolèrent un enfant à Saturne; et, pour appaiser Neptune, ils

Jetèrent plusieurs victimes dans la mer. Cependant un des deux camps fut forcé par les Syracusains, qui vinrent au secours des assiégés; et, si l'autre eût été attaqué avec le même courage, les Carthaginois auroient été réduits à lever le siège. Les Agrigentins se défendirent, jusqu'à ce que, pressés par la famine, ils n'eurent plus d'autre ressource que d'abandonner leur ville. Ils se retirèrent à Géla à la faveur de la nuit. Tous ceux qui restèrent, furent livrés à la mort ou aux fers.

Agrigente cultivoit les arts de luxe. C'étoit, après Syracuse, la ville la plus opulente de toute la Sicile. Le temple consacré à Jupiter Olympien renfermoit seul des richesses immenses : il avoit trois cent quarantepieds de longueur, soixante de largeur, et cent vingt de hauteur. On peut juger, par-là, de la magnificence de cette ville. Imilcon la ruina entièrement.

Toute la Sicile reprochoit aux Syracusains la ruine d'Agrigente : on les accusoit d'avoir manqué de diligence et de courage.

Denis, chef d'un
de Syracuse, com-
plicité à la tyran-
nie.

Denis, né dans un état obscur, saisit cette occasion pour rendre suspects les magistrats qui gouvernoient Syracuse. Il les

accusa hautement de trahison. Il invectiva contre les riches. Il déclama sur la misère des pauvres. Il tint, en un mot, le même langage que les tribuns tenoient à Rome; et il conclut, comme eux, à donner l'autorité à des hommes tirés du peuple. On suivit cet avis, et Denis fut choisi pour être le chef des nouveaux magistrats.

Les factions, qui divisoient Syracuse, en avoient exilé un grand nombre de citoyens, qui attendoient avec impatience l'occasion de revenir dans leur patrie. Ils avoient leurs injures à venger, et ils devoient naturellement s'attacher à un chef, qui leur offrirait les dépouilles de leurs ennemis. Denis travailla à leur retour.

Dans cette vue, il fit un état des forces dont la république avoit besoin, pour soutenir la guerre contre les Carthaginois; et lorsqu'il vit que le peuple se prétoit avec peine aux nouvelles dépenses auxquelles il paroissoit forcé, il proposa, comme pour le soulager, le rappel des bannis: représentant qu'il étoit absurde de faire venir à grands frais des troupes étrangères, lorsqu'on pouvoit avoir de meilleurs soldats dans le

citoyens attachés à leur patrie. Les bannis furent rappelés.

Denis se fit ensuite une étude de rendre ses collègues suspects d'intelligence avec l'ennemi. On parloit sourdement d'une conspiration qu'ils tramoient, et il affectoit de ne point se trouver avec eux.

Comme les Carthaginois menaçoient d'ouvrir la campagne prochaine par le siège de Géla, les habitans de cette ville demandèrent des secours, et Denis y conduisit deux mille hommes de pied et quatre cents chevaux.

Les richesses causoient, dans cette république, les mêmes désordres que nous avons vus ailleurs; et il y avoit alors deux factions cruellement animées l'une contre l'autre. Denis, conformément au plan qu'il s'étoit fait, se déclara pour les pauvres; et, livrant à leur avidité les citoyens riches, il tint une assemblée qui condamna ceux-ci à mort, et confisqua leurs biens. Les pauvres, qui s'étoient saisis des dépouilles de leurs concitoyens, ne savoient comment reconnoître le service que Denis leur avoit rendu. Ils vouloient le retenir à Géla; il leur

promit de revenir bientôt avec de nouveaux secours.

A son arrivé à Syracuse, le peuple, qui dans le moment sortoit du théâtre, lui demanda des nouvelles des Carthaginois. Ils se préparent à la guerre, répondit Denis, pendant qu'ici on vous occupe de jeux. Pourquoi demander, ajoutoit-il, ce que font les Carthaginois ? Les vrais ennemis de la république sont ces magistrats, qui dissipent en spectacles le trésor public, et qui, sous prétexte de vous donner des fêtes, détournent à leur profit la paie des soldats. Mes collègues vendent la patrie. Il y a longtemps que je le soupçonnois, et je n'en puis plus douter : Imilcon m'a fait faire à moi-même des propositions. Mais, si je ne puis pas défendre la république contre des traîtres, au moins ne veux-je pas qu'on puisse me soupçonner d'être leur complice. Je ne suis revenu que pour renoncer au commandement, et je déclare que j'abdique.

Ces discours répandirent l'alarme, et le peuple s'assembla. Il étoit naturel de commencer par faire le procès aux magistrats que Denis accusoit. C'est ce que ses partisans

ne vouloient pas. Ils représentèrent qu'on seroit toujours à temps de les juger ; que la guerre, dont on étoit menacé, ne permettoit aucun délai ; et qu'il falloit se hâter de donner un chef à la république. Le choix tomba sur Denis, à qui le peuple confia toute l'autorité.

A peine les Syracusains furent revenus à eux-mêmes, qu'ils reconnurent qu'ils venoient de se donner un maître. Leur inquiétude commençoit à se montrer. Denis, pour en prévenir les suites, prit une garde, sous prétexte que des ennemis du bien public avoient voulu attenter à ses jours.

Denis s'assure la couronne. Fin de la guerre.

Avant J.C. 405, de Rome 349.

Première année du siège de Syracuse.

Alors Imilcon assiégeoit Géla. Denis tenta, ou parut tenter de faire lever le siège. On l'accusa du moins de trahison pour n'avoir pas réussi. Sa cavalerie, qui le devança, répandit ces soupçons dans Syracuse, pilla son palais, insulta sa femme. Mais le tyran arrivant bientôt avec d'autres troupes, immola les révoltés à son ambition, et joignit à ces victimes les citoyens qu'il jugea lui être contraires. Tout ce qu'il fit dans son expédition de Géla, fût de favoriser la retraite des habitans qui abandonnèrent leur

ville. Ceux de Camarine, craignant d'être assiégés, se retirèrent aussi avec les effets qu'ils purent emporter. Les fugitifs de ces deux villes trouvèrent un asyle chez les Léontins. Tout ce qui ne put pas fuir, fut égorgé.

Sur ces entrefaites, la peste ayant enlevé une partie de l'armée des Carthaginois, Imilcon fit des propositions de paix, que Denis accepta. Par le traité, Carthage acquit le territoire des Sicaniens, de Sélinonte, d'Aggrigente, d'Himère. Les citoyens de Géla et de Camarine eurent la permission d'habiter ces villes, moyennant un tribut. Les Léontins, les Messémiens et les Siciliens, proprement dit, furent déclarés libres et indépendans; et Carthage reconnut Denis pour souverain de Syracuse.

Maître dans sa patrie, ce tyran disposa de tout en despote. Il distribua les meilleures terres à ses soldats et à des étrangers. Il accorda les droits de cité à des esclaves: et, prenant contre ses sujets les précautions qu'on prend contre des ennemis, il fortifia le quartier de la ville dans lequel il bâtit son palais, et il en donna les maisons aux

créatures intéressées à sa fortune. C'étoit une île qui communiquoit au continent par un pont. Elle étoit au midi , et par sa situation , elle le rendoit maître des deux ports. On la nommoit Ortyge ou l'île.

Après avoir pris des mesures si différentes de celles de Gélon , il tenta de subjuguier les peuples qui avoient donné des secours aux Carthaginois , et il marcha contre Herbesse. Mais à peine ses sujets ont des armes , qu'ils les tournent contre lui. Forcé de revenir à Syracuse , il y est poursuivi par les troupes. Le soulèvement est général : on l'assiège dans la citadelle qu'il a bâtie , et on met sa tête à prix.

Les Syracusains se soulèvent contre Denys.

Avant J. C. 404, de Rome 350.

Dernière année de la guerre du Péloponèse.

Dans cette extrémité , il dépêcha un courrier aux Campaniens qu'Imilcon avoit laissés en Sicile , et il leur fit des offres capables de les faire venir à son secours. Cependant , pour ralentir les efforts des assiégés , il feignoit de vouloir renoncer à la tyrannie , et il paroissoit ne demander que la permission de se retirer. Les Syracusains , se croyant déjà libres , commençoient à suspendre les attaques. Ils ne veilloient point à la garde de la ville , parce qu'ils ne sa-

Ils se soumettent.

voient pas que les Campaniens approchoient. Ceux-ci étant donc entrés sans trouver de résistance, ils se rendirent maîtres de Syracuse, et tout le peuple se soumit au tyran.

Pour prévenir de nouveaux soulèvements, Denis ajouta encore des fortifications à la citadelle de l'île. Il équipa un grand nombre de vaisseaux : il prit à sa solde de nouvelles troupes étrangères ; et il se saisit de toutes les armes des citoyens.

Denis se rend maître de plusieurs villes.

Rassuré contre ses sujets, il reprit ses projets de conquête. Il lui importoit de s'attacher les soldats par l'espoir du butin, et d'occuper au dehors les Syracusains, afin de les distraire de la perte de leur liberté.

Il se rendit maître par trahison de Catane, de Naxe et de quelques autres villes. Il eut même la barbarie de vendre des citoyens qu'il n'avoit pas eu la gloire de vaincre. Les Léontins, épouvantés, subirent le joug, et il les transporta à Syracuse.

Ses préparatifs de guerre contre Carthage.

Parce que les Grecs, qui fuyoient la tyrannie, se réfugioient dans les villes que Carthage conservoit sous sa domination, il arma contre cette république, comme

si l'unique moyen de s'attacher ses sujets, eût été de leur ôter tout asyle. Il fit des préparatifs étonnans. Il remplit la ville d'ouvriers, qu'il avoit fait venir de Grèce et d'Italie, et qu'il encourageoit par sa présence et par ses bienfaits. On fabriqua une grande quantité d'armes de toutes espèces. On construisit des galères à trois rangs de rames et à cinq. En peu de temps, Syracuse eut une flotte de plus de trois cents vaisseaux. Une forte paie attira de toutes parts des matelots et des soldats.

Denis n'ignoroit pas combien il avoit besoin d'intéresser à ses succès les peuples de Sicile, et, sur-tout, les Syracusains. Il affecta des manières populaires. Il se montra affable, bienfaisant, et il ne parut occupé qu'à faire oublier la conduite qui jusqu'alors l'avoit rendu odieux.

Se conclut
pour intéresser
les peuples à ses
succès.

Pour faire entrer dans ses vues les Messéniens, dont la ville ouvroit la Sicile aux secours de la Grèce, il leur donna des terres qui étoient à leur bienséance. Il envoya des ambassadeurs à ceux de Rhège; et, leur témoignant la considération qu'il avoit pour eux, il leur demanda en mariage

une fille de leur ville. Cette négociation ne réussit pas ; on ne lui offrit que la du bourreau. Il n'oublia pas cette insulte. Les Locriens, à qui il fit la même demande, lui accordèrent Doride, fille d'un des premiers citoyens. Il épousa en même temps Aristomaque, sœur de Dion et d'Hipparinus, le plus puissant citoyen de Syracuse. Comme cette polygamie, étoit sans exemple, pouvoit devenir source de dissensions par la jalousie de ces deux femmes, Denis ne marqua aucune préférence, et parut les aimer également. Les Syracusains cependant vouloient qu'Aristomaque fût préférée. Mais Dion eut l'avantage de donner la première fille au roi.

Mot de Dion à
Denis.

Dion eut beaucoup de crédit à la cour ; il sut plaire, quoiqu'il eût l'âme élevée, et qu'il ne cachât pas sa haine pour la tyrannie. *Vous régnez*, disoit-il à Denis, *et on se fie à vous à cause de Gélon ; mais, à cause de vous, on ne se fie plus à personne.* Rempli des maximes de Platon, dont il étoit devenu l'ami et le disciple, il eut la simplicité de croire

es discours de ce philosophe feroient sur le tyran la même impression qu'ils avoient faite sur lui. Nous avons vu combien il se trompa.

Il semble que les peuples n'avoient pas encore appris à s'observer. Sans précaution contre l'ambition de leurs voisins, ils étoient presque toujours pris au dépourvu. Les Carthaginois n'auroient pas dû ignorer les préparatifs du tyran de Syracuse : cependant ils commerçoient sans méfiance dans toute la Sicile, lorsque les villes grecques se soulevèrent toutes à-la-fois contre eux. On les assaillit dans leurs maisons, sur leurs vaisseaux, on pilla leurs biens, on les égorgea.

Trahison de
Denis envers les
Carthaginois.

Cette trahison forçoit les villes grecques à se réunir contre l'ennemi commun ; et c'est vraisemblablement ce que Denis avoit eu en vue. Les Syracusains se prêtoient d'autant plus volontiers à cette guerre, qu'elle pouvoit leur offrir l'occasion de recouvrer la liberté. Mais la conjoncture étoit funeste pour Carthage, que la peste venoit de ravager.

Denis ouvrit la campagne par le siège

Il arme outre-
mer.

de Motia , qu'il prit et qu'il livra au
lage. Il avoit quatre-vingt mille ho
de pied et trois mille chevaux , deux
galères , un grand nombre de vais
chargés de vivres et de machines de guerre.
La plus grande partie des villes qui étoient
dans l'alliance des Carthaginois , se
dirent à son approche.

*Avant J.C. 397,
de Rome 357.*

*Il est assiégé
dans Syracuse.*

*Avant J.C. 396,
de Rome 358.*

*Année de la
prise de Mégare.*

L'année suivante , les Carthaginois
barquèrent à Palerme trois cent
hommes sous les ordres d'Imilcon. Cette
armée étoit soutenue par une flotte
de quatre cents galères, qui côtoyoit la Sicile.
Imilcon se rendit maître d'Érix par trahison.
Il reprit Motia : et, ayant mis le siège
devant Messine , il la força et la ras-
tailla. Il marcha ensuite à Syracuse
où Denis , abandonné de la plus grande
partie de ses troupes , s'étoit retiré. Il
fut devant cette place , lorsque sa flotte
qui avoit défait celle des Syracusains ,
étoit dans le port. Mais il ne sut pas profiter
de l'alarme que son arrivée avoit redonné
due , et le siège traîna en longueur.

*Cette ville est
délivrée.*

La fortune changea. La flotte des Car-
thaginois fut entièrement défaite : la

survint dans leur camp : bien loin de pouvoir continuer le siège, ils se trouvèrent trop foibles pour se défendre : et il y avoit du danger pour eux à faire une retraite. Imilcon, n'ayant de ressources que dans la paix, fut donc réduit à recevoir la loi. Il obtint la permission de se retirer avec les Carthaginois, qu'il embarqua sur quarante vaisseaux ; et il fut obligé d'abandonner à la discrétion du tyran de Syracuse, les Africains qui servoient dans son armée, les Siciliens et toutes les troupes étrangères. On attribua ses mauvais succès à la profanation des temples et des tombeaux qu'il avoit démolis pour fortifier son camp. Il ruina, entre autres, le tombeau de Gélon.

Lorsque les Africains apprirent que leurs compatriotes avoient été abandonnés, ils se soulevèrent, et marchèrent contre Carthage, au nombre de plus de deux cent mille. Les Carthaginois crurent que Cérès et Proserpine les armoient, parce qu'Imilcon avoit pillé les temples de ces divinités, adorées chez les Syracusains comme chez tous les Grecs, et inconnues jusqu'alors à Carthage. Ils leur élevèrent des autels, leur

Soulèvement
des Africains
contre Carthage.

donnèrent pour prêtres les citoyens les distingués, leur offrirent des sacrifices, n'oublèrent rien pour se les rendre faibles. Cependant l'armée nombreuse d'Africains, sans provisions, sans matériel de guerre, et sans chef, se dissipa, comme elle s'étoit ramassée; et les Carthaginois s'imaginèrent devoir leur salut au nouveau culte qu'ils venoient d'instituer en l'honneur de Cérès et de Proserpine. Pendant le règne de Denis, ils firent encore sur la Sicile plusieurs tentatives dont les détails sont peu intéressans.

Denis fait la guerre aux habitans de Rhègè.

Il y avoit long-temps que Denis attendoit le moment de tirer vengeance de l'outrecuidie que les habitans de Rhègè lui avoient faite. Il y trouva plus de difficultés qu'il n'avoit prévu : car il eut à combattre contre une ligue puissante des peuples de la grande Grèce. Il recommença cette guerre à plusieurs reprises. Il la fit même d'abord avec peu de succès, et il fut obligé de passer en Sicile, où les Carthaginois avoient fait une descente. Mais, ayant remporté une victoire sur les peuples ligués, il renvoya à rançon les prisonniers qu'il avoit faits.

Avant J.C. 389, de Rome 365.

alliés de Rhège. Par cette conduite, il dissipa la ligue. Rhège, abandonnée à ses propres forces, succomba ; et il la traita cruellement.

*Rome avoit
déjà prise par les
Gaulois l'an-
née précédente.*

Dans un des intervalles que lui laissa cette guerre, il envoya son frère Théoride aux jeux Olympiques, jaloux d'y remporter le prix de la course des chars et celui de la poésie. On admira la beauté des chevaux , la magnificence des chars , et la richesse des tentes sous lesquelles on s'assembla pour écouter les vers. Dans les poèmes on n'admira rien. Les écuyers de ce prince n'eurent pas même un heureux succès : leurs chars, emportés au-delà de la borne , se brisèrent les uns contre les autres.

*Denis veut rem-
porter le prix
aux jeux Olym-
piques.*

Denis aimoit les Lettres : il recherchoit ceux qui s'y distinguoient : il se piquoit , sur-tout, de cultiver la poésie. Mais le goût des Lettres , louable dans un prince qui les protège , devient un ridicule qui l'avilit , s'il se croit des talens qu'il n'a pas ; et il lui est bien difficile d'éviter ce ridicule , parce que la flatterie semble se concerter avec son amour-propre , pour le lui donner. Or Denis vouloit être flatté. Il a banni de sa cour

*Il se piquoit
d'être poète.*

plusieurs personnes , parce qu'il soupçonnoit qu'elles ne faisoient pas cas de ses vers. On l'accuse même d'en avoir condamné la mort sous différens prétextes.

Quoique ce fût une nécessité d'applaudir à ses poèmes , le poëte Philoxène osa parler avec franchise. Il fut envoyé aux carrières. Il est vrai que dès le lendemain il recouvra la liberté, à la sollicitation de ses amis. Il mangea même avec le roi : mais on ne lui entendit encore des vers , et il étoit le seul qui n'applaudit pas. Il se tut, jusqu'à ce qu'il fut forcé de rompre le silence , il répondit regardant les gardes du tyran qui l'interrogeoient, *qu'on me remène aux carrières*. Denis rit de cette saillie. Il y en avoit néanmoins moins qu'il ne pardonnoit pas. Un jour qu'on parloit de différentes sortes d'air, il demanda quel étoit le meilleur ? Ce à quoi répondit Antiphon, *dont on a fait les statues d'Harmodius et d'Aristogiton*. Ce mot lui coûta la vie.

Pirateries de
Denis.

Souvent dans ces siècles, le butin des pirates étoit pour les souverains, comme pour les peuples le motif d'une entreprise. Dans une descente en Toscane, Denis pillâ un des temples

la ville d'Agille. Une autre fois , il pillait celui de Proserpine chez les Locriens. Il commettoit les mêmes brigandages en Sicile , et il se proposoit d'enlever les trésors du temple de Delphes. Pour se préparer à cette entreprise , il établit des colonies en Italie sur la côte qui regarde l'Épire , il s'allia des Illyriens , et fit la guerre aux Molosses.

Enrichi par ses pirateries , il résolut de chasser de Sicile les Carthaginois ; il remporta sur eux une victoire : mais , ayant été défait la même année , il fut forcé à céder de nouvelles places.

Avant J.C. 383,
de Rome 371.

Quelques années après , une armée que les Carthaginois envoyèrent en Italie , au secours des Hipponiates , rapporta la peste qui fit d'étranges ravages dans leur ville. La Lybie et la Sardaigne se soulevèrent. Ils firent rentrer l'une et l'autre sous leur domination : mais ils commençoient à peine à se rétablir , lorsque Denis arma de nouveau contre eux.

Avant J.C. 379,
de Rome 375.

Peuples qui se
révoltent contre
Carthage.

Il n'eut aucun succès dans cette guerre. Il s'en consola par une victoire d'un autre genre. Les Athéniens donnèrent le prix à

Denis remporta
le prix aux fêtes
de Bacchus , et
meurt.

Avant J. C. 368,
de Rome 366,

*À Rome l'année suivante
les plébiciens
parvinrent au
consulat.*

*Bruits peu
vraisemblables
au sujet de ce
juin.*

une tragédie qu'il fit représenter aux
de Bacchus. Mais sa joie fut courte, i
que dans les premiers transports il se
à des excès de table, dont il mourut. Il
dans la trente-huitième année de son r

Diodore de Sicile prétend qu'un o
avoit marqué la mort de ce tyran, au t
où il auroit vaincu des adversaires qu
seroient supérieurs; et que Denis, ju
que ces adversaires étoient les Carthagi
avoit plus d'une fois abandonné ses a
tages, et s'étoit même laissé enlever la
toire. Il seroit bien étrange qu'il eût si
vent déclaré la guerre à des ennemis
n'auroit pas osé vaincre.

On a dit encore qu'il prenoit des pr
tions étonnantes pour sa sûreté; qu'il
toit toujours sous sa robe une cuirasse
rain; qu'il ne haranguoit jamais le pe
que du haut d'une tour; que, n'osant li
sa tête au rasoir d'un barbier, il se fa
brûler la barbe par ses filles; qu'il se
moit chez lui comme dans une prison
que personne n'y entroit, ni son frère
son fils même, sans avoir été fouillé. L
il paroît que ce sont-là des bruits répa

par les Grecs, en haine des tyrans. Dès les commencemens de son règne , c'est-à-dire , dans le temps où l'on n'étoit pas encore accoutumé à la tyrannie , on l'a vu au milieu des ouvriers dont il avoit rempli Syracuse. Pendant les guerres qui étoient fréquentes , il se monroit à la tête de ses armées ; et pendant la paix il ouvroit son palais aux gens de Lettres , avec qui il vivoit familièrement. Il est impossible de concilier cette conduite avec les frayeurscontinuelles dont on veut qu'il ait été tourmenté. Il étoit cruel , avide , pirate , brigand : mais il avoit , sans doute , la confiance que donne le courage.

CHAPITRE IV.

De la Sicile et de Carthage jusqu'à la mort de Timoléon.

Caractère de
Denis le Jeune,
qui succède à
Denis l'Ancien.

Avant J. C. 368,
de Rome 336.

DENIS, qu'on nomme l'Ancien, laissa en mourant une nouvelle génération, n'avoit pas connu la liberté. C'est pourquoy la couronne passa, comme un patrimoine héréditaire, à son fils Denis, qu'il avoit de Doride, et qu'on surnomme le Jeune.

Ce nouveau tyran rassembla les Syracusains, et les conjura d'avoir pour lui des bontés qu'ils avoient eues pour son père. Il se flattoit d'être heureux sous son règne parce qu'il avoit dans le caractère une indolence qu'on prenoit pour de la douceur. On en jugea différemment, lorsqu'on vit son oisiveté, sa mollesse, ses frivolités, ses débauches. Dans la crainte que, s'il n'acquiesçoit des talens, il n'acquiesçât aussi avec ses amis, et qu'il ne fût tenté d'usurper le trône de son père, à ce qu'on prétend, n'avoit

négligé pour le tenir dans une profonde ignorance; et il y avoit réussi. Denis le Jeune rechercha néanmoins les gens de Lettres. Il étoit entouré de poètes et de philosophes qui le flattoient. Dès les premières années de son règne, Aristippe vint à sa cour.

Denis aimoit la paix, parce qu'elle s'accordoit avec ses goûts; et il se hâta de la donner à la Sicile. Dion eût voulu le rendre vertueux : mais ses manières austères étoient un sujet de raillerie pour les courtisans, et d'ailleurs il paroissoit difficile qu'il gagnât la confiance du prince. On l'accusoit d'avoir une préférence marquée pour le fils d'Aristomaque, sa sœur. On n'ignoroit même pas qu'il avoit parlé en sa faveur à Denis l'Ancien. Puissant par ses biens et par sa naissance, allié du tyran dont il avoit épousé la sœur, Aréta, fille d'Aristomaque, il avoit trop d'avantage sur les courtisans, pour ne pas exciter leur jalousie. Ils conspirèrent sa perte, et son zèle même servit à leur dessein. Lorsque la paix n'étoit pas encore assurée avec les Carthaginois, il offrit d'armer et d'entretenir à ses frais cin-

11 exilé Dion.

quante galères à trois rangs de rames. Une pareille offre , qui montrait sa puissance , servit à le rendre suspect.

Il inspira néanmoins au tyran le désir de voir Platon , ou peut-être ne fit-il que réveiller en lui une curiosité , que faisoit naître la célébrité de ce philosophe. Les courtisans , qui redoutoient la présence du chef de l'académie , firent rappeler Philiste que Denis l'Ancien avoit exilé. Homme d'esprit , et versé dans les Lettres , Philiste s'étoit fait une réputation par ses écrits. Il falloit qu'il eût de la considération , puisqu'il avoit contribué à l'élévation de Denis l'Ancien. Flatteur des tyrans , il étoit l'ennemi de Dion ; il concerta avec les courtisans les moyens de le perdre. Dion fut accusé d'être d'intelligence avec les Carthaginois , pour mettre sur le trône le fils d'Aristomaque.

Tel étoit l'état des choses , lorsque Platon arriva. Il n'y changea rien. Peut-être ne fit-il qu'avancer la disgrâce de son ami. Dion fut banni de Sicile , et Platon se crut trop heureux d'obtenir , quelque temps après , la permission de se retirer.

Il attire les gens
de Lettres.

Denis , qui recherchoit et craignoit tout-

La-fois les gens de Lettres, parut plus empressé que jamais à les attirer, songeant à réparer dans leur esprit les torts qu'il avoit eus avec Platon. Peut-être avoit-il remarqué qu'ils flattoient mieux que les courtisans. Il les admettoit dans sa familiarité, moins parce qu'il aimoit les savans, que parce qu'il le vouloit paroître. On lui reproche de s'être cru le plus bel esprit de sa cour.

Cependant, parceque Platon étoit absent, il crut que ce philosophe lui manquoit. Il desira de le revoir. Il employa tous les moyens pour l'engager à revenir, et Platon fit un troisième voyage en Sicile. Accueilli, comme la première fois, il se flatta d'obtenir le rappel de Dion. Il en parla : mais il vit vendre les biens de son ami. Bientôt après, il douta s'il recouvreroit sa liberté, et sa vie même fut en danger. Ce fut à la sollicitation des philosophes pythagoriciens, qu'il obtint la permission de retourner en Grèce.

Après son départ, Dion reçut encore une nouvelle injure. Aréta, sa femme, fut forcée d'épouser Timocrate, favori du tyran. Cependant Syracuse, qui portoit impatiem-

Dion est invité
à armer contre
Démis.

ment le joug , appeloit Dion à son secours. Toutes les villes grecques de Sicile , prêt à se soulever , le sollicitoient. Assuré de cette disposition des esprits , il n'hésita pas soit pour se venger , soit pour affranchir patrie , il résolut de détrôner le tyran.

*Peinture de
Symon.*

Denis paroissoit le prince le plus puissant de l'Europe. Il avoit quatre cents vaisseaux de guerre , cent mille hommes d'infanterie , dix mille chevaux ; et Syracuse étoit la ville la plus grande , la plus riche et la mieux fortifiée de toutes celles des Grecs. Mais cette puissance appartenoit plus aux Syracusains qu'au tyran , qui n'étoit pas aimé.

*Avant J.C. 357,
de Rome 397.*

Dion arriva sur les côtes de Sicile , lorsque Denis étoit en Italie. Il débarqua près d'Agrigente , à Minoa , petite ville qui appartenoit aux Carthaginois , et dont le gouverneur étoit son ami. Il n'avoit que mille hommes , et cependant il arriva dans la place de Syracuse à la tête de cinquante mille. Les troupes du tyran se retirèrent dans la citadelle ; et Timocrate , qui le commandoit , lui dépêcha un courrier.

Dion force Denis à quitter la couronne.

Cependant Dion assemble le peuple , et lui déclare qu'il n'est venu que pour lui

dre la liberté: il l'invite à se nommer des chefs; et il est élu lui-même avec son frère Mégaclês.

Denis, qui revint peu de jours après, débarqua dans l'île Ortyge. Il entra d'abord en négociation: il parut même vouloir abdiquer; et, lorsqu'il crut avoir répandu la sécurité, il fit une sortie à la tête de toutes ses troupes. Le combat fut vif: Dion y reçut une blessure: cependant les Syracusains eurent tout l'avantage, et forcèrent le tyran à se renfermer dans sa citadelle.

Denis, dans l'espérance de diviser ses ennemis, reprit la négociation. Il se proposoit, sur-tout, de rendre Dion suspect au peuple. La vertu austère du disciple de l'académie n'étoit que trop propre à donner cours à des soupçons. Elle paroissoit hauteur, ambition de commander; et on appréhendoit que celui qui avoit vécu avec les tyrans, et qui leur étoit allié, ne haït la tyrannie que pour se venger du tyran.

Ces inquiétudes divisoient les esprits, lorsque Héraclide arriva du Péloponnèse avec quelques vaisseaux. Il étoit un de ceux que Denis avoit exilés, et il paroissoit n'avoir

d'autre intérêt que de se joindre à lui dont il se disoit l'ami : mais , en secret songeoit à l'écarter , pour se saisir lui-même de l'autorité. Quoique sans talens , il des dehors qui en imposent à la multitude. Il sut donc séduire le peuple , et il obtint le commandement de la flotte.

Avant son arrivée , Dion lui-même étoit déclaré généralissime des troupes de terre et de mer. On lui faisoit donc une injure s'en plaignit ; et , ayant eu assez de courage pour se faire rendre ce commandement , il le céda aussitôt à Héraclide. Il comptoit sur sa générosité s'attacher ce traître. Il ne devoit pas dû prévoir qu'il l'humilioit au contraire qu'il allumoit sa jalousie. En effet Héraclide ne songea qu'à le traverser en tout. Si l'on lui paroissoit écouter les propositions du tyran qui offroit de se retirer , Héraclide l'assuroit de le vouloir ménager : s'il se refusoit à des propositions qu'il ne croyoit pas devoir accepter , il lui reprochoit de tirer à longueur la guerre en longueur , afin de conserver l'autorité.

Avant J. C 356,
de Rome 398.

Sur ces entrefaites , Philiste , qui venoit de l'Apulie avec plusieurs galères ,

ement défait , et se tua. Denis , qui ne
oit plus sur aucun secours , passa en
laissant dans la citadelle Apollocrate,
ls aîné , avec une garnison.

me on faisoit un crime à Héraclide
r laissé échapper le tyran , il proposa
veau partage des terres , afin de re-
r la faveur du peuple. Peut-être avoit-
u que Dion s'y opposeroit , et que ce
une occasion de le perdre. En effet
par ses oppositions , souleva contre lui
racusains , qui le déposèrent. Chassé,
rivi , il se retira chez les Locriens avec
mille soldats étrangers , qui lui restè-
delles.

rès son départ , tout changea. Nipsius ,
Denis envoya de Naples , apporta l'a-
nce dans la citadelle , au moment que,
nant de tout , elle songeoit à se rendre.
géral , dans une première sortie , livra
e au pillage ; et , dans une seconde , il
feu à différens quartiers. Les Syra-
is reconnurent combien ils étoient de-
foibles , en perdant le seul chef capa-
les conduire ; et Dion fut rappelé.
les choses changent encore : les troupes

du tyran sont vaincues : forcées de céder, elles rendent la citadelle, et se retirent.

Troubles à
Syracuse après
la retraite de
Denis.

Les Syracusains, qui devoient le rendre à Dion, avoient à réparer l'injure qu'ils avoient faite; et il paroît que, dans cette circonstance, ce général auroit dû citer devant le peuple, Héraclide, qui étoit la cause des dernières dissensions. Il falloit punir le traître : il falloit au moins le mettre en état de troubler. On le conseilloit à le faire; mais il aima mieux pardonner. C'étoit une imprudence.

Cependant, quoiqué Denis fût chassé, les Syracusains ne s'apercevoient pas qu'ils ne fussent libres. En effet Dion ne vouloit pas rétablir la démocratie. Il y trouvoit des vices : il songeoit à mettre un frein à la multitude, et il commença par un décret qui avoit ordonné un nouveau partage des terres.

Cette démarche excita un mécontentement général. Héraclide, qui la blâmoit, remua de nouveau; et, comme il parut trop puissant pour empêcher ce qu'il n'aprouvoit pas, Dion permit d'assassiner ce homme, qu'il n'avoit pas voulu punir.

les lois. Ce fut une nouvelle imprudence. Le peuple regretta Héraclide, qu'il regardoit comme le protecteur de sa liberté, et crut avoir retrouvé dans Dion un nouveau tyran.

De nouvelles factions se formèrent. Cal- Mort de Dion.
lipse, Athénien, à qui Dion avoit donné sa Avant J. C. 354,
de Rome 400.
confiance, lui offrit de se mettre à la tête des mécontents, pour être instruit de tout ce qui se trameroit, et pour l'en avertir. C'étoit un artifice. Il vouloit pouvoir remuer impunément. En effet, quelques jours après, il assassina Dion. Ce scélérat ne jouit pas long-temps du fruit de son crime. Chassé de Syracuse au bout de treize mois, et ne trouvant d'asyle dans aucune des villes de Sicile, il se retira à Rhège, où il fut assassiné.

Les troubles, qui continuèrent pendant Denis recouvra
le trône.
plusieurs années, replacèrent Denis sur le trône. Il le recouvra dix ans après l'avoir abandonné. Mais, aigri par ses malheurs, il Avant J. C. 347,
de Rome 407.
en devint plus méfiant et plus cruel. Il obligea une partie de ses sujets de se mettre sous la protection d'Icétas, Syracusain, qui avoit usurpé la tyrannie à Léontium, et qui n'étoit pas moins odieux. En un mot, il fit

naitre une multitude de factions, et il eut un mécontentement général. Les Carthinois, qui entretenoient ces divisions, en profitèrent. Ils se flattoient d'achever la conquête de la Sicile : mais Syracuse demanda des secours aux Corinthiens.

Corinthe en-
voie Timoléon
au secours des
Syracusains.

Corinthe conservoit la haine des tyrans. Peu ambitieuse d'étendre son empire, elle préféroit à cet avantage la gloire de défendre sa liberté. Qu'étoit-ce néanmoins que cette ville comparée à Carthage ? quelle proportion y avoit-il entre les richesses de ces deux républiques, et entre les armées qu'elles pouvoient mettre sur pied ? Mais la puissance consiste moins dans le nombre des hommes que dans le choix ; et chez un peuple libre tous semblent en quelque sorte avoir été choisis. Corinthe nomma Timoléon pour commander les troupes qu'elle envoyoit au secours des Syracusains.

Grand capitaine, grand homme d'état, excellent citoyen, Timoléon prit Épistodamas pour modèle, et il lui fut facile de l'imiter. En lui, comme dans le Thébain, les vertus et les talens paroissoient plutôt des dons de la nature que des qualités

Partisan zélé de la liberté, il avoit à sa patrie un frère qu'il aimoit tendrement. Timophane, c'est ainsi qu'on appeloit son frère, usurpa la tyrannie à Corinthe. Timoléon, qui lui avoit sauvé la vie, le fit poignarder en sa présence. Mais l'eut-il immolé, qu'il ne vit plus dans son frère qu'un frère dont il se reprochoit la mort. Trop malheureux d'avoir servi la patrie à ce prix, il vouloit mourir lui-même, et il fut difficile à ses amis de lui abandonner cette funeste résolution. Pendant vingt ans il vivoit retiré, et ne prenoit aucune part au gouvernement, lorsque les Corinthiens le choisirent pour l'envoyer à Corinthe. Il n'accepta cette commission, parce qu'il ne la pouvoit pas refuser, à cause du sacrifice qu'il avoit fait à la liberté. Il partit de Corinthe avec dix galères.

Timoléon, alors maître de la plus grande flotte de Syracuse, assiégeoit l'île Ortyge, dont les Carthaginois s'étoient renfermé. Il se proposoit de partager la Sicile avec les Carthaginois, mais la flotte fermoit le port de Syracuse, et les Carthaginois avoient débarqué dans l'île cinquante

mille hommes. Il paroissoit difficile Timoléon abordât quelque part ; abordoit, on ne prévoyoit pas de quel cours il seroit aux Syracusains : il que mille soldats.

Les ambassadeurs d'Icétas , qui à Rhège avec vingt galères des Canois , invitèrent Timoléon à s'en retourner à Corinthe , l'assurant que la guerre sur le point de finir , et lui déclarant ne lui permettroit pas de débarquer en Sicile avec des troupes. Timoléon , se refusant à s'opiniâtrer , demanda seulement que la proposition qu'on lui faisoit agitée devant les habitans de Rhège étant amis des Corinthiens , pour ne pas seuls l'autoriser à prendre un parti contraire à sa destination.

Timoléon débarque en Sicile.

Pendant que les orateurs se succédoient dans la tribune , et qu'ils examinoient si Timoléon devoit ou ne devoit pas aller en Sicile , il donnoit secrètement des ordres pour faire partir neuf de ses vaisseaux lorsqu'il apprit qu'ils avoient mis à la voile il s'échappa , monta sur le dixième , et se rendit heureusement à Tauromène , où il

achus, qui commandoit dans cette place, reçut. Cependant le peu de troupes qu'il voit amenées, n'invitoit pas les villes de cile à se déclarer pour lui. Lasses de la terre, elles paroissoient préférer la servitude à une liberté qu'elles ne se flattoient pas de recouvrer.

Sur ces entrefaites, Timoléon apprend il défait Isidas. l'Icétas vient d'établir son camp aux pieds des murs d'Adranum. Il marche aussitôt avec sa petite troupe, surprend l'ennemi, le met en déroute, arrive, par une marche forcée, à Syracuse, et se loge dans un des quartiers.

Ce premier succès fit une révolution. Adranum et plusieurs autres villes se déclarèrent pour les Corinthiens. Denis lui-même, voyant qu'il ne pouvoit manquer de succomber sous le nombre de ses ennemis, préféra de se rendre à Timoléon, et il livra la citadelle, où il y avoit deux mille hommes de troupes réglées, et une grande quantité d'armes de toute espèce. Le tyran fut envoyé à Corinthe, où il devint l'objet des mépris d'un peuple libre, qui l'avoit précipité du trône. Il y porta la

Denis lui livra la citadelle. Il est envoyé à Carthage.

Avant J.C. 343, de Rome 411.

Cette année commence la guerre des Samnites.

nouvelle des succès de Timoléon , et savoit à peine être arrivé en Sicile. Général n'y étoit que depuis cinquante j

Magon, général
des Carthagi-
nois, abandonne
la Sicile.

Ayant reçu de Corinthe un nouveau cours, il marcha, à la tête de quatre hommes, contre Icétas, qui avoit réunies à celles de Magon, général des thaginois. Trop foible contre les deux armées, il songea d'abord à diviser les généraux; et il fit passer dans le camp ennemi quelques-uns de ses soldats, qui sans honte aux Grecs de combattre livrer la Sicile aux barbares, rend Icétas même suspect d'intelligence avec les Corinthiens. Magon, qui se crut trahi, se retira, et s'embarqua avec toutes ses troupes. De retour à Carthage, il prévint, par une mort volontaire, le supplice dont il étoit menacé, pour avoir si mal réussi dans son expédition.

Icétas est défait
une seconde fois,
et Timoléon ré-
tablit la démocra-
tie.

Icétas, resté seul, fut défait une seconde fois, et renonça à tous ses projets sur la Sicile. Alors Timoléon, ne voulant laisser aucun vestige de la tyrannie, invita le peuple à raser toutes les forteresses, et à démolir jusqu'aux tombeaux des tyrans.

On fit même le procès à leurs statues. On ne conserva que celle de Gélon, parce que ce roi avoit été citoyen ; et on vendit toutes les autres. En même temps, Timoléon rétablit la démocratie, et travailla à un corps de lois avec Céphale et Denis, qu'il avoit fait venir de Corinthe.

Les Carthaginois, peu faits pour conquérir des peuples qui savoient se défendre, firent un nouvel effort. Amilcar et Annibal débarquèrent à Lilibée avec plus de soixante-dix mille hommes. Mais Timoléon, quoiqu'il n'en eût que six à sept mille, remporta sur eux une victoire complète ; et, forçant Carthage à demander la paix, il fit la loi à cette république. Elle ne conserva que les terres qui étoient au-delà du fleuve Halicus. Ceux qui les habitoient, eurent même la liberté de s'établir ailleurs, et elle abandonna les tyrans qu'elle avoit soutenus.

Les Carthaginois vaincus demandèrent la paix.

Avant J.C. 340, de Rome 424.

Les villes de Sicile recherchèrent à l'envi l'alliance de Syracuse. Timoléon chassa tous les tyrans. Il démolit leurs forteresses. Il envoya à Corinthe Leptine, tyran d'Apollonie ; et il punit de mort Icétas, cou-

Timoléon chassa de Sicile tous les tyrans.

nouvelle d'... plusieurs crimes.
savait à... missemens avoient
néral n'y... tion. Syracuse étoit

Magon, général
des Carthagi-
nois, abandonne
la Sicile,

Ayan... en étoit à-peu-près de
cours, ... les. Timoléon en écri-
homn... république, toujours
force... tous ses soins à repen-
thap... fit publier, dans la
mé... qu'elle déclaroit libres
gé... de cette ile. Elle offrit d'y
n... Irais les Siciliens qui en-
s... nus, et les étrangers qui
... établir; et elle fournit des
... plus de dix mille personnes
... pour Syracuse. Le con-
... Les peuplades abordoient
... toutes parts. Il en arriva sur-
... et on prétend que la popula-
... Syracuse s'accrut tout-à-coup de
... à cinquante mille habitans. Ti-
... donna des terres à tous. Le gou-
... qui fit fleurir l'agriculture, le
... et les arts, achèva de réparer
... que la Sicile avoit faites.
... après avoir assuré la paix et la liberté,
... abliqua la puissance, persuadé

aux lois seules à gouverner des
libres. Devenu simple citoyen, il
passer le reste de ses jours chez
qu'il venoit de sauver; et les Sy-
rains ne regardèrent pas cette préfé-
rence comme le moindre de ses bienfaits.
vous imaginez leur empressement pour le
voir, pour le montrer aux étrangers. Vous
concevez que ce grand homme attiroit tous
les yeux sur la Sicile et sur lui. Quel spec-
tacle en effet! La Grèce en servitude, l'Asie
menacée d'une grande révolution, l'Italie
déchirée par des guerres continuelles; et
cependant la Sicile jouit de la liberté et de
la paix. Elle en jouira encore, lorsque par-
tout ailleurs l'ambition portera le fer et le
feu; et cette liberté et cette paix sont l'ou-
vrage d'un seul homme.

Timoléon conserva toute sa considération
jusqu'au dernier moment. Les Syracusains
n'entreprenoient rien sans le consulter. In-
vité aux assemblées, il y arrivoit au milieu
des acclamations, et les mêmes acclama-
tions le reconduisoient chez lui. Simple ci-
toyen, mais plus qu'un roi, il mourut, re-
gretté comme le père de la patrie, et res-

*Considération
dont il jouit jus-
qu'à sa mort.*

*Avant J.C. 337,
de Rome 417.*

*L'année précé-
dente est celle
de la bataille
de Othronée et
de l'entière dé-
faite des Le-
tins.*

pecté comme un dieu tutélaire. On décerna des jeux annuels en son honneur. Malheureusement pour la Sicile, il ne la gouverna que pendant huit ans.

C H A P I T R E V.

*Considérations sur le gouvernement
de Syracuse.*

LA démocratie, orageuse par sa nature, ne l'a été nulle part autant que dans la république de Syracuse. Je me propose d'en rechercher les causes.

Temps où les Syracusains paroisoient faits pour obéir à un monarque.

Les deux premiers siècles de cette république sont très-obscurs, et son histoire, comme nous l'avons déjà remarqué, ne commence à être connue qu'au règne de Gélon. Alors, gouvernés par un prince sage, les Syracusains paroisoient faits pour obéir à un monarque. Ils le crurent eux-mêmes : c'est pourquoi ils renoncèrent à leur liberté; et ils assurèrent la couronne dans la famille de Gélon.

La tyrannie de Trasylule leur donna d'autres sentimens. En devenant libres, ils paroisoient faits pour l'être. Ils chassent les tyrans de plusieurs villes, et ils conservent leur liberté pendant près de soixante ans.

Comment la démocratie s'établit et se maintient quelque temps.

Nous ne savons pas exactement la fin que prit la démocratie à Syracuse, et les autres villes qui se ligèrent alors la liberté commune. Mais on peut juger s'étant ligées contre les tyrans, elles tèrent toute leur attention à se garantir la tyrannie. En effet, nous avons vu qu'elles chassèrent les étrangers, et que le péta s'établit à Syracuse. Il y a donc lieu de croire que la multitude s'arrogea la principale autorité.

Quoique la confédération de ces villes fût un obstacle à la tyrannie, elle étouffa pas le germe. Elles nourrirent chacune des citoyens, qui aspiraient à se saisir de l'autorité. Il en résultait des troubles : mais dans les commencements ces troubles mêmes assuroient la liberté de ces républiques, parce qu'ils les rendaient plus vigilantes. La guerre de Deucé qui survint dans le temps où elles venaient de conjurer contre les tyrans, produisit le même effet ; et les Athéniens, lorsqu'ils portèrent leurs armes en Sicile, firent ces villes se dissenter qui menaçaient la liberté des républiques de cette île.

Alors Syracuse étoit la principale puissance, et cela paroissoit devoir soumettre toutes les autres à sa domination. Mais la confiance que lui donnoient ses richesses et ses succès, aveugloit la multitude qui la gouvernoit; et, dans une pareille conjoncture, il est difficile qu'une république conserve sa liberté. Lorsqu'elle eut triomphé des Athéniens, elle eut plus de confiance encore. Cependant le moment approchoit, où elle devoit cesser d'être libre. Peu d'années après, Denis usurpa la tyrannie.

A Syracuse, comme à Rome, les dignités et les richesses étoient deux sources de dissensions. Les pauvres demandoient des terres, et les riches vouloient réserver pour eux tous les honneurs. Les citoyens ambitieux pouvoient donc, dans l'une et l'autre de ces républiques, s'élever par les mêmes moyens. Les dissensions néanmoins ne produisoient pas à Rome les mêmes effets qu'à Syracuse. C'est que les circonstances avoient introduit dans ces deux républiques des mœurs et des usages tout-à-fait différens.

Comme à Rome, les richesses n'étoient qu'en fonds de terres, les citoyens les plus

Causes des dissensions à Syracuse.

Pourquoi les dissensions ne produisoient pas

les mêmes off. et
à Rome et à Sy-
racuse.

riches n'avoient pas assez d'argent
acheter les suffrages des autres; et, par
séquent, les citoyens les plus pauvres
pouvoient pas se vendre. Il n'en étoit pas
même à Syracuse, où le commerce
rendu l'argent fort commun. Nous
vu que Dion pouvoit équiper et entre
cinquante galères à trois rangs de rames.
Comment une république conserveroit-elle
sa liberté, lorsqu'elle a des citoyens si
sans ?

Rome n'armoit jamais que ses citoyens
et ses alliés, parce qu'elle n'étoit pas
riche pour soudoyer des soldats étrangers.
D'ailleurs, où les auroit-elle pris ? Elle
étoit entourée que de peuples ennemis,
jaloux de la liberté qu'elle pouvoit leur
elle-même.

Ayant pour soldats des citoyens, elle
suroit sa liberté, parce que cette liberté
étoit à ceux-mêmes qu'elle armoit. C'est un
pôt qu'elle leur confioit, et qu'ils avoient
même intérêt à conserver. Tout Romain
aspiroit à la tyrannie, couroit à sa perte.

L'Italie et la Grèce envoyoient con-
tinuellement en Sicile des soldats, qui, chés

chant de l'emploi , s'offroient indifféremment à toutes les puissances. Syracuse les pouvoit soudoyer. Elle trouvoit commode de lever des troupes avec de l'argent. Elle y étoit même forcée, parce que ses grandes flottes et ses grandes armées auroient enlevé à l'agriculture et au commerce trop de citoyens, si elle avoit pris parmi eux, tous ses soldats et tous ses matelots. Enfin il étoit naturel que les Syracusains, amollis par le luxe, se dégoûtassent du métier des armes, et que , s'accoutumant à regarder l'argent comme le nerf de la guerre, ils se crussent puissans, parce qu'ils étoient assez riches pour entretenir des flottes et des armées. Mais si une république n'a des soldats que parce qu'elle les paie, elle court risque de n'en point avoir, puisqu'un tyran peut les mieux payer. L'usage des troupes étrangères, contraire à la constitution du gouvernement républicain, est donc par sa nature un principe de révolutions.

Lorsque Gélon se rendit maître de Syracuse, il y avoit été appelé par une faction. Or une république ne peut pas subsister, lorsque ses dissensions invitent les puis-

sances étrangères à s'ingérer dans son vernement. Dans le moment même qu'elle compte sur un secours, elle doit être jugée.

La Sicile étoit, par sa position, entre des nations qui étoient l'occasion d'établir; et cette occasion se présentoit continuellement, parce que les peuples de l'île, toujours divisés, la faisoient naître. La Sicile tombera donc sous une domination étrangère.

Si Tarquin le Superbe eût remonté le trône, et s'y fût maintenu, c'eût été sans secours étrangers. Dans cette supposition, la faction contraire, toujours soutenue par elle-même, eût été forcée de recourir à de semblables secours. Les Romains étoient donc accoutumés leurs voisins à prendre parti dans leurs dissensions, et ceux qui les eût exposés à des révolutions civiles, eût été un obstacle à leur aggrandissement.

Pourquoi la
république de
Syracuse a été
si orageuse.

La république de Syracuse n'a donc été si orageuse, que parce qu'elle étoit opulente, qu'elle armoit pour sa défense des troupes étrangères, et qu'elle invitoit les étran-

gérer dans son gouvernement. Voilà pourquoi les Syracusains, toujours légers et stans, ne paroissent faits ni pour la liberté, ni pour la servitude.

Il y eût eu en Sicile une autre républicaine capable de balancer la puissance de Carthage, cette île nous auroit offert à-peu-près les mêmes scènes que la Grèce. Nous avons vu les peuples passer de l'alliance à l'ennemi, dans l'alliance de l'autre, former des ligueurs pour maintenir entre elles une balance d'équilibre, se réunir contre l'ennemi commun, et lui fermer la Sicile. Mais, dès qu'une puissance dominante de Syracuse se présente sans rivale, elle ouvre le pays aux Carthaginois et aux Grecs, parce qu'elle met les autres villes dans la nécessité de demander des secours au dehors.

*Syracuse ouvre
la Sicile
aux puissances
étrangères.*

CHAPITRE VI.

De la Sicile et de Carthage, jusqu'à la première guerre punique.

Troubles à
Carthage.

Avant J.C. 322,
de Rome 422.

LA Sicile, qui jouissoit encore du rep que Timoléon lui avoit donné, venoit à perdre ce vertueux citoyen, lorsqu'Alexandre passa en Asie. Les Tyriens, qui succombèrent sous les armes de ce conquérant avoient envoyé leurs femmes et leurs enfans à Carthage, qui leur promettoit de secours, et qui ne leur en donna point. Peut-être cette république formoit-elle des projets sur la Sicile, qui avoit perdu son défenseur. Il se peut encore que ce soit alors qu'elle a été troublée par l'ambition d'un de ses principaux citoyens. Hannon, ayant conspiré contre le sénat, et ayant été découvert, arrêta vingt mille esclaves, et sollicita les Africains à se soulever. Il fut pris, et les Carthaginois, assez barbares pour confondre les innocens avec les coupables, le firent mourir, lui et tous ses enfans.

y avoit environ vingt ans que Timoléon
 t mort, lorsque Syracuse reperdit sa li- Agathocles de-
 vient tyran de
 Syracuse.
 é. Agathocles, fils d'un potier banni de
 ge, après s'être élevé de simple soldat Avant J.C. 317,
 de Rome 417.
 premiers grades militaires, épousa une
 ie héritière, et devint, par ce mariage,
 des plus puissans citoyens de Syracuse.
 lé par la faction de Sosistrate, qui aspi-
 comme lui à la tyrannie, il se retira
 cessivement à Crotone et à Tarente ; et,
 nt encore été chassé de ces deux villes,
 mit à la tête d'une troupe de brigands.
 ur ces entrefaites, Sosistrate, banni
 si de Syracuse, s'allia avec les Cartha-
 ois. Alors la faction, qui favorisoit Aga-
 cles, le fit rappeler. On lui donna le com-
 ndement des troupes. Il vainquit, et il
 rpa la tyrannie.
 Les villes de la Grèce, en proie aux suc-
 seurs d'Alexandre, étoient plus troublées
 : jamais. Ou elles étoient asservies, ou
 sn'avoient qu'une liberté précaire, qu'on
 r enlevait et qu'on leur rendoit tour-à-
 r. Dans cette situation, Corinthe voulut
 ore secourir les Syracusains : elle leur
 oya Acestoride.

Ce général tenta de faire assassiner thocles : mais le tyran lui échappa , retira dans l'intérieur de la Sicile , et leva une armée. Les Syracusains , effrayés , offrirent de le rappeler , pourvu qu'il gageât par serment à ne rien entreprendre contre la démocratie. Il promit tout , et tint rien. Il se rendit d'abord le peuple favorable , en se déclarant contre les tyrans. Bientôt après , maître de l'armée , il fit livrer les citoyens qui lui étoient contraires , pendant deux jours et deux nuits , livra la ville au pillage des troupes. Le troisième jour , il assembla le peuple. Il déclara qu'il n'avoit eu d'autre dessein que d'exterminer les tyrans , et d'assurer la liberté : et il ajouta qu'il vouloit se retirer , et mener désormais une vie privée. Il savoit bien que ses soldats ne le souffriroient pas , et que d'ailleurs ne restoit personne capable de lui résister. Il vouloit donc qu'on lui offrit une couronne , qu'il usurpoit , et qu'on ne pouvoit lui refuser. Elle lui fut offerte.

Pour affoiblir les riches et pour s'attacher les pauvres , il commença par l'abolition des dettes , et par un partage des terres.

parut ensuite occupé des soins du gouvernement, faisant des lois assez sages, rendant la justice, et montrant beaucoup d'humanité. Par cette conduite, il se concilia ses sujets : il les fit concourir à ses vues, et il conquit une grande partie de la Sicile.

Cependant les Carthaginois voulurent s'opposer à ses progrès. Ils armèrent. Agathocles força leur camp aux environs d'Himère. Mais, pendant que ses troupes s'abandonnent au pillage, un nouveau corps ennemi se montre tout-à-coup, profite du désordre, et enlève la victoire au tyran. Agathocles se réfugie à Syracuse, où il est assiégé.

Il est assiégé dans Syracuse.

Avant J.C. 311, de Rome 443.

Abandonné de ses alliés, privé de tout secours, et renfermé dans une ville qu'il ne paroissoit pas pouvoir défendre, il n'étoit pas encore sans ressources. Il déclara qu'il avoit un moyen de faire lever le siège, et de réparer ses pertes; et, sans déclarer son dessein, il fit monter sur soixante vaisseaux tout ce qu'il avoit de soldats plus déterminés.

Il porte la guerre en Afrique.

Avant J.C. 310, de Rome 444.

On ne devinoit rien encore : car l'entrée du port étoit fermée par la flotte des Car-

thaginois, bien supérieure à celle des Syracusains. Quelque temps après parurent des vaisseaux, qui apportèrent des vivres aux assiégés. Les ennemis firent, pour les enlever, des mouvemens qui donnèrent au tyran l'occasion de sortir. Ils crurent qu'il venoit au secours des vaisseaux qui arrivoient, et cependant il prit une route contraire. Étonnés, ils voulurent d'abord aller après lui : ils voulurent ensuite revenir aux vaisseaux de transport : mais, pendant qu'Agathocles leur échappoit, les vaisseaux étoient entrés dans le port, et Syracuse se trouva abondamment fournie de tout.

Les Carthaginois, honteux d'avoir manqué leur proie, et inquiets des projets que méditoit Agathocles, mirent à la voile, et le joignirent après six jours de navigation. Il les défit, et débarqua sur la côte d'Afrique. Alors il représente à ses soldats que le vrai moyen de délivrer Syracuse est de porter la guerre dans le pays ennemi ; qu'ils vont combattre contre des hommes amolli par le luxe ; que la seule hardiesse de son entreprise suffit pour les épouvanter ; que l'Afrique, qui porte impatiemment le joug

ne manquera pas de se soulever; et qu'ils peuvent déjà se regarder comme maîtres les richesses que renferme Carthage.

Ce discours ayant été reçu avec de grands applaudissemens, Agathocles prend une torche allumée; et, disant qu'il a promis à Proserpine et à Cérès de brûler sa flotte, s'il échappoit aux Carthaginois, il exhorte les soldats à remplir son vœu. Aussitôt il marche, et met le feu à son vaisseau. Étourdis, entraînés par cet exemple, tous saisissent des torches, et ils brûlent leurs vaisseaux avec autant de joie qu'ils eussent brûlé ceux des ennemis. Tel est l'empire des ames fortes sur la multitude. Agathocles vouloit que ses soldats n'eussent d'espérance que dans la victoire. D'ailleurs il ne pouvoit pas conserver sa flotte, sans affoiblir trop son armée, qui n'étoit que de quatorze mille hommes. Il ne laissa pas à ses troupes le temps de réfléchir sur une démarche si hasardeuse. Il marche, se rend maître de Tunis et d'une autre ville, et il abandonne tout le butin aux soldats.

Carthage fut dans une alarme d'autant plus grande, qu'elle crut d'abord que la

Avant-garde
qu'il renferme.

flotte et l'armée qu'elle avoit envoyées Sicile, étoient défaites et ruinées. Elle ar à la hâte quarante mille citoyens, qui n chèrent sous les ordres d'Hannoh et Bomilcar, et qui furent battus. La victo livra toute la campagne au vainqueur. plusieurs peuples se joignirent à lui.

Superstition
barbare des Car-
thaginois.

La superstition, qui croît avec la frayeur persuada aux Carthaginois que les dieux qu'ils avoient irrités, combattoient pour Agathocles. On prétend que, pour appaiser Saturne, trois cents personnes offrirent laver dans leur sang l'impiété qu'ils avoient commise, en immolant à cette divinité des enfans achetés au lieu des leurs; qu'on ajouta encore à ces victimes de cents enfans, pris dans les meilleures familles. A quelque excès d'absurdité et de cruauté que puisse porter la superstition j'ai peine à croire que les historiens n'aient pas exagéré ces horreurs : car, en général on aime à exagérer le mal comme le bien. Quoi qu'il en soit, après des sacrifices de cette espèce, les Carthaginois pressèrent Amilcar, qui commandoit en Sicile, de venir au secours de leur ville.

Amilcar fit publier, dans son camp et dans la ville que l'armée d'Agathocles avoit été taillée en pièces. Les Syracusains, d'abord effrayés, songioient à se rendre : mais, bientôt après mieux instruits, ils se défendirent avec un nouveau courage ; et, Amilcar étant tombé entre leurs mains, ils envoyèrent sa tête en Afrique.

Autres avantages d'Agathocles

Avant J.C. 309, de Rome 445.

Agathocles assiégeoit Adrumète. Il étoit arrêté devant cette place, lorsque le camp, qu'il avoit sous les murs de Tunis, fut forcé par les Carthaginois, et cette ville se trouva réduite aux dernières extrémités. Il avoit trop peu de forces pour les partager. Cependant il résolut de faire lever le siège de Tunis, et de continuer tout-à-la-fois celui d'Adrumète. A cet effet, il conduisit un petit corps de troupes sur le sommet d'une montagne, d'où on découvroit les deux villes, et il y fit allumer de grands feux. D'un côté, la garnison d'Adrumète crut qu'un nouveau renfort arrivoit aux assiégeans, et elle capitula : de l'autre, les Carthaginois s'imaginèrent qu'Agathocles alloit tomber sur eux avec toutes ses forces, et ils décampèrent avec tant de précipitation, qu'ils

abandonnèrent toutes leurs machines. Peu après, le roi de Syracuse remporta une victoire complète sur un roi de Libye, qui vint au secours de Carthage. Telle étoit sa position, lorsqu'il reçut la tête d'Amilcar. Il la fit jeter dans le camp des Carthaginois, qui, à cette vue, furent dans une si grande consternation, qu'Agathocles se seroit rendu maître de Carthage, sans un accident qu'il n'avoit pas été possible de prévoir.

Accident qui
arrêta au mi-
lieu de ses suc-
cès.

Dans la chaleur du vin, Liciscus, capitaine aimé des soldats, fut tué par Archagathe, un des fils d'Agathocles, et ce meurtre ayant causé un soulèvement général, les troupes se nommèrent des chefs, et menacèrent de se donner aux Carthaginois, si le tyran ne leur livroit son fils. Agathocles, dépouillé de toutes les marques de la royauté, parut sans armes au milieu de ses soldats; et, les ayant touchés par cette démarche, il recouvra son armée. Mais Carthage avoit eu le temps de se reconnoître. Cependant des troubles, qui s'élevèrent dans cette ville, la lui auroient livrée, si elle en avoit eu connoissance. Ils furent dissipés

par la mort de Bomilcar, qui avoit aspiré à la tyrannie.

Pendant cette guerre, qui parut aux peuples de Sicile une occasion favorable au recouvrement de la liberté, plusieurs villes s'associèrent pour secouer tout-à-la-fois le joug de Carthage et celui de Syracuse. Une pareille révolution paroissoit demander la présence d'Agathocles, et l'état des choses en Afrique sembloit lui permettre de s'absenter pour quelque temps. Il passa donc en Sicile, laissant le commandement de son armée à son fils Archagathe.

Il passe en Sicile, où les peuples vouloient se soustraire à sa domination.

Avant J. C. 368.
de Rome 446.

Ce nouveau chef eut des succès brillans, mais inutiles et même dangereux. Ayant eu l'imprudence de porter la guerre dans l'intérieur de l'Afrique, il ne fit des conquêtes que pour les abandonner, parce qu'il ne fut plus en état de faire face à tous les ennemis qu'il suscita contre lui. Les Carthaginois profitèrent de la conjoncture embarrassante où il étoit. Une de ses armées fut défaite, une autre le fut encore, et il se trouva lui-même enfermé dans son camp.

Il revient en Afrique où ses affaires sont dans un état désespéré.

Avant J. C. 367.
de Rome 447.

Agathocles revint alors de Sicile, où il

avoit fait rentrer presque toutes les villes sous sa domination. Aussitôt qu'il eut rejoint son armée, il offrit la bataille aux Carthaginois, qui n'eurent garde d'en courir les hasards; et il tenta inutilement de les forcer dans leur camp. Bientôt après, abandonné des Africains, il se trouva sans ressource.

Il abandonne
les soldats, et se
sauve. Sa cruauté.

Avant J.C. 337,
de Rome 447.

Malgré ces revers, le succès de son expédition auroit encore été brillant, s'il eût été en son pouvoir de reconduire son armée en Sicile. Mais il n'avoit point de vaisseaux, et les Carthaginois étoient maîtres de la mer. Il se sauva avec un petit nombre de personnes, abandonnant ses fils aux soldats qui les massacrèrent, et qui traitèrent avec l'ennemi. Lâche déserteur de son armée, et traître envers ses enfans, à peine fut-il de retour à Syracuse, qu'il se vengea, sans distinction d'âge ni de sexe, sur les parens et sur les amis des soldats qu'il avoit abandonnés.

Différentes
expéditions d'A-
gathocles.

Cette barbarie, qui souleva les peuples, le mit dans la nécessité de faire la paix avec les Carthaginois. Il leur céda toutes les places qu'ils avoient possédées en Sicile:

il marcha ensuite , avec cinq à six mille hommes , contre Dinocrate, qui étoit à la tête de vingt-trois mille hommes révoltés, et il le défit. Tout alors étant soumis, il fit quelques autres expéditions, qui méritent peu de nous arrêter. Il tomba sur les peuples de Lipari, dont il pilla les temples; mais la tempête fit périr sa flotte qu'il ramenoit chargée de butin. Il fit lever le siège de Corcyre à Cassandre, dont il brûla tous les vaisseaux. Il passa plusieurs fois en Italie, ravagea la Campanie, et soumit les Brutiens, qui secouèrent le joug aussitôt qu'il se fut retiré. Enfin il mourut empoisonné, et ce fut son petit-fils Archagathe qui lui fit donner le poison par Menon. On est fâché que ce monstre ait eu des talens.

Sa mort.

Avant J.C. 369,
de Rome 463.

Vers le temps où les Achéens commençoient à renouveler leur ancienne association, plusieurs tyrans aspirèrent à se rendre maîtres de Syracuse; et les Carthaginois, ayant profité de ces divisions, assiégèrent cette ville par terre et par mer. Ce fut alors que les Syracusains appelèrent Pyrrhus, qui étoit en Italie. La réputation

Pyrrhus en
Sicile.

Avant J.C. 279,
de Rome 476.

Année où Démétrius Poliorcète, dépouillé de ses états en Europe, passe en Asie.

de ce prince commença ses succès. Son nom soumit les Grecs; son courage dompta les Carthaginois. Il ne restoit plus à ceux-ci que Lilibée, lorsque Pyrrhus voulut forcer les peuples de Sicile à le suivre en Afrique. Il employa la violence pour obliger les villes à lui fournir des matelots; et, croyant pouvoir disposer de tout en despote, il abandonna à ses créatures les dignités, les magistratures, et même les biens des citoyens. Par cette conduite, il aliéna les esprits, et il vit que la Sicile alloit lui échapper avec la même facilité qu'elle s'étoit livrée. Dans l'impuissance de conserver cette conquête, il repartit pour l'Italie, sous prétexte d'aller au secours des Tarentins. *Quel champ de bataille nous laissons aux Romains et aux Carthaginois!* dit-il, en quittant la Sicile.

Après son départ, Syracuse fut déchirée par des factions.

Après le départ de Pyrrhus, Syracuse, déchirée par une multitude de factions, tomba dans une anarchie d'autant plus cruelle, que les troupes, composées en partie de soldats étrangers, trouvoient dans le plus grand désordre leur plus grand avantage. Il n'étoit plus possible de rétablir

nocratie, qui d'ailleurs ne se fût pas
intenuë. Il falloit un maître aux Syra-
cains : il importoit seulement qu'il eût
vertus et des talens.

L'armée s'arrogea le droit de nommer
les chefs. Elle choisit Hiéron et Arté-
dore, et les conduisit à Syracuse. Hiéron,
n'avoit encore que vingt-cinq ans, venoit
se distinguer dans la dernière guerre,
il avoit fait ses premières campagnes
us Pyrrhus. Il descendoit de Gélon, dont
exemple seul sembloit lui imposer la loi
être vertueux.

L'armée donna
le commande-
ment à Hiéron.

Avant J.C. 278,
de Rome 479.

D'une figure aimable et d'une constitu-
tion forte, il avoit tout-à-la fois et les dehors
le soldat cherche dans le héros, et les
mœurs qui préviennent le peuple. Quoique le
titre que donnoit l'armée, dût être odieux,
Hiéron se fit aimer, parce qu'il montra dans
sa conduite beaucoup de sagesse et de
modération. Il ne parut saisi de l'autorité,
pour faire respecter les lois. Il dissipa
les factions, il rétablit l'ordre, et cependant
n'exerça aucune violence. Les Syracu-
sains, qui connurent combien il pouvoit con-
tribuer à leur bonheur, déclarèrent qu'ils le

Le peuple le
lui conserve.

vouloient pour les gouverner, et qu'ils vouloient que lui.

*Si Hiéron a été
un usurpateur.*

Ce qui paroît usurpation, ne l'est toujours. On se fait à ce sujet de idées exactes, parce qu'on n'a pas égard à toutes les circonstances. Certainement il ne faut pas confondre Agathocles et Hiéron sous l'odieux nom d'usurpateur.

Celui-là, détruisant l'ouvrage du Timoléon, troubla la paix de sa patrie, pandit le plus grand désordre : s'éleva sur le trône par des crimes, et en commit beaucoup pour s'y maintenir. Celui-ci trouva Syracuse dans une anarchie qui la livroit à-tour à différentes factions, et qui tenoit les citoyens dans l'esclavage, quoiqu'il ne leur permît pas de savoir à quel maître ils devoient obéir. Est-ce donc usurper l'autorité, que de se mettre à la tête d'un pareil peuple, pour en devenir le bienfaiteur et le père ? est-il, en pareil cas, des droits beaux droits que ceux des vertus et des devoirs ? Hiéron, à la vérité, ne fut d'abord élu que par les soldats, qui étoient presque tous étrangers : il est même vraisemblable qu'il en rechercha les suffrages. Mais

devoit-il attendre qu'il fût prévenu par les Syracusains ? ce peuple étoit-il libre pour faire un choix ? Hiéron me paroît justifié par les circonstances où il s'est trouvé, et encore plus par la conduite qu'il a tenue.

Il n'étoit pas assuré des troupes, comme des citoyens. Les soldats étrangers se repentoient de lui avoir donné l'autorité. Ils auroient voulu un tyran qui eût tout sacrifié à leur avidité, et à qui ils seroient devenus d'autant plus nécessaires, qu'il auroit été plus odieux. Sans discipline, toujours disposés à la révolte, ils n'attendoient que le moment de faire une révolution, et Syracuse paroissoit menacée d'une guerre civile. Hiéron forma le projet de se défaire des plus séditieux. Il seroit à souhaiter qu'il n'eût pas employé, à cet effet, la trahison la plus noire.

Il se défait des
soldats étran-
gers.

Les Campaniens, qu'Agathocles avoit eus à sa solde, ayant été obligés de se retirer, passèrent à Messine, dans le dessein de s'embarquer pour leur pays. Reçus avec bonté par les habitans de cette ville, ils eurent la perfidie d'égorger ou de chasser les hommes, et ils partagèrent entre eux

les femmes et les terres. Ils prirent ensuite le nom de Mamertins, de *Mamers*, le lieu de la guerre; et bientôt, devenus puissants, ils firent des courses sur les terres Syracusains.

Hiéron marcha contre eux, uniquement dans la vue d'exécuter le projet qu'il avoit dit. Il fit deux corps de ses troupes : le premier, tout composé de soldats étrangers, il ordonna de commencer l'attaque; et, lorsqu'il les vit engagés, il les abandonna sans leur venir en aide. Ils furent taillés en pièces. Il est triste de voir cette tache sur la vie d'Hiéron. On ne peut excuser un prince, qu'en accusant le siècle où il vivoit. En effet, en Sicile, comme en Italie, la guerre étoit alors un vrai brigandage.

La guerre avec les Mamertins. Occasion de la première guerre Punique.

Avant J. C. 265, de Rome 485.

Après avoir exterminé les soldats étrangers, Hiéron forma les Syracusains à la discipline militaire, ne craignant pas, comme les tyrans, d'armer des citoyens. Dès qu'il eut une armée, il punit les Mamertins des hostilités qu'ils avoient commises; et, rentrant victorieux dans Syracuse, il y fut proclamé roi. Il y avoit alors 485 ans qu'il gouvernoit cette république.

a couronne ne le changea point. Il continua d'être humain, généreux et citoyen.

Mamertins, qu'il avoit vaincus, se sentant menacés de tomber sous sa domination, cherchèrent des secours au-dehors.

Ils, peu d'accord entre eux, les uns se rendirent sous la protection des Carthaginois, d'autres appelèrent les Romains. Ce fut l'occasion de la première guerre Punique.

Avant J.C. 483,
de Rome 483.



CHAPITRE VII.

Comparaison des Romains et des Carthaginois.

L'empire
des Carthaginois
s'est formé trop
facilement.

LORSQUE nous remontons à l'origine des établissemens , nous voyons que le premier droit est celui du premier occupant. C'est ainsi que les Carthaginois eurent d'abord l'empire de la mer. Ils le dûrent, soit à l'ignorance, soit à l'impuissance des autres peuples. En un mot, ils l'occupèrent les premiers. Ce fut une raison de la rapidité de leurs progrès : mais cette facilité ne leur apprit pas à surmonter des obstacles, et en cela, ils furent mal servis par les circonstances.

Les Romains, au contraire, toujours arrêtés, s'élèvent lentement. Ils sont dans la nécessité de perfectionner l'art militaire, de vaincre par la conduite autant que par les armes, et de penser aux moyens de s'attaquer les vaincus.

Plusieurs siècles de succès faciles ont

produit chez les Carthaginois des effets bien différens. Sans politique, ils n'ont jamais su, ni s'attacher les alliés, ni intéresser à leur fortune les peuples vaincus. Quoiqu'ils fissent beaucoup la guerre sur terre et sur mer, ils ne paroissent pas avoir été jusqu'ici supérieurs dans l'art militaire. Ils avoient porté leurs armes en Afrique, en Espagne, dans les îles Baléares, sur les côtes de Sicile, où les Grecs ne s'étoient pas établis; et il y a lieu de présumer que, lorsqu'ils armèrent contre Gélon, ils avoient rarement occasion de combattre contre des ennemis bien redoutables.

Pendant qu'ils étoient vainqueurs avec tant de facilité, il se formoit des peuples qui apprenoient à vaincre. Alors les Carthaginois ne virent pas ce qui leur manquoit. Parce qu'ils avoient réussi, ils crurent devoir réussir encore. Les revers les irritèrent sans les instruire. Ils s'imaginèrent qu'il suffisoit d'avoir de grosses armées, de traiter avec la dernière barbarie les nations subjuguées, et de punir l'ignorance ou le malheur de leurs généraux, comme ils en auroient puni la trahison.

Ils auroient pu subjuguier la Sicile. Ils n'avoient qu'à se déclarer les protecteurs de la liberté. Les villes se seroient mises, les unes après les autres, sous leur protection; et, s'ils avoient été fidelles à leurs engagements, Syracuse elle-même auroit eu recours à eux, quand ce n'eût été que pour se soustraire à la tyrannie. Cet empire eût été moins coûteux, plus juste, plus utile et plus assuré. Au lieu de cela, ils se sont obstinés à faire cette conquête par la force des armes. Ils ont souvent fait des préparatifs immenses. Ils ont levé de grandes armées, qui périssent par l'intempérie de l'air, quand elles échappoient à l'ennemi. Ils ont réuni contre eux tous les peuples de cette île. Ils y ont fait venir des secours de la Grèce. Enfin, ils ont fait des dépenses qui auroient été plus que suffisantes pour l'acheter, et ils ne l'ont jamais eue toute entière. Le seul avantage qu'ils aient pu retirer de leurs entreprises, a été d'apprendre le métier de la guerre. Il n'est pas vraisemblable que Gélon, Denis, Timoléon, Agathocles et Pyrrhus leur aient à cet égard fait faire des progrès. On n'apprend bien cet art que de ses ennemis.

Plus vous réfléchirez sur les Romains et sur les Carthaginois, plus vous vous convaincrez que, dans quelque genre que ce soit, les hommes ne deviennent grands que par les obstacles vaincus. Appliquez-vous, Monseigneur, de bonne heure et avec courage, aux choses difficiles.

Le gouvernement de Carthage n'étoit ni Gouvernement de Carthage. purement aristocratique ni purement démocratique. Deux magistrats annuels convoquoient le sénat, y présidoient, proposoient les affaires, et recueilloient les suffrages. Quoiqu'on leur donnât quelquefois le commandement des armées, ils ne l'avoient pas néanmoins de droit. Les historiens les nomment suffètes, rois, consuls et dictateurs. On peut juger, à la multitude de ces noms, qu'ils ne se faisoient pas des idées bien précises des fonctions de ces magistrats.

Rien ne seroit mieux que de confier aux mêmes hommes la conduite de l'état et de la guerre. Cela arriva chez les Romains, parce que, pendant plusieurs siècles, les consuls pouvoient marcher à l'ennemi, sans paroître presque s'absenter de Rome. Mais cet usage ne devoit pas s'introduire à Car-

thage , qui porta de bonne heure ses armées au loin. Mettre les suffètes dans la nécessité de s'absenter, c'eût été aller contre l'objet pour lequel on les avoit créés ; et on ne prit ce parti que dans des circonstances particulières.

Les grandes affaires se traitoient dans le sénat , telles que les négociations , le gouvernement des provinces , la paix et la guerre. Si les suffrages y étoient partagés , la décision étoit dévolue au peuple. Quelquefois même il suffisoit pour cela , que les suffrages ne fussent pas de l'avis du sénat.

On ne sait point quel étoit le nombre des membres de ce corps , ni à qui appartenoit le droit de les élire. On dit seulement qu'on les prenoit toujours parmi les citoyens qui , par l'âge , l'expérience , la naissance , les richesses et le mérite sur-tout , rendoient recommandables. Sans doute , les lois leur prescrivoient ainsi : mais il y a souvent loin de la conduite d'un peuple à sa législation.

Quoique les suffètes , le sénat et le peuple partageassent l'autorité , les généraux ne pouvoient manquer de devenir très-puissans. Les guerres qui se faisoient loin de Carthage

thage , mettoient dans la nécessité de leur conserver le commandement plusieurs années de suite ; et les armées , composées de soldats mercenaires , devoient souvent s'intéresser plus à la fortune de leur chef , qu'à celle de la république.

On redouta donc la puissance des généraux. Pour la balancer , on créa le tribunal des cent. C'étoit un corps auquel chaque général devoit rendre compte de sa conduite. On le composa de cent quatre personnes choisies parmi les sénateurs , et dont les places furent à vie.

Ce tribunal pouvoit avoir des inconvéniens. Tous ceux qui le composoient, étoient-ils militaires ? quand ils l'auroient été , pouvoient-ils juger des circonstances où un général s'étoit trouvé ? enfin étoient-ils si incorruptibles , que les richesses et la puissance ne pussent pas assurer l'impunité ?

On reconnut , sans doute , l'insuffisance de ce tribunal ; et , pour y remédier , on en tira cinq magistrats dont le pouvoir fut encore plus étendu. Ils nommoient aux places vacantes dans le tribunal des cent : ils dispoient de plusieurs charges de la répu-

blique ; et la fortune des citoyens étoit , pour ainsi dire , entre leurs mains. C'est ainsi que , pour se défendre contre quelques hommes puissans , les Carthaginois créèrent des tribunaux qui pouvoient devenir plus redoutables. Ils vouloient mettre un frein à une autorité , et ils en établissoient une autre qui avoit besoin d'être contenue. Ils laissoient donc subsister les abus auxquels ils croyoient remédier. La plupart des corps politiques sont de mauvaises machines , qui se démontent toujours , auxquelles il faut continuellement travailler , et qui ne vont bien , qu'autant qu'un grand ouvrier y met la main.

Il y avoit encore , à Carthage , des magistrats dont les uns avoient le dépôt des deniers publics , les autres l'inspection des mœurs , et que les historiens latins ont nommés questeurs et censeurs. Nous ne savons pas si , d'après ces dénominations , nous pouvons juger exactement des fonctions de ces magistrats.

La préture a eu à Carthage la plus grande influence. On voit que celui qui exerce cette magistrature , disposeit , au moins

dans quelques cas, des revenus de l'état, et qu'il étendoit sa juridiction sur le tribunal des cent, et même sur les cinq juges qu'on en tiroit. Si nous savions mieux l'histoire de Carthage, nous pourrions observer le développement de toutes ces choses, et nous ferions une comparaison plus exacte de son gouvernement avec celui de Rome.

Aristote l'a regardé comme un des plus parfaits. Il se fondeoit sur ce que, jusqu'à son temps, aucun tyran n'avoit opprimé la liberté de cette république, et qu'il ne s'y étoit même élevé aucune sédition considérable. Il seroit à souhaiter qu'il nous eût fait voir comment cet avantage à été l'effet des lois. Je soupçonne qu'on pourroit attribuer aux circonstances seules ce qu'il attribue à la sagesse du gouvernement.

Pourquoi Carthage a pu être long-temps sans être troublée, comme Rome, par des dissensions.

Rome ayant été bâtie dans l'intérieur du continent, il falloit à ses citoyens des champs ou du butin : ils n'avoient pas d'autre moyen de subsister. Il étoit donc naturel que la loi agraire devînt un sujet de dissensions ; et que, pour obtenir des terres, le peuple tentât de se rendre maître du gouvernement.

Transportons les Romains sur une des côtes de l'Italie : donnons-leur un port de mer, des vaisseaux, un fonds de richesses. Supposons encore que c'est une colonie d'hommes industrieux, laborieux, et qui ont appris le commerce dans leur première patrie. Il est certain que dans cette supposition, ils seront commerçans. Ceux qui n'auront point de terres à cultiver, ne sentiront pas le besoin d'en avoir. Ils monteront sur les vaisseaux : ils vivront des arts, introduits par la navigation et par le commerce. Voilà précisément ce qu'a été Carthage dès sa fondation. Un Carthaginois, sans avoir des terres, avoit donc de quoi subsister : il pouvoit même s'enrichir. Or le peuple se borne aux choses qui sont à sa portée, et il faudroit les lui enlever pour lui faire ambitionner quelque chose au-delà.

Le sénat, composé de commerçans, avoit besoin des pauvres. Intéressé à favoriser leur industrie, il ne pouvoit pas leur enlever leur subsistance, comme à Rome les patriciens l'enlevoient aux plébéiens ; et le peuple, content de jouir des fruits de son travail, ne songeoit pas à remuer,

parce qu'il ne sentoit pas le besoin de se gouverner lui-même. Il n'étoit pas d'ailleurs assez désœuvré, pour s'occuper, sur la place, des affaires du gouvernement. Il n'est donc pas bien sûr que la tranquillité, dont Carthage a joui, ait été l'ouvrage des lois. Mais il faut distinguer les temps.

Dans les commencemens, chaque citoyen ne songe qu'à s'établir. Les ouvriers se forment, les matelots, les pilotes; les marchands méditent des entreprises, font des voyages au loin, tentent différens commerces, rapportent des richesses, et font subsister un peuple nombreux. Ainsi tous les citoyens s'occupent, tous vivent de leur travail; et ils ne peuvent pas avoir cette inquiétude qui favorise l'ambition des plus puissans, et qui prépare les révolutions.

Temps où elle n'a point de discussions.

Alors ce sont les riches qui exercent les magistratures, qui commandent les armées, qui remplissent les tribunaux et le sénat. Cela est dans l'ordre. Il est naturel que ceux qui ont un plus grand intérêt dans une association, aient aussi plus de part à la conduite des affaires. En pareil cas, cha-

cun se met volontiers à sa place : ceux qui n'ont rien, ont au moins leur industrie ; et les pauvres se contentent des profits qu'ils font en servant les riches.

Tout reste dans cette situation, tant que les particuliers, protégés par le gouvernement, sont chacun trop occupés de leurs propres affaires, pour vouloir se mêler uniquement des affaires publiques.

Temps où
les factions com-
mencent.

Cependant il se forme de nouveaux riches. Ils veulent avoir part au gouvernement, et ils sont fondés. Mais les anciens ne veulent pas céder les charges et les honneurs, dont leurs familles sont en possession. Alors la jalousie commence, elle excite l'ambition, et les troubles vont naître.

En effet, si dans ces circonstances, la république, en guerre avec une nation puissante, fait des pertes considérables, la ruine du commerce entraînera la ruine des familles. Les nouveaux riches, qui sont exclus des magistratures, se plaindront de ceux qui gouvernent : les pauvres qui ne pourront plus subsister de leur travail, s'en plaindront également ; et c'est alors

que la république sera déchirée par des factions. Voilà la position, où se trouvera Carthage, dans le cours de ses guerres avec Rome.

Le peuple aura donc part au gouvernement dans ces deux républiques, mais l'une en sera plus foible, et l'autre plus puissante.

Rome est puissante, malgré ses dissensions, et parce que Carthage en a, elle est foible.

A Rome, l'objet de la guerre est le même pour tous les citoyens : ils veulent être libres et dominer, c'est leur unique ambition. Par-là, les succès sont communs, les revers le sont encore, et ils réuniront mieux toutes les forces ; car la liberté, qu'ils menacent, fait sentir la nécessité d'agir de concert.

A Carthage, le commerce est le principal objet de la guerre : on n'y prend les armes que pour le conserver ou pour l'étendre. Or les avantages qu'il produit, ne sauroient être égaux pour tous les citoyens, il y aura encore une plus grande disproportion dans les pertes, qui seront la suite des revers. En pareil cas, plus d'intérêt commun ; tout, au contraire, répandra la division et le trouble.

Les Romains, malgré leurs dissentiments, sont donc toujours réunis, parce que toutes les opérations du gouvernement ont pour objet auquel tous les citoyens s'intéressent également.

A Carthage, le peuple ne desirant d'autre part au gouvernement, que dans la vue de s'enrichir. A Rome, il ne cherche d'autre honneurs que les honneurs mêmes, et est forcé de s'en rendre digne. Il y a donc plus d'émulation parmi les Romains et plus de jalousie parmi les Carthaginois. Or l'émulation détermine toutes les forces à la fois vers le bien général, tandis que la jalousie les divise, et les détruit les uns par les autres.

Les éloges qu'Aristote a donnés au gouvernement de Carthage, font croire que son temps, il n'avoit pas encore dégénéré en abus. L'histoire ne nous apprend point comment dans la suite il s'est altéré. Nous voyons que si les sénateurs vouloient conserver l'autorité, il falloit qu'ils prissent la précaution de décider de tout sans partage; et il est à présumer qu'ils ont tenu cette conduite, tant que les circonstances

ermis. Mais à peine les citoyens au-
 u occasion de se plaindre du gouver-
 it, qu'aussitôt des ambitieux auront
 profiter de l'inquiétude produite par
 écontentement général. Ils auront,
 onséquent, divisé le sénat, pour avoir
 ite de porter les affaires devant le
 e. Or dès que chez un peuple riche, la
 ratie vient à prévaloir, elle hâte la
 de la république,

as l'état où nous avons laissé Rome,
 nées n'étoient composées que de ci-
 : où d'alliés, qui s'intéressoient au
 e ses armes. Il n'en étoit pas de même
 rthage. Commerçante par sa nature,
 ouvoit peu de soldats parmi ses ci-
 s. A la vérité, elle entretenoit un
 de troupes nationales, mais il étoit
 considérable, qu'on ne pouvoit le
 ler que comme une école. Elle ti-
 a cavalerie de Numidie, ses fron-
 des îles Baléares, son infanterie
 agne, d'Italie, des Gaules, de la
 . Elle avoit l'avantage de faire com-
 tous les peuples pour ses propres in-
 : ses défaites lui coûtoient peu de ci-

Les troupes
 des Carthaginois
 comparées à cel-
 les des Romains.

toyens , et le commerce réparoit les p
qu'elle faisoit.

Mais cet avantage n'est pas solid
n'en résulte qu'une puissance empru
et Rome étoit puissante par elle-même.
deviendra Carthage , si la guerre u
rompt son commerce ? Que la mer
d'être libre ; bientôt abandonnée de
troupes mercenaires , exposée même à
révolte , elle ne sera pas en état d'en l
de nouvelles.

Cette république jugeoit avantag
pour elle que ses armées fussent con
sées de nations , qu'elle supposoit pou
difficilement concerter une révolte g
rale , parce qu'elles parloient des lan
différentes. C'étoit une erreur. Toutes
fois que des soldats seront méconter
ils s'entendront en quelque sorte san
parler. D'ailleurs , pour se flatter de voir
avec de pareilles troupes , il faudroit qu'e
fussent commandées par des généraux d
mérite bien rare , ou n'avoir jamais à c
battre contre des Gélon , des Timolé
des Agathocle et des Romains.

Rome ne produisoit que des solda

ce que la guerre étoit pour elle , ce que commerce étoit pour Carthage. Elle ne négligeoit rien pour les former. Châtiments, récompenses , discipline sévère , tout étoit en usage. Toujours exercés , toujours guerriers , l'art militaire faisoit continuellement des progrès. Toujours animés de l'amour de la patrie , leur courage étoit un fanatisme. Ils pouvoient être défaits , mais ils pouvoient à peine s'avouer vaincus ; et nous les verrons , après les plus grands revers , compter encore sur la victoire. Vous jugez que Carthage ne pourroit craindre , qu'autant qu'elle aura , comme les Grecs , un Épaminondas.

FIN DE CE VOLUME.

T A B L E

D E S M A T I È R E S.

HISTOIRE ANCIENNE.

L I V R E C I N Q U I È M E.

C H A P I T R E P R E M I E R.

Des anciens peuples de l'Italie , page 1.

CONJECTURES sur les premières peuplades arrivées en Italie. Quelques-unes de ces peuplades étoient grecques d'origine. Commencemens des sociétés civiles en Italie. C'étoient de petites monarchies, ou de petites cités sous un chef. Elles n'étoient pas constituées pour faire des conquêtes. Les villes étoient dans l'usage de fonder des colonies. Pratiques qu'elles observoient en pareil cas. La religion étoit, pour le fond, en Italie, la même qu'en Grèce. La superstition des présages en étoit la base. Pourquoi cette superstition a eu plus de cours en Italie

2 TABLE DES MATIÈRES

qu'en Grèce. Tout étoit présage parmi les peuples d'Italie. Il y en avoit de deux espèces. Raison de cette superstition. Comment on demandoit des présages aux dieux. Les présages par le vol et par le chant des oiseaux. Les aruspices. Les expiations. Elles n'ont été nulle part plus en usage qu'en Italie. Pratiques usitées à la fondation des villes. Pourquoi on cachoit le nom du Dieu auquel une ville étoit consacrée. Evocation. Différens dieux tutélaires. Magie. Il est utile d'observer ces superstitions. Elles sont antérieures aux Romains. La magie a eu, en Italie, une autre origine qu'en Asie. Lors de la fondation de Rome, les sociétés civiles, en Italie, en étoient encore à leurs commencemens.

C H A P I T R E I I.

De la fondation de Rome et de Romulus, page 28

Incertitude de la fondation de Rome. Sentiment qui a prévalu. Commencement de Rome sous Romulus. Romulus ouvre un asyle. Les Romains enlèvent les filles des peuples voisins. On se hâte trop d'admirer les Romains. Dans les commencemens, les Romains ne pensoient pas à se donner des lois. Comment Rome est victorieuse de plusieurs peuples ennemis. Dépouilles opimes, origine des triomphes. Les Romains et les Sabins, après s'être fait la guerre, ne forment plus qu'un peuple. Fin du règne de Romulus. Il faut connoître les réglemens qui remontent au temps de Romulus. Usages qu'il emprunta des Étrusques. Fêtes consacrées à Palès.

Division que Romulus fait du peuple. Deux sortes de comices. Le sénat. Origine des familles patriciennes. Fonctions du sénat. Pouvoir des comices. Les dignités conférées aux sénateurs. Autorité du roi. Marques de la puissance. Fonctions des tribuns. Gouverneur de la ville. Le gouvernement de Rome étoit une monarchie modérée , formée sur les usages reçus par les peuplades errantes. Pourquoi nous sommes portés à croire que ce gouvernement a été l'ouvrage de Romulus. Les lois attribuées à Romulus, n'ont pas été son ouvrage. Le culte , qui s'établit sous son règne , n'a pas été son ouvrage.

CHAPITRE III.

Numa , second roi de Rome , page 48.

Inter-règne d'un an. Numa est élu roi de Rome. Comment on consultoit les dieux sur ce choix. Il ne paroît pas que Numa ait été un prince fort éclairé. Il tourne l'esprit du peuple à la superstition. Les peuples d'Italie avoient alors quelque idée de justice. Leur usage avant de prendre les armes. Numa transporte cet usage à Rome. Temple de Janus. Les flamines. Les saliens. Temple de Vesta. Vierges consacrées à cette divinité. La Bonne-Foi mise au nombre des dieux. Le dieu Terme. Numa réforme le calendrier. Les jours qu'on nommoit *fasti* et *nefasti*. Pontifes. créés par Numa. Annales. Numa donna des soins à l'agriculture. Pourquoi les Romains jouirent de la paix pendant tout son règne.

CHAPITRE IV.

Tullus Hostilius , troisième roi , page 62.

Le sénat a l'autorité pendant l'inter règne. Tullus Hostilius rouvre le temple de Janus. Il renferme le mont Célius dans l'enceinte de la ville. Prodiges. Mort de Tullus Hostilius.

CHAPITRE V.

Ancus Marcius , quatrième roi , page 65.

Ancus Marcius donne ses soins à la religion. Il fait des conquêtes. Ville et port d'Ostie. Le Janicule fortifié. Lucius Tarquinius succède à Ancus.

CHAPITRE VI.

Tarquin l'Ancien , cinquième roi , page 67.

Tarquin crée cent nouveaux sénateurs. Il crée deux nouvelles vestales. Les peuples voisins de Rome ne prévoient pas qu'elle menaçoit leur liberté. Tarquin triomphe de ces peuples. L'augure Accius Névius s'oppose à une création de nouvelles centuries. Ouvrages de Tarquin. Le Capitole. Tarquin veut laisser la couronne à Servius Tullius. Il est assassiné.

CHAPITRE VII.

Servius Tullius , sixième roi , page 76.

Comment Servius Tullius s'assure la couronne.

DE L'HISTOIRE ANCIENNE, LIV. V. 5
Pourquoi il recule le pomérium. État du gouvernement lors de l'avènement de Servius. Changemens qu'il fait dans le gouvernement. Lustre. Alliance de tous les peuples du Latium avec les Romains. Mort de Servius.

CHAPITRE VIII.

Tarquin , dit le Superbe , septième roi , page 89.

Pourquoi Tarquin a été surnommé *le Superbe*. Comment il assure son autorité. Sa tyrannie. Travaux dont il surcharge le peuple. Il ne faut souvent qu'un événement imprévu pour perdre un despote. Événement qui fut cause de l'expulsion de Tarquin. Les livres sibyllins.

CHAPITRE IX.

Considérations sur les temps de la monarchie romaine , page 95.

En jugeant d'après les événemens, nous nous trompons sur les vues que nous attribuons à ceux qui gouvernent. Comment les circonstances ont préparé la grandeur de Rome. Nous ne connoissons ni les forces des Romains, ni celles de leurs ennemis. Il est étonnant que Rome n'ait eu que sept rois dans l'espace de 244 ans. Le patronage.

LIVRE SIXIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Jusqu'à la création des tribuns du peuple, page 102.

APRÈS l'expulsion des Tarquins, on se trouva dans la nécessité de renouveler les lois. Création de deux consuls. Leurs fonctions. Marques de leur dignité. On les tire de l'ordre des patriciens. Solemnités à l'occasion du nouveau gouvernement. Sacrificateur qu'on nommoit roi. Conspiration en faveur de Tarquin. Les conspirateurs découverts et punis. Exil du consul Tarquinius Collatinus. Brutus est tué dans un combat. Ses funérailles. Soupçons contre le consul Valérius. Il les dissipe. Il fait des lois favorables au peuple. Création des deux questeurs. Conduite du sénat avec le peuple, lors de la guerre de Porsenna. Horatius Cocles. C. Mutius Scévola. Clélie. Conduite généreuse de Porsenna. Récompense qu'on accorde aux Romains qui se sont distingués pendant la guerre. Guerre des Sabins. Ap. Claudius. Le petit triomphe ou l'ovation. Ligue des Latins. Les dissensions commencent dans la république. Quelle en est l'origine. Dureté des créanciers. On regardoit la remise ou la réduction des dettes comme un violement de la foi publique. Les créanciers étoient en droit de se faire payer de tout ce qui leur étoit dû : les usuriers ne l'étoient pas. Le sénat accorde une surseance pour les dettes. Les plébéiens refusent de s'engager.

Création d'un dictateur. Il est nommé par l'un des deux consuls. Le dictateur termine la guerre par une trêve. Nouveau dictateur. Fin de la guerre contre les Tarquins. Le sénat ne ménage plus le peuple. Soulèvement du peuple, qui refuse de s'enrôler. Servilius l'appaise, en lui promettant l'abolition des dettes. Il triomphe malgré le sénat. Il devient odieux au peuple. Les troubles croissent. Dictature de Valérius. Retraite sur le mont Sacré. Le peuple obtient des tribuns. Création des deux édiles.

CHAPITRE II.

Considérations sur les Romains après la création des tribuns, page 130.

La monarchie ne pouvoit devenir odieuse que sous les derniers rois. L'amour de la liberté commence à la création des tribuns. En quoi consistoit la liberté à Sparte, à Athènes, à Rome. Le tribunat est une source de dissensions. Les deux ordres sont jaloux de commander dans Rome. Ils portent ce caractère dans les guerres qu'ils ont avec leurs voisins. Les guerres en deviennent plus destructives. Comment les Romains doivent être toujours plus ambitieux de commander aux autres peuples. Usages et maximes des Romains sous Romulus. Sous Numa ils deviennent superstitieux, sans cesser d'être brigands. Ils se font une réputation de piété et de justice. Ils ne sont qu'hypocrites. Les nations n'ouvrent pas les yeux sur l'injustice

corps de lois. Les collègues de ce tribun consentent à suspendre cette affaire. Le sénat s'y oppose. Les tribuns la portent à l'assemblée du peuple. Troubles. Les troubles continuent pendant que les Sabins sont maîtres du Capitole. L. Quintius rétablit le calme. Il fait passer les Eques sous le joug. Instances des tribuns au sujet de la loi Téreentilla. On crée dix tribuns au lieu de cinq. Les tribuns obtiennent le mont Aventin pour le peuple, et ils acquièrent le droit de convoquer le sénat. Le tribun Icilius tente de soumettre les consuls au tribunal du peuple. Il est obligé de renoncer à cette entreprise. Le peuple ne connoissoit pas tout ce qu'il pouvoit. On envoie des députés en Grèce. Création des décemvirs.

CHAPITRE VI.

Du gouvernement des décemvirs , page 203.

Gouvernement des décemvirs dans la première année. Ils font dix tables de lois , qui sont reçues par le peuple. On arrête de créer de nouveaux décemvirs. Ap. Claudius est suspect au sénat. Il se fait continuer , et il a des collègues à sa dévotion. Il étoit facile aux décemvirs de conserver l'autorité. Plan qu'ils se font. Ce plan n'étoit pas raisonnable. Leur tyrannie. Ils paroissent avoir voulu entretenir la division entre les deux ordres. Deux nouvelles tables de lois. Ils se continuent dans le gouvernement. Guerre qui les jette dans un grand embarras. Ils convoquent le sénat , et lui arrachent un décret.

troupes. Les troupes leur
 Claudius sur Virginie.
 et mort de Virginie. Les
 généraux, et se retirent
 les passent au mont Sacré
 prendre une résolution. Le
 elles demandent. On élit
 consuls. Lois favorables au
 vengent des décemvirs. Le

LIVRE VII.

*Evénemens qui se font insensiblement
 dans la république , page 222.*

ullius, les patriciens et les plé-
 bondus dans les six classes. Com-
 cessent de faire un ordre à
 aux ordres dans la république.
 éiens, d'abord exclus du sénat,
 Comment la noblesse passera des
 nnes aux familles plébéiennes.
 ers. L'inégalité des fortunes étoit
 changemens que les circonstances
 le gouvernement. Un corps de lois
 fait par un seul législateur, que
 ces décemvirs n'ont pas déterminé
 naissance législative. Avant Servius
 naissance étoit dans le peuple entier.
 le se partage entre les comices par
 comices par tribus. Ces deux assem-

12 TABLE DES MATIÈRES

blées sont également fondées à se l'arroger. Quel part le sénat avoit à la législation.

CHAPITRE VIII.

Jusqu'à la création des censeurs , page 254.

Le peuple s'arroge le droit de décerner le triomphe. Le tribun Duillius fait échouer le projet de ses collègues , qui vouloient être continués dans le tribunat. Deux patriciens parmi les tribuns. Loi Terentia. T. Quintius réunit contre l'ennemi les deux ordres divisés. Les plébéiens demandent qu'ils puissent s'établir par des mariages avec les patriciens , et que le consulat leur soit ouvert. Les mariages se contractoient de trois manières. La religion élevoit une barrière entre les deux ordres. Le sénat consent à la loi pour les mariages. Création des tribuns militaires. Pourquoi le sénat perd peu à peu son autorité. Aucun plébéien n'obtient le tribunat militaire. Consuls rétablis. Création des deux censeurs. Autorité des censeurs. Utilité de la censure. Le sénat ne connut pas d'abord toute l'autorité qu'il conféroit aux censeurs.

CHAPITRE IX.

Jusqu'à l'établissement d'une solde pour les troupes , page 248.

Troubles à l'occasion d'une disette. Mamercus Émilien nommé dictateur. Secondes dépouilles

imes. Émilien réduit la censure à dix-huit mois. Conduite des censeurs à son égard. Les tribuns saisissent cette occasion pour déclamer contre le sénat. Ils font élire des tribuns militaires. Le sénat soutient les consuls à la puissance tribunicienne. Ce sont les historiens disent des pertes et des avantages : la république, pendant la guerre, est au moins moins obscure. Contagion. Le sénat défend tout culte étranger. Embarras pour nommer un dictateur. Cincinnatus est élu. Plaintes des tribuns qui n'obtiennent pas le tribunat militaire. Ruse du sénat pour leur donner l'exclusion. Création de deux nouveaux questeurs. Demande des tribuns à cette occasion. Loi agraire proposée de nouveau. Conduite du sénat pour la faire rejeter. Dissension dans la ville de Rome, et soulèvement dans l'armée. Les soldats sont punis. La guerre, la peste et la famine suspendent les dissensions. Les promesses des tribuns n'étoient qu'un piège où le peuple devoit être pris. Trois plébéiens obtiennent la questure. Aucun ne peut encore parvenir au tribunat militaire. Le sénat implore inutilement la puissance tribunicienne. Mesures que prend le sénat, dans les comices, pour l'élection des tribuns militaires. Établissement d'une paie pour les soldats qui servoient dans l'infanterie.

CHAPITRE X.

Jusqu'à la prise de Véies, page 271.

Le sénat résout le siège de Véies. Comment les

Romains attaquent les places. Avantages que leur donne l'établissement d'une solde. Nombre des tribuns militaires. On fait le blocus de Véies. Raisons des tribuns qui s'y opposent. Perte que font les Romains. Ils n'en sont que plus animés à continuer le siège. Nouvelles pertes. Nouvelle déclamation des tribuns. Ils s'opposent à la levée de l'impôt pour la solde. Ils cessent de s'y opposer, parce qu'un plébéien a été élu tribun militaire. Cinq plébéiens obtiennent cette magistrature. Lectisternium à l'occasion d'une calamité. Raison que le sénat donne de la calamité. Prodiges. Épouvante qui passe du camp à Rome. Prise de Véies.

CHAPITRE XI.

Considérations sur la république romaine, lors de la prise de Véies, page 283.

Les Romains n'avoient point de lois fondamentales. Les deux ordres de la république sont comme deux espèces différentes. Tout étoit aux patriciens. Quand les plébéiens ont commencé à faire un ordre. Il y a dans la république deux puissances rivales. Les Romains ne sont pas libres. Les premiers plébéiens qui ont obtenu le tribunat militaire, font époque. Les plébéiens doivent prétendre au consulat. Comment ils y parviendront. Pourquoi un plébéien pouvoit difficilement avoir la pluralité pour lui dans les comices par centuries. Conjectures sur les changemens faits dans la manière de procéder aux élections. La prise de Véies est le présage de la grandeur des Romains.

CHAPITRE XII.

Jusqu'au sac de Rome par les Gaulois , page 293.

Mécontentement du peuple. On propose de faire de Véies une seconde Rome. Cette proposition est rejetée. Concorde rétablie entre les deux ordres. Camille accusé, s'exile. Clusium assiégé par les Gaulois. Brennus marche à Rome. Plusieurs dénombrements du peuple romain. Les Romains sont défaits. Rome reste sans défense. Il ne s'y trouve que mille soldats qui s'enferment dans le capitole. Massacre des vieux sénateurs. Rome est ruinée. Camille bat les Gaulois. Il est nommé dictateur. Le capitole est sur le point d'être pris. Les Romains capitulent. Rome est délivrée.

CHAPITRE XIII.

Jusqu'à l'abolissement du tribunat militaire : époque où le consulat devient commun aux deux ordres de la république , page 304.

Rome est rebâtie. Incertitude des premiers siècles de l'histoire romaine. Camille triomphe des ennemis. Manlius se met à la tête du peuple. On crée un dictateur. Le dictateur envoie Manlius en prison. Mécontentement du peuple. Le sénat rend la liberté à Manlius. Manlius tente de soulever le peuple. On l'accuse d'aspirer à la tyrannie. Il est condamné à mort. Remords du peuple. Les tribuns

déclament contre le sénat. Les guerres suspendent les dissensions. Misère et découragement des plébéiens. Fabius, Licinius et Sextius se concertent pour ouvrir le consulat aux plébéiens. Lois proposées à cet effet par Sextius. Troubles. Une guerre les suspend. Conduite de Sextius. Nouvelle loi qu'il propose. Sextius et Licinius veulent faire passer leurs lois, malgré les oppositions de leurs collègues. Pourquoi ces deux tribuns suspendent leur entreprise. Ils font passer une de leurs lois. Irruption des Gaulois. Concorde rétablie entre les deux ordres. Édilité curule. La préture. Loi Licinia.

CHAPITRE XIV.

Jusqu'à la création de quatre nouveaux prêtres et de cinq nouveaux augures : époque où les plébéiens sont parvenus à tous les honneurs, p. 329.

Plaintes et prétentions des tribuns. Superstitions auxquelles la peste donne occasion. M. Curtius. Les Romains ne savent encore que combattre et vaincre. Guerre avec les Herniques, avec les Gaulois. Lois contre les brigues et contre les usures. Un plébéien dictateur pendant la guerre contre les Étrusques. Les plébéiens avoient déjà obtenu l'édilité curule. Le sénat tente de les exclure du consulat. Les tribuns défendent les droits du peuple. On soupçonne les querelles au sujet des dettes. Un plébéien élevé à la censure. Afin de se rendre maître des comices, le sénat nomme un dictateur pour y présider. Les Gaulois, qui sont encore défaits, ce sont

leurs hostilités. Alliance avec les Carthaginois. Origine de la guerre avec les Samnites. Les Campaniens demandent des secours à la république. Les Romains déclarent la guerre aux Samnites. Pertes de la part des Samnites. Ils font la paix. Les Latins veulent forcer les Romains à partager l'empire avec eux. Vision de T. Manlius et de P. Décimus Mus. Manlius fait mourir son fils. Décimus se dévoue, et les Latins sont défaits. Paix conclue avec les Latins. Lois portées par un dictateur plébéien. Hostilités des Palépolitains. Trois manières de conquérir. Premier proconsul. La guerre avec les Samnites recommencé. Guerre dans la grande Grèce, où la ville de Tarente avoit appelé le roi d'Épire. Inquiétudes des Tarentins à la vue des progrès des Romains. Loi qui défend aux créanciers de mettre les débiteurs dans les fers. Guerre avec les Samnites, les Lucaniens et les Vestins. Le dictateur Papirius veut punir de mort Fabius, son général de cavalerie, parce qu'il a combattu contre ses ordres. Le peuple demande et obtient la grâce de Fabius. Les Samnites, après bien des pertes, demandent la paix sans pouvoir l'obtenir. L'armée romaine passe sous le joug. Comment les Romains éludent le traité qu'ils ont fait. Rome accorde une trêve de deux ans aux Samnites, qui ont été défaits plusieurs fois. La guerre recommence. Progrès des Romains. Les Romains exterminent pour conquérir. Pourquoi les dissensions avoient cessé. Les plébéiens entrent dans le collège des pontifes et dans celui des augures. Les dignités étant communes aux patriciens et aux plébéiens, les deux ordres

de la république sont, d'un côté le sénat, et de l'autre le peuple.

CHAPITRE X V.

Jusqu'à la conquête de l'Italie, page 370.

Fin de la guerre des Samnites. Troubles à l'occasion des dettes. Guerre des Gaulois. Guerre des Tarentins. Ils appellent Pyrrhus. Conversation de Pyrrhus et de Cinéas. Alexandre n'auroit pas pu conquérir l'Italie. Pyrrhus à Tarente. Il est vainqueur près d'Héraclée. Tentative qu'il fait sans succès. Négociation entre Pyrrhus et les Romains. Bataille dont le succès est douteux. Pyrrhus rend tous les prisonniers. Il passe en Sicile. Ses alliés le rappellent en Italie. Il est défait et retourne en Épire. Les Romains se rendent maîtres de Tarente. Ils achèvent la conquête de l'Italie.

CHAPITRE X V I.

De la constitution de la république à la fin du cinquième siècle, page 386.

Nombre des tribus. Quand les tribus ont eu part à la souveraineté. Comment la république formoit et composoit les tribus. Comment les censeurs distribuoient le peuple dans les tribus. Censure d'App. Claudius. Politique des censeurs. Conduite de la république avec les peuples d'Italie; avec les alliés; avec les confédérés; avec les peuples conquis.

DE L'HISTOIRE ANCIENNE, LIV. VII. 19
Sort des colonies. La république récompensoit et punissoit.

CHAPITRE XVII.

Caractère des Romains, page 396.

Toujours forcés à vaincre, les Romains se croient nés pour commander. Les patriciens, naturellement durs et injustes, se laissent tout ravir. Les Romains n'écoutent la justice, ni dans les dissensions qu'ils ont entre eux, ni dans les guerres qu'ils font aux autres peuples. Le courage des Romains est un vrai fanatisme. Les Romains étoient avarés. Cause du désintéressement de quelques citoyens.

LIVRE SEPTIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Des Carthaginois, jusqu'à leur alliance avec Xerxès, page 403.

Didon conduit en Afrique une colonie d'hommes industriels. Carthage peut avoir été fondée vers le temps où Lycurgue donna ses lois. Didon paroît s'être établie sans obstacle. Les Phéniciens dont les Carthaginois étoient une colonie. Nous ne savons pas l'histoire des premiers temps de Carthage. Carthage a fait des progrès rapides. Nous en connoissons mal le gouvernement. Avec quelle facilité

les Carthaginois ont fait des établissemens pour le commerce. Tyr et Carthage faisoient , sans se nuire , tout le commerce de l'orient avec l'occident. Enrichis par le commerce , les Carthaginois font la guerre à leurs voisins. Ils s'agrandissent lentement par la voie des armes. Ils n'avoient que des troupes mercenaires , et ils pouvoient lever de grandes armées. C'en étoit assez pour avoir des succès. Ils jugeoient de leur puissance par leurs richesses. Ils étoient établis en Sicile depuis long-temps , lorsqu'ils firent un traité avec Xerxès.

CHAPITRE II.

De Carthage et de la Sicile , jusqu'à la fin de la guerre que les Athéniens ont portée dans cette île , page 415.

Temps inconnus et obscurs de l'histoire de Sicile. Gouvernement des plus anciens peuples de cette île. Il étoit facile aux étrangers d'y faire des établissemens. Colonies grecques en Sicile. L'histoire de Syracuse commence à Gélon , qui est d'abord général du tyran de Gela ; puis tyran de Gela , et enfin de Syracuse. Secours qu'il offre aux Grecs contre les Perses. Cadmus chargé par Gélon de présens pour Xerxès. Les Carthaginois portent la guerre en Sicile. Ils sont entièrement défaits. Ils obtiennent la paix. Les Syracusains confirment la souveraineté à Gélon. Ils lui élèvent une statue. Soins de Gélon pour le gouvernement. Sa mort. Guerres des Carthaginois. Règnes d'Hiéron et de

Thrasylule, frères de Gélon. Confédération des villes grecques de Sicile pour la liberté commune. Pétalisme. Deucétius ennemi des Syracusains. Les Syracusains veulent subjuguier la Sicile. Les Athéniens, appelés par les Léontins, envoient une flotte sur les côtes de Sicile. Ils portent la guerre en Sicile. Les généraux ne s'accordent pas sur le plan qu'ils veulent se faire. Syracuse assiégée, et réduite à l'extrémité. Secours qui lui arrivent. Nicias, général des Athéniens, demande des secours. L'armée des Athéniens est exterminée.

CHAPITRE III.

De la Sicile et de Carthage, jusqu'à la mort de Denis l'Ancien, page 457.

Guerre des Carthaginois en Sicile. Denis, citoyen de Syracuse, aspire à la tyrannie. Denis s'assure la couronne. Fin de la guerre. Les Syracusains se soulèvent contre Denis. Ils se soumettent. Denis se rend maître de plusieurs villes. Ses préparatifs de guerre contre Carthage. Sa conduite pour intéresser les peuples à ses succès. Mot de Dion à Denis. Trahison de Denis envers les Carthaginois. Il arme ouvertement. Il est assiégé dans Syracuse. Cette ville est délivrée. Soulèvement des Africains contre Carthage. Denis fait la guerre aux habitans de Rhège. Denis veut remporter le prix aux jeux Olympiques. Il se piquoit d'être poète. Pirateries de Denis. Peuples qui se révoltent contre Carthage. Denis remporte le prix aux fêtes de Bacchus, et

meurt. Bruits peu vraisemblables au sujet de ce prince.

CHAPITRE IV.

De la Sicile et de Carthage , jusqu'à la mort de Timoléon , page 458.

Caractère de Denis le Jeune qui succède à Denis l'Ancien. Il exile Dion. Il attire les gens de Lettres. Dion est invité à armer contre Denis. Puissance de Syracuse. Dion force Denis à quitter la couronne. Troubles à Syracuse après la retraite de Denis. Mort de Dion. Denis recouvre le trône. Corinthe envoie Timoléon au secours des Syracusains. Timoléon débarque en Sicile. Il défait Icétas. Denis lui livre la citadelle. Il est envoyé à Corinthe. Magon , général des Carthaginois , abandonne la Sicile. Icétas est défait une seconde fois , et Timoléon rétablit la démocratie. Les Carthaginois vaincus demandent la paix. Timoléon chasse de Sicile tous les tyrans. Il travaille à rétablir la population. Timoléon passe le reste de ses jours à Syracuse. Considération dont il jouit jusqu'à sa mort.

CHAPITRE V.

Considérations sur le gouvernement de Syracuse , page 447.

Temps où les Syracusains paroissent faits pour obéir à un monarque. Comment la démocratie s'éta-

blit, et se maintient quelque temps. Causes des dissensions à Syracuse. Pourquoi les dissensions ne produisoient pas les mêmes effets à Rome et à Syracuse. Pourquoi la république de Syracuse a été fort orageuse. Syracuse ouvroit la Sicile aux puissances étrangères.

CHAPITRE VI.

De la Sicile et de Carthage, jusqu'à la première guerre punique, page 484.

Troubles à Carthage. Agathocles devient tyran de Syracuse. Il est assiégé dans Syracuse. Il porte la guerre en Afrique. Avantages qu'il remporte. Superstition barbare des Carthaginois. Autres avantages d'Agathocles. Accident qui l'arrête au milieu de ses succès. Il passe en Sicile, où les peuples vouloient se soustraire à sa domination. Il revient en Afrique, où ses affaires sont dans un état désespéré. Il abandonne ses soldats, et se sauve. Sa cruauté. Différentes expéditions d'Agathocles. Sa mort. Pyrrhus en Sicile. Après son départ, Syracuse est déchirée par des factions. L'armée donne le commandement à Hiéron. Le peuple le lui conserve. Si Hiéron a été un usurpateur. Il se défait des soldats étrangers. Sa guerre avec les Mamertins. Occasion de la première guerre punique.

CHAPITRE VII.

Comparaison des Romains et des Carthaginois, page 502.

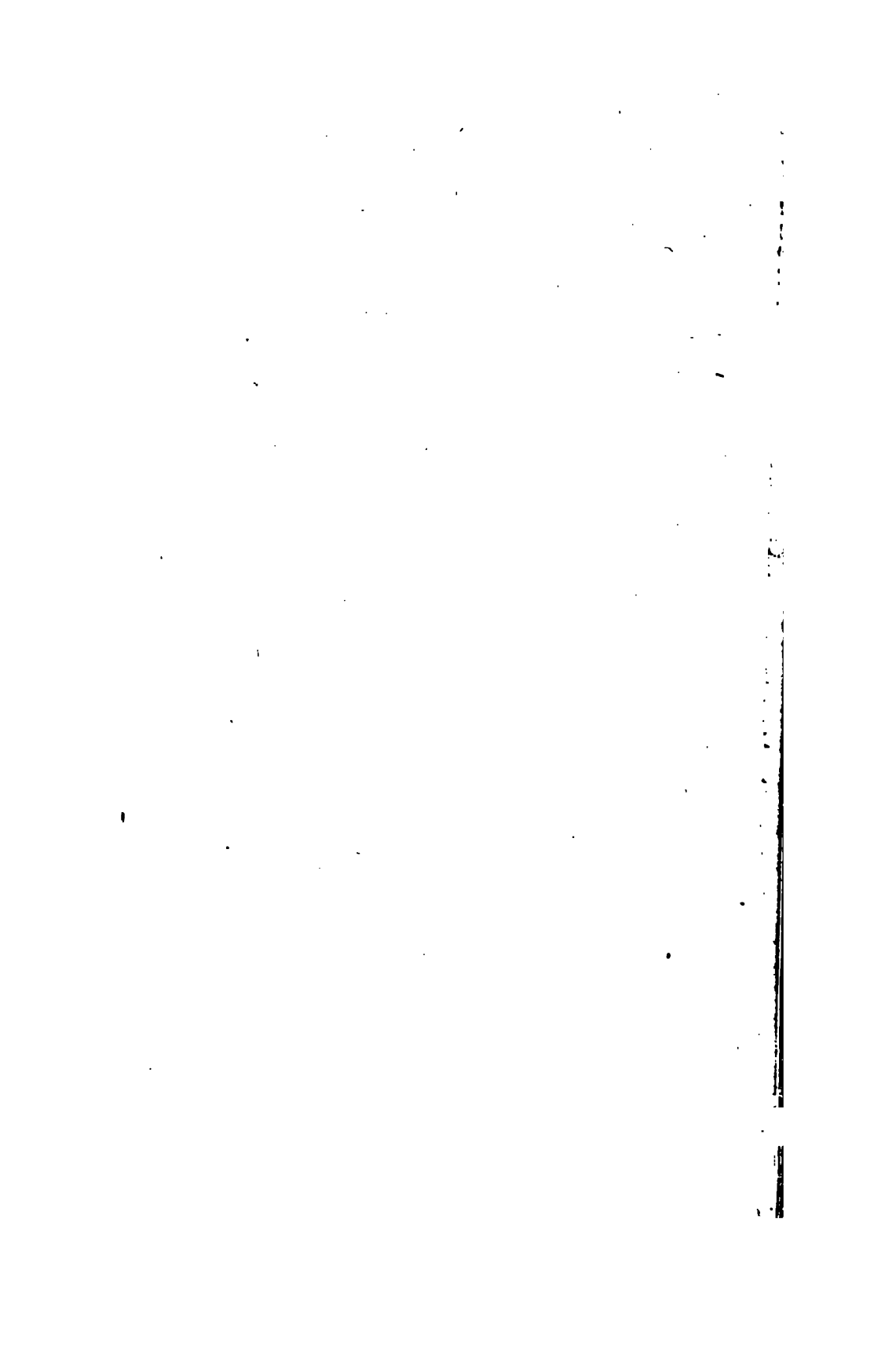
L'empire des Carthaginois s'est formé trop faci-

24 **TABLE DES MATIÈRES, etc.**

lement. Gouvernement de Carthage. Pourquoi Carthage a pu être long-temps sans être troublée, comme Rome, par des dissensions. Temps où elle n'a point de dissensions. Temps où les factions commencent. Rome est puissante malgré ses dissensions ; et parce que Carthage en a, elle est foible. Les troupes des Carthaginois comparées à celles des Romains.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

DE L'IMPRIMERIE DE HOUEL ET DUCROS. 1794



1. The first part of the paper discusses the importance of the study of the history of the United States. It is argued that the study of the history of the United States is essential for a full understanding of the country and its people. The author points out that the history of the United States is a complex and multifaceted one, and that it is important to study it from a variety of perspectives. The author also points out that the study of the history of the United States is important for the development of a sense of national identity and pride.

2. The second part of the paper discusses the importance of the study of the history of the United States. It is argued that the study of the history of the United States is essential for a full understanding of the country and its people. The author points out that the history of the United States is a complex and multifaceted one, and that it is important to study it from a variety of perspectives. The author also points out that the study of the history of the United States is important for the development of a sense of national identity and pride.

3. The third part of the paper discusses the importance of the study of the history of the United States. It is argued that the study of the history of the United States is essential for a full understanding of the country and its people. The author points out that the history of the United States is a complex and multifaceted one, and that it is important to study it from a variety of perspectives. The author also points out that the study of the history of the United States is important for the development of a sense of national identity and pride.

4. The fourth part of the paper discusses the importance of the study of the history of the United States. It is argued that the study of the history of the United States is essential for a full understanding of the country and its people. The author points out that the history of the United States is a complex and multifaceted one, and that it is important to study it from a variety of perspectives. The author also points out that the study of the history of the United States is important for the development of a sense of national identity and pride.

5. The fifth part of the paper discusses the importance of the study of the history of the United States. It is argued that the study of the history of the United States is essential for a full understanding of the country and its people. The author points out that the history of the United States is a complex and multifaceted one, and that it is important to study it from a variety of perspectives. The author also points out that the study of the history of the United States is important for the development of a sense of national identity and pride.





LEBOX LA



Bancroft C
Purchased

